NUNC COGNOSCO EX PARTE

TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/precisdephonetiq0000bast

CORRECTIONS, REMARQUES

P. 3, 1re ligne : Au lieu de rev-e-ndicare, lire : *re + vindicare* (voir la p. 29, 6e ligne, et p. 40, 7e ligne).

P. 29, 10e ligne : *triphtongue* au lieu de *diphtongue* (voir la p. 65, 9e ligne et p. 147, 1re ligne).

P. 35 et p. 81. — A *faux* et *faulx*, double orthographe pour le substantif féminin, ajoutons *aune* ou *aulne* (subst. masc.) pour distinguer le mot, disait-on, de *aune* (subst. féminin).

P. 47, note 2. — C'est le latin pop. **soliculum* qui a donné *soleil* ; le latin *solem* (sol) aurait donné **seul**, comme l'adjectif *solum* (solus) a donné **seul**. — *Solum* (-li) eût donné également **seul** ; *sol*, forme savante, est un mot relativement récent, datant du XVIe siècle.

P. 49, 10 : *Fingĕre* donne f-**ein**-dre ; c'est *findĕre* (n° 11) qui donne f-**en**-dre (voir la note p. 22 et p. 58, ligne 22).

P. 87, 6e ligne en bas : due à l'*analogie*, au lieu de : *analogue*.

P. 98, remarque II, lire : La terminaison **tie** se prononce *sie* (cie), etc. — *Tie* se prononce cependant *sie* (cie) après une consonne dans *ineptie, inertie*, se prononce **tie** après une voyelle dans *rôtie, sotie* et les participes finissant par **tie** (1). *Épizootie* se prononce généralement : é-pi-zo-o-**cie** ; quelques-uns disent e-pi-zo-o-**tie** (voir Sommer, *Dict. des Rimes*).

P. 107, 2e ligne : je *prie*, au lieu de *plie* (voir pp. 38-39, n° 4, et p. 46, n° 2).

P. 144, 20e ligne, lire *signifie* au lieu de *signie*.

P. 164, **aller** (1er exemple) : *trezime*, au lieu de *trezieme*.

---

(1) Il n'est donc ici question de *tie* que comme *finale* des mots.

P. 4, 11e ligne : l'o est bref, etc.

P. 5, en bas : ὁ λόγος.

P. 7, en bas : *coie*, usité jusqu'au XVIIIe siècle ; *coite* ne date que de 1798 (dict. de l'Acad.) ; n° 2, effacer les virgules avant et après les mots : en français.

P. 14 : *summu*, some, somme.

P. 21 : le *yod* est l'*i* consonne analogue au *j* allemand dans *Iagd* (chasse), *Ioch* (joug) ; il se rend par *i* dans *bien*, *Dieu*, *fier* (adj.), etc. ; par *y* dans : *yeuse*, *yeux*, *yole* ; par *j* dans *iam* (jam), *jà* (déjà), *iacēre* (jacēre), jésir, écrit **gésir** ; etc., etc.

P. 25, 26e l. : lire *proparoxyton*. — Les *proparoxytons* ont l'accent tonique sur l'*antépénultième* syllabe : **ha**-bilem (ordinairement en franç. *paroxytons*, mots ayant l'accent sur la pénultième) : ha-**bi**-le ; les *oxytons* ont l'accent sur la dernière syllabe : ai-**mé** ; les monosyllabes accentués sont *oxytons* : viens-**tu** ; vient-**il** ; les *proclitiques* sont les mots non accentués ; ils s'appuient sur le mot suivant : **je** viens, **tu** viens, **il** vient.

P. 26, 2° : *Aigues* = aquas ; *Aix* = aquis.

P. 29, 10e l. : qui donne la triphtongue *iei*, etc.

P. 34, en bas, lire les souliers **de vair**.

P. 38, 3 : *e* long, tonique, donne **ei** ; *e* bref donne *ie*, ce qui, joint au yod, donne *iei*. — * *Prĕcat* (-tur) prieiet, *sĕcat*, sieiet ; *negat*, nieiet ; en bas de la p. *nĕgat*, nieiet ; *nĕcat*, nieiet ; ligne 23, despe-**c**-tum ; *mĕdium*, miei, **mi** (voir p. 203) ; * *pĕior*, pieire, **pire** ; * *pĕius*, pieis, **pis**.

Prieit, nieit (nier, noyer), sieit, devenus : *prit*, *nit*, *sit* (*e* médial tombé et contraction de *ii* en *i*) sont l'ancienne forme théorique du subjonctif, devenus *prie*, *nie* (nier), *noie* (noyer), s-**c**-ie (s-c-ier), analogie avec le présent de l'indicatif.

P. 47 : effacer les lignes 10 et 11, et reporter les exemples, p. 49, 8.

P. 49, 21e l. : fin-**d**-ĕre, fendre ; *fingĕre* donne feindre.

P. 50, l. 1 : *vindicare*, vengier, **venger** ; 8e l. : *b* et *i* tombés.

P. 50, n° 14, 2°, lire : L'*i* (yod) assibile *c* etc. ; 3° il fait du *t*, suivi d'un yod, un *s* doux, etc. ; p. 51, 1re ligne, effacer : *i* initial entravé.

Le yod passe avant les consonnes dans : august-**i**-a, ango-**i**-sse, frust-**i**-are, fro-**i**-sser ; rat-**i**-onem, ra-**i**-son. *I* en hiatus, précédé de *s* ou de *ss*, se combine avec la voyelle précédente : bas-**i**-are, ba-**i**-ser (baiser), * bass-**i**-are, baisser. — Si c'est un *c*, on a *c* doux ou *s* sourd (**ss**) : fac-**i** am, face, **fasse**, * *facia* (facies), la face ; etc. ; *minacia*, menace (l'*a* entravé reste ici, le yod disparaissant.

P. 51, 7° : * *ĕbrium*, leivre, **ivre** ; 8° : la forme *coite* n'est usitée que depuis 1798 ; 9° : c'est l'*u* atone de batt-**u**-o, * cos-**u**-o (consuo), qui est tombé, en donnant * *battĕre*, * *cosĕre* (cos're), et non l'*u* tonique de batt-**u**-ĕre, cons-**u**-ĕre.

P. 57, 3e l. : * *genuculum* (geniculum) ; * *peduculum* (pediculum).

P. 64, C. G. II, 6e l. : ch-**u**-intant.

P. 66, 8 : *galbinum* (all. gelb), jaune.

P. 73, 17e l. : velours ; 21e l. : pou-**r**-pier ; n° 3, *altare*, autel.

P. 75 : à f-**l**-ageolet, ajouter enc-**l**-ume (* incudinem).

P. 82 : à *nappe*, *natte* ajouter **n**-ĕfle (**m**-espilum).

P. 82, n° 24 : *ligamen*, liem, d'où liemier, **limier** ; *carp(i)nus*, **charme**.

P. 91, 11 : *x* (voir p. 26, 2°) donne *iss* (*i* dégagé par *c*), *is* à la fin des mots : *axis* (pour assis, planche), **ais** ; etc. ; deux *s* pour conserver à l'*s* le son de l'*s* sourd (= ç) dans *laxare*, lai-*ss*-er, etc.

P. 95, 22e l. : *cxact*, encore souvent prononcé *eg-za*.

P. 97, 10 : t + yod, après voyelle, donne *s* doux, le yod passant avant la consonne : rat-**i**-onem, ra-**i**-son (raison); après consonne *t* + yod donne **c** doux ou **ss** : * *altiare*, (h)au-**c**-ier, devenir hau-**ss**-er ; etc.

P. 98, 11 : *stj* devient *ss*, le yod passant avant les consonnes (voir p. 99, n° 15) ; à la fin des mots devient **is** : *ostium*, (h)uis ; l. 23 : lire *krestomati* (chrestomathie).

P. 99 : c'est *d* (non *n*) qui tombe dans le groupe *ndia* : *manducare* (* mandjare), mangier, manger.

P. 102, 18e l. : *tain*, au lieu de *taint*.

P. 107, 2e l. : je **prie** (et non p-**l**-ie).

P. 110, 34e l. : se maintint.

P. 114, en bas : la forme *asseyerai* est aussi abandonnée.

P. 121, note : *scron*, *scran* au lieu de *scrin*.

P. 132 : *Habo* donnerait *ef*, comme *apem* (abeille) avait donné **ef** ; j'*e* est une autre graphie de j'**ai** (v. la p. 204 et la p. 27).

P. 134, 22e l. : échéant (au lieu de échéante), et ajouter *chape-chute*, p. 205.

P. 145, en bas : *fecimus*, n. fîmes.

P. 148 : au lieu de *eisseie*, *eistrai*, *eissu*, etc., on trouve plus souvent : *isseie*, *istrai*, *issu* par analogie avec **is** (* exo, exeo ; **isse** (* exam, exeam).

P. 151, **naître**, 7e et 10e lignes : nasquesis, nasquesistes, nasquesis.

P. 153 : **audire** (3e ligne) : audatis (-ditis), oez, etc.

P. 154 : * *potēre* (pour posse).

P. 159 : * *tragĕre*, 10e l. : trahamus (sans astérisque).

P. 161, dernière ligne : devenus (1er mot).

P. 164, **aller** ; 4e ligne : le trezime roi.

P. 166, en bas : li petis lere (larron).

P. 167, en : bas M. Brunot rapporte aussi *aller* à *ambulare*.

P. 190 : **aimer**. — Imparfait : Outre *eve*, etc., que donne *abam* (p. 36), le vieux fr. avait (par * *avam*, * auam) *o*, *oue* : Taillefer, qui moult bien **chantout**... devant le duc **alout** chantant (*Rou*, 8035-38).

P. 192, note : *cos* (coups), et non **ços**.

P. 194 : p. défini : *E*, dans *erunt*, est toujours traité comme bref, et disparaît : * *fuĕrunt*, furent ; etc., etc.

P. 202, 27e l. : * *colcet* (au lieu de * coulcet).

P. 203, l. 21 : * *pĕjor* (*pējus*) *pĕjus* (pējus), etc.

P. 205, **être** : *sequor* (et non seguor).

PRÉCIS DE PHONÉTIQUE

ET

ROLE DE L'ACCENT LATIN DANS LES VERBES FRANÇAIS

PRÉCIS

DE

PHONÉTIQUE

ET

ROLE DE L'ACCENT LATIN

DANS LES VERBES FRANÇAIS

PAR

J. BASTIN

ANCIEN PROFESSEUR A L'ÉCOLE IMPÉRIALE DE DROIT,
LECTEUR A L'INSTITUT DES INGÉNIEURS (VOIES ET COMMUNICATIONS) DE L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier
ET A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES BEAUX-ARTS (SAINT-PÉTERSBOURG)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

—

SAINT-PÉTERSBOURG

M. A. ZINZERLING (NEVSKY, 20)

—

1905

—

Tous droits réservés

ONULP

PRÉCIS DE PHONÉTIQUE

ET

ROLE DE L'ACCENT LATIN DANS LES VERBES FRANÇAIS

PHONÉTIQUE (1)

La phonétique est la science des mots, étudiés, non comme le fait la grammaire, mais étudiés comme *sons*, c'est-à-dire dans ce qu'ils sont en réalité, car *mot*, de **mottum* (muttum), signifie *son vocal*, comme le grec *muthos* de même racine, et comme le russe *slovo*. La phonétique française a donc pour but l'étude de la transformation des *mots*, c'est-à-dire des *sons* latins dans leur passage en *français*, le français n'étant autre chose que le latin arrivé en Gaule à ce qu'il est aujourd'hui à la suite des différentes prononciations qu'il a subies un siècle après l'autre, la prononciation d'un siècle n'étant jamais tout à fait la même que celle du siècle précé-

(1) Φωνή = son, voix ; φωνεῖν, c'est *émettre un son vocal*. Les Grecs appelaient les voyelles : τὰ φωνήεντα, les (sons) *vocalisés*, les sons vocaux. Qui dit *phonétique* dit donc, par cela même, étude des *sons vocaux*, c'est-à-dire des *sons* émis par la *voix*.

Un traité de phonétique française, pour être complet, devrait nous dire quelle a été la *prononciation du latin* en chaque siècle depuis l'époque où il a commencé à se transformer en Gaule (France) pour devenir peu à peu une des langues désignées sous le nom de langues *romanes*. C'est ce langage gallo-romain (ou gallo-latin) qui est devenu, en se développant et en se perfectionnant, la langue que parlent aujourd'hui les pays de langue française. Dans les *patois* la langue reste à peu près la même qu'elle était au XIIIe siècle dans les diverses provinces, chacune d'entre elles conservant, sans grands changements, la langue qu'elle a su se faire, mais que l'influence des écoles tend aujourd'hui de plus en plus à faire disparaître ; de là le soin que l'on met en France depuis quelques années à l'étude des patois avant leur complète disparition dans les localités où ils sont encore parlés.

68183

dent. Remarquons aussi, avant tout, que le français n'est pas une langue *une,* mais une langue *double,* composée de mots formés par le peuple, par l'instinct populaire, auxquels sont venus s'ajouter des mots créés par les savants, par les lettrés, ces derniers mots n'étant le plus souvent, quant à la forme extérieure, que du latin tout pur avec une terminaison et une prononciation françaises.

Retenons encore que le français — celui des mots populaires qui forment le fonds de la langue — vient du *latin populaire* (celui des marchands et des soldats, sujets de Rome établis dans les Gaules après la conquête romaine), et non du *latin classique* des bons écrivains latins. Ces mots *populaires* se distinguent des mots à *forme savante* : 1° en ce qu'ils conservent l'accent latin, ordinairement violé dans les mots à forme savante ; 2° la voyelle atone médiale disparaît dans les premiers, mais reste dans les seconds ; 3° les consonnes médiales tombent ordinairement dans les mots populaires (à l'exception souvent de *b*, *p*, *c*, *l*, *m*, *n*, *r*), tandis qu'elles restent dans les mots à forme savante ; 4° enfin, que la signification des premiers est presque toujours devenue différente de celle des derniers.

MOTS LATINS	MOTS POPULAIRES	MOTS A FORME SAVANTE
De-bitam(-tum)	Dette	Débit
Fra-gilem	frêle	fragile
Mo-bilem	meuble	mobile

Accent latin conservé dans les premiers, violé dans les seconds.

Asp(e)ritatem	âpreté	aspérité
Canic(u)la	chenille	canicule
Cap(i)talem	cheptel (1)	capital
Capit(u)lare	chapitrer	capituler
Comp(u)tare	conter (compter)	computer (2)

(1) Le *p* ne se fait pas entendre dans *cheptel*, anciennement *chetel*.

(2) *Compter* est une forme mi-savante venue des érudits du XVIe siècle ; c'est *computer*, où l'atone reste, qui est la forme savante. La vieille langue n'avait que la forme *conter*, et disait : *conter* (erzaehlen) une histoire, *conter* (zaehlen) de l'argent. Le XVIe siècle, qui aimait à reprendre toutes les lettres latines, mais n'allait parfois qu'à moitié chemin, reprit le *p*, mais sans reprendre l'*u* de *computare*. La forme *conter* fut abandonnée, le XVIe siècle écrivait : *compter* une histoire, comme : *compter* de l'argent. C'est le XVIIe siècle qui a repris les deux graphies en donnant à chacune une signification différente : *conter* (raconter) une histoire, *compter* de l'argent.

Revend(i)care	revancher	revendiquer
San(i)tatem	santé	(in)sanité
Sing(u)larem	sanglier (1)	singulier
Susp(i)cionem	soupçon	suspicion
Vig(i)lia	veille	vigile

Voyelle atone médiale (protonique ou posttonique) tombée ; — voyelle atone conservée.

Ca(d)entia	chance	cadence
Cre(d)entia	créance, croyance	crédence
Certifi(c)atum	certifié	certificat
Denu(d)are	dénuer	dénuder
Do(t)are	douer	doter
Li(g)are	lier	liguer
Me(t)allea	maille (monnaie)	médaille
Mo(d)ulum	le moule	le module
Na(t)alem	noël	natal
Na(t)ivum	naïf	natif
Sa(g)itta	sâette (flèche)	sagette
Tra(d)itionem	tra(h)ison (2)	tradition
Vo(t)are	vouer	voter (3)

Consonne médiale disparue dans les mots populaires, conservée dans les mots à forme savante. — Différence de signification entre tous les mots populaires qui précèdent et les mots à forme savante Ces mots, qui forment une langue *double*, s'appellent *doublets*.

Remarque. — Pas n'est besoin, je crois, de toujours parler des sons que les mots ont pris en passant du latin en français. puisque *phonétique* ne peut signifier que *étude des sons*. Il n'échappera à personne que *ai* et *é* que nous trouvons dans *aimé* (**ai**-m-**é**) ne se prononcent pas, ne *sonnent* pas comme les deux *a* que nous trouvons dans *amatum* (**a**-m-**a**-tum), dont le premier est *bref* et le second *long*. Il ne serait pas moins superflu — et il en

(1) *Sanglier* (de *singularis*, sous-entendu *porcus* = porc solitaire) signifie le *solitaire*, parce qu'il vit *isolé* ; les chasseurs russes l'appellent aussi *odiniets* (solitaire).

(2) Le vieux français, qui ne connaissait ni accents ni tréma ni apostrophe, écrivait *traison* (3 syllabes) ; l'*h* intercalé, introduit plus tard, servait à séparer les syllabes. Si le mot était à refaire, nous écririons *traïson*. Comparons *quaternum* (quatre feuilles) *caier*, devenu **cahier** ; * *tra(d)ire* (-dere), trair, **trahir** ; * inva(d)ire (invadĕre), envair, **envahir**. *De-ors* (* deforis, de+foris, hors) est aussi devenu *dehors* (voir plus loin la lettre **h**).

(3) Les mots qui précèdent reviendront plus loin avec les formes intermédiaires qu'ils ont pu prendre.

est de même de tous les mots de la langue — de dire que l'*in* latin (préposition) ne se prononce pas comme la préposition française *en* et que cet *en*, qui avait un son qui lui était propre (è-n'), où l'*e* et l'*n* se faisaient entendre, a fini par se confondre, pour le son, avec *an* (1), c'est-à-dire avec un *a* devenu *nasal*. Aux XIIe et XIIIe siècles on écrivait même *an* (préposition), *an* (pronom ou adverbe pronominal) comme *an* (année).

La même lettre n'a pas toujours le même son, le même timbre. *A* n'a pas le même son dans *patte* que dans *pâte;* il est bref et ouvert dans *patte*, long et fermé dans *pâte*, et il est plus fermé dans *pâte* que dans *pâté*. — L'*e* est bref et ouvert dans *cotte*, long et fermé dans *côte;* l'*i* est long dans *épître*, bref dans *pupitre*. — Dans c-**é**-l-**è**-br-**e** (célèbre, le premier *e* est fermé, le second ouvert, le troisième est tellement sourd que c'est à peine s'il se fait remarquer. — *Père* a le même son que *pair* ou que le *per* latin ; *mère*, *maire* se prononcent comme *mer*.

On appelle *e* muet d'appui (2) celui qui se trouve après deux consonnes, ordinairement diphtongues : *br*, *cr*, *dr*, etc., ou *mn*, mais cet *e* d'appui n'est pas là pour rendre *sonores* les deux consonnes et encore moins la syllabe qui précède, mais seulement pour faciliter la prononciation de *br*, *cr*, etc., qui ne peuvent guère se prononcer isolément sans faire entendre, à leur suite, un *e* sourd ou muet.

L'*e* muet a disparu dans la prononciation d'une foule de mots : je *chant'rai* (chant-**e**-rai), je *f'rai* (f-**e**-rai), je *s'rai* (s-**e**-rai) ; etc. — On écrit *gaîment* et gaiement, etc. ; *remercîment* et remerciement, *nûment* et nuement ; *dévoûment*, dévouement, la prononciation restant la même dans la première graphie que dans la

---

(1) Voici même le pronom *on* écrit **an** : Li vilains dit **an** (en) son respit que tel chose a l'**an** (l'on) **an** (en) despit qui mout vaut miauz que l'**an** (l'on) ne cuide (*Erec et Enide*, 1-3). Chascuns doit **panser** (penser) et **antandre** reison ; **aprandre**, **avanture** (*Ibid.*, 11-12-13). La main (du coup) **an** (en) devint perse (d'un bleu foncé, sombre ; *Ibid.*, 186). Si s'**an** (s'en) vont (*Ibid.*, 283). Il **antrent** tot droit (347). Et je m'**an** (m'en) vois (vais ; *Ibid.*, 1063).

(2) Le rôle de cet *e* d'appui devient tout à fait nul lorsque *br*, *cr*, *dr*, etc., *mn*, *mm*, + **e** sont suivis d'un mot commençant par une voyelle, cette voyelle ou la syllabe suivante servant alors à faciliter la prononciation : Le *maîtr'-entr'en* classe. Il s'est rendu *célèbr'en* Afrique. Il envoie une *épîtr'à* son fils.

Les consonnes simples, les consonnes dipthongues forment à elles seules un *bruit* ; jointes aux voyelles, elles forment avec celles-ci un *son vocal*.

seconde. — Des mots comme *vraiement*, *poliement*, etc., sont devenus d'abord *vraiment*, *poliment*, puis *vraiment*, *poliment*, etc. (accent disparu). En 1835 l'Académie écrivait *irrésolument*, mais *résolûment* (= résoluement), en 1878, elle s'est décidée à écrire le second mot comme le premier.

Après une syllabe *nasale*, les consonnes ne sont là pour ainsi dire que pour les yeux. — Je *répands*, je *rends* se prononcent : ré-*pan*, *ran*, l'*n* ne servant elle-même à faire de l'*a* et de l'*e* qu'un *a* nasal, comme dans vois-*in*, etc., l'*n* fait de l'*i* un *e* nasal, de l'*o* dans *bon* un *o* nasal, et de l'*u* dans *un*, *brun*, etc., un *eu* nasal.

MOTS LATINS POPULAIRES (1)

Citons ici quelques mots du latin populaire qui ont pris la place des mots du latin classique, mais dont quelques-uns sont employés parfois par les bons écrivains romains comme nous trouvons parfois chez nos bons écrivains des mots du langage populaire ou qui ne sont couramment employés que dans les dialectes. A côté des mots populaires, nous mettons entre parenthèse les mots du latin classique :

Basiare (osculari), baiser; *bassus* (humilis), bas ; *battalia* (pugna), bataille; *battuĕre* (ferire), battre ; *caballus* (equus), cheval ; *cambiare* (-bire), changer; *cattus* (felis), chat ; *cocina* (culina), cuisine ; *directum* (jus), le droit ; **femus*, *-moris*, **fiens** (disparu), **fienta* (pour *fimus*, *fimi*, fumier), fiente ; *focus* (ignis), le feu ; *formaticum* (caseum), fromage ; *gabata* (gena), jatte, joue (par *gavata, *gauta) ; *gamba* (crus), jambe (cf. ingambe); *hericionem* (hericius), hérisson ; *jocus* (ludus), jeu ; *linteolum* (de lin ; sindon), linceul ; **mentonem* (mentum), menton ; **mottum* (muttum ; verbum), mot ; *piscionem* (piscis), *peisson*, **poisson** (2) ; *poma* (malum), pomme ; **serpa* (falx, falcicula), serpe ; *septimana* (hebdomas), semaine ; *spat(h)ula* (humerus), épaule (**spatule**, forme savante) ; *viaticum* (iter), voyage ; **testa* (caput), tête.

---

(1) Citons ici, entre autres mots, *muttum* (devenu **mottum*), qui doit être du latin populaire employé parfois dans le latin classique. Littré a tort de dire que le mot vient du bas-latin, mais il aurait peut-être raison s'il s'était contenté de dire que l'emploi *courant* de ce mot est dû surtout aux écrivains bas-latins qui n'avaient guère conservé *verbum* que comme terme de grammaire venant des grammairiens latins, et pour désigner le *Verbe* divin, le λόγος des Grecs : In principio erat *Verbum*, ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος (Évang. de saint Jean). — Remarquons l'expression : Avoir le **verbe** haut.

(2) Le patois belge dit : **péchon**, sous l'influence de *péché* (pécher), infinitif.

ACCENT SECONDAIRE, ACCENT TONIQUE

1) La première syllabe, qui avait un accent *secondaire* (1) en latin — la voyelle y étant semitonique — s'est généralement conservée en français, mais en perdant parfois la voyelle par suite de contraction ; parfois aussi, par aphérèse, la première syllabe se perd tout entière (2).— Voir l'*aphérèse* aux dernières pages de l'opuscule.

A(v)unculus, aoncle, *oncle* ; * *beryllare* (cf. *béryl*, de *beryllum*, et *bericles*, encore employé dans le patois belge pour **besicles** = lunettes), briller ; *bis* + * *rotetta* (rota, roue), birouette, **brouette** ; *be(t)ullum*, beoul, boul, devenu **bouleau** (anciennement diminutif) ; * *catenionem* (catena, chaîne), chadegnon, chaegnon, **chaînon** et **chignon** (*d* tombé) ; * *corot(u)lare*, crodler, croller, croler, **crouler** ; *coactare*, cachier, **cacher** ; *coagulare*, caillier, **cailler** (coaguler, forme savante) ; *cooperire* (*coperire), covrir, **couvrir** ; *directum*, droit (**direct**, forme sav.) ; * *directiare*, dresser ; *metallea*, meaille, **maille** (médaille, forme mi-savante ; *t* adouci en *d* au milieu du mot) ; *ca(d)entia*, cheance, **chance** (cadence, forme sav. ; cf. déch-é-ance, éch-é-ance) ; * *minus-cadentem*, mescheant, **méchant** (cf. un **méchant** cheval ; un cheval **méchant**) ; * *caduta*, cheüte, chûte, **chute** ; * *cadēre* (cadĕre), cheeir, **cheoir** (*d* tombé), **choir** (échoir ; déchoir ; graphie moins usitée : cheoir, décheoir, écheoir) ; *videre*, vedeir, veeir (*d* tombé entre voyelles), veoir (deux syllabes), *veoir* (une syllabe), **voir** (*e* tombé sous l'influence de * *vido* (video), **voi-s** ; * *aetaticum*, eage, aage (assimilation), âge ; *de-auratum*, doré ; * *medolla* (medulla), meole, moele (métathèse), **moelle** ; *ad* + *oculum* (œil) a donné *aouiller*, **ouiller** (= remplir un tonneau jusqu'à l'*œil*, c.-à-d. jusqu'à l'*ouverture*, jusqu'à la *bonde*) ; *pa(v)onem*, paon (prononcé pan) ; *pa(v)orem*, paour, peour, peeur, **peur** ; *caveola*, gaïole (= cage dans le patois belge), **geôle**, d'où : geôlier ; * *pa(v)onicellum* (le petit *paon* des champs = coquelicot sauvage), paonceau, poonceau, **ponceau** (cf. *coquelicot*, le petit *coq* des jardins, nom tiré du *chant* du *coq*) ; *redemptionem*, reençon, reançon, **rançon** (rédemption, forme savante) ; *quiritare* (appeler, convoquer les *Quirites* = Romains), crier (par * critare) ; * *veracum*, vrai ; *setaceum* (*seta*, soie), seas (*t* tombé entre voyelles), **sas** : *jejunum*, je-un, **jeun** (être à *jeun*) ; *ma(t)urum*, madur, maür (*d* tombé), meür, meur (lisez mur), **mûr** (contraction) ; *securum*, segur, seür (*g* tombé), seur (lisez sur), **sûr** (cf. sûreté, **sécurité**, f. sav. = securitatem ; cf. *mûreté* disparu, il ne reste que **maturité** (= maturitatem, forme savante) ; * *agurium* (augurium), aür, eür, **eur** devenu : **heur**, sous l'influence de *hora*, heure (**augure**, forme savante) ; *craticulum* (-lam), graïl, **gril** ; graille, grille ; * *agustum* (augustum), aoust, **août** et **oût** (auguste, f. sav.) ; * *ba(t)are* (de *ba* indiquant l'ouverture de la bouche ; cf. *badaud*), bayer (et **béer**, qui a vieilli), prononcé **bè**-yé, la

---

(1) Voir, plus loin, la lettre *o*, n° 10, pour un autre accent *secondaire* sur la dernière syllabe dans les mots *proparoxytons* (ayant l'accent tonique sur l'antépénultième).

(2) On voit déjà ici, comme on le verra encore plus loin, que cet opuscule s'occupe non seulement de phonétique, mais aussi de morphologie, c'est-à-dire de la *forme des mots*.

prononciation bé-é a vieilli ; Littré donne aussi **ba-ié**, comme prononciation ; * *bataculare* (de batare), baailler, **bâiller** ; *sa(t)ullum*, saoul, **soûl** ; *adamantem*, aemant, aïmant, **aimant** (diamant, autre forme) ; *fa(g)um* (* faum, * fauum), fou (= hêtre) ; **fagīna* (fagĭna), faïne, **faîne**, tandis que *vagīna* donne gaïne, **gaine** (où l'Académie a fait disparaître l'accent) ; * *fagīna* a donné aussi foïne, **fouine**, la fouine se tenant volontiers dans les *hêtres* ; *hêtre*, mot germanique, se dit en latin *fagus* ; le patois belge dit *faïène* (fa-ième) ; **hatina* (orig. germ. *hatian* ; all. *hassen*), haïne, **haine**, cf. **haïr** ; *regina*, reïne, roine (disparu), **reine** ; *radīcem*, raïz, devenu **rai**, qui se trouve dans **raifort** (= radix fortis) ; * *sagīmen* (sagĭna), saïn, **sain** (1) dans **saindoux** (* sagimen dulce) ; * *tradĭtor*, traïtre (-dĭtor), **traître** ; * *tragīnat* (trahit), traïne, **traîne** ; *ro(t)undum*, reont, **rond** ; * *ro(t)undiare*, rooignier, roogner, **rogner** ; *ru(t)abulum*, roable, **râble** : * *ha(b)utum*, oü, eü, **eu** (lisez **u**) ; * *sa(p)utum*, soü, seü, seu (lisez su), sû (contraction), **su** (accent tombé) ; **Johannem**, Jehan, **Jean**.

A tous ces mots ajoutons encore :

Meum, mon, *tuum*, ton, *suum*, son ; *mea*, *tua*, *sua*, ma, ta, sa ; *meos*, *tuos*, *suos* (meas, tuas, suas), mes, tes, ses (masculin et féminin).

Dans ces mots employés comme proclitiques, la première syllabe dans *meum*, *tuum*, *suum*, etc., était tout à fait atone, tandis que *um*, *am*, etc. (terminaison), avaient un accent *secondaire ;* de là : *mon*, *ma*, *ton*, *ta*, etc.

La même chose se produisit dans *illum*, *illam*, *illos* (*illas*), employés comme *proclitiques*, ce qui donna (accent secondaire sur la dernière syllabe), *lo*, devenu *le* ; *la*, *les*, comme article défini et pronom personnel ; *il*, *elle*, *elles*, *eux*, restèrent comme toniques ; mais *il* est devenu atone, remplacé, plus tard, comme tonique, par *lui* : mon frère n'est pas venu, mais **lui** (un autre) est arrivé (on comprend, en pareil cas, que l'emploi de *il* est tout à fait impossible).

2) L'accent tonique, on le sait, est toujours, en français, sur la dernière syllabe du mot, à moins que le mot ne finisse par *e* muet ; l'accent tonique se trouve, en ce dernier cas, sur la syllabe pénultième : *côté*, **cô**-te ; aim-**é**, j'**ai**-me, etc.

3) L'accent tonique se déplace lorsqu'il y a hiatus ; il se porte alors sur la voyelle suivante, la première voyelle disparaissant :

1) * *Paretem* (par-i-etem), paroi ; * *quetum* (quietum), coit, devenu **coi** (*t* tombé), le féminin *coite*, devenu *coie* jusqu'au XVIe siècle, est redevenu : *coite*.

---

(1) Le patois belge dit *sayen* (saïen).

Dans les mots en *eolum*, *iolum*, où il y a aussi hiatus, l'accent se porte sur *o*, qui donne *eu*, et *l* devient parfois mouillé :

* *Aviolum* (avus, grand-père), aïeul ; *filiolum*, filleul ; *linteolum*, linceuil (*l* mouillé), devenu **linceul** (mais prononcé encore linceuy', aussi bien que linceul (*l* mouillé ou *l* sec), **retiolum* (rete, rets), réseuil (*l* mouillé, *reseuy'*). Voir plus loin la lettre *o*, n° 2.

4) Pour la facilité de la prononciation, l'accent s'est aussi porté sur la voyelle *atone* lorsque la voyelle tonique, déjà suivie d'une consonne, serait encore, par la chute de l'atone, suivie d'un groupe de consonnes comme *br*, *cr*, *dr*, etc. :

Alacrem (al'crem, trois consonnes consécutives), *alaigre* (accent porté sur le second *a* atone ; *i* dégagé par **c**), devenu : *alegre*, puis **allègre** ; *cathedra* (cath'dra, quatre consonnes), *chadiere* (accent porté sur *e* médial atone), chaiere (*d* tombé entre voyelles), **chaire** ; ten-ĕ-bras, teniebres, **ténèbres** (forme savante) ; int-ĕ-grum, **entier** (*ĕ* bref traité ici comme tonique, a donné **ie**), **intègre** (forme savante ; mais *intègrum*), accent porté sur *ĕ*, qui donne *ie* + *i* dégagé par *g*) aurait dû donner entieir, *entir* (disparu ; *e* médial tombé et contraction de *ii* en **i** : *entiir*, **entir**) ; *tonitru* (accent porté sur *ĭ* bref, qui donne alors, comme tonique, **ei**), toneidre, toneirre (*d* assimilé), *tonnoire* (employé encore dans le patois belge), devenu : **tonnerre** ; *palpĕbra* (remplacé par * palp-ĕ-tra), palpiedre, palpierre (*d* assimilé), **paupière** (*l* vocalisé en *u* devant consonne ; un *r* tombé).

5) Par analogie avec les mots où l'*i* est long comme dans perd-**i**-cem, perdris, **perdrix**, (*r* intercalé), l'accent s'est porté sur *ĭ*, traité comme *ī* long, dans :

* *Sorĭcem* (sorĭcem), sourìs. — * *Fagĭna* (analogie avec vagĭna), pour *fagĭna*, a donné *faïne*, devenu *faîne* (contraction ; nous avons déjà vu que *vagĭna*, *gaïne*, devenu **gaîne** (1835), s'écrit **gaine** depuis 1878 ; l'Académie n'a pas pensé que *faîne* aurait dû alors devenir aussi **faine** ; *fouine* est une autre forme du mot) ; *fou* (fagus) a disparu (p. 7).

6) Lorsque dans les mots composés, la racine se distingue facilement du préfixe, l'accent se porte ordinairement sur la racine ; sinon l'accent reste le même qu'en latin :

* Ad-*rĕtro*, ar-*rière*, * de-*rĕtro*, de-riere, **derrière** ; *tĕnet*, il tient, * con-*tĕnet*, * re-*tĕnet* (continet, retinet) etc. : con-**tient**, re-**tient** ; *placet*, plaist, **plaît**, * dis-*placet* (displicet), deplaist, **déplaît** ; *sonat*, sonne, re-*sonat*, il resone, **résonne** ; *capit* (il prend, devenu * *cipit* dans les composés) ; re-*cipit*, re-**çoit** (*i* bref, tonique libre donne *ei*, devenu **oi**) ; * de-*morat* (moratur), il de-**meure** ; ex-*plicat*, esploie, **éploie** (explique, forme savante) ; *implicat*, emploie (**implique**, f. sav.), * ap-*podiat*, apoie, ap-puie.

Mais *cogitat* (où l'on ne reconnaît pas facilement co + agitare) donne il **cuide** (il pense), disparu (cf. outre-*cuidant*) ; *colligit* (col'git), il cueilt, **cueille** ; * *cosit* (con-suit), il *keust*, *keut*, devenu *cout*, *coud* (sous l'influence

de coudre) ; *coll(o)care*, colchier, est devenu **coucher** (où locus, lieu, ne se reconnaît plus ; **colloquer** est la forme savante) ; * *sofero* (suffero), je seufre, devenu **souffre**, sous l'influence de sofrir, soufrir, *souffrir* (= * *sufferire* pour sufferre) ; * **copero** (co-operio) donnait aussi cuevre, keuvre devenus : **couvre**, sous l'influence de * *coperire* (cooperire), *couvr*-ir.

Remarque. — Dans les composés où le mot racine se reconnaît facilement, on doit regarder comme *syllabe initiale* la première syllabe du mot racine. Ainsi dans re-*cipit*, c'est *ci* qui est la syllabe *initiale* ; dans * re-*tenet*, c'est *te* ; dans re-*venit*, de-*venit*, c'est *ve* ; dans ex-*plicat*, im-*plicat*, c'est *pli* ; etc.

7) Le composé latin, en passant dans le français, garde souvent la voyelle du mot simple :

D-**a**-mnare, daner, *damner* ; * cond-**a**-mnare (condemnare), condamner ; * *facia* (-cies), face ; * *super-facies* (-ficies), surface (**superficie**, forme sav.) ; *facĕre*, faire ; * *perfacĕre* (perficere), parfaire ; *sedēre*, seoir ; * *assedēre* (assidēre), asseoir ; *claudĕre*, clodre, clorre (*d* assimilé), **clore** (un *r* tombé) ; * *exclaudĕre* (excludĕre), esclore, **éclore** ; * *inclaudere* (includere), etc., **enclore** (*excludĕre*, *includĕre*, exclure, inclure, etc. ; forme savante) ; *amicus*, ami, * *in-amicus* ou *in-imicus*, en-emi, en-**n**-emi (un *n* superflu ; cf. l'ang. *enemy* ; latin inimicus) ; *salire*, salir, devenu : **saillir** ; * *assalire* (assilire), assalir, devenu : **assaillir** ; * *quaerire* (quaerĕre), querir, * *acquaerire* (acquirĕre), acquérir, etc. ; *frangĕre*, fraindre (disparu), * *infrangĕre*, enfraindre, devenu : **enfreindre** (= infringĕre) ; voir un peu plus haut *con-*tĕnet* (continet), contient ; etc.

VOYELLE ATONE

1) La voyelle *atone* médiale (protonique ou posttonique) disparaît ordinairement, mais elle reste quelquefois comme voyelle d'appui ou de liaison, et *a* devient alors *e* sourd ou tout à fait muet (1) :

* *In-amicus* (ou inimicus), enn-**e**-mi, orn-*a*-mentum, orn-**e**-ment ; *cant-a-r'habet*, chant-**e**-ra (prononcé *chant'ra*) ; orph-**a**-ninum, orf-**e**-nin, **orphelin** ; * perc-**a**-minum (pergamenum), parch-**e**-min (2) ; etc.

---

(1) Les peuples méridionaux ne prononcent pas facilement plusieurs consonnes qui se suivent ; de là l'*e* d'appui ou de liaison. Il y aurait accumulation désagréable de consonnes dans *abb'tissa*, *sacr'mentum*, *quadr'furcum*, *latr'cinium*, *petr'silium*, *capr'folium*, *perc'minum*, etc. — *Inimi* se trouve dans la *Cantilène de sainte Eulalie*, mais c'est une forme savante ; on prononce maintenant èn'-mi (*e* médial tout à fait amuï).

(2) L'Académie française écrit bourr-**e**-let et **bourlet**, p-**e**-luche et **pluche** ; *gaiement*, gaieté, *gaiment*, gaîté (où l'accent n'a plus aucune valeur, ainsi que dans nuement, *nûment*, etc.

Cet *e* médial des mots français, venant d'un *a* atone latin, a souvent disparu comme celui venant de voyelles atones autres que *a* :

Abb-**a**-tissa, ab-**e** desse, ab-**e**-esse, **abbesse** (les deux *b* ont été repris au latin) ; arm-**a**-tura, arm-*e*-ure, **armure** ; *balsamum*, bals-**e**-me, balsme, balme (*s* tombé), **baume** (*l* vocalisé en *u* devant consonne) ; *imper-a-torem*, emper-**e**-deur, emper-**e**-eur (*d* tombé entre voyelles), **empereur** ; *organum*, orgene, **orgue** (organe, forme savante) ; *sacramentum*, sagr-**e**-ment (*c* adouci en *g* au milieu du mot), sair-e-ment (*i* dégagé par *g*), ser-**e**-ment, **serment**.

Barbarus (ital. barbero) a donné **barbe** (dans cheval **barbe**), barbare (forme sav.) ; *berbère*, autre forme) ; *Bulgarus*, bolgre, **bougre** et *Bogre* (Bulgare, f. sav.) ; *Lazarus*, las-d-re, **ladre** (Lazare, f. sav.) ; * *terratorium*, terr-e-oir, **terroir** ; *scand(a)lum*, escand-**e**-le, escandle, esc-l-ande, escland-**r**-e.

2) Les voyelles *e*, *i*, *o*, se conservent aussi assez souvent comme voyelles de liaison entre les syllabes (²), et servent alors à faciliter la prononciation (en ces cas *i* devient **e**, *o* devient aussi **e** ou *eu* ; sous l'influence d'un *l* mouillé, *i* devient **ei**). *Capr-i-folium*, chevr-**e**-feuil, devenu **chèvrefeuille** ; latr-**o**-cinium, larcin (atone disparue, puis revenue dans ladr-e-cin ; *t* adouci en *d* au milieu du mot), *larrecin* (*d* assimilé), **larcin** ; *nutritionem* nodreçon, nourrisson (mot concret ; *nutrition*, mot abstrait ; forme savante), per-**e**-grinum), per-**e**-rin, pèl-**e**-rin (dissimilation, de *r* en *l*), * *petrosilium*, persil, pedr-e-sil, perresil, redevenu **persil** ; *quadr-i-furcum*, quadr-**e**-four, carr-**e**-four ; * *quadrinionem* (4 cloches), cadr-**e**-gnon, carreillon, careillon, carrillon, **carillon** ; pap-**i**-lionem, pav-**ei**-llon, *pav-i-llon* (papillon, f. savante) ; *inamicum* (ou * in-imicum), en--emi, en-**n**-emi. *Hab(i)lem*, able (disparu ; l'ang, *able* signifie *capable* ; **habile** (= * habīlem), *utilem*, utle (disparu ; **utile** = * utīlem) ; * *id(ŏ)lum* (accentuation grecque) donnait *idle* (disparu) ; *idōlum*, accentuation latine a donné **idole** (forme savante), et il en est de même de * *blasphĕmum* (accentuation grecque), blasme, **blâme**, *blasphēmum* (accentuation latine), **blasphème** ; * *hericionem*, (hericium), **hérisson** (le patois belge dit *ierçon*, **nierçon** ; *n* agglutiné de *un*, in **n**'ierçon, **nierçon**). Habil-**i**-tatem a donné habil-**e**-té et habil-**i**-té. *Encaustum* (avec l'accentuation latine) donnerait **encôt** ; * *encaustum* (accent sur la 1re syllabe comme en grec) a donné *enque*, devenu **encre** (le latin *atramentum* a donné **arrement**, arr-**e**-ment, mot disparu).

CONSONNES

1) Les consonnes *fortes* ont une tendance à *s'adoucir* lorsqu'elles ne disparaissent pas au milieu du mot, et les consonnes *douces* à se *renforcer* à la fin des mots pour revenir souvent plus tard, sous l'influence des dérivés, à ce qu'elles sont en latin (¹).

---

(1) Prenons les termes des grammaires grecques : **douces** : *b*, *g*, *d* ; **fortes** : *p*, c (dur) = *K*, *t* ; **aspirées** (mais le français n'a plus d'aspirées) : f = ph (= φ), *ch* = Kh (= χ) ; *th* = θ. *Ch*, dans des mots comme *archonte*, etc., se prononce comme c dur ou *K* ; *th* comme un simple *t* ; le français *throne* du XVIe siècle se prononçait déjà **trône**, *théâtre*, **téâtre**. — *F* (sans aspiration) représente aussi bien le φ grec dans para-**f**-e que *ph* dans *paragraphe*, autre forme du même mot.

Apic(u)la, sous l'influence du provençal *abelha*, a donné *abeille p* adouci en **b** ; le vieux français disait a-**v**-eille, *v* (sonore) plus doux encore que *b*; *ciconia*, ceogne (*c* médial tombé), ci-**g**-ogne (*c* adouci en *g*), ci-**c**-uta, ceüe, ci-**g**-üe ; *secundum*, segon, segont (*c* adouci en *g* ; *d* latin remplacé par la forte *t* à la fin du mot), redevenu : se-**c**-on-**d** (*c* repris au latin) ; *d* revenu sous l'influence de secon-**d**-e, secon-**d**-er, etc. ; mais prononcé *segon*, etc.); *jolif* (maintenant joli), enjoli-**v**-er ; * po-**t**-ere-habeo, po-**d**-rai (*t* adouci en **d**), porrai (*d* assimilé), **pourrai** ; nu-**t**-rire-habeo, no-**d**-rai, norrai, devenu nourr-**i**-rai d'après nourr-**i**-r ; — *Bibo,* bei-f, boi-**f** (*b*, consonne *douce* changée en *forte*, pour ne pas dire en *aspirée*, à la fin du mot) ; **rend**-it, il *rent*, devenu **rend**, sous l'influence de **rend**-ons ; la vieille graphie *rent* est la seule bonne); lon-g-um, *lonc* (*g* doux devenu c = K), redevenu **long** sous l'influence de *longue, -gueur*, etc., mais en liaison, c'est *c* = K qui se fait entendre : un *long* espoir se prononce *lon K'espoir*) ; **sanguem* (sanguinem), *sanc*, **sang** (sous l'influence de *san*-guin, sanglant, etc.), mais *sang impur* continue à se prononcer *san k'impur* ; *secretum*, se-**g**-ret, **secret** (*c* repris au latin sous l'influence de *secrétaire*) ; cla-**v**-em, cle-**f** (ou clé), d'où encla-**v**-er ; *navem*, ne-**f** (cf. na-**v**-ire) ; **capum* (caput), che-**f**, mais ache-**v**-er (cap, forme sav.), *lupum*, lou, **loup**, mais lou-**v**-e (*p* adouci en *v* au milieu du mot) ; *amatum*, amet, **aimé** (**t** tombé), *amatam*, ame-**d**-e, amée (*d* tombé entre voyelles), **aimée** ; **florita*, florit, **flori** (*t* tombé et mot disparu), *florita*, flori-d-e, florie ; *fleurie* vient de **fleur**, *florie* a disparu ; *floride* est resté dans : la **Floride** ; *grandis*, grant, devenu *grand* sous l'influence de gran-**d**-e, gran-**d**-ir, etc., mais : *grand homme* se dit encore *gran t'homme* ; *prendit*, il prent, devenu sans raison *prend*, mais *prend*-il ses livres ? se dit : pran t'il ses livres ? *Prend*-on mes plumes ? (pran t'on mes plumes ?), etc. — Ces enfants sont au nombre de *neuf* (neuf') ; il y a là **neuf** enfants (*neuv'* enfants ; *f* adouci en *v* devant une voyelle).

2) Les consonnes finales se prononcèrent très longtemps dans les mots isolés, ou devant les voyelles, et à la pause ; elles ne se faisaient pas sentir devant les consonnes. De la vieille prononciation, il n'est guère resté que *cinq*, *six* (sis'), *sept* (sètt), *huit* (uitt), *neuf* (neuf'), vingt (*vintt*) dans vingt-deux, vingt-trois, etc., mais *vin*, dans : quatre-vingt-un, quatre-vingt-deux, etc. ; *vin* devant un substantif commençant par une consonne **vingt** roubles (*vin* roubles), *vintt* devant une voyelle : **vingt** enfants (vin *t'enfants*), *net* (nett), *exact* (exact' ; quelques-uns prononcent encore *eg-za*, qui a vieilli), *brut* (brutt), *mat* (matt), *fat* (fatt), *obit* (obitt ; le mot vieillit, remplacé par **rite**), *prétérit* (-ritt), *transit* (-zitt), *os* (oss au singulier), *dot* (dott). — Au XVIe siècle on disait encore *trois* (troiss), *deux* (deuss, prononciation que l'on entend encore parfois dans la bourgeoisie) ; au XVIe siècle : *Cléman Marott* (Clément Marot), *Charle Quintt* (Charles Quint) ; voir dans le dictionnaire des rimes de Sommer les mots où *as*, *es*, *is* (entre autres **lis**), *it*, *ot* (entre autres **dot**), *ut*, qui se prononcent encore : *ass*, *ess*, *iss*, *itt*, *ott*, *utt* (1).

Dans les mots intimement liés l'un à l'autre, il en est resté

---

(1) La vieille prononciation *li* (pour *lis'*) ne reste que comme terme de blason ; *but* se prononce *bu*, mais beaucoup de personnes disent *butt*, tendance toute moderne à faire entendre, comme dans la vieille langue, la consonne finale ; un *fait* (faitt), on entend même parfois maintenant : en un *mott* (mot).

quelques-uns dont la dernière consonne du premier ne se prononce pas devant le second commençant par une consonne (voir plus loin la lettre *o*, nº 14) :

Arc-boutant (ar-boutan), le **bœuf** gras (bœu gras), **cerf**-volant (cèr volan), **chef**-d'œuvre (chè-d'euvre); **coq** (**co**) d'Inde). Quelques-uns, dit Littré, disent aussi : du **bœuf** (beu) salé.

Nous avons encore des vestiges de la vieille langue dans quelques mots où *l* se changeait en *u* devant un mot commençant par une consonne lorsque ce mot était intimement lié avec le mot précédent. C'est ainsi que :

Cheval-léger est devenu **chevau**-léger ; que à *val l'eau* est devenu à **vau**-l'eau, mais nous disons : en *aval* du pont (de la ville, etc.), tandis que le vieux français disait : en **avau** du pont; *del* (de illo ; *del* papier, etc. = de le) est devenu *deu*, *dou*, puis : **du** papier, etc. *al* (ad-illum) *père* est devenu : **au** père ; etc.

Un vieux proverbe disait :

A **mau** (mauvais, méchant) chat **mau** rat. L'ung vault l'autre, c'est à **mau** chat **mau** rat (VILLON, *Ballade de Villon et de la grosse Margot* ; édit. Longnon, p. 90).

La vieille forme et la nouvelle se trouvent dans :

Maldisant (= médisant) et maudissant ; *malgré*, maugréer; *malsain* (male sanum), mau-**s**-sade (male sapidum ; redoublement de l'*s* pour la prononciation), etc.

3) L'influence du pluriel où la consonne du singulier disparaissait devant l'*s* du pluriel contribua à amener un changement de prononciation au singulier dans beaucoup de mots, ou même un changement de forme dans d'autres, on disait :

Du *drap* (drapp), pluriel : des **dras** (écrit plus tard : *draps*), de là (comme prononciation), du **dra** (drap), etc.

L'*r* final ne se fit plus même toujours entendre au pluriel, de là (comme prononciation), voir les lettres L. M. N, R, nº 6 :

Un *menteur*, des **menteus** (menteurs), ce qui a amené le féminin *menteus-e* ; des *trompeus* (trompeurs), fém. *trompeus-e*, comme si ces mots étaient un : *menteus* (menteur), un *trompeus* (trompeur) ou *menteux*, *trompeux*, etc. *Messieur-s* se prononçait et se prononce encore : *messieu* ; de là *mo-sieu*, pour *monsieur*, devenu depuis quelque temps **me**-sieu, et même *m'sieu*, et *eu* est plus *fermé* dans mes-*sieu* (messieurs), que dans : me-**sieu** (monsieur).

4) Lorsqu'un mot finissait par deux consonnes, la première, comme nous l'avons vu dans *drap*, plur. *draps* (**dras**) disparaissait

devant la dernière (à l'exception des *nasales*), et il en était de même dans les verbes devant l'*s* ou le *t* final. S'il y avait trois consonnes, la consonne médiale disparaissait (voir à la lettre *s* le mot *appât*, nº 18).

Clavem, clef, pluriel : cle-**f**-s, (**clés** ; *f* tombé) ; de la prononciation du pluriel nous avons une *clef* (prononcé **clé**) et même la graphie **clé** à côté de **clef**, et l'on dit : une *clef*, des **clefs** et une *clé*, des **clés**. — Re-*cipis*, tu reçoi **f**-s, *reçois* (*f* tombé), re-*cipit*, reçoi-**f**-t, **reçoit** ; *servis*, tu serfs, **sers**, *servit*, serft, **sert** ; dor-m-is, tu dor-**m**-s, **dors** (*m* médial tombé), *dormit*, dor-**m**-t, **dort** ; * *rendis* (reddis), tu renz (z = ds et **ts**), **rens** (*d* tombé), ren-**d**-s (*d* repris sans raison au latin) ; ***rendit** (reddit), il *rend-t*, **rent** (*d* tombé), maintenant **rend** (graphie illogique ; 3ᵉ personne restée sans terminaison, *t* étant la consonne *caractéristique* de la 3ᵉ personne) ; *rumpis*, tu rom-p-s, **rons**, *rompit*, il rom-p-t, *ront*, devenus : *romps*, *rompt*, etc.

Dans quelques verbes nous écrivons comme dans la vieille langue, ce qui, en nous donnant un système double, nous montre combien notre graphie d'aujourd'hui est illogique dans les mots cités plus haut : *rends*, *rend*, *romps*, rompt, etc.

Tout (* tottum, totum), pl. **tous** (*t* tombé devant l's final ; *gent* (gentem, nation, peuple), pl. **gens** (sens d'*individus*, excepté dans : Le droit des **gens** = des peuples, des nations).

La **gent** ailée (le peuple ailé, les *oiseaux*). La **gent** portant laine (les moutons). La **gent** moutonnière (gens qui, comme les moutons, font ce qu'ils voient faire, suivent aveuglément l'exemple des autres. — Voilà de **bonnes** gens, ces gens-là sont très **bons**. Jean, Pierre, Paul, Nicolas, **tous** (touss) gens d'esprit. — Jean, Pierre, etc., **toutes** gens d'esprit.

* *Mentis* (mentiris) donne encore aujourd'hui **mens** (et non men-**t**-**s** ; *t* tombé devant *s*), *sentis*, tu **sens** (et non sents) ; * *partis* (-tiris), tu **pars** (et non parts) ; *servis*, tu **sers** (et non *serfs* ou servs), * *sortis*, tu **sors** (et non sorts), *dormis*, tu **dors** (et non dorms) ; * *repentes*, tu te **repens** (et non repents), etc. — Bossuet (XVIIᵉ siècle) écrivait encore tu **rons** (romps), il **ront** (rompt).

Dans les verbes en *aindre*, *eindre*, *oindre*, le *d* de l'infinitif a disparu aussi dans toute la conjugaison, et il en est de même dans les verbes finissant par *soudre*, tandis que dans verbes en *oudre*, le *d* de l'infinitif a été réintroduit aux trois premières personnes du présent de l'indicatif (le *d* introduit dans la vieille langue au futur et au conditionnel entre *n* et *r*, *l* et *r*, *s* sonore et *r*, est naturellement resté dans ces deux *temps*) :

Plang(ĕ)re, plain-**d**-re (*gr* donne *dr*) ; *cing(ĕ)re*, cein-**d**-re ; *jung(ĕ)re*, join-**d**-re ; *plang(e)r(e)-habeo*, plain-**dr**-ai, etc. — *Plango*, je plain(s), etc. ; *plangit*, **plaint** (et non plaind), etc. — *Absol(v)is*, tu *absous*, absol(v)it, il **absout** (et non absouds, absoud) ; mais *molis*, *molit*, tu mous, il mout, sont devenus mou-**d**-s,

moud (analogie avec ren-**d**-s, **rend**) ; **cosis*, **cosit*, Keus, *cous*, *cosit*, Keut, **cout**, devenus : cou-**d**-s, **coud** (influence de cou-**d**-re et de ren-**d**-re).

Dans **plangomus*, **cingomus*, **jungomus* (plangimus, cingimus, unguimus), le *g*, dégageant un *i*, mouille l'*n*, écrit par *gn* :

N. *plaignons*, *ceignons*, *joignons* (plaiñons, ceiñons, joiñons), etc., et par analogie : *plaignis*, *ceignis*, *joignis*, etc (*n* mouillé). Voir plus loin *moudre*.

La pénultième consonne du latin a été souvent reprise :

Corpus, cors, **corps** ; *tempus*, tens ou tems, **temps** ; *campum*, champ ; *campos*, chans, **champs** ; *cantum*, chant, pluriel chans, **chants** ; *lupum*, lou, *loup*, *lupos*, lous, **loups** ; *jugum*, joug, **jugos* (-ga), jous, d'où le sing. *jou*, devenu **joug** ; etc., etc. — De là la graphie encore suivie dans la *Revue des Deux Mondes* : un *enfant charmant* (vieux fr., des **enfanz charmanz** : z = ts) des **enfans charmans** (*R. des D. M.*) ; *s* final par analogie avec l'immense majorité des substantifs et des adjectifs finissant par *s* au pluriel), des **appartemens**, des **présens**, etc. (*R. des D. M.*).

5) Mais la grande différence entre la *vieille* langue et la langue moderne dans le traitement des consonnes, c'est que le vieux français n'en admettait le redoublement que là où les deux consonnes se faisaient sentir, tandis que le français moderne a pris souvent une double consonne là où le latin n'en a qu'une [1].

Bonum, bon, *bonam*, bone, **bonne** ; *honorem*, oneur, **honneur** ; *julianum*, julien, *julianam*, juliene, **julienne** ; *meridianum* (-nam), meridien, *-diene*, **méridienne** ; *christianum*, crestien ; *christianam*, crestiene, devenus : chrétien, **chrétienne** ; etc.

Rem. — Le double *n* dans *bonne*, *paysanne*, *ancienne*, etc. se justifiait dans la vieille langue, par la raison que les deux *n* indiquaient mieux que la toute vieille graphie (*bone*, *paysane*, *anciene*, etc.) le son nasal de *a*, *o*, *e* dans ces mots. Le son nasal de *o*, *a*, *e*, dans *bone* (prononcé *bon-ne*), de *paysane* (paysanne), *anciene* (ancienne) était mieux indiqué, disait-on, par deux *n* que par un seul, *bon*, *paysan*, *ancien* conservant leur son de *on*, *an*, *ien* (= iein, iain) au féminin **bon**-ne, *paysan*-ne, *ancien*-ne.

Voici des exemples, dont plusieurs montrent la différence entre la vieille langue, la langue moderne, le latin :

Abbatem, abe, **abé** (*b* tombé), **abbé** ; *abbatissa*, abedesse, abeesse, **abesse**, **abbesse** ; pour **bisaccia* (= bis+saccus) nous avons be-s-ace et **bissac** ; *succurrĕre*, socorre, seco-**rr**-e, secou-**r**-ir ; **clodĕre** clodre, **clorre** (*d* assimilé), **clore** (ici un *r* est tombé) ; *flamma*, **flame**, **flamme** ; *femina*, feme, **fame**, **femme** ; *somma*, **some**, **somme** ; *gemma*, **geme**, **gemme** ; **salmarium* (sagmarium), saumier, **somier**, **sommier** ; *vacca*, vache ; *alligare*, aloyer, **alier**, **allier** ; *cuppa*, coupe ; *mappa*, **nape**, **nappe** ; *matta*, **nate**, **natte**.

---

(1) Les mots suivants qui n'ont qu'une seule consonne sont restés tels qu'ils étaient dans le vieux français (pp. 14 et 15).

sappinum, sapin ; **stuppa**, estoupe, **étoupe** ; *appellare*, **apeler**, **appeler** (cf. j'appelle) ; * *de-subtus*, de-sous, **dessous** (un *s* de prononciation) ; * *de-susum*, de-sus, **dessus** ; *annellum*, anel, **anneau** ; *bellam*, bele, **belle** ; *novellam*, novele, **nouvelle** ; * *medolla* (medulla), meole, moele (métathèse), **moelle** ; * *pullicella*, pulcele, **pucelle** ; *villa* (urbs), vile, **ville** ; *pulla*, poule ; *fullonem*, foulon ; * *butticula*, bouteille ; * *cattum*, chat, **chate**, **chatte** ; *gluttonem*, glouton ; **gutta**, gote, **goutte** ; * *mattinum* (matutinum), matin ; * *tottum* (totum), tot, tout ; * *tottas* (totas), **toutes**, etc. (Voir *tout, tous*, p. 13).

Nous écrivons :

Tute-**ll**-e (tutela), *chandelle* (candela), *échelle* (scala)(1), *sequelle* (sequela), mais clienté-**l**-e (clientela), cautè-**l**-e (cautela).

6) Notre graphie est si bizarre que les Français les plus lettrés s'arrêtent souvent devant les mots qu'ils ont à écrire, se demandant s'il faut, ou non, doubler la consonne. Comme nous devons, dans les questions d'orthographe, une soumission aveugle à l'Académie, nous devons écrire, pour ne pas commettre d'hérésies :

Réso-**nn**-er, résonnant, mais réso-**n**-ance ; *détonner* (sortir du ton), *détoner* (faire explosion), *raisonner* (de raison), etc. ; mais *ramoner*, *s'époumoner* (de ramou, poumon) ; *fleuronner* (de fleuron), *saumoné* (saumon) ; sou-**ff**-ler, mais boursou-**f**-lé ; *siffler*, mais persi-**f**-ler ; grelo-**tt**-er et dorlo-**t**-er ; trotter, gigo-**t**-er ; caro-**tt**-e, compo-**t**-e ; aba-**tt**-oir, aba-**t**-is ; aba-**tt**-eur, aba-**t**-age, ba-**tt**-re, ba-**t**-aille ; *combattre*, combativité ; cou-**rr**-ier, cou-**r**-eur ; charrette, charrue, etc., cha-**r**-iot ; *apparaître*, apercevoir, etc. ; *bonhomme*, bonhomie ; *dénommé*, inno-**m**-é ; *patronner*, patronage ; ho-**nn**-eur, honorer : *trappe*, mais attraper, tandis que *chape* donne écha-**pp**-er ; colonne, *colonel* (chef de colonne), *agglomérer*, *agglutiner*, *aggraver* (agrandir, agresseur, etc.), ra-**ll**-onger, ra-**l**-entir ; imbécillité, imbécile ; **tutelle**, clientèle, etc. (voir un peu plus haut), *renouvellement*, écartèlement ; j'appelle (appello), je pèle (de pellis, peau) ; appe-**l**-er, interpe-**ll**-er ; je je-**tt**-erai, j'achèterai ; il chancelle, il ensorcèle ; etc. etc.

Nous écrivons :

Le **prix** (pretium) et le **mépris** (= * minus-pretium), le *mors* (morsus), le remor-**d**-s (* remorsus) ; le vieux français écrivait très bien **pois** (= * pesum, pensum ; *n* tombé devant *s* daus le latin populaire), nous écrivons fort mal poi-**d**-s, comme si le mot venait de *pondus*, qui donnerait *ponds*. — *Laisser* (autre vieille forme *lesser*) donnait *lais*, *les*, nous avons changé tout cela en écrivant *legs* comme si le mot venait de **léguer**. Nous écrivons *ph*-énomène et **f**-antôme, **f**-antaisie, etc. (même racine), *théâtre*, parce qu'il vient de **th**-eatrum, mais *trône*, quoiqu'il vienne de **th**-ronum. — Nous

---

(1) *Escale* (scala) vient de l'italien ; *scalarium* a donné le provençal *escalier* (devenu français ; la forme française est *échalier*, *échelier* (sorte de *rancher*), *échellier* (mot de date récente) signifie : spéculateur sur les valeurs de bourse. *Rancher* vient de *ranche* (* ramica, ramus), *pieu* formant *échelon*.

écrivons *anglica*-**n**-e, persa-**n**-e, *sultane*, mais paysa-**nn**-e ; *publie* (masc.), *publique* (fém.), mais **cubique** (masc. et fém.), etc., etc. — L'Académie française, en 1694, écrivait *greque*, qui devait devenir **grèque** ; dans les éditions suivantes elle donne gre-**c**-que avec le **c** de *graeca* parfaitement inutile, puisque l'accent grave (gr-**è**-que) suffisait pour rendre l'*e* ouvert.

En 1835, l'Académie écrivait emmaillo-**tt**-er, mais démaillo-**t**-er, et dire qu'il avait fallu s'y mettre à 40 pour arriver à cette étonnante logique ! Les deux mots s'écrivent maintenant avec un seul **t**. En 1835, elle écrivait : *irrésolument*, mais *résolûment ;* en 1878, elle écrit enfin logiquement les deux mots sans accent sur **u**. — De *éternuer* nous avions en 1835 *éternument* (sans accent sur **u**) ; depuis 1878 nous avons le choix entre *éternuement* et *éternûment* comme *nuement* et *nûment* (adv.) ; *gaiement* et *gaîment ; remerciement* et *-eîment ; dévouement* et *dévoûment ;* de engl-*uer*, nous avons *engluement* (une seule forme), et de arg-*uer*, arg-**u**-ment (lat. argumentum).

CONSONNES ET VOYELLES FINALES LATINES

La consonne finale latine *m* prit d'abord un son très faible et finit par tomber dans la prononciation. Muru-*m*, porta-*m* devinrent mur-*u*, port-*a*, et la voyelle finale latine *atone* tomba elle-même, à l'exception de *a* final qui s'affaiblit toujours en *e* muet :

Mur-um, mur, *tur*-rim, la tour ; *porta*, port-**e**.

L'*n* tombe également avec la voyelle atone, devenue finale, dans des mots comme :

Nom-en, nom, *levam*-en, levain, *aeramen*, eram, arain, *airain ; exam*-en, essaim.

Il est fait exception 1° dans les mots exigeant un *e* final d'appui :

Intr-**o**, j'entr-**e** ; celebr-**em**, célèbr-**e** ; *nomi*-no (nom'no), je nom-**e**, nomm-**e** ; etc.

2° Dans les mots demandant dans leur forme primitive française un *e* d'appui, dans lesquels l'*e* est resté après la chute de la consonne devant *r* :

Patrem, *matrem*, *fratrem*, pedre, medre, fredre (*t* adouci en *d* au milieu du mot), père, mère, frère (consonne tombée ici devant **r**).

3° Après une labiale suivie d'un yod ou d'une palatale *c*, *g*, *x* (= *cs* ou *gs*), dégageant un **i** :

Apium (* apjum), ache ; *rubeum* (rubjum), rouge (*pj* donne **ch**, *bj* donne **g**) ; * *extran*(*i*)cum (-neum), estrange, **étrange** ; * *lin*(*i*)*cum* (linum, lin), **linge** ; **lanieum* (* lanjum ; *lana*, laine), lange, etc. — Voir la Revue de philol. française par M. Léon Clédat, 1903, 2e trimestre.

4° A la fin des proparoxytons latins, qui avaient un accent secondaire sur la dernière syllabe, accent représenté en français par *e* muet, anciennement *e* sourd :

As(i)num, asne, **âne** ; *com(ĭ)tem*, comte ; *cannabim*, chanve, chanv-**r**-**e** ; *pul(i)cem*, pulce, **puce** (*l* tombé), *hum(i)lem*, humle, hum-*b*-le, etc.

A pulicem, **puce**, comparons **doux** (*dulcem*, mot paroxyton en latin), qui n'a pas comme puc-**e**, un *e* final.

5° Devant *nt* à la syllabe finale des verbes :

Cantant, ils chant-**e**-nt, * *dĕbunt* (-bent), doiv-**e**-nt ; * *recĭpunt* (-piunt), reçoiv-**e**-nt. Exceptions : ils *sont*, ils *ont*, ils *font*, ils *vont*.

6° Dans les mots où la voyelle de la syllabe finale est ordinairement suivie de *r* ou de *l*, précédés d'une consonne :

Quatt(u)or, quatre, *minor*, moin-d-re ; *major*, maire ; **pĕjor*, pieire, **pire** ; **sĕior* (senior), sieire, **sire** ; *insim(u)l*, ensem-**b**-le ; *fulg(u)r*, le foudre (*gr* donne **dr**), etc. (**fulgura*, ae, *la* foudre).

7° Lorsqu'il y a hiatus après la chute de la consonne médiale, la voyelle finale latine reste, mais dans beaucoup de mots français la vieille forme a été souvent remplacée par une autre forme analogique :

Cantai (canta-**v**-i ; *v* tombé), je chantai (*i* latin final est resté) ; *de(b)ui*, **dui**, devenu **dus** comme tu **dus** ; *po(t)ui*, **poi**, devenu **pus** comme tu **pus** ; sa(p)*ui*, **soi**, devenu **sus** comme tu **sus** ; etc. — Voir plus loin *devoir*, *pouvoir*, *savoir*, etc.

8° Dans les verbes de la première conjugaison, la première personne du singulier du présent de l'indicatif a pris aussi un *e* final, soit par analogie avec la deuxième et la troisième, comme le croyait Darmesteter, et comme le croit M. F. Brunot avec d'autres philologues français, soit, comme le croient MM. L. Clédat et L. Sudre, d'accord avec plusieurs philologues allemands, par analogie avec les verbes exigeant un *e* final d'appui : intr-**o**, j'entr-**e**, d'où (analogie) : **am**-o, j'**aim**, devenu j'aim-**e**, etc.

Même analogie au subjonctif présent des verbes de la première conjugaison (trois premières personnes du singulier) :

Am-em, que j'**aim**, am-*es*, que tu **aim**-s ; **am**-et, qu'il **aim**-t, devenus : que j'aim-**e**, que tu aim-**e**-s, qu'il aim-**e** (analogie soit avec j'*aime*, etc., du présent de l'indicatif, soit avec j'entr-**e**, etc.).

9° Nous trouvons enfin une dernière exception à l'imparfait du subjonctif dans les quatre conjugaisons :

Amass-**em**, amass-**e**, aimasse ; *perdi(d)issem*, perdisse ; **rece(p)ussem* (* recepuissem, -pissem), reçusse ; *fini(v)issem* (*finissem), fin-**isse** ; **rendissem* (reddidissem), rendisse. — La *Cantilène de sainte Eulalie* donne *perdesse* (= *perd-**i**-ssem).

Comparons :

Assem, as (cantassem devrait donc donner *chantas* et non chantass-**e**) ; *missum*, mes, **mets** ; *ossum*, **os**, *tussim*, tous, **toux** ; *crassus*, gras ; *spissus*, espes, devenu espeis, espois, **épais** ; *russus*, rous, **roux**, etc. ; dans tous ces mots aucun *e* final n'a été amené après deux *s*, et il en aurait pu être de même dans les verbes qui précèdent. — Voir plus loin la lettre *A*, n° 6).

ACCENTS GRAMMATICAUX

« Le véritable rôle des accents grammaticaux, écrit M. Léon Clédat, est d'indiquer les différentes valeurs *phonétiques* d'une même lettre comme dans hach-**é**, ach-**è**-te, f-**ê**-te. »

« Malheureusement on s'en sert aussi pour distinguer un mot d'un autre ; identique de forme : **où** et *ou*, **là** et *la*, **à** et *a*, **dû** (participe), *du* (article contracté), je **crûs**, **crû** (de croître), je *crus*, *cru* (de croire) comme si le texte ne suffisait pas à indiquer la signification du mot. M. Gréard fait remarquer que toute notation a été supprimée en latin dans *cum*, qui est à la fois conjonction et préposition. Les enfants, dit-il, conduits par la logique, ne s'y trompent pas, et l'on pourrait ajouter que le latin ne fait, non plus, aucune différence ou distinction entre le nominatif *rosa* et l'ablatif *rosa*, etc. Voir Clédat, *Grammaire raisonnée*, pp. 63-64 (1896), et sa *Gram. classique* (1896), pp. 57-58.

« La forme *deü*, dit M. F. Brunot dans son excellente *Gram. historique*, p. 410, s'est réduite à **du** », qu'il écrit ainsi deux fois, l'accent circonflexe sur l'*u* n'ayant plus sans doute pour lui aucune valeur dans ce mot.

« Dans certains mots l'accent circonflexe est inutile, dit M. L. Clédat, *fâcheux* même, et dans beaucoup de mots il n'a pas été maintenu ; *hardiement*, *-dîment*, **hardiment** ; *poliement*, *-lîment*, **poliment** ; *recû*, **reçu** ; *vû*, **vu**, *pû* (pouvoir), **pu** ; etc, etc. »

« Pour éviter une confusion invraisemblable avec l'article *du*, on écrit **dû** (de devoir), tandis qu'on écrit *due*, *dus*, *dues*, *indu*, *indue*, etc. » ; c'est ce que je dis déjà dans ma gram. de 1878-79, 1re partie, p. 15, et dans mes *Glanures grammaticales* (1892-93).

« Pour maintenir l'accent dans qu'il *voulût*, *prît*, *finît*, on a pu alléguer une confusion possible avec les passés définis *voulut*, *prit*, *finit ;* mais cette confusion ne se produit pas dans la prononciation, où il n'y a aucune distinction entre les deux temps. D'autre part, ceux qui tiennent à l'accent de qu'il *finît* à cause de l'ancienne forme qu'il **finist** devraient alors écrire de même l'indicatif présent (dans tous les verbes inchoatifs), qui se terminait également par *ist* (* finiscit, il *fenist*, devenu **finit**), et aussi le passé défini de *prendre*, *dire*, *mettre*, etc. ; **presit*, il prist, *dixit*, dist, *misit*, mist, d'où l'on aurait *prît*, *dît*, *mît* (p. déf.). »

« Il n'y a aucune raison, selon M. Clédat, de maintenir l'accent au p. déf. dans *chantâmes*, *chantâtes*, *prîmes*, *dîmes*, etc., et à l'imp. du subj. qu'il *chantât*, etc.»

Notre savant philologue M. L. Havet, prof. au Collège de France, partage complètement dans l'ouvrage qu'il a écrit sur la nécessité d'une réforme orthographique, l'opinion de MM. Clédat, Gréard et Brunot, et a donné sa pleine approbation à ce que j'ai écrit dans ma Gram. de 1878, et plus encore à mon article détaillé sur les accents de distinction dans mes Glanures.

Au mot *accent*, Littré disait déjà :

« Dans certains cas, l'accent circonflexe ne sert que de distinction grammaticale : **du** (article contracté pour *de le*, et **dû** (participe du v. *devoir*).

Ils se trompent donc étrangement, on le voit, et ils ne sont nullement au courant des études de nos philologues, ceux qui s'imaginent qu'ils laissent aux seuls grammairiens cette question de langue. Les philologues s'occupent tout autant que les grammairiens des accents de distinction, mais ils s'en occupent autrement. Les grammairiens regardent ces accents comme très utiles, sinon comme nécessaires, les philologues les *trouvent* inutiles, *fâcheux* même, pour ne pas dire absurdes.

Le français a emprunté ses accents au grec, mais en leur donnant une tout autre signification. Les accents, dans le grec, servent uniquement à noter la syllabe qui a l'accent *tonique* et désignent les nuances de cette intonation. En français l'accent dénote tantôt la prononciation des voyelles, tantôt (accent circonflexe) la suppression d'une lettre, tantôt est employé à distinguer l'un de l'autre deux mots qui, ayant des acceptions très différentes, s'écrivent de même (sauf cet accent qui les distingue, comme *du*, dû,

etc.). En 1835, l'Académie française distinguait compl-**é**-tement (adverbe) de compl-**è**-tement (substantif) ; en 1878, elle met l'accent *grave* sur les deux mots.

Malgré l'accent circonflexe, l'*o* n'est pas allongé dans h-**ô**-pital ; év-**é**-nement se prononce comme av-**è**-nement ; *têtu*, *vêtir*, malgré l'accent circ., se prononcent, selon M. Clédat : *tétu*, *vétir*, selon le dict. général : *tètu*, *vètir* ; le futur et le condit. dans c-**é**-derai, c-**é**-derais, se prononcent à Paris c-**é**-d'rai, -drais (*é* fermé), dit M. L. Sudre ; c-**è**-d'rai, -drais, assure M. Clédat (Lyon) ; touchant accord, on le voit, dans la prononciation de certains mots français, chacun prétendant avoir de son côté le monopole de la bonne prononciation, et tous, prêts à excommunier le voisin qui n'est pas de leur avis.

En prononçant t-**é**-tu, **vétir**, M. Clédat se rapproche de M. Philipot, professeur à l'Université de Rennes, qui nous dit que les sons *fermés*, en ces derniers temps, gagnent beaucoup dans les mots sur les sons *ouverts*, qu'un Français serait moins étonné d'entendre aujourd'hui *avais*, *étais* (tous les imparfaits), prononcés comme *avé*, *été* qu'avec le son très *ouvert* qu'on leur donnait autrefois. *Ais*, dit-il, ne garde le son ouvert (**è**) qu'au *conditionnel* pour distinguer ce temps du futur.

Il n'est naturellement question ici que du français parlé dans la bonne société, et non de celui que l'on entend au Conservatoire ou aux cours du Collège de France. Feu G. Paris reconnaissait lui-même qu'il prononçait au Collège de France l'**e** *ouvert* dans *les*, *mes*, *tes*, *ces*, *ses*, *des*, etc., et *fermé* dans les réunions de famille ou d'amis.

SYLLABES ACCENTUÉES; VOYELLES TONIQUES

Les voyelles *toniques* latines produisent le plus souvent en français des *sons* différents selon qu'elles sont *longues* ou *brèves* (*a* et *o* exceptés), *libres* ou *entravées* :

1) Les voyelles sont *libres* lorsqu'elles ne sont suivies d'aucune consonne (*me*, *te*, *se*), ou lorsqu'elles n'en ont qu'une seule après elles :

A-m-**a**-re, amer, devenu **aimer** ; *fĕl*, fiel ; *fĕrus*, f-**ie**-r ; *rĕm*, rien ; c-o-l-o-rem, coul-**eu**-r ; lu-p-us, lou, **loup** (* *lŏpus*, leu, dans : à la queue **leu leu**). — Voir plus loin le tableau des voyelles.

2) Elles sont *entravées* :

1° Lorsqu'elles sont suivies de plusieurs consonnes :

Fallis, fals, faus, **faux** (cf. tu **défaus**) du verbe *faillir* ; *mittit*, il met ; *corpus*, cors, devenu : **corps** (*p* repris au latin ; cf. corsage, corset, corser) ; *urtica*, ortie ; *missa*, messe ; *ossum*, os ; *tussis*, tous, devenu **toux** ; etc.

2° Lorsqu'elles sont sous l'influence d'un yod (*i*, *y*), provenant de *ia*, *io*, ou de *ea*, *eo* (déjà confondus avec *ia*, *io*, dans le latin populaire) après *b*, *c*, *d*, *l*, *m*, *n*, *p*. En ces cas, la voyelle reste ordinairement sans changement, *l* et *n* se mouillant, et *n*, à la fin du mot et devant une consonne, rendant *nasale* la voyelle qui précède :

Facio, je faz (*cj*, suivi de *o*, donne **z**) ; *faciam*, que je *face*, devenu fasse ; *placeo*, je plaz ; *jaceo*, jaz ; *luceo*, luz ; **rabia* (-bies), rage (*bj* donne **g**), *sapiam*, sache (*pj* donne **ch**) ; **glacia* (-cies), glace ; **minacia*, menace ; *Bolonia*, Boulogne et Bologne ; ital. *campania*, Champagne (campagne, Campanie) ; *montanea*, montagne ; *Hispania*, Espagne ; * *campinionem*, champignon (*n* mouillé ; champiñon) ; * *campionem* (bas-latin) a donné champion ; *mirabilia* (où l'*a* médial atone peut disparaître aussi bien que l'*i* de * mir-**i**-bilia) a donné **merveille**. — **Fallio*, je fail, *valeo* (= * valio), je vail ; *salio*, sail ; **falliat*, faille ; * *valeat* (* valiat), vaille ; *saliat*, saille ; * *alliat*, aille et alge, auge (= * aljat) ; voir, plus loin, ces verbes [1].

Au lieu de *Espagne*, *Champagne*, *montagne*, on trouve aussi, avec la même prononciation, *ign*, comme *gn*, ne servant qu'à indiquer la mouillure de l'*n* :

Espaigne, Champaigne (forme restée dans le nom de Philippe de *Champaigne* (prononcez : *Champagne* ; Rostand le fait rimer à tort avec **peigne**), **Montaigne** (prononcé, depuis quelque temps, mais à grand tort : *Montègne* ; prononciation malheureusement amenée par la graphie *ai*, ordinairement prononcé **è**).

Montaigne ne se reconnaîtrait certainement pas s'il s'entendait appeler *Montègne*.

Voir plus loin, lettre *A*, n° 5, le suffixe *ac(u)lum* ; lettre *I*, n° 6, *ic(u)lum* ; lettre *U*, n° 6, *uc(u)lum* ; citons aussi les mots : *oc(u)lum* (oculum), oeil ; **troc(u)lum* (torculum), treuil ; etc.

---

(1) Quant à l'*l* mouillé, Littré dit qu'il faut prononcer *bouillon* (bou-lion), *ravailla* (trava-lia) ; il condamne à tous les mots qu'il rencontre la prononciation actuelle : (bou-yon, trava-ya), *merveille* (merv-èye), *travail* (trav-ay'), *paille* (*pay'*), *bouilli* (bou-yi), *fille* (fiy'), etc. ; mais c'est la prononciation du bas peuple, notée dans les grammaires dès 1768, qui a fini par gagner la bonne société et est devenue aujourd'hui générale. Littré n'a pu ramener le monde à la bonne société de jadis.

3) La voyelle est cependant *libre* devant deux consonnes lorsque la seconde est *r*, non précédé de *l*, *m*, *n*, *s*, ou d'un premier *r* ; la voyelle est entravée lorsque *r* est la première consonne ou lorsque *r* se trouve après *l*, *m*, *n*, *r*, *s* :

Patr-em, pedre, **père**, mais *partem*, part ; *mola*, meule, mais *mol're* (molĕre), mol-d-re, **moudre** ; **coso* (consuo), je keus, devenu *cous*, **couds** (sous l'influence de *coud*-re) ; mais **cos're* (consuĕre), cos-**d**-re, cousdre, **coudre** (*s* tombé) ; *terra*, terre ; *pĕtra*, piedre, **pierre** (*d* assimilé), mais *pertica*, perche ; *capra*, chievre, **chèvre**, mais *cam'ra* (camera), cham-**b**-re (*b* intercalé entre *m* et *r*).

3) La voyelle est encore libre dans la dernière syllabe des mots après la chute de la voyelle atone qui suit *t* :

Amat's (amatis), v. am-**e**-z, **aimez** ; *portat's* (portatis), portez, etc.

4) Mais il y a entrave lorsque partout ailleurs la voyelle *accentuée* se trouve devant deux consonnes par la chute de la voyelle médiale, si toutefois l'élimination de l'*atone* s'est faite avant la formation du mot. Les mots pourront donc avoir deux formes selon qu'ils ont été créés *avant* ou *après* la chute de l'atone. C'est ainsi que l'on a ou que l'on aurait :

Jovenem (*o* tonique libre), jeune ; *jov'nem* (*o* entravé), **jone** (forme que l'on rencontre souvent dans le vieux français) ; *cubitum* (par *cubedum, mot proparoxyton), coude ; *cub'tum* donnerait **cout** (*b* tombant devant **t**) ; *medicum*, **miege**, *med'cum*, **mege** ; une 3e forme est *mire* (le vilain **mire** = le paysan médecin) ; **merulum* (-lam) donne *mierle* (forme disparue en dehors de l'esp. mierla), **mer'lum*, merle ; *debitam* donnerait deite, **doite**, c'est *deb'tam* qui a donné **dette** (*b* assimilé). — Ant-ĕ-phona, antienne ; *ebulum*, yèble, hièble ; **pedicum* (-cam), piège ; **sedicum*, siège ; *populum*, poblo, peuble, **peuple** (voyelle traitée comme libre ; mots formés avant la chute de l'atone). — **Fĕmitam* (ĕ bref libre ; de **fĕmus*, *femoris pour *fimus*, fumier) a donné f-**ien**-te (*fĕmus* donnait f-**ien**-s, disparu) ; **fem'ta* (*e* entravé, *femita), aurait donné **fente**, qui n'existe pas en ce sens (1) ; le provençal dit *fenta*.

As(i)num, asne, **âne** ; *lam(i)na*, lame ; *anima*, d'abord aneme, anme, ame, **âme** (l'accent ne date que de 1798) ; *molĕre*, molre, mol-d-re, **moudre** (*l* vocalisé en *u* devant consonne) : Dans le vieux français où les liquides se substituent facilement l'une à l'autre, on trouve parfois pour *anme* (âme), *alme* et *arme*.

Ces mots ayant été formés après la chute de l'atone, la voyelle tonique a été traitée comme *entravée*.

---

(1) Le français *fente* (de fendre), répond à un fictif **find[i]ta*, analogique avec *vend(i)ta*, vente ; **pend(i)ta*, pente ; **rend(i)ta* (reddita), rente ; etc.

5) La voyelle devient encore libre dans les mots où *n* tombe devant *s* dans le latin populaire :

* *Mēsis* (mensis), mois, * *pēsum* (pensum), peis, **pois**, devenu poi-**d**-s sous l'influence erronée de *pondus* ; * *tēsam* (tensam), teise, **toise** ; * *tosionem* (tonsionem), toison.

A, quoique entravé, est devenu *e*, dans :

Aspar'gus (-ragus), asp-**e**-rge ; dans le mot germanique *garba* (all. *Garbe*), g-**e**-rbe ; dans le mot du latin populaire *sarpa*, s-**e**-rpe ; vieux français : **jarbe** et **sarpe** ; * *carptiare* a donné aussi g-**e**-rcier, g-**e**-rcer ; * *ascultare* (auscultare, escolter, escouter (**ausculter**, forme savante), **écouter** (sous l'influence des mots latins commençant par **ex**).

Et *a*, quoique libre, est resté *a*, sans devenir **e**, dans :

Salis, tu sals, *saus* (disparu, comme *as-*salis*, assals, assaus), *salit*, salt, *saut* (*as-salit ; il **assaut**, mots également disparus) ; *vales*, vals, *vaus*, **vaux** ; *valet*, valt, **vaut** ; on trouve *sals*, salt, *vals*, valt (de saillir, valoir) dès les origines de la langue. Formés par l'instinct populaire, ces mots évitent une confusion avec *sels*, **seus**, *selt*, **seut** que donnent régulièrement *salis*, *salit*, et seuls, **seus**, seult, *seut*, que donnait *souloir* (*solere*, avoir coutume) et entre *vels*, **veus**, velt, **veut** (valoir), et *veus*, *veut* que donnait *vouloir*.

Saus, *saut* (assaus, assaut), mots disparus, *vaus* (vaux), *vaut*, sont-ils dus à l'influence de *al* suivi d'une consonne, ou à la vieille forme s-**au**-drai (ass-**au**-drai), que l'on trouve encore dans les substantifs *saut* (saltus), *assaut* (*as-saltus), et à *vau*-drai ? c'est ce qu'il serait difficile de décider.

Salire a donné *salir*, devenu *saillir* par analogie avec **sail** (= salio), disparu, comme *falir* (* fallire) est devenu *faillir* sous l'influence de **fail** (= * fallio, que l'on trouve dans le latin mérovingien, pour *fallo*).

TABLEAU DES VOYELLES

a

- **bref**, tonique libre, donne **e** : s-ă-lem, sel.
- **long**, tonique libre, donne aussi **e** : cant-**a**-tum, chant-**é**.
- **entravé**, reste ordinairement : v-*a*-llem, val (vallée, -lon).
- **protonique** (syllabe initiale) reste *a* ou devient **e** : *amicum*, **a**-mi ; *manēre*, m-**a**-noir ; e-**a**-ballum, cheval ; *capillum*, chevel, **cheveu** ; * *ca(d)edit* (ceeidit), *cha*-it et *che*-it (mots disparus) ; * *cadere-habet*, charra et ch-**e**-rra (cette dernière forme s'employait encore au XVIIe siècle et dé-**cher**-rai, é-**cher**-rai restent à côté de dé-**choi**-rai, é-*choi*-rai, formés sur l'infinitif). Cf. l'adverbe * *firmamente*, ferm-**e**-ment, et le subst. firm-*a*-mentum, firm-**a**-ment (forme savante).

e

bref, tonique libre, donne *ie: tĕnet*, tient, *vĕnis*, viens; *fĕrum*, fier; *lĕp(o)rem*, l-**iè**-vre, etc.

long, tonique libre, donne *ei* devenu **oi** (au XIIe siècle): *dēbet*, deit, *doit; crēdis*, creis, **crois**; *sedēre*, sedeir, seeir (*d* tombé entre voyelles), se-oir (deux syllabes), **seoir** (une seule syllabe).

entravé, reste: *festum*, feste, **fête**, *cessare*, cesser.

protonique, reste: *venire*, venir, *fenestra*, fenestre, **fenêtre**; *se*-dere, **se**-deir, *se*-eir, *se*-oir, seoir.

i

bref, tonique libre, devient *ei*, puis **oi** (XIIe siècle): b-ĭ-bo, beif, **boif**; *re-*cĭpo* (accent sur *ci*), receif, **reçoif**; **pĭru* (-rum), peire, **poire**; *pĭlum*, peil, **poil**.

long (même entravé ou protonique) reste **i**: *i(n)sula* (*is'la), isle, **île**; *villa*, vile, **ville**; *argilla*, argile; *tibia* (*tibja), tige; *nidus*, nit, **nid** (*d* repris au latin); *castīgare* (*i* protonique), chasti-ier, chastier, châtier, comme cast-ī-gat (*i* tonique), il chastie, **châtie** (1).

entravé, bref (long, par position, mais prononcé bref) devient **e**: *mittit*, met; *missum*, mes, devenu me-**t**-s; *missa*, messe; *illa*, elle (*il* ne vient pas de *ille*, mais de **illi*, analogique avec *qui, cui*; *i* resté sous l'influence de l'*i* final de **illi*); **(ec)ce-ĭlla*, cele, **celle**; etc. (2).

protonique, devient *e*: *videre*, v-**e**-deir, veeir, veoir (deux syllabes), veoir (une syllabe), **voir** (*e* tombé sous l'influence de *voi* (= *vĭdo, video); **minaciare* (minari), m-**e**-nacier, **menacer**; *m-i-nare*, m-**e**-ner.

o

bref (tonique libre), devient *eu*: *mŏvet*, meut.

long (tonique libre), devient aussi **eu**: dol-**o**-rem, doul-**eu**-r.

entravé, reste *o* ou devient **ou**: *corpus*, cors, **corps** (*p* repris au latin), *porcum*, porc; *costa*, coste, côte; *hosp(i)tem*, hoste, hôte; **formicem* (-ca), formis, *fourmis*, devenu **fourmi**; *mod'lum* (modulum), modle, molle (*d* assi-

---

(1) *Chasteiier*, *chastoiier*, **chastoier** (contraction), que l'on trouve aussi dans la vieille langue, répondent à *cast-ĭ-gare (*i* bref), et *cast-ĭ-gat donnait il chasteie, chast-**oi**-e (analogique avec *plĭcat*, pl-ei-e, pl-**oi**-e; *lĭgat* leie, loie (disparus).

(2) La syllabe initiale est longue par position dans mit-tĕre, etc., mais *i* y est bref par *nature*.

milé), le **moule**), *pollicem*, polce, **pouce** (*l* vocalisé en *u* devant consonne).

protonique, devient ordinairement *ou*, reste parfois **o** : d-**o**-lorem, d-**ou**-leur, d-*o*-l-*o*-rosus, d-**ou**-l-**ou**-reus, -**reux**; *columbus*, c-**ou**-lon, *co*-lumba, colombe; **rot(u)lare* (*rota*, roue), rodler, roller, **rouler** ; *probare*, prouver ; **florire* (-rēre) ; florir, flourir (disparus ; *fleur-ir* vient de *fleur*, c'est un dérivé tout français); **morire* (mori), morir, **mourir** (*o* est *libre*, mais protonique dans *mo*-rire ; il est protonique et entravé dans *rot'lare* (rotulare), rodler, roller, **rouler**) ; *flo*-rescentem, **flo**-rissant ; fleur-issant (formé sur fleur, fleur-ir).

o

bref (tonique libre), devient **ou** : *lupum*, lou, **loup** (*p* repris au latin ; **lopum* a donné **leu**, dans : à la queue **leu leu**); *ubi*, u, ou, **où**; *gŭla*, goule (**gueule** = *gola), **ŭtrem* (ūtrem), une outre.

long (libre), reste **u** : *cupa*, cuve ; *durum*, dur ; *concludĕre*, conclure ; *maturum*, madur, medur, meür (*d* tombé entre voyelles), meur (lisez mûr), **mûr** [contraction ; un autre mot **mora* (morum), meure, fruit du *mûrier*, devenu plus tard, par analogie non fondée, **mûre** ; dans le patois belge on dit *meure*, *eu* sourd comme dans *meut*, *veut*, etc) ; *securus*, seür [1], seur (lisez sûr), **sûr** (contraction) ; *cicuta*, ceüe, devenu : **ciguë**.

u

entravé, devient *ou* ou *o* : *dub(i)tat*, il doute ; *cubitum* (*cubdum, par *cubedum, proparoxytum), coude; *ulmum*, olme, o-**r**-me ; *ursus*, ours, vieux fr. **ors** (*Croisades*, I, p. 109) ; *urtica*, ortie ; *nuptias* (*noctias), noces ; *juncum*, jone ; *plumbum*, plom, **plomb** (*b* repris au latin) ; *unquam*, onque, onc, onques (*s* final caractéristique de plusieurs adverbes dans la vieille langue ; cf. *certes*, *volontiers*, *guères* ou guère, etc.) ; *currĕre*, corre, **courre** ; *courir* (= *corire ou *curire) ; *ultra*, outre (prép.), **cuppa*, coupe (cuve = cupa) ; etc.

---

(1) *Ma(t)uritatem* avait donné *mûreté* (disparu) ; il n'est resté que la forme savante **maturité** ; *securitatem* a donné *sûreté* (forme populaire), **sécurité** (forme savante ; les deux mots sont restés dans la langue).

u { **protonique**, devient ordinairement **ou** : *subinde* (remplaçant *saepe*), souvent ; **turb(u)lare*, troubler (métathèse) ; — *ūsare a cependant donné **user** ; *ūnionem*, a donné *oignon* (*n* mouillé représenté par trois lettres *ign* ; = oñon) et **ognon** (où l'*n* mouillé n'est plus représenté que par *gn* ; = oñon) ; *usurper* (usurpare) est une forme savante, et l'on peut dire la même chose de *user* = *usare pour *uti*, de **us**-us.

REMARQUES SUR LES VOYELLES

A, tonique libre, qui donne régulièrement **e** (voir un peu plus haut), devient **ai** :

1° devant *m* ou *n* :

Amas, tu aimes (syllabe tonique introduite dans toute la conjugaison ; cf. *amatis*, amez, devenu **ai**-mez) ; *clamas*, tu claimes, devenu **clames** [*a* de la syllabe protonique (**cla**-mare, cl-**a**-mer) introduit dans toute la conjugaison] ; *panem*, pain ; *planum*, plain (**plan**, forme savante) ; *rana*, raine (1) ; *stramen* (sternere (2) ; tendre par terre), estrain, **étrain** = paille ; le mot vieillit ; cf. l'all. Stroh.

2° devant un yod (*i*, *y*) ou devant un yod dégagé par une des palatales *c*, *g*, *x* (= es), lorsque toutefois l'yod n'entraîne pas une entrave (voir plus haut, page 21, voyelles toniques) :

Maius, mai ; *paria*, paire ; *baca*, baie ; *basiat*, baise ; ** bassiat*, baisse ; *laxare* (*lacsare), laisser (deux *s* pour laisser à l'*s* le son *sourd* ou *dur*) ; *plaga*, plaie ; *aqua* (q = c), *aigue* (*c* adouci en *g* au milieu du mot), de là *aiguière; aigue* se trouve dans *aigue*-marine ; *aqua* (acwa) a donné aussi **aive** (disparu), d'où **évier** (*ai* changé en *é* à peu près son équivalent comme prononciation) ; une 3e forme était *eave*, **eaue** (*v* vocalisé en **u**), **eau** (*e* final tombé au XVIe siècle) ; une 4e forme était *eue*, **euwe** encore employée dans le patois belge.

On retrouve le même mot *aquas* (eaux), dans :

Aigues-Vives, *Aigues*-Mortes (près de Nîmes), *Aix* en Provence, *Aix*-la-Chapelle ; *Aix*-les-Bains.

Dans quelques mots, comme nous venons de le voir pour *ai* devenu *é* dans *ai*-ve, *é*-vier, *ai* a passé aussi (1°) : à *è* ouvert, sou-

---

(1) Mot toujours employé dans le patois belge, où le mot *grenouille* est inconnu.

(2) Le patois belge dit *strain*.

vent son équivalent comme *son*, et vice-versa ; 2° *e* a passé à **ai**, ce qui est moins logique, chaque son *simple* devant être représenté par une seule voyelle, et non par un *groupe* de voyelles qui formaient autrefois diphtongue, mais n'ont plus que le son de voyelles *simples* (à autre langue, il faut autre orthographe) :

1° *Frax(i)num*, fraisne, **frêne** ; *graphium* (stylet), graife, grefe, **greffe** ; *grac(i)lem*, graisle, gresle, **grêle** (adj. ; *gracile*, forme savante) ; *frag(i)lem*, fraisle (analogie avec graisle), fresle, **frêle** ; *captivum* (influence de **coactivum* (où *c* dégage un *i*), co-agere, cogĕre), chaitif, **chétif** (1) ; **caxanum* (*cacs(a)-num*), chaisne, chesne, **chêne** (mot d'origine gauloise) ; **varactum* (vervactum), guarait, guerait (*i* dégagé par *e*), **guéret** ; all. *Wacht*, guait, **guet** (voir plus loin les lettres *b*, *p*, *v*), d'où : aguait, **aguet**, guaiter, **guetter** ; * *aguilentum* (aculentum), aiglent, eglent (disparus), d'où : **é**-glantier (**é**glantier) ; *sacramentum*, sagrament, sairement (*i* dégagé par **g**), serement, **serment** (sacrement, forme savante), **materiamen* a donné *mai*-rain et *medrain*, devenu **merrain** (*d* assimilé) ; *acer-arbor*, aisrabre, esrabre, **érable** ; * *axile* (axiolum), *aissieul* (2), devenu : **es**-sieu (**essieu**) ; *lacryma*, lairme, puis lerme, devenu **larme** (*a* repris au latin) ; *jacēre*, jaisir, devenu *jésir*, **gésir** (presque inusité ; les réformistes écrivent maintenant **jésir**) ; * *gagantem* (gigantem), jaiant, **géant** : *aivier* (vu plus haut) est devenu **évier**.

2° Mais *ala*, **ele**, est devenu **aile** ; le germanique *brasa*, brese, **braise** ; *clarum*, cler, **clair** (avec *a* de *clarus* et de cl-**a**-rté) ; *radĕre*, redre, rerre, *rere* (un *r* tombé), **raire** ; *rasum*, res, devenu **rais**, mais *rez* dans rez-de-chaussée, **rez**-terre, etc. ; **ras** est la forme savante [je ne m'inquiète ni des **rais** (= rasés) ni des *tondus* ; proverbe ; faire table **rase** ; cheveux **ras**], *parem*, per, **pair** (de France, d'Angleterre, etc.), *ai* sous l'influence de p-**a**-ire = paria ; l'ancien haut all. : *firste*, all. *First*, a donné *ferste*, *feste* (3), devenu : **feste**, qu'on trouve encore souvent chez Garnier à la fin du XVIe siècle, puis : **faîte** (le mot est du genre masculin, mais l'*e* final vient de la forme féminine *Ferste*) ; *vado*, vet, **vais** ; *facis*, fes, **fais** ; *sapis*, ses, **sais**, etc. ; *carnem*, charn, char, cher, **chair** ; * *halit*, het, **hait** ; *frescum*, freis, frois (XIIe siècle), **frais**, et, sous l'influence de *frescum*, où le *c* dégage un **i** : *spissum*, espes, est devenu esp-**ei**-s, espois, **épais** ; *esca*, donne *èche* (**èche** vaudrait mieux) et **aiche**. Le germanique *marisk*, a donné mareis, -rois, **marais** ; *harnisk*, harneis devenu **harnois** et **harnais**. — *Moneta*, meneie (cf. l'ang. **money**), monnoie, **monnaie** ; *theca*, teie, toie, **taie** (d'oreiller, etc., et *taie* sur l'œil), *creta* (de l'île de **Crète**, forme savante), creide, creie, croie, **craie** ; *rigidum*, reide, **roide** et **raide** ; *sal(i)cetum* (salix, saule), sausseie, -soie, **saussaie** (*c* assibilé et deux *s* pour conserver à l'*s* le son *sourd* ou *dur*) ; * *alnetum* (alnus, un aune), auneie, -noie, **aunaie** ; de *coudre* (corylus par * col(y)rus, métathèse), coudreie, -droie, **coudraie** ; *riga*, reie, roie, **raie** ; *flēbĭlem*, fleible, floible, foible (*l* tombé), **faible**. — *Axilla* a donné *aisselle* et *axile* (* axiolum), **es**-sieu (essieu ; même racine).

Rēte, qui aurait dû donner *rei*, *roi*, **rai**, d'après les exemples qui précèdent, a donné *rets* ; *vĭtrum*, veidre (*t* adouci en *d* au milieu du mot), veirre (*d* assimilé), *voirre*, qui aurait pu devenir *vairre*, est devenu **verre** ; *tonitru*,

---

(1) *Ca-c-tivum* (coactivum), chaitif (*i* dégagé par *c* médial), **chétif**.

(2) *Ai* est resté dans *aisselle* (**ai**-sselle) = **axilla** (de axis).

(3) Du Cange cite la forme *festrum*.

toneidre, tonneire, **tonnoire**, (encore employé dans le patois belge), **tonnerre**.

Cleta (mot d'origine celtique), a donné aussi : cleie, cloie, **claie** (1).

Oi, prononcé *wè* par les lettrés au XVIIe siècle : les Genev-**oi**-s (*genewès*, prononcé encore ainsi dans la Suisse française), plus tard *wa* dans beaucoup de mots : *Genevois* (ge-ne-**wa**), était déjà prononcé par le peuple comme *è* au XIIIe siècle dans beaucoup de mots, entre autres à l'imparfait de l'indicatif et au conditionnel : *avoi(e)*, *auroi(e)* se prononçaient *avè*, *aurè*, etc. Au XVIIe siècle, cette prononciation était devenue générale dans ces deux temps des verbes (la prononciation populaire avait fini par l'emporter ici comme souvent ailleurs sur celle des lettrés).

La graphie *rets* est donc plus logique que celle de *rai*, et celle de *verre*, *tonnerre* plus logique que celle de *vairre*, *tonnairre* (2) : ici c'est la bonne graphie qui a réussi à s'établir ; dans pouv-**ai**-s, pourr-**ai**-s, c'est le *compliqué* qui a su s'imposer.

Et ce n'est pas tout. Si *oi* est devenu **ai** dans plusieurs mots (*e* dans quelques autres), voici *ai* qui devient **oi**, dans :

Arm-*a*-rium, arm-*ai*-re, arm-**oi**-re ; **palium* (pallium), paile, poile, **poêle** (voile, dais, étoffe noire dont on couvre les cercueils) ; *ex* + le germanique *magare* (all. *mögen*, pouvoir) a donné : *esmaier*, d'où : *esmai*, devenu *esmoi*, **émoi** ; **abbadiare* (ad + baubari), abaiier, **aboyer**.

4) *A*, tonique libre, précédé de *c* ou de *g*, est devenu **ie** ; et *c* devient **ch** devant *a*. L'*i* de *ie* a disparu plus tard, ne restant que devant une nasale. — Voir plus loin les lettres *c* et *g* :

---

(1) Furmage sur une **cleis** giseient (Marie de France, *fable*, XIII, 5-6) :

(2) Meigret, le grammairien intelligent par excellence du XVIe siècle, qui écrivait *grammere francoèzs* (prononcé comme *grand'mère françwèse*), écrirait certainement aujourd'hui : *Grammère francèse* ou *francèze;* les réformistes contemporains ont une tendance à écrire et à prononcer *gramaire*, pourquoi pas alors *gramère* ? une *seule* lettre pour un *seul* son (simple). Meigret, qui mettait partout l'orthographe d'accord avec la prononciation, écrirait certainement aujourd'hui : *j'avès* (avais), *étès* (étais), etc. : *aurès* (aurais), *serès* (serais); à une autre prononciation il faut une autre graphie. M. Léon Clédat, qui nous dit que *ois* devait certainement arriver à *ais*, vu la tendance des lettrés à changer *oi* en *ai*, regrette lui-même qu'on n'ait pas adopté *è* au lieu de **ai** dans les verbes : *pouvès* (pouvais), *pourrès* (pourrais), etc.

Admettons l'orthographe, puisqu'elle est établie, mais ne disons pas que c'était à ce *qu'elle est devenue* qu'elle *devait nécessairement arriver*. Est-il d'ailleurs impossible d'arriver peu à peu, par une réforme graduée et logique, à une meilleure orthographe que celle que nous avons ?

Capra, ch-ie-vre, **chèvre** ; *cara* (κάρα, tête), chiere, **chère** (dans bonne ou maigre **chère**) ; *cadit*, chiet, **chet** ; *cadunt*, chiedent, chieent, cheent (*d* tombé entre voyelles) ; *calet*, il chielt, devenu *chaut*, sous l'influence de *cal'dum*, cal(i)dum, *chaut* (*d* devenu *t* à la fin du mot), puis *chaud* (sous l'influence de chau-**d**-e, échau-**d**-er, etc) ; *canem*, chien ; *decanum*, deiien, **doyen** ; *mand(u)care* (mand'gare), mangier, -**ger** ; *vind(i)care* (vind'gare), vengier, **venger**, etc.

5) *A*, tonique libre, entre deux yods, devient *i* par le changement de *a* en *ie* après yod (voir n° 4) + *i* dégagé par le second yod, ce qui donne la diphtongue *iei*, où l'*e* médial tombe, *ii* se contractant en *i*. — Lorsque *a* est protonique, il se change, entre deux yods, en *ai*, remplacé souvent par *é*, qui a à peu près le même son :

Jaceo (*a* entravé) donne **jaz**, mais *jaces* (*a* libre) donne gieis, gi-is (*e* médial tombé), **gis** (contraction), *jacet*, gieist, gist, **gît** ; g-**i**-sons, g-**i**-sez (analogie) ; *jacent*, gieisent, **gisent**. — *Jacēre*, jaisieir, jaisir, devenu **gésir** (voir plus loin ce verbe). — * *Jacitum*, gieiste, giste, **gîte**.

C'est ainsi que se sont formés les noms de plusieurs endroits :

Aurel-**i**-a-**c**-um (*a* entre deux yods), Orliei, **Orly**; Campin-**i**-a-**c**-um, Champigniei, -**gny** ; *Liniacum*, Ligniei, -**gny** ; *Victoriacum*, Vitriei, **Vitry**, etc.

6) Après les doubles consonnes qui n'exigent pas un *e* d'appui comme *br*, *cr*, *dr*, *mn*, etc., la dernière syllabe latine disparaît, la voyelle tonique restant entravée ; — *a* final latin donne seul, en ces cas, **e** final en français :

Car-*rus*, char ; fer-*rum*, fer ; * cat-*tus*, chat ; tur-*ris*, tour ; col-*lum*, col et cou ; cras-*sus*, gras (*g* sous l'influence de **g**-rossus, gros), mais crass-a crass-**e** et grass-**e** (*a* final en latin) ; las-*sus*, las ; * bas-*sus*, bas ; as-*sis*, as ; mis-*sus*, mes, **mets** ; os-*sum*, os ; tus-*sis*, tous, **toux** ; rus-*sus*, rous, **roux** ; *fur-nus*, forn, **four** ; *vermis*, verm, **ver** ; * *dormo* (-mio), dorm, **dor**(s), etc.

Il faut cependant excepter ici le plus-que-parfait du subjonctif latin, devenu, en français, l'imparfait du subjonctif, qui finit par *e* après les deux *s* latins :

Cantass-*em*, que je chantass-**e** ; *finiss-*em* (finissem), finiss-**e** ; * *rece(p)-ussem* (-pissem), reçuss-**e** ; etc.

Ces formes sont analogiques avec chantass-**ions**, chantass-**iez** ; finiss-**ions**, finiss-**iez**, reçuss-**ions**, reçuss-**iez**, le singulier (1re et 2e personne) ayant pu prendre par analogie, l'*e* final venant du subjonctif latin en *am*, *as* donnant en français un *e* final :

* *Rendam* (reddam), rend-**e**, * *rendas*, rend-**e**-s ; * *recipam* (-piam), reçoiv-**e**, * *recipas*, reçoiv-**e**-s, d'où, par analogie : chantass-**e**, reçuss-**e**, etc.

Dans la *Cantilène d'Eulalie* (IXe siècle) on trouve l'*i* latin pénultième entravé devenu *e* selon la règle, mais déjà les deux *s* suivis d'un *e* final dans perd-**e**-sse = * perd-**i**-sset (*t* final latin disparu). Et l'on trouve l'*e* après les deux *s* dans avuiss-**e-t** (*t* latin conservé) = *habuisset ;* à la 3e personne de *aimer*, on trouve *amast* = amasset (amavisset).

Le vieux français a sans doute voulu aussi donner à ce temps une terminaison qui le distinguât nettement des autres temps du verbe, en rapprochant les terminaisons du singulier de celles du pluriel comme aux autres temps (1). L'imparfait du subjonctif représentait, en effet, plusieurs *temps* dans la vieille langue, selon qu'il était question d'un fait *futur* ou d'un fait *passé*. Le vieux français disait déjà comme nous, mais avec une orthographe différente :

Je voudrais qu'il **chantât** ; je doutais qu'il **eût chanté**.

Mais il savait dire aussi, ce que nous ne pouvons plus faire aujourd'hui :

1° Pour un fait *futur* (sens de l'imparfait du subjonctif latin, *conditionnel* dans une proposition principale) :

Le **demandasses**-tu (si tu le demandais), je **chantasse** (je chanterais).

2° Pour un fait passé :

---

(1) Ce n'est cependant pas, comme quelques-uns le pensent, en vue de distinguer ce temps du passé défini (cantas-*sem*, donnant régulièrement **chantas**) que l'imparfait du subjonctif a reçu la terminaison *asse* (avec *e* final). Il n'y aurait, du reste, confusion qu'au singulier aux deux premières personnes, la 3e personne se confondant dans la langue moderne, quant à la prononciation, avec la 3e personne du passé défini (**chantât**, chanta ; **finît**, finit ; **reçût**, reçut). Le français n'a jamais craint ces confusions, le contexte rendant toujours le sens très clair. Ces prétendues confusions sont encore nombreuses dans la langue, dans les verbes même, et cependant tout le monde est d'accord pour admettre que le français est une des langues les plus claires qui existent. — J'*aime*, tu *aimes*, il *aime*, ils *aiment*, se confondent à l'indicatif présent et au subjonctif présent ; je *finis*, tu *finis*, il *finit* se confondent au présent de l'indicatif avec le passé défini ; tout le subjonctif présent (verbes dits *réguliers* de la 2e conjugaison) se confond avec l'imp. du subj. à l'exception de la 3e pers. du sing. (*finisse*, **finît**).

Que de confusions le français ne présenterait-il pas, si confusion quelconque pouvait résulter de ses nombreux mots homographes et homophones ! Le français, en conservant l'**e** après les deux *s*, a voulu simplement conserver l'unité de caractère à tout l'imparfait du subjonctif en rapprochant chantass-**e** de chantass-**ions**, reçuss-**e** de reçuss-**ions**, etc.

Le **demandasses**-tu (si tu l'**avais** ou l'**eusses** demandé), je **chantasse** (j'**aurais** ou j'**eusse** chanté).

Voici quelques exemples présentant un sens très clair, grâce au contexte, mais où il est impossible, sans contexte, de savoir s'il y est question d'un fait relativement *présent*, ou *futur*, ou d'un fait *passé* :

S'il **fust** (était, avait été, eût été) leials, bien **ressemblast** (ressemblerait, aurait ou eût ressemblé) barun (*Roland*, 3764).

Même *double* traduction, *double* sens dans les phrases suivantes prises sans contexte :

Grand bien me **feïst** uns vergiers ou (où) je me **poüsse** deduire (*Cligès*, 6360-61). — S'elle fust vive (vivante) ; je deïsse (disse) que ce fust ele (*Ibid.*, 4664-65). — Je m'**approchasse** por le prendre (le bouton de fleur) se (si) j'i **osasse** la main tendre (la *Rose*, 1681-82). Se (si) je l'**amasse**, ja de m'amor ne li **donasse** trieves (Raoul de Houdeng, *Meraugis*, 1240-41). Foule d'exemples semblables dans le vieux français.

Alain Chartier (xve siècle) dit encore avec l'imparfait du subjonctif :

Certes, frere, tu demandes ce que tu **deusses** (dusses) reffuser (le *Curial*, p. 25). Tu te fies en ce dont tu **deusses** deffier (*Ibid.*).

Garnier (fin du xvie siècle) sait encore dire de même :

(Ma douce mere) vous **deussiez** maintenant, c'est vostre vray office, me presenter vous mesme à ce doux sacrifice (la *Troade*, 1653-54).

Remarque. — Le vieux français remplaçait ordinairement la forme lourde en *asse*, etc., par la forme en *isse*, *isses*, *ist*. On trouve des exemples de cette dernière forme jusque dans le courant du xvie siècle. Robert Estienne ne connaît ni *chantassions*, ni *chantassiez*, mais seulement *chantissions*, *chantissiez*.

Au xvie siècle on remplaçait souvent aussi, au passé défini *chantai*, *chantas* par *chanti(s)*, *chantis*, etc.[1]. « On aime à dire, écrit H. Estienne : j'*alli*, tu *allis*, tandis que l'on préfère : je *cueillay*, j'*escrivay*, je *renday*, je *venday*. La faute se commettait surtout, paraît-il, à la 1re personne du singulier, plus rarement aux autres personnes. On trouve *recueillèrent* chez Rabelais.

---

(1) On voit encore un exemple du désir de rapprocher autant que possible les personnes d'un même temps dans le fait qu'on trouve souvent au passé défini chant-**a**-rent (au lieu de chantèrent, etc.), par analogie avec *chantas*, *-ta*, *-tames* ou **-tasmes** (autre analogie avec **chantastes**).

A DANS LES SUFFIXES

1) Suffixe **aticum** (devenu *aligum, al'gum*), **age.**

Le suffixe *aticum* (atgum, age) a fourni au français plus de 300 mots dont la plupart se sont formés par analogie :

Viaticum, veage, veiage, voiage (*ei* devenu **oi**, XIIe siècle), **voyage** (*y* pour éviter l'hiatus ; **viatique**, forme savante) ; *formaticum* (sous-entendu *caseum*, fromage à forme), formage, **fromage** (métathèse) ; **carnaticum* (caro, chair), carnage ; **bibcraticum*, bevrage, **breuvage** (métathèse), **passaticum* (passus, pas), passage ; **ramaticum* (ramus, rameau, branche), ramage ; **ripaticum* (ripa, rive), rivage ; **aetaticum* (aetas = aevitas, vie, âge, siècle), edage, eage (*d* tombé), aage (assimilation), **âge** (contraction, *aetatem* donnait **aé** (mot disparu) : Il a le chastel tenu trestoz les jors de son **aé** (*Erec et Enide*, 5406) ; **visaticum* (visus), visage ; *vis* est resté dans **vis-à-vis** = visage à visage) ; **villaticum*, village (ville = villa, a pris le sens de **urbs**) ; **volaticum* (volare, voler *comme les papillons qui vont d'une fleur à l'autre*), volage. On peut aussi tirer *village* du bas-latin **villagium* = village et domaine rural. *Fromage* signifie proprement : *lait caillé* mis dans une *forme*. — Dans le latin classique, *viaticum* signifie : *provision de route.*

Dans deux mots, le suffixe *aticam* a donné *adjam*, *d* ayant pris ici un son doux et mouillé, se rapprochant du *z* ou du ζ grec, amenant une sorte de zézaiement, qui a abouti à **r** :

Grammatica (grammadica, -mad'ca ; *d* doux, mouillé), gramaize, **grammaire** (**grimoire**, autre forme), *dalmat(i)cam*, dalmaire, **daumaire** (mot disparu ; **dalmatique**, forme savante).

On trouve comme formés de la même manière :

Remedium, remire (**remède**, forme savante), *homicidium*, omecire (**homicide** f. sav.), *invidia*, envire (**envie**, *d* tombé), **sudica* (sucida lana) surge ; *remire*, *omecire*, *envire* ont disparu. *Medicum*, à côté de *miege*, *mege*, avait aussi donné **mire** (le vilain *mire*, le paysan, le vilain *médecin* (*médecin* est tiré de *médecine*) ; **fidicum*, pour (jecur ficatum) donnait aussi **fire** (disparu) et **foie** ; *studium* donnait *estuire* et *estuide* (disparus), *estude*, devenu **étude**.

On sait que Molière, sans l'avoir sans doute jamais lu, a reproduit le conte du *Vilain mire* dans le *Médecin malgré lui* ; le conte était resté très populaire en France. C'était, comme pour l'avocat *Pathelin*, la mise en scène, d'un conte qui courait depuis longtemps dans le peuple.

Au suffixe *aticum* comparons le suffixe *eticum*, devenu *etcum* ou *edgum*, *et'cum* donnant e-**ch**-e, *edgum*, e-**g**-e (voir l'excellente grammaire historique de M. Nyrop, professeur à l'Université de Copenhague), — et ajoutons quelques autres mots :

Hereticum (*eredgum), **erege** (hérétique, f. sav.), — **Judicum*, juge (*judicem*, jud'cem donnerait **juze**; *judicium*, juise; mots disparus); **pedicum* (-cam), piège, **sedicum*, siège. — *Domesticum*, domesche (disparu ; **domestique**, f. sav.); *port(i)cum*, porche (**portique**, f. sav.); *rusticum*, ruiste, ruste (*i* tombé), rust-**r**-e (*r* intercale ; **rustique**, f. sav.); *cler(i)cum*, cler, **clerc**; *laïcum*, lai et laïque.

Publicum a en français deux formes pour le masculin et le féminin (public, **publique**) ; tous les autres adjectifs finissant par *ique* s'écrivent au masculin comme au féminin :

Hébraïque, judaïque, cubique, modique ; véridique, magique, apostolique, aristocratique, inique, unique, etc.

2) **Suffixe** *alis*. — Le suffixe *alis* (alem) a donné **el** (forme populaire), **al** (forme savante) :

Mortalem, mortel, *qualem*, quel, *talem*, tel; — *legalem*, loyal et légal (f. sav.), *moralem*, moral ; *magistralem*, maestral, mistral, mots venus de l'italien (**magistral**, f. sav.).

Jocalem, joel, *joyal*, dont le pluriel *joyaus* (joyaux) a amené le singulier **joyau**. Même chose dans *nucale*, noel, *noyal*, pluriel : *noyaus* (noyaux), d'où le singulier **noyau**.

Quelques mots ont gardé les deux formes :

Hospitalem, hôtel, hôpital ; *natalem*, noël (*t* tombé entre voyelles), natal ; *vocalem*, voyelle, vocal ; *capitalem*, chetel, **cheptel**, capital ; *officialem*, -ciel, -cial, *mercurialem*, -riel, -rial ; *temporalem*, -rel, -ral ; *fidelem* (-* dalem), fidèle, féal ; *originalem*, -nel, -nal ; etc.

Digitalem a donné *deel*, devenu **dé**, sous l'influence de *datum*, dé ; certains patois disent *déau*, venu de la forme plurielle (déau-x). — *Diúrnalem*, journel (disparu), d'où l'adv. **journellement**, et **journal**, d'où : journalier, -lière, -lièrement.

3) **Suffixe** *anus*. — *Anum* (anus) a donné **ain** (forme populaire), **an** (forme savante) ; voir les nombreux exemples que je donne dans ma Phonétique de 1900, et les Préfixes et Suffixes par M. A. Pachalery ; Odessa ; — quelques mots ont les deux formes :

Urbanum, urbain, **suseranum* (susum, au-dessus), suzerain ; **superanum* (super, sur, au-dessus), souverain ; *romanum*, romain, roman ; *planum*, plain, plan ; etc.

Anum, précédé d'un yod ou d'une palatale (*c*, *g*, *x* = cs), donne *iain*, devenu **ien** :

Antianum* (ante, avant), ancien ; *decanum*, deiien, **doyen; *paganum*, païen ou payen (cf. *païs*, devenu **pays**).

4) **Suffixes** *iarium*, *arium*. — *Iarium* a donné *ier*, au lieu de *ieir* (*a* entre deux yods), **ir** ; *aire* est la forme savante répondant souvent aussi bien à *aris* qu'à *arium*, *iarium*. *Ier* se réduit à *er* dans plusieurs mots ; *arium*, par analogie, donne **ier** comme *iarium* :

* *Aciarium*, acier ; * *berbicarium* (vervex), bergier, -ger ; *ostiarium*, huissier, ostiaire (f. sav.; *ostium*, porte, huis) ; *aestuarium*, étier, estuaire (f. sav.) ; *centenarium*, -tenier, -tenaire ; *summarium*, **sommier** (registre), sommaire ; * *salmarium* (sagmarium) a donné aussi saumier, somier, devenu **sommier**.

Dans *varium*, vair ; * *claria*, glaire (sf.), *aria*, aire, on a le suffixe *ium* et non *arium* (1).

5) **Suffixe** *aculum*. — Dans *ac'lum* (aculum), *a*, entravé, donne **ai** (*i* dégagé par *c*), et *l* devient *l* mouillé ; **acle** est la forme savante :

Gubernaculum, gouvernail ; * *tremaculum* (tres maculae, trois mailles), trémail et tramail; * *tenaculas*, tenailles ; *soupirail* s'est formé sur **soupirer** ; éventail vient de *éventer* (vent). — *Coenaculum*, cénacle ; *miraculum*, miracle ; *obstaculum*, obstacle, etc. — * *ovacula* (ovis, brebis), ouaille ; le vieux français disait **oueille** (= ovicula), mot disparu. — *Calculum* (cal'clum), * *caclum* (*l* tombé), a donné **chail**, **caillou** (suffixe *ou*, peut-être de *avum*, * auum ?)

Remarque. — Dans quelques mots en *ail*, l'*i* est tombé au pluriel, ce qui les assimile aux mots en *al*, pluriel : *als*, *aus* (*l* vocalisé en *u* devant consonne), **aux** (graphie non fondée). *Als* (*l* dur, à peu près comme l'*l* dur russe), se prononçait comme *a*(*oul*) que l'on peut rapprocher de l'*aul* allemand, de certains mots anglais en *all*, *al*, comme *already*, *all right*, ou mieux encore de *owl* (= a-oul), hibou (comme prononciation). — Voir plus loin, à la fin de la lettre *E*, le suffixe *ellus*, n° 8.

Les mots qui ont ici leur pluriel en *aus*, devenu *aux*, sont :

Bail, corail, émail, soupirail, vantail, ventail, vitrail ; baux, coraux, etc.

Les autres mots en *ail* tirent leur pluriel du singulier : *bercail* n'a pas de pluriel ou son pluriel *bercails* est inusité ; on dit : des *rails*, des *attirails*, des *détails*, des *épouvantails*, etc. — *Bétail* n'a pas de pluriel, ou fait (pluriel irrégulier) : **bestiaux**, lequel vient de l'adjectif *bestial*.

---

(1) Les souliers **vairs** de Cendrillon, et non : *de verre* comme on l'écrit ordinairement.

Nous trouvons ici, comme parfois ailleurs, des mots ayant deux formes au pluriel :

Ail (allium), **ails** et **aulx** (*l* conservé pour distinguer le mot de *aux*, article contracté pour *à les*, comme si un *contexte* ne suffisait pas pour les distinguer ; on trouve encore aussi dans tous les dictionnaires la graphie : *faulx* (falcem), sf. à côté de **faux** (falcem), la première graphie *faulx* servant, dit-on, à distinguer le substantif de l'adjectif *faux*, comme quelques-uns distinguent encore *tû* (taire) du pronom **tu**. Ces distinctions, on l'avouera, ont dû être faites par des hommes bien inintelligents. — *Travail* (* trepalium, *tres pali*, trois pieux, il y en a maintenant *quatre*), fait encore travails et travaux ; *vantail*, *ventail* (même racine : **vent**) font **vantaux**, **ventaux**, mais *éventail*, également de même famille (**vent**), fait **éventails**. — Le vieux français avait aussi **vantaille** (* ventacula).

Remarque. — Dans le sens de *chevalet*, de machine où l'on ferre les chevaux vicieux, on dit encore des **travails**, mais en parlant de *compte rendu*, *rapport* qu'un ministre rend à son souverain, on ne dit plus **travails** comme autrefois, mais **travaux**, ou l'on se sert d'un autre mot.

Au XVIe siècle, on disait des *bails* ou des **baux**, des épouvantails, **-taux**, des corails, **coraux**, des gouvernails, **-naux**, un *portal*, devenu *portail*, des *portails* et **-taux** ; un *poitrail*, des poitrails et **-traux**.

Les mots en *al* forment leur pluriel en *als*, devenu *aus* (*l* vocalisé en *u* devant consonne), *aux*.

Les mots suivants, faisant exception, font leur pluriel en *als* :

Aval (de à + valoir), bal, cal, carnaval, chacal, choral, festival, narval, nopal, serval : des **bals**, des **festivals**, etc. (1).

Val (vallem) fait **vals** et **vaux** ; *pal* (palus-li), **pals** et **paux** (voir Littré). — Pour à **vau**-l'eau, voir la p. 12.

Les adjectifs en *al* forment aussi presque tous leur pluriel en **aux**. Ceux qui forment leur pluriel en *als* sont :

Bancal, fatal, final, natal, naval (2).

Quelques adjectifs qui avaient autrefois leur pluriel en *als* le forment maintenant en **aux** :

Des conseils **amicaux** ; des soins **filiaux** ; les pays **boréaux** ; des hommes **matinaux** ; les vents **glacials** ou **glaciaux** ; des détails **triviaux**. —

---

(1) Ne confondons pas le mot *aval* (de à + valoir) avec *aval* (ad vallem, vers la *vallée*, le *bas* de la rivière, mot opposé à **amont** (ad montem, vers le *haut* de la rivière, c'est-à-dire en la *remontant* vers sa source).

(2) *Nasal* fait au pluriel *nasals* ou *nasaux*.

Mural ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie ; on dit cependant : des cartes *murales*, et dans les écoles on a maintenant des tableaux **muraux** (appliqués ou suspendus aux murs ; néologisme en ce sens). — A combats **navals** ou **navaux**, comme le disait Mme de Sévigné, on préfère dire, par le féminin : des batailles **navales**.

Remarque. — Dans les mots qui finissent maintenant par *aux*, *eux*, venant de *als*, *els*, le XIe siècle avait partout *als*, *els*, dont les XIIe et XIIIe siècles firent *aus*, *eus* (*l* vocalisé en *u* devant consonne ; cf. falt = *fallit*, faut ; valt = *valet*, vaut), *aus*, *eus* étant souvent remplacés par *ax*, *ex* (*x* final étant un signe remplaçant *us*, et non une lettre, comme aujourd'hui, à la fin des mots. Le XIVe siècle commença à écrire *aux*, *eux*, orthographe généralement adoptée au XVe siècle (**u** repris tout en conservant l'*x* final, au lieu de *s*). Le XVIe siècle exagéra encore cette mauvaise graphie en réintroduisant en outre l'*l* latin, tout en conservant **ux**). *Animal*, qui faisait *animals* au XIe siècle, devint *animaus* (XIIe, XIIIe siècles et commencement du XIVe), *animaux* (fin du XIVe siècle et XVe siècle) souvent *animaulx* (XVIe) et cheval, *chevaulx* (XVIe siècle). Le XIIe et le XIIIe siècles qui remplaçaient souvent *us* par **x**, son équivalent, écrivaient alors *chevax* (lisez *chevaus*), **Diex** (Dieus[1] = le latin Deus, nominatif, sujet du verbe), **iex** (= yeux), **miex** (= mieus, plus tard *mieux*), **fox** (= fous, nomin. sing. et cas pluriels), *mox* (= mous = mollis et *molles*, pluriel).

Les mots en *eils* (cas sujet singulier) s'écrivaient aussi :

Conseils (= *consilius, -lium), *soleils* (*soliculus), ou **conseus**, **soleus** ; par analogie avec les mots précédents on trouve même **consaus**, **solaus** (nominatif singulier).

6) **Suffixe** *abam* à l'imparfait de l'indicatif (première conjugaison latine). — *Abam*, *abas*, *abat*, *abant* (par *avam*, etc. ; *b* remplacé par la sonore et douce *v* au milieu du mot) donnent *éve*, *éves*, *évet*, *évent* ; pour *abamus*, on ne trouve, dès les origines de la langue, que *iiens*, *iens* (contraction) venant de la terminaison *iiens*, *iens* sortie de *ebamus*, *eamus* (*b* tombé) combinée avec *iamus* (ibamus), d'où les deux *i* de *iiens*. De même *iiez*, *iez* viennent, non de *abatis*, *aatis* (*b* tombé) mais de *eatis* combiné avec *iatis*. Sous l'influence de la terminaison *ons* du présent de

(1) *X* final équivalant à *us*, notre graphie *chevaux* équivaut à **chevauus**, et *chevaulx* (XVIe siècle), à *chevauuus*.

l'indicatif *iens* fut remplacé de bonne heure par *ions* ; *iez* resta ce qu'il était [*etis*, qui donnait ailleurs **eiz**. fut remplacé par **ez** (= atis) et *iz*, que donnait *ītis* (*i* long), fut également remplacé par **ez** (= atis).

L'imparfait, dans les quatre conjugaisons, fut unifié, partout modelé sur la conjugaison en *ēbam* (ēam, *b* tombé). Si nous voulons faire du latin qui réponde à nos imparfaits, nous devons remonter à un fictif **cantēbam* (pour cantabam), **cantēam** (*b* tombé) ; **dormēbam*, **-mēam** ; **recipēbam*, **-pēam**, par analogie avec **rendēbam* (reddebam), ***rendēam**.

* *Cantēam* (cantabam), donnait au XIe siècle *chanteie* (*ē* long tonique libre donne *ei*, devenu **oi** au XIIe siècle ; d'où **chantoie**). — Dans la seconde moitié du XIVe siècle et pendant le XVe, le mot s'écrit *chantoi* (**e** final tombé), puis **chantois** (XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles jusqu'en 1835 ; 1re personne finissant par *s* par analogie avec la seconde : tu **chantois**). En 1835, l'Académie se décida enfin à accepter l'orthographe proposée par Voltaire, mais déjà conseillée avant lui ; elle écrivit **chantais**, etc.

Mêmes terminaisons au conditionnel composé de l'infinitif du verbe + l'imparfait du verbe *avoir* :

* *Rendĕre-habēbam*, **rendere-habēam*, par *rend're-aēam*, devaient donner, comme à l'imparfait de l'indicatif (les 4 conjugaisons modelées sur **rendebam*) : Je rendr-eie, rendr-oie, rendr-oi, rendr-ois, **rendrais**, etc.

Au XIIIe siècle, *oi* (prononcé *wè*, plus tard *wa* par les lettrés), avait déjà à l'imparfait et au conditionnel de tous les verbes le simple son **è**, *w* ne se faisant plus entendre. C'est donc, en ces deux temps des verbes, la prononciation populaire qui a encore fini par se faire accepter par les lettrés, et *oi*, au lieu d'être remplacé par **ai**, aurait dû, comme je l'ai déjà dit plus haut, être remplacé par **è**. Nous aurions alors, conformément à la graphie que voulait Meigret au XVIe siècle : j'*avès*, etc., au lieu de j'**avais**, etc., et *aurès*, etc., au lieu de **aurais**, etc. L'Italie, l'Espagne ont, depuis longtemps, réussi à rendre leur orthographe tout à la fois plus *simple* et plus *logique*, l'orthographe française stationne dans toutes les chinoiseries qui la défigurent, et où elle se débat sans pouvoir s'en débarrasser.

VOYELLE e.

1) La voyelle *e* étant peu soumise à l'entrave amenée par *ea*, *eo* (= ia, io), donne **ie** lorsqu'elle est brève et tonique, comme nous

l'avons vu plus haut (tableau des voyelles) dans les mots où il n'y a pas d'entrave :

Tĕneo, tienc ou tieng, comme *vĕnio*, vienc ou vieng (*tien*-s, *vien*-s = *tĕno, *vĕno) ; *mĕlius*, miels, mieus ou *mieux* (*x* représentant **us**) ; **lĕvium*, liège ; etc. — *Eram*, iere, etc. ; *ĕro*, ier, etc.

2) *Ae* (tonique libre) peut aussi donner **ie** :

Caelum, ciel, *caepa* ; cieive, **cive**, d'où **civet**, etc. (voir plus loin la lettre *e*, verbes irréguliers).

3) L'*ē* long (dit fermé) et l'*ĕ* bref (dit ouvert), le premier précédé de *c*, le second suivi d'un yod (*i*, y) ou d'une palatale (*c*, *g*, *x* = *cs*) dégageant un yod, sont devenus *ei*, ce qui, joint à l'yod dégagé par la palatale, donne la triphtongue *iei*, qui a dû exister à la période prélittéraire, mais que l'on ne trouve dans aucun texte :

Merc-ē-dem, mercieit, *merciit* (*e* médial tombé), *mercit* (contraction), **merci** (*t* tombé) ; *licēre*, leisieir, lei-sir, **loi**-sir (devenu substantif), etc. — *Dĕcem*, dieis, dis, **dix** (*x* final par analogie avec *sĕx* (= * secs), sieis, sis), **six** ; **prĕcat* (-catur), prieit, prie(t), **prie** ; *sĕcat*, sieit, siet, **sie** (devenu arbitrairement s-**c**-ie (cf. **sigellum*, seel, seau, s-**c**-eau) ; *prĕtio*, prieis, pris, **prise** (de *priser* = estimer) ; *lĕgis*, lieis, **lis** ; *nĕgat*, nieiet, **niet**, **nie** ; *nĕcat*, nieit, niet, **nie** (qui se confond avec le mot précédent), devenu, sous l'influence de *necare*, nei-ier, noi-ier, noyer, il **noie** (*noyer* a pris le sens de tuer par l'eau) ; *necet*, nieit, **nit** ; *neget*, nieit, nit, devenus : **noie**, **nie** (1).

Lectum (*e* prononcé bref), lieit, **lit** ; *despectum*, despieit, despit, **dépit** ; *respectum*, respieit, respit, **répit** (respect, forme savante).

Voici un exemple de *noyer* (necare) au subjonctif : Mielz volt qu'a glaive muire u (ou) que en eue (eau) **nit** (= necet ; c'est-à-dire **se noie** (*Rou* 335).

4) Les exemples qui précèdent montrent déjà que l'*ĕ* de la syllabe initiale *protonique* devient *ei* devant un yod, et que *c* ou *g* dégagent un *i* qui exerce à la fois son action aussi bien sur la syllabe suivante que sur la précédente (cf. trac-tare, tr-**ai**-t-**ie**-r, traiter) :

* *Precare*(-ri), prei-ier, proi-ier, proier (contraction), puis **pri**-er, par analogie avec *prĕco*, priei, prii, pri, **prie** ; *prĕcaria*, preieire, proi-iere, proiere

---

(1) Le peuple, dans son instinct intelligent et avec sa bonne logique, est encore arrivé ici à éviter une confusion entre **noyer** (negare) et *noyer* (necare) en donnant à ces verbes des formes différentes : *Negare* donne *nei*-ier, *noi*-ier, **noier** (contraction), comme *necare*, nei-ier, *noi-ier*, **noier**. Toute la conjugaison de *nier* s'est formée d'après la syllabe *tonique* : *nĕ-g-at*, il *nieit*, *niet*, **ni**-e, l'infinitf *noier*, *noyer* étant devenu **nier** (analogie), tandis que l'autre conjugaison s'est formée tout entière d'après la syllabe atone : *Ne-cat*, il nieit, niet, **nie**, remplacé par **noie**, par analogie avec **noi**-er (noy-er).

(contraction), **prière**, (analogie avec *pri*-er) ; *necare*, nei-ier, noi-ier, noier, **noyer** (*y* pour éviter l'hiatus) ; *nĕcas*, tu nieies, **nies**, devenu **noies**, par analogie avec *noyer*, comme tout le reste de la conjugaison ; *negare*, nei-ier, noi-er, *noier*, devenu **ni**-er, par analogie avec *nĕgo*, je niei, *ni*, **nie**, et tout le verbe se conjugue d'après **ni**, syllabe *tonique*, tandis que je *noie*, etc., est analogique avec *noi* de la syllabe *atone* dans noy-er (= **noi**-ier).

Le vieux français, avant d'unifier sa conjugaison, disait :

* *Prĕco*(cor), priei, pri, **prie** ; **precatis* (precamini), prei-iez, proi-iez, **proiez**, (contraction, comme **proiere** = precaria) ; *sĕco*, je siei, si, **sie** (s-**c**-ie), n. **soions**, etc. — *Nĕgo*, je niei, ni, **nie**, n. noions, etc. ; *nĕco*, je niei, ni, nie, n. **noions**, formes logiques bientôt changées, comme nous l'avons vu, par l'instinct du peuple qui a su nous donner la clarté. — Voir (verbes irréguliers) ce que donnent *lĕgere*, * *lĕgomus*, * *lĕgatis* (pour legimus, -gitis).

Les infinitifs actuels *prier*, *nier*, *scier* ne découlent nullement des intermédiaires **prei**-ier, proi-ier, **proier**, *nei-ier*, noi-ier, **noier**, *seiier*, soi-ier, **soier**, qui, par contraction, seraient devenus *nier*, *sier* (*s-c-ier*), *prier*, mais viennent *directement*, par analogie, des formes accentuées (toniques) : *pri*, *ni*, *si* (sci), découlant de **prĕco*(cor), *nĕgo*, *sĕco*, devenus avec l'**e** final : **pri**(e), **ni**(e), **si**(e), plus tard s-**c**-ie (**scie**).

Dans les mots qui ne sont pas sous l'influence d'un yod, *e* protonique reste **e** :

* *Tenire* (tenere), t-**e**-nir ; *vĕnire*, v-**e**-nir ; etc. — * *Assedere-habeo*, asse-**d**-rai, asserrai (*d* assimilé), devenu (forme populaire), ass-**ié**-rai, sous l'influence de * *assĕdo* (assideo), j'ass-**ie**-t, **assiés**, devenu **assieds** (sans aucune raison). — Voir plus loin le verbe **asseoir**.

5) *E* et *i* (celui-ci en passant par **e**) sont devenus *a* en remontant l'échelle des *sons* dans un certain nombre de mots, ce qui a dû se passer à une époque du latin en décadence que l'on ne peut pas exactement fixer. Dans le latin mérovingien, on trouve déjà **marcatum*, pour m-**e**-rcatum, m-**a**-rché, **marcatantem* (mercantem), marcheant, marchand, sous l'influence de marchan-**d**-ise, -**der** (cf. l'ang. **merchant** = mercantem) ; * *salvaticum* (sylvaticum), salvage, **sauvage** ; viv-**a**-nda (vivenda), **viande** (*v* tombé entre voyelles), signifiant d'abord *nourriture* quelconque. — *Cruel* répond à * *cru dalis* (*d* tombé entre voyelles ; *crudēlis* aurait donné **crueil**) ; *féal* répond à **fidalis*, *fidēlis* donnerait **feeil**, **fidèle** (forme savante) ; *moustier* (**moutier**, **s** tombé) répond à most-**a**-rium (monasterium, *monastère*, f. sav.), * *mostĕrium* donnerait *moustieire*, **moustire**. — Voir les nombreux exemples que je

donne dans ma Phonétique de 1900, je n'en donne ici que quelques-uns :

Carn-**e**-vale (ital.), carn-**a**-val, * *hirunda* (-do), aronde ; germ. *skerpa*, esch-e-rpe, éch-**a**-rpe ; *Lingones*, Langres ; *pennacchio* (ital.), panache (*penna*, **plume**) ; *adjacentia*, aeisence, ais-**a**-nce ; **eleemo**-*syna* (el'mos'na), elmosne, almosne, **aumône** ; * *diaminica* (dies dominica), diemenche, **dimanche** ; all. *Bollwerk*, boulev-**a**-rd ; *vindicare* (vind'gare), vengier, *-ger*, mais rev-**a**-nche. — Ajoutons les mots en *emment*, prononcés *a-man* : pat-**iem**-ment (pa-**cia**-man), etc.

Fénelon écrivait : les *avantures* de Télémaque, ainsi que Corneille, La Bruyère, Voltaire, et *vanger* comme **revanche**. — Dans La Bruyère, on trouve : *soupante, paranthèse*. — Mme de Sévigné : *comancer, entandre*, je suis *contante, tandresse, confidance*. — Bossuet : *atantat, cepandant, contanter, -tement, contant, atantif, atantion, assambler, atandre, tandresse, pancher, commancer* (voir L. Clédat, Rev. de philol. fr., 1892, 4e trimestre). — Didot (*Observations sur l'orthog.*) a compté 17 adjectifs ou substantifs qui peuvent se confondre avec des formes verbales (**an, en**).

Ceux qui ne veulent pas entendre parler d'une réforme orthographique se faisant graduellement et logiquement regarderont-ils ici comme ignorants des hommes comme Bossuet et Fénelon, etc., etc. ?

6) *E*, suivi de s + consonne, a pris un son ouvert :

Cessare, cesser ; **festa*, (-tae), feste, **fête** ; **testa*, teste, **tête**, etc.

Remarque. — Dès le XIIIe siècle l'*s* médial, suivi d'une consonne (1) ne se prononça plus, tout en restant dans le mot ; la voyelle précédant l'*s* devint longue, et *e* se prononça *ouvert* :

Asne (asinus), prononcé **âne** ; *feste* (* festa), fête ; hospitem, hoste, **hôte** (l'*o* n'est pas long dans *hôpital*).

Ce ne fut qu'en 1740 que l'Académie française remplaça l'*s* en ces cas par l'accent circonflexe.

7) La terminaison **esem*, pour **ensem* (*n* tombé devant *s* dans le latin populaire), a donné *eis*, devenu **ois**, qui a pris dans certains mots le son *ai* = *è*, dans d'autres le son *wè*, plus tard *wa* (voir p. 37) :

---

(1) Remarquons que la lettre *s*, autrefois du genre féminin comme plusieurs autres lettres, s'emploie maintenant très bien aux deux genres : un ou une *s*, un *h* muet ou une *h* muette ; *h* aspiré ou aspirée ; un ou une *f*, un ou une *l*, un ou une *m* (ou *n*), un ou une *r* ; *l* mouillé ou *l* mouillée ; *ll* mouillés ou mouillées.

Cortesem (*cortensem, de **cortis*, contraction de *co(ho)rtis* (cohors), corteis, **courtois** ; **pavesem* (pavensem, de *Pavie*), paveis, **pavois** (d'où *pavoiser*).

De là les noms propres en *ais* et en *ois* :

Les *Anglais*, les Danois, les *Maltais*, les Bruxellois, les Genevois, etc.

Dans quelques mots **cesem* (*censem) = *kesem*, **gesem* (gensem) ont donné *iei*, triphtongue qui s'est réduite à *i* comme ailleurs :

Pagesem (pagus), paieis, païs, devenu **pays** (*y* pour éviter l'hiatus) ; **marcesem* (= *markesem), marquieis, **marquis** ; **Cam(e)racesem*, Cambraisis ; **Bellovacesem*, Beauvoisis ; etc.

8) **Suffixe** *ellum*. — *Ellum*, *ellam* ont donné *el* (devenu **eau**), *ele* (devenu **elle**).

Bellus(bella), **bel**, bele, **belle** ; *novellum* (-llam), novel, -vele, **nouvel**, **velle** ; *gemellum* (-llam), jumel (disparu), gemel, devenu **gémeau**, qui ne s'emploie que dans : les frères **gémeaux**, les gémeaux (Castor et Pollux), *rastellum* (raster, -trum), rastel, **râteau** (1).

Le pluriel masculin du XIe siècle *els* est devenu dans le courant du XIIe siècle *eals*, *l* dur ayant à peu près le son de l'*l* dur russe (voir p. 34, n° 5), ce qui donnait à *eals* le son de *eaou*, devenu plus tard *éau, iau*. Au XVIe siècle, *beau* se prononçait *béau*, puis *biau*, qui se disait encore au XVIIe siècle (le patois belge dit *bia*) :

Et tous vos **biaux** discours ne servent pas de rien.
(MOLIÈRE, *Femmes savantes*, II, 6.)

Le pluriel des mots en *el* passa partout de *eals* à *eaus*, plus tard écrit, à tort, **eaux**, et la forme du pluriel (moins l'*s* ou l'*x* finals) passa au singulier. Il n'y a guère ici d'exception que pour *bel*, *nouvel*, auxquels on peut ajouter *vieil* (*veculum pour *vetulum* ; vetus ; voir à la lettre *O*, les mots *fol* et *mol*). *Bel*, *nouvel*, *vieil* ne sont restés que devant les mots masculins commençant par une voyelle ou une *h* muette :

Un **bel** enfant, un **nouvel** habit. — Pour *vieux*, on peut dire : un **vieil** ou **vieux** ami, et remarquons que le singulier *vieux* a même pris l'*x* du pluriel actuel (ancien français : *vieus*). Ajoutons ici : Philippe le **Bel**, qui distingue le roi de France de Philippe le **Beau**, roi d'Espagne, et les expressions : c'est **bel** et bon, c'est **bel** et beau ; ailleurs on dit : C'est là un **beau** et savant travail.

---

(1) Le patois belge dit *restia* (cf. bia = beau) ; **sitellum* (*situlum* ; voir les lettres *D*, *T*), seau (*saïa*, dans le patois belge).

Plusieurs mots se sont formés au pluriel d'après le singulier, mais la grande majorité se sont formés au singulier d'après le pluriel :

Castellum a donné chastel ; *castel* (forme provençale). Le pluriel de *chastel*, chastels, chasteals, chasteaus, **-teaux, châteaux**, donne, au singulier, par analogie avec le pluriel : **château**, tandis que le pluriel *castels* s'est formé sur le singulier. — **Sigellum* (sigillum), seel, pl. seals, seaus, **seaux**, écrit arbitrairement s-c-eaux (sceaux), d'où le singulier **sceau**, mais la forme *scel* a donné aussi **scels** d'après le singulier. — *Martellum*, martel, pl. marteals, -teaus, **-teaux**, d'où : un **marteau** ; *martel* ne s'emploie plus que dans les expressions : Se mettre (avoir) **martel** en tête ; cette affaire lui donne (lui met) **martel** en tête, et dans Charles **Martel**. — *Lambellum*, **lambel**, pl. **lambeaux** ; de ces deux formes on a un *lambel*, des **lambels**, un *lambeau*, des **lambeaux**. De *appeler* on a un *appel*, des **appels** et un *appeau*, des **appeaux**. — Du mot *universel* (universalis) on a le pluriel adjectif **universels** ; le subst. **universaux** ne s'emploie qu'au pluriel. — De **dominicellus* on a conservé les deux formes **damoisel** et **damoiseau**. — *Botellum*, boel, boaus, **boyaux** (*y* pour éviter l'hiatus), d'où **boyau**. Même chose dans *joeale*, joel, joaux, **joyaux**, d'où : **joyau**.

Voir plus haut le suffixe *aculum*, et plus loin les suffixes *iculum* (lettre **I**) et *uculum* (lettre **U**).

Aux mots qui précèdent ajoutons *ciel* (caelum), quoiqu'il ne vienne pas d'un mot en *ellum* (ellus).

Ciel fait au pluriel *cieus*, **cieux** (*l* vocalisé en *u* devant consonne). De cette double forme (du sing. et du plur.) on dit : Les **cieux** annoncent la gloire de Dieu, notre père qui êtes aux **cieux**, mais on dit aussi : des **ciels** de lit, de tableaux, de carrières, et : l'Italie est sous un des plus beaux **ciels** ou **cieux** de l'Europe (voir Littré).

9) L'*e* médial a disparu, par contraction, dans beaucoup de mots :

Pavorem, paor, peor, *peeur*, **peur** ; *imperatorem*, empereeur, *empereur* ; **levaticius*, leveis, **levis** (pont levis), etc.

10) La dernière syllabe des proparoxytons latins, qui avait, comme leur syllabe initiale, un accent *secondaire*, a cet accent représenté en français par un *e* muet, ce qui n'a pas lieu dans les paroxytons :

Habilem, abl-e (disparu, mais restant dans l'ang. *able* = capable), habil-e ; *humilem*, hum-le, hum-b-le ; *nomino*, nome, **nomme** ; **copero* (cooperio), cuevre, devenu **couvre** ; *sabulum* (arena), sable ; *masculum*, masle, mâle ; *modulum*, le moule (*module*, forme savante) ; *pulicem*, pu-l-ce, **puce** (*l* tombé). Comparons le paroxyton *dul-cis*, dous, **doux**.

11) Un *i* prosthétique, datant de l'époque mérovingienne et même plus tôt, s'est ajouté au commencement de certains mots

pour aider à les prononcer plus facilement lorsqu'ils commençent par *s* + consonne, les méridionaux ne prononçant pas facilement tout groupe de consonnes :

(I)*studere*, estudier, **étudier** ; (i)*sperare*, espérer ; (i)*scintilla*, estincelle (métathèse) ; (i)*smaragdum*, devenu *ismaraldum*, esmeralde, *émeraude* ; etc.[1].

12) Dans la terminaison *ent* des verbes, *nt* ne se fait pas entendre, et *e* devient muet ; ils *aiment* (aim'), ils *viennent* (vièn'), etc.

Dans les substantifs et adjectifs, *ent* se prononce *an* (*a* nasal) :

Couvent (-van), *président* (-dan), *expédient* (-dian), etc., mots auxquels on peut comparer : ils *couvent*, ils *président*, ils *expédient* ; les paroles du **couvent couvent** en ce moment.

13) Pour l'*e* de *ēbam* (ēam ; *b* tombé), voir la page 36, n° 6 : * *Rendebam* (* rendeam ; reddebam), rend-eie, rend-**oie**, **-doi**, **-dois**, **rendais** (1835). C'est la conjugaison en *ebam*, qui s'est introduite dans tous les verbes (imparf. de l'ind. et conditionnel).

14) D'où vient l'*e* final dans *aim* (amo), devenu : aim-**e**, dans *port* (porto), devenu port-**e**, etc. ?

Le vieux français disait j'*aim* (amo), je *port* (porto), que j'*aim* (amem), que je *port* (portem), l'*a* final latin donnant seul un *e* : *recip-**a**(m), recoiv-**e**, * *renda*(*m*), rend-**e**.

L'*e* final dans j'*aime*, que j'*aime* est venu, nous disent plusieurs philologues, par analogie avec les verbes qui doivent avoir cet *e* après deux consonnes exigeant un *e* d'appui :

Intro, j'entr-**e**, *intrem*, que j'entr-**e**, d'où : *amo*, j'aim-**e**, *amem*, que j'aim-**e** ; etc.

Cet *e* final, qui se rencontre déjà parfois au XIIe siècle, plus souvent employé au XIIIe, est devenu de règle générale au XIVe dans les verbes (première conjugaison) dont le radical finit par une consonne. Dans ceux dont le radical finit par une voyelle comme je *pri* (**pri**-er), on trouve encore, au XVIe siècle, des exemples n'ayant pas l'*e* final ; au XVIIe, cet *e* est de règle générale.

---

(1) Les grammairiens latins du IIIe siècle recommandaient déjà de ne pas prononcer *i-scena*, *i-stimulare*, *i-studere*. Remarquons que le mot cité par eux *i-stimulare* n'a cependant pas donné en français *estimuler*, nous n'avons ici que la forme savante : **stimuler**.

M. Ferdinand Brunot, dans son excellente Grammaire historique (1899, p. 411), écrit : « La première personne du singulier a reçu assez tard (vers le XIIe siècle), un *e*, par analogie avec la deuxième et la troisième : je *port* est devenu : je port-**e**. La troisième a perdu le *t* final dès le XIe siècle. »

Dans son XVIe *siècle en France*, A. Darmesteter (1897, p. 294) nous dit :

« L'analogie a, en tout temps, exercé une grande influence sur la conjugaison. Le vieux français disait au XIe siècle : j'*aim*, tu aim-**e**-s, il *aimet*, nous *amons*, vous *amez*, ils *aiment*. L'analogie a ramené j'*aim* à j'aim-**e**, nous *amons* à nous **ai**-mons, amez à **ai**-mez ; et, p. 242 : La langue, comme on voit, a assimilé, les unes aux autres, les personnes du verbe. » — Darmesteter est donc, dans cette question, du même avis que M. Brunot.

Dans la grammaire dite de Darmesteter, M. le professeur L. Sudre, qui a refait toute la partie qui concerne le verbe, admet, avec M. Léon Clédat, d'accord avec plusieurs philologues allemands, que cet *e* est dû à l'analogie avec j'entr-**e**, je nomm-**e**, etc.

Ce qu'il y a de plus probable, c'est, je pense, que cet *e* final est dû tout à la fois : 1° au désir de donner à la première personne une terminaison qui la rapprochât des deux autres ; 2° l'analogie avec la deuxième personne, comme l'analogie avec la première a souvent fait écrire plus tard la deuxième personne sans *s* final comme la première : Tu **aime**[1] comme j'**aime**, etc., ce que l'on trouve souvent dans les auteurs jusqu'à Montesquieu (XVIIIe siècle). Malherbe corrige partout Desportes (fin du XVIe siècle), qui, sans exigence du vers, écrit très souvent la deuxième personne sans *s* final ; 3° à l'analogie avec les verbes comme j'entr-**e**, nomm-**e**, etc.

Quant au subjonctif présent, on peut admettre (trois personnes du singulier) les mêmes raisons que pour la première personne du présent de l'indicatif, en admettant encore, outre l'analogie avec le présent de l'indicatif, que l'*e* dans que j'aim-**e**, que tu aim-**es**, qu'il aim-**e**, peut être dû, en partie, à l'analogie avec les verbes finissant par *am*, *as*, *at*, donnant *e*, *es*, **et** devenu **e** (**t** tombé).

---

(1) Je trouve dans les *Lettres persanes* de Montesquieu ; voir la belle édition Louis Lacour (Académie des Bibliophiles) imprimée par D. Jouaust :

Tandis que tu **veille** sur ce dépôt (*Lettre* II). Tu **trouve** de la gloire (*L.* II). Tu nous **manque**, Usbek (*L.* X). Tu **renonce** à ta raison (*L.* XI). Tu me **demande** s'il y a des Juifs en France (*L.* LVIII).

Rendam*, que je rend-e**, d'où (analogie) *amem* que j'aim-**e** ; etc. ; *cantem*, que je chant-**e**, etc.

L'objection que M. L. Sudre (et non Darmesteter) élève contre la possibilité d'analogie entre la première et la deuxième personne, en disant que cette analogie aurait amené : j'aime-**s** comme tu aime-**s**, n'a, je le crois du moins, aucune valeur. Si la seconde personne du passé défini tu aimas-**t** (**amast**-i) a perdu le *t* final, pour que le mot devînt : tu **aimas** (*s* final étant la caractéristique de la deuxième personne), la première personne j'aim-**e** a pu, de son côté, ne pas prendre l'*s* final *réservé* à la deuxième personne.

On trouvera une nouvelle preuve de ce que j'avance ici dans le fait que, pour *réserver* à la seconde personne *seule* l'*s* final, les écrivains laissent souvent sans *s* la première personne du pluriel [1].

Si l'on faisait une grammaire d'après les œuvres de Montchrestien (fin du XVIe siècle), il serait très embarrassant d'assurer si la règle est d'écrire : n. chanton-**s** ou *chanton*. La plus grande erreur des écrivains, comme des grammairiens, a été certainement de ne pas s'opposer à l'usage de l'*s* final dans les verbes des trois dernières conjugaisons, aussi bien dans je men-s, je *rens* (rends) que dans je *vois*, je *crois*, etc. Les seuls verbes ayant droit à l'*s* final sont ceux de la 2e conjugaison dite régulière (**finics*-o, je feneis, **finis**), les verbes en *sco* (*cso) : **pacso*, je pais, **crecso*, je creis, **crois** ; **conocso*, je conois, et quelques autres comme **possio* (ou *potio), je pois, **puis** ; **cum-initio*, comenz, **comens**, **commence**, etc. C'est l'analogie qui a, dit-on, exercé ici son influence sur les autres verbes, mais l'analogie ne doit se produire que *logiquement*, dit quelque part M. Bréal, et c'est ce qui n'est pas toujours arrivé.

VOYELLE i.

Voir plus haut le *Tableau des voyelles*, je ne donne ici que quelques remarques.

---

(1) Dans son XVIe *siècle en France* (pp. 234-235) Darmesteter écrit : « La première personne du pluriel du présent de l'indicatif, *à toutes les conjugaisons*, peut perdre l'*s* finale : nous chanton, nous finisson, nous devon, nous vendon. Il en est de même pour les autres temps après *on* : *chantions* ou chantion, *chanterons*, -ron ; *finirons*, -ron, etc. ; *chantons*, -ton (impératif), etc. ; que nous *chantions*, -tion ; etc. ; *chantissions*, -ssion, etc.

1) L'ī long, protonique, reste comme l'ī tonique :

Cītatem* (civitatem), cité ; *castigare*, chastiier (châtier**), **pīliare*, pillier, **piller** ; **filicella*, filcelle, **ficelle**, etc.

Cependant, si l'ī initial est suivi d'un autre ī tonique, également long, le premier *i* est alors traité comme l'*i* bref protonique, libre ou entravé :

Fīnīre, fenir (*finir*, **i** repris au latin ; dans le vieux français on ne trouve que *fenir*, ou *finer*, qui vient de **fin**) ; *dixisti*, tu d-**e**-sis, deïs, **dis**, *dixissem*, desisse, deïsse, **disse** ; *scripsisti*, tu escresis (devenu *écrivis* = * scribisti) ; *risisti*, tu resis, reïs, **ris** ; *dīvīnum*, devin (**divin**, forme savante), *dīvīsum*, devis ; *dīvīsa*, devise ; *vicinum*, veisin (premier *i* dégagé par *c*), **voisin**.

A ces exceptions, ajoutons :

Mīrabilia (ou * miribilia), m-**e**-rveille ; *prīmarium*, pr-**e**-mier.

2) Dans les verbes en *ĭcare*, *ĭgare*, *c*, *g* dégagent un yod qui agit sur la syllabe qui précède comme sur celle qui suit comme nous l'avons déjà vu dans tra-**c**-tare, **trai**-t-**ier**, ne-**c**-are, nei-ier, noi-ier, noier (contraction), devenu *noyer* (*y* pour éviter l'hiatus) :

Plicare, pleiier, ploiier, ploier (contraction), **ployer**, *ligare*, leiier, loiier, loier, **loyer** (resté dans *aloyer* ; **loyer** a disparu).

La forme *plier*, *lier* ne découle encore nullement ici, par contraction, de *leier*, loier, *pleier*, ploier, mais de l'analogie avec *prier*, *sier* (écrit scier), eux-mêmes analogiques avec **prĕco* (cor), priei, pri, **pri**-e, *sĕco*, siei, si, **sie** (scie). — Voir la p. 38, n° 4 :

Plĭco donne je *ploi*(e) et non **plie** ; lĭgo, je *loi*(*e*) et non **lie**. — La conjugaison je *ploie*, etc., j'*aloie*, etc., est conforme à ce que donne le latin ; je *pli*(*e*), je *lie* (j'*allie*), sont analogiques avec je **prie**, et n'ont de commun avec **pl**-ico, **l**-igo que les consonnes initiales *pl* (dans **pl**-ico), *l* (dans l-igo).

3) Devant *l*, l'*i* protonique de la syllabe initiale est devenu *e*, et *il* devient ainsi *el*, puis *eu*, dans :

Filicaria* (filix), felgière, **feugère (resté comme nom propre de famille), **fougère**, **de-illo*, del, deu, **dou** (comme proclitique), puis **du** (article contracté). — *Basilica* a donné aussi baselche, baseuche, basouche, devenus **basoche**, écrit souvent *bazoche* (les Clers de la **Basoche** ou **Bazoche**).

4) *I* (i) initial devient *j* ou *g*, prononcés d'abord *dj* ou *dg* (avec *g* doux), dans :

iuniperum, geneivre, genoivre, devenu : **genièvre** ; *iunicia* (iuvenca), genisse ou génisse ; *iugum*, jou, **joug** ; *iacēre*, jaisir, devenu **gésir** (les réformistes écrivent maintenant **jésir**).

I (i) est aussi devenu **j** (*g* doux) dans **coriata* ; corgiede, corgiee (*d* tombé), dont on a fait escourgée [1], écourgée.

5) **Suffixe** *illum*. — *Illum* (*i* entravé) a donné **el** :

Capillum, chevel, pl. cheveus (-**veux**), d'où le sing. **cheveu** ; illud, el, *illos*, els, devenu eus, **eux**.

6) **Suffixe** *iculum*. — Dans le suffixe *iculum* (iclum), *i* entravé devient **e**, et *c* dégage un yod qui mouille l'*l*, lequel doit être redoublé dans les mots féminins [2].

Soliculum*, soleil, **pariculum*, pareil ; — *corbicula*, corbeille, **cornicula*, (cornix), corneille ; etc. (prononcez **soley', **corney'**, etc.).

Dans quelques mots l'*i* est devenu long et reste, par conséquent, quoique entravé :

Canīcula*, chenille (canicule**, f. sav.) ; *craticulum* (-*lam*), graïl, **gril** (pron. gri), **grille** ; **aguicula* (aeus), aiguille ; *viticula*, v-**r**-ille (*r* intercalé), etc. — *Perīculum* a naturellement donné **péril** (*l* sec, autrefois *l* mouillé) ; *goupil* (**vulpiculum*) a disparu. — Prononcez *cheniy'*, *griy'*, *vriy'*, etc.

Remarque. — Les mots en *ill*, *iller*, *illon*, etc., ont tous l'*l* mouillé, excepté :

Ville, village, idylle, myrtille, codicille, vaudeville, mille (millier), pupille, tranquille et ses dérivés, distiller, imbécillité, pusillanime, -nimité. — Ajoutons à cela quelques mots en *illaire*, peu employés (excepté **capillaire**) : armiliaire, axillaire, maxillaire.

Le nom propre *Villon* se prononce aujourd'hui avec les *l* mouillés (voir *Villon* par G. Paris). *Villon* faisait rimer son nom avec *papillon*. Pour l'époque de *Villon*, il faudrait plutôt prononcer Vi-**ll**-on que *Vi-yon*, comme le veut Littré pour les *l* mouillés. C'est encore ici le peuple qui a réussi à faire accepter sa prononciation : brou-*yar* (brouillard), papi-*yon* (papillon), bou-*yon* (bouillon), etc., et ce qu'on aurait appelé autrefois langage de *voyous* est adopté aujourd'hui par la société la plus haute, comme par les hommes les plus éclairés :

---

(1) Corgée, lanière de *cuir* (corium), a disparu, remplacé par *fouet*.

(2) Le mot *solem* (sol = soleil) aurait donné en français un mot qui aurait pu se confondre avec celui que pouvait donner *solum* (sol) ; *par* (parem), per, devenu **pair**, sous l'influence de *paria*, **paire**, a été allongé sous la forme **pariculus* ; *rus* (ruris) est remplacé par **campania* (campus) ; *furem* par latronem ; *aevum*, d'abord par *aetatem*, **aé** (disparu), ensuite par **aetaticum*, eage, aage, **âge**.

Osciller, scintiller, vaciller, se prononcent avec *ll* mouillés ou *l* sec; *distiller* se prononce dis-ti-ler.

7) Les mots en *il*, dont l'*l* disparaissait au pluriel, n'ont pas tous la même prononciation, on ne les prononce pas toujours partout de la même manière :

Filium donnait *fil* (disparu), *filius* et *filios* donnaient *fiz*. Le mot *fils* est prononcé *fiss* par l'immense majorité, *fi* par une infime minorité, prononciation donnée cependant comme la seule bonne par Littré [1]. Les pasteurs, en parlant de Jésus-Christ, disent toujours : le **fi** (fils) de Dieu, et l'on dit aussi : Au nom du Père et du **Fi** (fils) et du Saint-Esprit.

Dans les mots suivants, sous l'influence du pluriel où l'*l* tombait comme dans *fiz* (fils) devant l'*s* ou le *z*, l'*l* final ne se fait pas entendre :

Baril (bari), chartil, chenil, courtil, coutil, fournil, fusil, gentil, nombril, outil, persil, sourcil (voir plus loin *cil*). — *Oil* (resté dans : langue d'**oïl**) est devenu *oui*, comme *nennil* est devenu *nenni* (*l* final tombé ; prononcé *na-ni*; *oïl*, employé encore dans le patois belge; prononcé *o-yi*). *Oïl* est venu de * hoc-illi ; *nen*-il (nen-n-il, nenni) de *non-illi* (= ceci-il, non-il).

L final, autrefois mouillé dans les mots suivants, se fait le plus souvent entendre maintenant sans mouillure, dans :

Babil, cil, gril (celui-ci le plus souvent cependant prononcé **gri**), fenil, mil (millet), péril, grésil, avril (**avrill** selon l'Académie).

Un vestige de la vieille langue est resté aussi dans le langage familier pour *il*, *ils*, dont l'*l* ne se prononçait pas au pluriel, prononciation qui a passé au singulier devant une consonne et à l'interrogation :

Il (*i*) ne viendra pas, **ils** (*i*) ne viendront pas; viendra-t-**i** (il)?, viendront-**i** (ils) ; vendra-t-**i** (il) sa maison ? etc.

---

(1) Il y en a qui prononcent **fiss**, dit Littré, c'est une très mauvaise prononciation. » Littré a raison en principe, mais la pratique générale est ici contre lui, et il en est de même, quant à la prononciation qu'il donne des *ll* mouillés. — A Paris, nous prononçons *fiss*, répondait F. Sarcey à une soi-disant ignorante de province qui lui avait demandé comment on devait prononcer le mot. Du reste, ajoutait l'oncle, prononcez toujours, Madame, comme le font les personnes de la bonne société de votre province parlant bien, et votre prononciation sera toujours bonne. Admirable leçon donnée aux gens croyant avoir pour eux seuls le monopole de la bonne prononciation et du beau langage, et toujours disposés à accuser d'ignorance ceux qui ne parlent pas ou ne prononcent pas comme eux.

8) *I* (ī long), sous l'influence d'un yod, reste *i* :

Canīc(u)la, chenille (**canicule**, forme savante) ; *fīlia*, fille ; *dīc(e)re*, dire ; *tībia* (*tibja), tige (*b*+yod donne *g*) ; *suspirium*, souspir, **soupir** (*s* médial tombé).

9) *I* (ī long) libre devant une nasale finale, ou entravé par une nasale suivie d'une consonne, reste *i*, qui a commencé à prendre, surtout dans le courant du XVIe siècle, le son de *e* nasal, et a reçu définitivement ce son dès les premières années du XVIIe siècle :

Crīnem, crin : *fīnem*, fin ; *līnum*, lin ; *vīnum*, vin ; — *vīginti* (par **vinti*), vint, devenu **vingt** (*g* repris au latin sans aucune bonne raison ; le *g* ajouté à *n* indiquait mieux, disait-on, le son nasal de *in*, *oin*, *un*) ; *quīnque* (par cinque), cinq, etc. (1).

10) Devant *n* mouillé par un yod, *ĭ* bref devient aussi un *e* nasal écrit par *ein* :

Exstĭnguère, esteindre, éteindre (*gr* donne **dr**), *incincta*, enceinte ; *signum*, sein, devenu *seing* (voir plus haut *vint*, devenu **vingt** ; **signe**, forme savante).

11) *I* (ĭ bref), entravé par une nasale suivie d'une consonne, devient *e* en prenant le son d'un *a* nasal :

Cĭn'rem* (cĭnerem), cenre, cen-d**-re (*d* intercalé), *trĭginta* (par **trinta*) trente ; *fĭng(e)re*, fen-**d**-re ; *subĭnde* (remplaçant *saepe*), souvent ; etc.

12) Dans quelques mots *i*, suivi de *n*, est devenu *en*, qui a passé à *an*, le son *en* s'étant confondu avec *an* (voir, p. 4, la note 1) :

Diaminica* (dies dominica), diem-*en*-che, dim-an**-che ; **cing(u)la*, sangle ; *frimbia*, (fimbria), frange ; *tinca*, tenche, **tanche** ; *sing(u)laris*, senglier, **sanglier** (singulier, forme savante), **singlutum* (singultus), senglot, **sanglot** (d'où sangloter) ; **de-ĭntus*, deens, **déans** et **dans** ; **(ec)ce-ĭntus*, céans ; *(il)lac-ĭntus*, léans (la dame de **céans**, de **léans**). *Sĭne* a donné aussi *sen*.

---

(1) Ces mots, où l'ī ne conserve plus son son naturel : *crīn'*, *fīn'*, *līn'*, *vīn'*, comme dans *venir*, etc., commencèrent, déjà avant le XVIe siècle, à se prononcer comme nous prononçons maintenant : *vain*, *faim*, *crains*, *plein*, etc. — La syllabe *in* a dû, je suppose, prendre d'abord, en ces cas, le son d'un *é* fermé nasal, ensuite d'un *è* ouvert nasal. Dans un de nos patois belges (environs de Charleroi) le son est celui d'un *é* fermé nasal (*vén*, *fén*, *crén*, *lén*, et il en est de même dans *tchén* (chien), *do-yén* (doyen), *mo-yén* (moyen), etc.) ; dans d'autres endroits *in*, *ain*, *oin* se prononcent comme en français. Dans les mots *né*, *nez*, prononcés du nez, on a, à peu près le son nasal du mot *nén* (= non) du patois de Charleroi, et il en est de même dans *do-ién* (doyen), etc. — A Liège, à Mons, *nèn* (= non, se prononce comme le mot français *nain*. — La forme *nen* = non, est restée dans *nen*-il, devenu nen-n-il, **nenni** (*l* tombé).

(comme proclitique), sens, **sans.** — A côté de *venger* (vendicare), nous avons rev-**an**-che ; à côté de *penser* (pensare, fréquentatif de pendĕre), p-**an**-ser.

13) L'*i* a disparu dans les passés définis en *ui*, *uisti* (* **usti**), dans les plus-que-parfaits en *uissem* (* **ussem**), devenus imparfaits du subjonctif en français, que les mots viennent réellement de *ui*, *uisti* (**usti**), de *uissem* (**ussem**), ou qu'ils n'en soient venus que par analogie :

Debuissem (deussem, *b* et *e* tombés), deïsse, deusse (lisez **duss**), dûsse (contraction), **dusse** (accent tombé à la fin du XVIIIe siècle) ; *debui*, dui, devenus **dus** comme tu **dus** (debuisti, debusti, deusti, *b* et *i* tombés, deüs, deus (lisez **du**), dûs, **dus**), etc.

14) *I* (**i**) en hiatus. — *Ea*, *eo*, *eu* se sont assimilés, on le sait déjà, à *io*, *ia*, *iu* ; les grammairiens latins de l'époque de l'empire blâmaient déjà la confusion de certains mots en *e-us* prononcés comme **ius**, en *ea* prononcé comme **ia** : **cavia* (cavea), **lancia* (lancea), ou vice-versa : **doleum* (*dolium), **soleum* (solium), **alleum* (allium), etc.

Les hiatus latins ont disparu en grande partie en français, à l'exception de quelques mots comme *De-us*, Dieu, *Matthaeus*, Mathieu, où l'*u* latin est resté.

L'*i* latin s'est combiné avec *l* ou *n* qui précèdent pour former :

1° Un *l* ou un *n* mouillés, cette dernière consonne se rendant, à défaut d'un caractère d'écriture qui lui soit *propre* (l'*ñ* espagnol), par *gn* ou par *ign*, parfois même, dans le vieux français, par *ngn*, luxe de lettres vraiment absurde :

Allium, ail, prononcé ay' comme l'interjection aïe (ay'), *consilium*, conseil (consey'), *filia*, fille (fiy'), **baneare* (balneare), bai-**gn**-er (bè-ñé), *linea* (= * linia), ligne (liñ) ; *veniam*, vie-**gn**-e ou même vie-**ngn**-e (vièñ') ; *unionem* donne o-**gn**-on et o-**ign**-on, tous deux prononcés *oñon* (*n* mouillé). La forme *tiene*, *viene*, plus tard *tienne*, *vienne*, vient de **tĕnam*, *vĕnam*, où il n'y a pas l'yod de **teniam* (teneam), *veniam*. — **Valio* (valeo), vail ; **fallio* (fallo), fail ; *salio*, sail ; **assalio* (assilio), assail, etc.; voir plus loin valoir, faillir, saillir, assaillir.

2° Pour assibiler *c* (tsé), en en faisant un *s* dur (sourd), l'*a* qui précède restant *a*, et *ia* final devenant **e** :

Faciam, face, devenu **fasse** ; **glacia*, glace (ç ayant le son de l'*s* sourd) ; **minacia*, menace (*manatce* dans *Eulalie*).

3° Pour faire du *t*, suivi d'un yod, un *s* doux (sonore), lorsque *t* est précédé d'une voyelle ; *ia* donnant encore *e* final en français :

Glitia* (*i* initial entravé), gleise, devenu **glaise ; *rationem*, raison (**ration**, forme savante) ; *pretiare*, preisier, prisier, **priser** (estimer) ; *otiosum*, oiseus, **oiseux** (*oisif* s'est formé d'après **vif**) ; *potionem*, poison (autrefois féminin), **potion** (forme savante).

Lorsque *t* est précédé d'une consonne, il s'assibile en devenant *s* dur ou sourd, représenté, entre voyelles, par deux *s* (un seul *s* se prononcerait comme *z*) :

Augustia, angoi-**ss**-e ; **frustiare*, froissier, **froisser**.

4° *D*, suivi d'un yod, et précédé d'une voyelle, disparaît :

Ba-**d**-ium, bai ; *radiare* (radius), rai-ier, **rayer**.

5° *D* initial + yod, devient *dj*, puis *j* ou *g* doux :

Diurnum, djorn, djor, *djour* (prononciation qui reste dans le patois belge), jour ; *deusque* (= *diusque ; usque), djusque, **jusque** ; *deorsum* (*deosum, *r* tombé, **diosum*), djus, **jus** (à terre, en bas ; mot disparu) ; et il en est de même dans (*h*)*ordeum* (*ord'jum), orge.

6° *B*, suivis d'un yod, donne *g* doux ; *p* + yod donne *ch* (son chuintant) :

**Cavia* (cavea, *cavja), cage ; *servientem*, sergent (servant = *serventem) ; *sapiam* (*sapjam), sache ; *apium* (*apjum), ache ; etc.

**Recipentem* a donné recevant (*i* latin tombé), *recip-i-entem*, récipient (f. savante), devenu substantif ; *sapientem*, sachant ; **sapentem* (*i* tombé), savant.

7° Parfois la voyelle, d'abord diphtonguée ou triphtonguée, devient simple ou est représentée par une ancienne diphtongue n'ayant plus que le son d'une voyelle simple :

Ebrium **iei**-vre, **i**-vre ; *aria*, aire (prononcé **ère**) ; **frasea* (fragum), fraise (pron. **frèze**) ; voir, p. 27, les mots où *ai* est remplacé par **e**, et, vice versa, *e* par **ai**.

8° L'*i* est tombé dans :

Parētem* (parietem), paroi ; **quētum* (quietum), coi ; **queta* (quieta), coite, *coie* (*t* tombé), redevenu **coite.

9° L'*u* a disparu dans :

Battĕre* (batt-u-ere), battre ; **cosre* (consuere ; *n* disparu devant **s), cosdre, cousdre, **coudre** (*s* disparu), **coso* (consuo), keus, cous, **couds** (*ou* sous l'influence de *coudre*, *d* sous l'influence de la conjugaison dite régulière : ren-**d**-s, autrefois **rens** d'où : je cous, **couds**) ; **mortum* (-tuum), mort ; **morta* (-tua), morte, **tum* (tuum), ton ; **sum* (suum), son ; — l'*e* est également tombé dans *m*(*e*)*um*, mon, *m*(*e*)*am*, ma ; *meos* (*meas*), **mes** ; l'*u* dans *tua*, *sua*, *suos* (*suas*), ta, sa, ses.

10° L'hiatus a encore disparu dans plusieurs verbes par la disparition de la voyelle devant l'*o* final du présent de l'indicatif :

Movo* (-veo), meuf, **meus ; **recipo* (-pio), receif, reçoif, **reçois** ; **repoenito* (poenitet), repent, **repens** ; **vido* (-ieo), voi(s) ; etc., etc.

VOYELLE o.

1) *O* bref (ouvert) se distinguait d'abord de l'*o* long (fermé), mais, comme *toniques libres*, ils sont arrivés tous deux, de bonne heure, à *eu* (à **oeu** dans quelques mots), et comme *atones* à *o* ou à *ou* :

Prŏbas, pruoves, prueves, **preuves** ; *probatis*, pr-**o**-vez, pr-**ou**-vez ; — *plōras*, tu ploures, pl-**eu**-res ; *ploratis*, pl-**o**-rez, pl-**ou**-rez, etc.

Pl-*ou*-rer (pl-**o**-rare, *o* protonique) est devenu **pleurer** sous l'influence de *ploro*, pleur(e), tandis que je pr-**eu**-f, pr-**eu**-ve (= pr-**o**-bo, *o* tonique libre) est devenu : je **prouve** sous l'influence de pr-**ou**-ver. (La Fortune), ele a une **roe** (rōta) qui torne, et quand ele **veut** (* vŏlet, vult), ele met le plus bas amont ou (au) sommet, et celi qui est sur la **roe** reverse à un tor (tornus, tour) en la **boe** (boue) ; *roe* est devenu *roue* sous l'influence de ro(t)are, roder, roer, **rouer** (*o* latin protonique) et *boe* est devenu *boue* sous l'influence de *boueux*, *s'embouer* ; l'origine de *boue* est inconnue (voir la *Rose*, 4595-99.)

Remarque. — Dans quelques mots seulement, grâce surtout aux érudits du XVI° siècle, *o* est devenu ou redevenu *oeu*, mais ces mots ne forment qu'une infime minorité ; dans la vieille langue ils s'écrivaient par *ue*, *eu* ou *oe* (sans l'*u* de **oeu**) :

Bovem, buef, beuf, **bœuf** ; *chorum*, cuer, keur, **chœur** ; *cor*, cuor, cuer, keur, coer, **cœur** ; *mores*, muers, meurs, moers, **mœurs** ; *nodum*, nue, neu. noe, **nœud** (*d* repris au latin) ; *oculum*, ueil, oil, euil, **œil** ; *opera* (-rae), uevre, euvre, oevre, **œuvre** ; *ovum*, uof, uef, euf, oef, **œuf** ; *soror*, suer, seur, *soer*, **sœur** ; *votum*, vue, veu, voe, **vœu** (cf. **aveu**). — *Rancorem*, rancoeur et rancueur.

Comme atone *o* devient *ou*, excepté dans les mots que l'on peut considérer généralement comme ayant une forme savante :

D-*o*-l-*o*-rosum, d-**ou**-l-**ou**-reux ; mais *honorer* (honorare) ; * *florire* (florēre), florir, flourir ; * *florecso* (-resco), *floreïs*, **floris** ; *fleuris*, *fleurir* viennent de fleur ; etc. — *Votare*, **vouer** (*t* tombé entre voyelles ; forme populaire), **voter** (forme savante).

2) *O*, tonique, se diphtongue sous l'influence d'un yod (auquel *o*, comme *e*, n'est guère soumis) dans les mots où la voyelle est suivie d'un *r* ou d'un *l* :

Gloria, gloire (cf. *glo-riosum*, **glo**-rieux) ; * *appodiat*, il a-poie, ap-puie ; * *possio* (-sum), pois, **puis** ; *ostium*, ois, uis(1), huis (voir la lettre **h**) ; * *morio* (-rior), moir, muir, meurs ; * *olea* (oleum), oile, uile, **h**-uile (voir la lettre **h**) ; *coxi*, je cois (devenu cuisis), * *noxi* (analogie avec *coxi*), nois (devenu nuisis), etc. — Voir, plus loin, *nuire* et *cuire*.

Dans les mots en *olus* précédés d'un yod, l'hiatus latin a disparu, *l* restant sec, ou devenant parfois mouillé :

Filiolum, filleul (fi-yeul), *linteolum*, linceuil, linceul (prononcé parfois même sous cette dernière forme linceuy'), * *capriolum* (-preolum), chevreuil (chevreuy'), *retiolum* (rete), réseuil ; *Hispaniolum*, épagneul, Espagnol ; * *lusciniolum*, rossignol (dissimilation de l'*l* initial), etc.

* *Axile* (axis), sous l'influence de *axiolum* donne aissil, aissiu, **aissieul**, et *modiolum*, moi-ieul, **moyeul**. *Aissieul*, essieul est devenu **essieu**, *moyeul*, **moyeu** sous l'influence du pluriel essieu-*s*, *moyeus* (*l* tombé devant l'*s* du pluriel). Ces mots, au pluriel s'écrivent maintenant : essieu-**x**, moyeux ; à *aissieul* devenu : **es**-sieu, comparons encore *axilla*, **ai**-sselle, où *ai* est resté sans devenir **e** ; caprices partout dans notre soi-disant **ortho**-graphe, comme qui dirait *graphie ortho-doxe*.

Tandis que *essieu*, *moyeu* viennent de leur forme *plurielle*, filleul-*s*, épagneul-*s*, linceul-*s*, etc., viennent de la forme qu'ils ont au singulier, système *double* comme souvent ailleurs.

Et voici un mot qui tient des deux systèmes :

* *Aviolum* (avus, grand-père), donne *aïeul*, pluriel *aïeus*, devenu **aïeux** ; la seconde forme *aïeuls* vient du singulier, et les deux mots, comme presque tous nos doublets, ont pris des significations différentes. Au XVIIe siècle *aïeuls* pouvait encore, comme *aïeux*, se dire des *ancêtres* ; aujourd'hui le mot ne s'emploie plus que pour désigner les *grands-pères* paternel et maternel : j'ai encore mes deux **aïeuls**. D'autres, étendant la signification du mot, l'appliquent aux deux grands-pères et aux deux grand'mères : j'ai encore mes *quatre* **aïeuls** (paternels et maternels), *Aïeux* ne s'emploie que dans le sens d'*ancêtres* (antecessores, prop^r : nos *prédécesseurs*) :

Il en est de même de *œil* qui fait au pluriel *yeux* en parlant des organes de la vue, mais qui, au sens figuré, a un second pluriel venant de la forme du singulier :

Des œils-de-bœuf, des œils-de-chat.

On dit cependant :

Les **yeux** de la soupe, les **yeux** du fromage. — Tailler à deux **yeux**, à trois **yeux** (terme de jardinage). Littré dit des **yeux** de perdrix (cors). Bescherelle des **œils**-de-perdrix (voir-plus loin, lettre *U*, n° 6).

---

(1) Le patois belge dit *uche* ou *huche* (*h* muette).

3) *O* vient de *au*, dans :

Au-rum, or ; *clau-dere*, clo-dre, clorre (*d* assimilé), **clore** (un *r* tombé), *causa*, cho-se (**cause**, forme savante), *clausa*, close (**clause**, f. sav.), **pausa*, pose (**pause**, f. sav.) ; pour donner *cue*, *keue*, devenu **queue**, *cauda* a dû passer par **coda* (*o*, tonique libre, donne **eu**) ; *lau(d)are*, lo(d)er, loer, *louer* ; *laudat*, loe, loue ; qui se **loe** = loue, il s'emboe (s'emboue, vieux proverbe).

Sous l'influence d'un yod, *au* devient **oi** :

Gaudia, joie ; **aucellum* (avicellum, avis), oisel, **oiseau** (venu de la forme plurielle) ; *clausionem*, cloison.

4) *O* vient aussi de **u**, et passe ensuite à **e**, dans :

Succutĕre, s-o-c-o-dre, socorre (*d* assimilé), s-e-corre, devenu **secouer** (sous l'influence de **secouons**, etc.), *succussa*, socousse, **secousse** ; etc. — *Rotundum*, roont, reont, ront, devenu *rond*, sous l'influence de *rotunda*, roonde, reonde, ron-**d**-e, etc. — *Potuisti* (poiusti, pousti ; *t* et *i* tombés), poüs, p-**e**-us, peus (lisez **pu**), pûs (contraction), **pus** (accent tombé à la fin du XVIIIe siècle).

5) Citons encore les deux cas suivants où *o* vient de deux *a* qui se suivent par la chute du *t* (1) :

Naalem* (natalem), noël (natal**, f. sav.) ; **naare* (natare), *noër*, remplacé par *nager*.)

Car je ne soi (sus) unques **noër** (Marie de France, *fable* III, 60). Vous verez les pisons (poissons), **noans** et le ciel estelé (*Elie de saint Gille*, 1643).

6) Et quelques mots qui ont pris deux formes par analogie avec leur singulier ou avec leur pluriel :

Collum (*o* entravé), col, **cous** (*l* vocalisé en *u* devant *s* final) ; de là : un *col*, des **cols** et un *cou*, des **cous** (se rompre le *col*, pour se rompre le *cou*, se disait encore au XVIIe siècle et même (1740) dans le *Conte du Tonneau* ; les deux mots ont maintenant des emplois différents). — Du verbe *lier* + *col* est venu un *lie-col*, devenu *licol*, pl. des **licous**, d'où : un *licol*, des **licols**, un *licou*, des **licous**. — *Follem*, *mollem* donnent *fol*, *mol*, pl. **fous**, **mous**, d'où le singulier **fou**, *mou*. La forme *fol*, *mol*, ne s'emploie plus que devant les mots masculins commençant par une voyelle : Un *fol* enfant. On peut même dire qu'on ne trouve plus *mol* nulle part, à l'exception de l'expression figée dans nos grammaires : Un *mol* édredon. — *Sol(i)dum* a donné **sol** (*solide*, f. savante), pl. **sous**, de là un *sol*, des **sols** (mots qui vieillissent), un *sou*, des **sous**. — *Caulem* donne *chol* (all. Kohl), pl. des **chous**, devenu, sans raison, **choux** ; du pluriel *chou-s*, nous avons un *chou*, des *choux*, qu'il faudrait écrire et que l'on écrira certainement **chous**.

---

(1) Pour *o* restant devant *n*, voir la note 2, p. 23

Remarque. — Tous les réformistes, ainsi que le Ministère de l'Instruction publique (France), demandent que l'on écrive avec *s* final comme la généralité des substantifs:

Bijou-**s**, caillou-**s**, chou-**s**, genou-**s**, joujou-**s**, pou-**s**. On écrit déjà *hibous* aussi bien que **hiboux**, et *verroux*, que l'on trouvait encore ainsi écrit vers 1840 dans nos grammaires et chez les écrivains, s'écrit **verrous**.

7) **Suffixe** *orium*. — Le suffixe latin *orium*, *oriam* formait des adjectifs *verbaux* et des substantifs masculins et féminins désignant des *endroits* où l'action se passait, ou des *instruments*. Ce suffixe ne donne en français, comme adjectifs, que des mots à forme savante :

Absolutoire, ambulatoire, aratoire ; — invitatoire, résolutoire, s'emploient comme adjectifs et comme substantifs.

Sur 150 mots en *oir*, *oire*, 130 environ viennent de l'infinitif des verbes, presque tous de la 1re conjugaison. Comme règle pratique, disons qu'ils viennent du participe présent en changeant *ant* en *oir* :

Lavant, **lavoir** ; brunissant, **brunissoir** ; fendant, **fendoir**.

Cent de ces mots viennent directement de participes présents :

Abreuvoir, juchoir, nichoir, perchoir ; etc. Espoir (désespoir) viennent de *espérer*, *désespérer* ; dortoir (dormir), hoir (héritier) ; *devoir* est le verbe employé substantivement ; *manoir*, verbe dans la vieille langue, est devenu substantif. **Consistoire** (consistant), fait exception. — *Drageoir* (dragée), *aspersoir* (asperger) ; *voussoir* (voûter ; cf. dos *voussé*, *voussure*).

La plupart des mots féminins suivants viennent directement aussi d'un participe présent :

Attrapoire, baignoire, balançoire, écumoire (ancien masculin), glissoire, lardoire, mâchoire, mangeoire, nageoire, passoire, pâtissoire, rôtissoire ; — *échappatoire* (échapper), *écritoire* (écrire), *victoire* (vaincre) ; — gloire (gloria), histoire (historia). — **Armoire** (ancien français *armaire*, subst. m.) ; le mot vient de *armarium*, armoire (pour serrer de l'argent, du linge, etc. ; *arma* (arme), qui signifie proprement *outil*, a pris le sens d'outil pour attaquer ou se défendre).

Les mots masculins suivants s'écrivent par *oire* ; quelques-uns se rapportent à des verbes latins, mais s'éloignent de la forme des participes présents :

Ciboire ; *déboire*, *pourboire* (composés de *boire*), compulsoire (compulsus ; *compellere*, contraindre), conservatoire, directoire, *grimoire* (autre forme de *grammaire* ; cf. plus haut *armoire*, vieux fr. **armaire**), interrogatoire, laboratoire (cf. élaborer), observatoire, offertoire, *oratoire* (orare, prier), prétoire ;

auditoire (audire, ouïr, entendre), promontoire, purgatoire, réfectoire (se reficere, se refaire), répertoire (reperire, trouver), réquisitoire (re + quarĕre, re-chercher), résolutoire (adj. et subst.), vomitoire.

On écrit *polissoir*, m., et *polissoire*, fém. (même signification aux deux genres) ; — les mots suivants ont des significations différentes aux deux genres : *couloir*, m., **couloire**, f. ; *doloir*, **doloire** ; *grattoir*, m., **grattoire**, f. ; *racloir*, m., **racloire**, f. — L'Académie française écrit *ostensoir* et **ostensoire** (tous deux masculins) ; *mémoire*, fém. (memoria) et **mémoire**, masc., sont le même mot avec des significations différentes. — *Terroir* (* terra*torium*, terre-oir, devenu **terroir**) s'écrit sans *e* final, à côté de **territoire** (territorium).

VOYELLE u.

1) *U*, protonique, devient souvent **ou** :

Subinde, souvent : *dub(i)tare*, douter, etc ; reste *u* dans les mots à forme savante : *durare*, durer, *furorem*, fureur ; *fumare*, fumer, etc.

2) **U** remplace *i*, devenu d'abord *e*, dans :

* *B-i-bomus* (bibimus), b-**e**-vons, beuvons, b-**u**-vons sous l'influence du p. défini **bu**-s et du participe **bu** ; aff-**i**-bulare, afebler, aff-**u**-bler. — De *legere*, **lire**, le latin d'église a fait *lectrinum*, leitrin, l-**e**-trin, l-**u**-trin ; dans les œuvres de Marie de France, on trouve plusieurs fois : b-**u**-soin pour b-**e**-soin. — *Gemellum* a donné g-**é**-meau et j-**u**-meau ; de *bleu* (all. *blau*), nous avons *bleu*-et, et **blu**-et ; *rheubarbarum* a donné rhubarbe ; le germ. *luoder* (*Leder*, cuir) a donné *leurre*, d'où, sans doute, *déleurré*, devenu : dél-**u**-ré ; *butyrum* a donné *burre*, *bure* (encore employé dans le patois belge), puis **beurre**.

3) *U* est, au contraire, remplacé par **e**, dans :

Junicia* (juvenca), genisse ou génisse ; *juniperus*, g-e-neivre, genoivre, devenu **genièvre.

4) *U*, voyelle, a passé à *u*, consonne (=**v**), dans :

Jan-u-arium (jan-v-arium), janvier ; vid-**u**-a (vitva ; all. *Witwe*, flamand *weduwe*), veve, **veuve** (sous l'influence de *vidwa*), d'où le masculin : **veuf** (le patois belge dit : un vêf, une **vêfe**).

5) *U* a disparu, comme nous l'avons déjà vu en parlant de la disparition de l'hiatus latin, dans :

Improm(u)t(u)are*, emprunter, *febr(u)arium*, février ; *quatt(u)or*, quatre ; *me(u)m* (mĕm), mien (cf. *rem*, rien), *quare*, car, **quinque* (cinque), cinq, *quinquaginta* (cinquanta), cinquante ; *d(u)os*, deus, **deux. — Le germ. *f(u)oder* (all. Futter) a donné feutre ; *luoder* (all. *Leder*, cuir), leurre (*d* assimilé).

6) **Suffixe** *uculum*, *uculam* (uc'lum, uc'lam).

Le suffixe *uc'lum*, *uc'lam* (*u* entravé ; *i* dégagé par *c*), donne **ouil** (*l* mouillé), **ouille** :

Genuculum, genouil, *veruculum*, verouil, **verrouil** (d'où s'agenouiller, verrouiller) ; **peduculum*, peouil (*d* tombé entre voyelles, d'où *pouilleux*) ; **ranucula* (ranuncula), grenouille ; **cornucula*, cornouille (*cornu*, corne), etc.

Comme dans les mots en *ail*, *eil*, *euil*, l'*i* s'est perdu au pluriel, et *ouil* devint *ous*, plus tard **oux** :

Des *genous*, *verrous*, *pous*, d'où le singulier *genou*, *verrou*, *pou*. La graphie *verrous* date, dans le dict. de l'Acad., de 1835, mais il lui a fallu quelque temps pour être connue et suivie.

A ces mots ajoutons (voir la p. 53) :

Oc(u)lum, ueil, euil, oil, devenu **œil** ; le pluriel était *ueus*, devenu **yeux**.

Le mot *ueus* (ueux) pouvant se confondre avec *veus* (veux), parce qu'il n'y avait qu'un seul caractère d'écriture pour *v* et *u* jusqu'à Corneille, l'*u* initial a été remplacé par *i*, puis par *y* comme représentant mieux l'**u** rendant l'upsilon grec. Le vieux français écrivait *ieus* ou *iex* (*x* équivalant à **us**). — V. la lettre **y**.

7) Les formes des participes latins dans les verbes irréguliers des 3e et 4e conjugaisons étant trop compliquées pour être facilement retenues par le peuple, la langue française les a unifiées en adoptant, pour la plupart, la terminaison *utum*, *utam*, donnant *ut*, **u** (*t* tombé), *ude*, **ue** (*d* tombé entre voyelles). Les formes latines qui n'ont pas disparu sont devenues des substantifs ; la forme en *u*, *ue*, comprend des participes, des adjectifs et des substantifs :

Visum, vis (visage) est resté dans *vis-à-vis* (= visage à visage ; cf. nez à nez) ; **vidutum* (analogique) a donné *vedut*, *veüt* (*d* tombé), veü, *veu* (lisez **vu**), *vû* (contraction), **vu** (accent tombé) ; au **vu** et au *su* de tout le monde) ; **vidutam*, vedude, veüe (*d* tombé), veue (lisez **vue**), *vûe* (contraction, encore écrit ainsi au XVIIIe siècle, et le plus souvent **vûë** ; **vue** (accent et tréma disparus). **Cadutum*, cheüt, cheü, cheu (lisez **chu**), chû, **chu** ; *cadutam*, cheüte, cheute (lisez chute), *chûte* (graphie que l'on trouve encore parfois), **chute** (subst.), une autre forme **cadectum* donnait chaeit, chaet, cheet, **chet** (disparus) resté dans les subst. *déchet* et *échet*..

Les participes *oblatum* (offerre), *sublatum* (sufferre) ont été remplaces par *offertum*, *suffertum* (offert, souffert), plus faciles à comprendre et à retenir. De *oblatum*, il est resté **oblat** (subst.), voir plus loin le verbe *mettre*.

Le participe de *étreindre* (stringĕre) est **étreint** (**strinctum*, analogique avec *cinctum*, ceint) ; le latin *strictum* a donné *estreit* (*i* entravé donne **e** + *i* dégagé par *c*), estroit, **étroit** ; la forme savante est **strict**. — *Distringĕre* n'a rien donné en français, mais *districtum* a donné *destreit*, *destroit*, *détroit* et *district* (forme savante).

Comme presque tous les doublets, *détroit* et *district* ont pris des significations différentes. La Fontaine et Racine employaient encore *détroit* pour *district* :

S'il vient à vaquer quelque petite chose dans votre **détroit**, souvenez-vous de moi (Racine, *lettre* 32, VI, p. 487 ; Racine fils a substitué *district* à *détroit*, qui, en ce sens, n'était plus usité). — Quand des chiens étrangers passent en quelque endroit qui n'est pas de leur **détroit**... les chiens du lieu... à coups de dents, vous accompagnent ces passants (La Fontaine, livre X, *fab.* 14, v. 36-41).

Voici encore quelques autres participes en *u* créés par le français avec les mots venant du latin, devenus, pour la plupart, des substantifs :

Tenutum* (tentum), tenu ; **venutum* (ventum), venu ; **exutum* (exitum), issu. **Currutum*, couru (*cursus*, cours, **cursa*, course). **Tordutum*, tordu (*tortum*, tort, **torsum*, tors, **tortutum*, tortu, **tortuca*, tortue, cf. entorse, **intorsa*). **Tendutum*, tendu (*tenta*, tente); **attendutum*(1), attendu (*attenta*, attente); **vendutum*, vendu (*vendita*, vend'ta, vente) ; **rendutum*, rendu (rend(i)ta* pour reddita), rente ; **pendutum*, pendu (**pend(i)ta*), pente ; **mordutum* mordu, *morsum*, mors ; *morsa*, morse, mot disparu). **Perdutum*, perdu (*perd(i)ta*, perte). *Tondutum*, tondu (*tontam* pour tonsam, tonte). **Findutum*, fendu (**find(i)tam*, fente ; *fissam*, fesse). *Pondutum*, pondu (*pon(i)tam pour positam, ponte ; *pos(i)tum*, le poste ; *pos(i)tam*, la poste), **legutum* (lectum), leüt, leü, lû, **lu**. **Elegutum* (electum), eleü, **élu** (*electam*, elicite, **élite**). **Bibutum*, beü, bû, **bu** (*bibitam*, boite ; du vin en **boite**, bon à boire). **Rumputum*, rompu (*ruptum*, rout, raout ; *ruptam*, route). **Respondutum*, répondu (*responsum*, *-sam*, répons, réponse). **Confondutum*, confondu (*confusum*, *-sam*, confus, -e) ; **fundutum*, fondu (**fund(i)tam*, fonte). **Receputum*, receü, recû, **reçu** (*receptum*, **recet**, mot disparu ; *receptam*, recette). **Debutum*, deü, dû, (*deb(i)tam*, dette ; *debitum* a donné débit (forme savante).

Le *t* final tombé dans *cheüt*, cheut (pron. chu), chû, **chu**, est resté dans le féminin cheüte, *chûte*, **chute**, devenu substantif (**cadutum*, -tam).

---

(1) *Attendre* n'a conservé le sens du latin classique *attendĕre* que dans le participe *attendu*, dans les seuls cas où le mot est employé comme préposition avec le sens de : *étant fait attention à*, *eu égard à* = **attendu** les circonstances ; *attendu* ses services, etc.

Y

1) L'*y* s'emploie souvent dans le corps des mots pour éviter l'hiatus :

J'emploie, n. emplo-**y**-ons ; la fuite, le fu-**y**-ard ; *païs* est devenu **pays** (pè-yi), *abbaye* se prononce *abé-i* (= *abbatia), *païen* s'écrit aussi payen (pron. pa-yin), **fugomus* (-gimus), n. fui-ons, fu-**y**-ons ; **fugiomus* (fugiamus), que nous fuy-ions, etc.

2) *Y* est maintenant remplacé par *i* simple dans un certain nombre de mots (voir ma Phonétique (1900) et ma Grammaire de 1879, pp. 234-235, 2e partie).

Abyssimus* (abyssus = sans fond), abysme, **abîme ; *asylum* (= endroit sacré qu'on ne peut piller), asyle, **asile**, etc. (les mots latins viennent ici du grec).

3) *Y*, remplacé par *i* dans le vieux français, a été repris dans les mots latins suivants venant du grec comme les précédents :

Cygnum, cine, **cygne** (Marie de France écrit cisne = *cicinus, *cisnus) ; *martyr*, martir, **martyr** ; *lyra*, lire, **lyre** (impossible, dans un contexte, de confondre *lyre* avec **lire** (1) comme le craignent certains réformistes) *myrrha*, mirre, **myrrhe** ; *myrtum*, mirte, **myrte** ; *stylum*, stile, **style**.

Les réformistes demandent encore ici que l'on retourne à la vieille langue ; mais les langues, nous dit-on, pas plus que les fleuves, ne remontent à leur source. Les langues, qui sont dans un perpétuel devenir, ne sont cependant ni des fleuves ni des eaux stagnantes. Ceux qui prônent une orthographe qui soit d'accord avec l'étymologie ne se sont pas gênés, jusqu'en 1878, d'écrire dys-**s**-senterie avec deux *s* lorsque le grec n'en a qu'un seul, ou d'écrire *sy-métrie* avec un *m* lorsque le grec en a deux, et puisqu'ils admettent ab-**î**-me, as-**i**-le, etc., avec un *i* sans plus penser au grec ou au latin, pourquoi n'écrirait-on pas *cigne*, *stile*, etc ?

La 5e édition du dictionnaire de l'Académie admettait : **analise**, -liser, -litique. — La Bruyère écrivait : stile (péristile), hiperbole, tim (pour thym), onix, phisionomie. — Mme de Sévigné : stile, mistère, sinagogue, Egipte. — Voltaire : sindic, -dicat, piramide, enciclopédie, stile, métafisique, etc. — Voir la Revue de philol. fr., par M. Léon Clédat, 1892, 4e trimestre, pp. 277-78.

---

(1) Nos réformistes les plus résolus écrivent aussi la *ville* (villa, sens de urbs) de peur qu'on ne confonde le mot avec l'adj. *vil*, *vile* ; le vieux fr. écrivait : la *vile* (urbs).

Nous écrivons *payen* (aussi bien que *païen*), *bayadère*, *mayonnaise*, *Mayence*, etc., en prononçant pa-*yin*, ba-*ya*-dère, ma-*yo*-nèz', Ma-*yan*-ce tandis que **crayon**, **rayon**, etc., se prononcent *krè*-yon, *rè*-yon ; *ay* ne devrait pas représenter deux prononciations différentes. *Ouvrier* se prononce ouvri-yé, mais *menuisier*, etc., ne se prononce pas *menuisi-yé*, ni *premier* premi-yé etc. (1).

4) Dans *yeux*, *y* a remplacé *u* (ueus, écrit *veus*), pour que le mot ne fût pas lu *veus* (voir la lettre *U*, n° 6), et dans *yèblé* (hièble), pour qu'on ne lût pas *jèble* (*i* représentant, à la fois dans le vieux français *i* et *j*) (2).

CONSONNES B. P. N.

1) *B* et *p* se changent en *v* entre deux voyelles, et *br*, *pr* deviennent *vr* dans les mots populaires, *b* et *p* restant dans les mots à forme savante :

Habēre, avoir, **sapēre* (sapĕre), savoir ; **haberehabeo* (ab'r'habeo), avrai, **aurai** ; *sapere-habeo* (sap'r'habeo), savrai, **saurai** ; etc. — *Papilionem*, pa-**v**-eillon, **pavillon** (papillon, f. savante).

2) *Rb* donne *rv* :

Cerebellum* (*-llam), cer-v-eau, cervelle ; *mir'bilia* (mirabilia), merveille ; — mais *curvare* a donné cour-b-er ; *vervecem* (par *berbicem), berbis, **brebis ; *corvellum*, corbeau ; *inv(o)lata*, emblée, dans d'*emblée* ; *embler* (voler), de *inv(o)lare*, a disparu.

Après une consonne *br*, *pr* restent :

Asp'rum (asperum), âpre ; *arb'rem* (arborem), arbre.

Bl reste :

Amb(u)lare, ambler (qu'il ne faut pas confondre avec *embler*, écrit souvent, dans le vieux français *ambler* = involare) ; *tab'la* (tabula), table (*tabla, par tavla, *taula*, *v* vocalisé en *u*) a donné aussi *tole*, devenu **tôle** (sf. = fer en tablette), *taule* est encore employé pour *table* dans le bas peuple en Belgique, à côté de *tâbe*.

---

(1) On reproche aux Belges, non très lettrés, de prononcer agré-iable (agréable), Léion (Léon), mais le même reproche s'adresse aussi, en France, à la bourgeoisie parisienne.

(2) *Ebulum*, ieble (*e* bref, tonique libre donne **ie**), écrit **yèble** et **hièble** (voir plus loin la lettre *H* (n° 7). L'*y* dans **y**-eux (yeux) empêchait aussi de prononcer *ieus* (autre vieille graphie) comme *jeux* (jeux).

3) *Pl*, qui devrait devenir *bl* au milieu des mots, comme dans *double* (duplum ou duplicem), *doubler*, reste cependant dans :

Peuple (pŏpŭlus), *peuple* (peuplier ; pōpūlus), *couple* (copula ; **copule**, f. sav.) ; *simplicem*, simple ; *exemple* (exemplum, v. fr. **essemple**), guimpe (v. fr. **guimple**) = germ. wimpal. — *Tempora* a donné temp-l-e, devenu **tempe**. — De *stipula*, par *stup(i)la*, est venu esteule, **éteule** (*p* tombé).

4) *B* et *p* tombent devant les autres consonnes :

Dub'tare (-bitare), douter ; *ruptura*, roture (**rupture**, f. sav.) ; dans *baptisma*, batesme, *p* latin a été repris : **baptême**, ainsi que dans *cap'talem* (-pitalem), chetel, devenu *cheptel*, mais prononcé *che-tèl* ; *rapidum* (rap'dum), *rade*, encore usité dans le patois belge ; **rapide** (forme savante) (1). — * *Comptare* (-putare) a donné *conter*, compter (**computer** est la forme savante). — Le groupe initial **pt** est tombé dans *arnica* (πταρνική). * *Emputa* (emp'ta = ἔμφυτον) a donné *ente*.

P est resté dans :

Scul-p-ter, *-teur*, *-ture*, *dompter* (v. fr. donter), prononcés *scul-ter*, etc., *don-ter*, mais notre mauvaise graphie commence à faire entendre le *p* : *sculp'-ter*, etc., *domp'-ter* ; où irons-nous, disait A. Darmesteter, avec ce qu'entraîne notre mauvaise orthographe ?

5) *B*, *p* tombent souvent entre deux voyelles :

Ha(b)eo (ayo), j'ai ; *sa(p)io* (sa-yo), sai(s), *de(b)eo* (dēo), dei, doi, **dois** ; *ha(b)ui*, oi, devenu **eus** comme tu **eus** (voir plus loin *avoir*) ; * *recepusti* (receusti), receüs, receus (lisez reçu), **recûs** (contraction), **reçus**, etc.

P est devenu *f*. dans :

Mespilum (* mesfila), nesfle, **nèfle** (*s* tombé).

6) *B* et *v* + yod donnent *g* ; *p* + yod donne **ch** :

* *Cambiare* (-bire), changier, **-ger** ; *salvia*, sauge ; *cavea* (* cavja), cage ; *sapiam*, sache ; *sepia*, seiche ou sèche (**sépia**, f. sav.) ; germ. *hapja*, hache ; etc. ; — *nivea*, nege, devenu **neige** ; *nav(i)gare*, nagier, devenu *nager* ; **naviger**, encore employé au XVIIe et même au XVIIIe siècle, a été remplacé par **naviguer** (forme savante).

7) *V* reste toujours comme consonne initiale, excepté dans *vapidum*, fade et *vicem*, fois ; mais *v* médial, entre voyelles, disparaît dans plusieurs mots :

Pavonem, paon (paonne, paonneau ; pron. pan, panne, pa-neau) ; * *pavonicellum* (le petit *paon* des champs, coquelicot sauvage ; cf. *coquelicot*, le petit *coq* des jardins, nom tiré du chant du **coq**), paonceau, poonceau, **ponceau** ;

---

(1) I(il) va **rade** (il marche vite).

pavorem, paor, peor, peeur, **peur** (1) ; *aviolus*, aïeul ; **caveola*, gaïole (encore employé pour désigner *une cage*, dans le patois belge), geôle (d'où **geôlier** ; **avunculus*, aoncle, **oncle** ; **ovacula* (ovis, brebis), ouaille (le v. fr. disait **oueille** = ovicula) ; *uvetta*, uette, l'uette, **luette** (article agglutiné ; voyez L. M. N. R., n° 20) ; *pluvia*, pluie (*plouve* dans le patois belge ; cf. *pluviosus*, plu-**v**-ieux) ; *obliviosus*, oublieux, etc.

V tombe aussi, par la chute de l'atone, entre deux consonnes, dans :

Nav'cella (navicella), nacelle, *civ'tatem* (civitatem), cité.

Le latin *jovenem* donne deux formes différentes, selon que le mot français s'est formé avant la disparition de l'atone (*o* étant alors libre), ou après la chute de l'atone (*o* étant alors entravé) :

Jovenem (*o* libre) a donc donné j-**eu**-ne ; *jovenem* (jov'nem ; *o* entravé) a donné **jone**, que l'on trouve souvent dans le vieux français, et qui est la forme exclusivement employée par Froissart :

V (ou plutôt *w*) initial est aussi tombé dans un certain nombre de mots venant du germanique (2). Les populations méridionales ne prononçant pas facilement cette lettre, la faisaient précéder d'un *g*. Quelques mots latins, mais en très petit nombre, commençant par la lettre *v* qui se confondait avec *u* (= v) prirent aussi, par analogie, un *g* initial :

Werra (gwerra, guerra), guerre ; *wardon* (*guardare), garder ; *wespe* (lat. vespa), guêpe ; *wimpal*, guimple, **guimpe** (*l* tombé), *weigaro* (beaucoup), guère (3) ; were-*wolf* (were = vir, *homme* + wolf, loup = homo lupus), **garou** (loup **garou**, dénomination dans laquelle on trouve deux fois le mot *loup*) ; *wadio*, gage ; *werento* (de *weren*, maintenant *gewaehren*), garant (ang. **warrant**) ; *warnian*, garnir ; *werfen* (flamand *werpen*), **guerpir**, resté dans dé-**guerpir** ; *warjan*, guarir, devenu : **guérir**, la forme **garir** était encore employée au XVIIe siècle à côté de *guérir* ; *garer* en est une autre forme ; de là vient aussi **guérite** ; *wafel*, gaufre ; *wipera* (vipera), guivre et vipère ; *want*, gant ; *wacht*, guait, devenu **guet** ; *vadum* (all. waten), gué, etc.

---

(1) Au IIIe siècle, les grammairiens latins enseignaient qu'il fallait dire *pavor*, et non *pa-or*, ce qui prouve qu'il y avait déjà alors une tendance à ne plus faire entendre le *v* entre voyelles.

(2) Je ne donne guère ici que des mots ne se trouvant pas dans ma Phonétique de 1900, qui contient une liste assez longue de mots venant des langues germaniques.

(3) *Guère* signifie encore *beaucoup* dans des phrases comme la suivante : Je ne crois pas que vous vous soyez **guère** occupé de vos leçons aujourd'hui.

Ce n'est qu'à la fin du XIIe siècle que le son *w*, que nous trouvons dans *wagon* (ouagon), *wallon* (oualon), écrits aujourd'hui *vagon*, *vallon*, tomba, et au lieu de *gwerre*, *gwarder*, *gwarnir*, etc., on prononça *guerre*, *garder*, etc. — Par analogie, *vastare* a donné *gaster*, *gâter* (par *gwastare; ang. *to waste*). — V a encore disparu dans :

Canta-v-i (cantai), chantai ; *fini(v)i* (finii), fini(s) ; *cantavissem* (cantassem), chantasse ; *finiissem* (-vissem), finisse ; etc. — Dans *boivre* (bibere), **boire** ; *escrivre* (scribĕre), escrire, **écrire**.

Pour la facilité de la prononciation, *v* a encore disparu dans le groupe *lvr* :

Pol(v)erem* (pulverem), polre, poldre, poudre (*l* vocalisé en **u devant consonne) ; *absolvere*, absolre, absoldre, **absoudre**.

8) Mais si *v* est tombé ainsi dans bon nombre de mots, il a su s'introduire dans d'autres, sans doute par euphonie ou pour éviter l'hiatus :

Potēre* (posse). podeir, poeir, pooir, pou-oir, pou-v**-oir ; **ploēre* (pluĕre), plooir, plouoir, pleu-**v**-oir (*eu* sous l'influence de *ploit (pluit), il pl-**eu**-t) ; *gladium*, glaie (*d* tombé), glai-**v**-e (cf. glaïeul = gladiolum); *paradisum*, paraïs et pareïs (double forme), par-**v**-is (paradis, f. savante) : **imbladare* (*bladum, blé), emblaer (disparu), embla-**v**-er, à côté de **emblayer**, **emblier** ; *corrogata*, *corroata (*g* tombé), **corrovata*, corvée ; **sequomus* (sequimur), siuons, suions, sui-**v**-ons ; *paeoniam*, pioine (*pion*-ne, patois belge), pi-**v**-oine. — *Diuan* (mot arabe) a donné douane et di-**v**-an ; la cra-**v**-ate nous vient des *Croates*. — Dex (Dieu), dist li quens (le comte), vrais rois del **pareïs** (paradis ; *Aliscans*, 133). — Je me faz porter en **paraïs** (*Rou.*, 3158). — *Propaginem*, proain, proïn, pro-**v**-in. d'où pro-**v**-igner (**propager**, f. sav. = propagare) ; *doga* (δοχή), doe, doue, dou-**v**-e ; etc.

9) *V* s'est vocalisé en *u* dans :

Clavum (*clauum), clou ; *Andegavum*, Anjou ; *Pictavum*, Poitou ; **av(i)ca* (*auca), oe, oue, **oie** (*i* dégagé par **c**) ; *avis-tarda*, oustarde, outarde (*s* tombé), *avis-struthio*, ostruche, devenu **autruche** (*s* également tombé, et *au*, de ***au**-is-struthio, revenu dans le mot).

10) *B*, *p*, *v*, se changent en *f* à la fin des mots :

Capum* (-put), chef (cap**, f. sav.), *clavem*, clef et clé ; *sebum*, siuf, **suif** (métathèse) : *lĕvo*, lief, devenu **lève** ; *lavo*, lef, devenu **lave** ; *bĭbo*, beif, **boif**, devenu **boi**-s ; **servo* (-vio), serf, **ser**(s), *cervum*, cerf ; *servum*, serf.

Remarque. — La dernière consonne des mots tombant dans la vieille langue (excepté les nasales) devant l'*s* du pluriel on avait :

Bovem, bœuf, plur. des *boeus* (bœufs ; *f* repris plus tard, mais le pluriel se prononce toujours *beu*) ; *ovum*, un œuf, des **oeus** (œufs). — *Clavem* donnait **clef** ; *claves* (plur.), **cles**, de là la graphie **clé**, à côté de **clef** (prononcé **clé**) ; *navem*, nef ; *naves*, nes (disparu), le pluriel *nefs* s'est formé sur le singulier ; *cervum*, cerf, *cervos*, **cers** (cerfs), de là la vieille prononciation un *cèr* (*cerf*), des *cèr* (cerfs), donnée encore par Bescherelle dans son dictionnaire de 1887, maintenant on dit *cerf'*, prononciation amenée depuis peu par la graphie ; *servum*, serf, *servos*, **sers** (serfs), prononcé maintenant **serf'** sing. et plur.) ; *nervum*, nerf, *nervos*, **ners** (nerfs), de là la vieille prononciation *nèr* (restée dans **nerf**-de-bœuf, au sing. comme au pluriel) ; ailleurs on dit maintenant : un *nerf'*, mais des *nèrs* (écrit nerfs).

On disait autrefois un *apprentif*, des **apprentis**, un *baillif*, des **baillis** ; sous l'influence du pluriel, on a maintenant un *apprenti*, un *bailli*, des apprentis, des baillis.

Le vieux français disait *jolif*, plur. **jolis**, d'où l'adjectif actuel : *joli*, plur. **jolis**.

C. G. H.

Remarque. — *C* initial, qui se prononçait toujours en latin comme *K* : *Cicero* (Kikero), prit, devant *e*, *i*, *y*, au VIIIe siècle le son *tch*(1), au XIIe celui de *ts*, le son **s** dans le courant du XIIIe siècle. — Devant **a**, *c* prit successivement le son *ky*, puis *ty*, plus tard *tch*, qui s'est conservé dans les patois belge et lorrain. En l'Ile-de-France, le son *tch* prit, au XIIIe siècle le son chrintant de *ch*, qu'il garde jusqu'ici. A la fin et au milieu des mots, *c* suivi de *a*, se change aussi en *ch*, mais seulement après une consonne : *sic-ca*, sè-**che**, *vacca*, **va-che**, mais *publi-ca*, publi-**que**.

1) *C*, devant *a* tonique libre, devient **ch**, et *a* devient **ie**, dont l'*i* est tombé plus tard, ne restant que devant une nasale :

Capra, chievre, chèvre ; *casa*, chiese, chiez, devenu **chez** (comme proclitique ; **case**, f. savante) ; *cadit*, il chiet, **chet** (voir, plus loin, **choir**), *calet*, il chielt, remplacé par *chaut*, sous l'influence de *chaut* (= cal'dum, calidum), devenu **chaud**, sous l'influence de *chaude* (fém.), échau-**d**-er, etc. (voir plus loin, **chaloir**). — *Canem*, ch-**ie**-n ; *decanum*, dei-ien, doi-ien, doien (contraction ; **doïen**, dans le patois belge), **doyen** (*y* pour éviter l'hiatus) ; *paganus*, pai-ien, **païen** (écrit aussi *payen*).

---

(1) C'est celui qu'ont gardé les Italiens : *cicerone*, que nous prononçons : *si-sé-ro-né*, est prononcé par quelques-uns : *tchi-tché-roné* comme le font les Italiens.

Les mots où *c* reste devant *a*, viennent du sud de la France, ou de la Normandie ou de là Picardie, ou de l'Italie :

Campum, camp et **champ** ; ital. *campania*, campagne, **Champagne** (**Campanie**, f. sav.) ; *caballus*, **cheval**, *cavale* vient de l'ital. **caballa** ; **caballarius*, cavalier, **chevalier**, l'ital. *cannaglia* a donné *canaille* ; la forme française est **chiennaille**, **capum* (caput), cap, **chef** ; calculum (cal'clum, **caclum*), *chail*, à côté de **caillou** (1).

2) *C* médial, suivi de *e* long (fermé) ou de *i* + consonne devient *s* sonore (= *z*), et *ē* devient *iei* (triphtongue), qui se réduit à **i** (*e* médial tombant ; et *ii* se contractant en **i**) :

Jacēre, jaisieir, jaisir, devenu **gésir** ; *licēre*, leisieir, leisir, **loisir** (devenu substantif) ; *placēre*, plaisieir, plaisir (devenu substantif) ; etc.

3) Dans quelques mots *c*, *g*, tombent et un *s* analogique s'introduit. D'après la règle donnée ici (n° 2) ; dic-**e**-bam donne di-seie, -soie, etc., ce qui amène, par analogie :

Dicunt, dient (*c* tombé), di-**s**-ent (analogie avec di-**s**-ais), même chose dans di-**s**-ons, et par analogie, **legomus* (legimus) est devenu li-**s**-ons (voir, plus loin, **lire**) ; l'*s* est aussi analogique dans *dicam*, die, di-**s**-e ; *legam*, lieie, li-**s**-e, li-**s**-ible, etc.

Facit (pour donner *fait*, et non *faist*, comme plai-**s**-t de *placet*) a dû devenir *fact* (*i* tombé avant la formation du mot français).

4) Dans beaucoup de mots *c*, *g* dégagent un **i**, qui se confond souvent avec celui qui précède :

Dicere (dic're), diire, **dire** ; *di-c-tum*, diit, dit ; *baca*, baie ; *plaga*, plaie ; *pacare* (*pagare), pai-ier, paier (contraction), **payer** (*y* pour éviter l'hiatus) ; **fugire* (-gĕre), fui-ir, fuir ; *fuga*, fuie ; *fugitum*, fuit, *fui* (*t* tombé ; fém. **fuie**), *fugita* a aussi donné **fuite** (*t* resté), substantif ; etc.

5) *C* tombe après *o* et *u* :

Carruca, charue, **charrue** ; ***festucum** (-cam), festu, **fétu** ; *jocare*, jouer ; *locare*, louer ; etc. — *Paucum* (pauum) a donné **pou** ; poi (= *pocum ; *i* dégagé par c), **peu** (cf. jocum, jueu, **jeu**) ; *exsuccare*, essuer, **essuyer** (*y* pour éviter l'hiatus) ; **focacia* (focus, feu, sous-entendu : pasta, pâte cuite sous la cendre), a donné **fouace** ; *fo(c)us*, fueu, **feu** ; *jo(c)us*, jueu, **jeu** ; *lo(c)us*, lueu, devenu **lieu** (forme probablement *dialectale*).

Lorsque *c* médial précède, au contraire, *o* ou *u*, il tombe, il est vrai, dans quelques mots, comme dans *dicunt*, dient (di-**s**-ent,

(1) Le provençal dit *calhau* (= caillou), le patois belge caïau (ca-iau).

analogique), etc., mais dans d'autres, il se change en la consonne douce *g*, qui tombe souvent pour être reprise plus tard :

Ciconia (*cigonia), ceogne, **cigogne** ; *cicuta*, ceüe, **ciguë** ; *secundum* (segundum), seont, segond, **second** (*c* repris au latin et *d* remplaçant *t* sous l'influence de seconde, secon-**d**-er, -dement. Malgré le *c* médial, le mot se prononce encore : se-gon (s'gon), mais commence cependant, sous l'influence de la graphie, à se prononcer *se-con*, *se-con*-der, etc ; *clericum*, cler, **clerc** (pron. clèr), mais *clericatum*, clergiet (*c* adouci en *g*), **clergé**.

6) *C*, devenu *g*, et *g* sont aussi tombés, dans :

Securus, segur, seür, seur (lisez sur), **sûr** (contraction) ; **agustus* (augustus), aoust, **août** et **oût** (auguste), f. sav.) ; **agurium* (augurium), aür, eür, eur, **h**-eur (sous l'influence de *hora*, heure ; **augure**, (forme sav.) ; *fagum* (*faum [1], *fauum), *fou* (disparu) ; *quadragesima* (*quaresima), caresme, **carême** ; *mar(gu)la*, marle, **marne** ; *sur(g)it*, surt, il **sourd** ; *ru(g)a*, rue ; *sanguisu(g)a*, sangsue ; *exa(g)men*, essaim ; *vi(g)inti*, vint, **vingt** (*g* repris à tort au latin), *tri(g)inta*, trente ; etc. ; **sagīmen* (sagīna), *saïn*, devenu **sain**, que l'on trouve dans *saindoux* (*sagimen dulce), etc. — *Draconem*, dra-**g**-on ; *acutum*, agu, **aigu** ; *macrum*, maigre ; *vinum-acre*, vinaigre ; **aboculum*, aveu-**g**-le ; *aquila*, aigle (d'où **aquĭlin** = aquilinus) ; **carricare* (car'gare), chargier, **charger** ; etc.

7) *C* initial passe à *g* en quelques mots :

Cavea (*cavja), gabie, cage ; *caveola*, gaïole, **geôle** (d'où : engeoler, -leur, devenus : **enjôler**, **-leur**) ; *craticulum*, *-lam*, gril, grille ; *crassus*, gras (sous l'influence de **gros** = grossus), fém. grasse (**crasse** = crassa, et graisse = *crassia).

8) *G* initial, devant *a*, *e*, *i*, a pris le son *dj*, devenu, au XIIIe siècle, *g* (doux) ou *j* :

Gagantem* (gigantem), jaiant, **géant ; *gagatem*, jaiet et jais ; *galbinum* (all, gelbe), jaune ; *gamba*, jambe (cf. **ingambe**) ; **ginciva* (gingiva), gencive ; *genuculum*, genouil, **genou**.

Même chose pour l'*i* initial latin, devenu *dj*, puis *j* ou *g* :

Iugum, jou, joug (prononcé *jou* ; quelques-uns prononcent joug') ; *iocare*, joer, **jouer** (voir la lettre *i*, n° 5).

G reste dur devant *o* et *u* :

Gula, gole, goule, gueule ; *gobionem*, goujon ; **gorga* (gurges), gorge ; *gutta*, gote, goute, **goutte** ; etc.

---

(1) De *fou* est venu fouet, anciennement faisceau de branches de *hêtre* dans le patois belge le *hêtre* se nomme *fayoit* (fa-yoit).

9) Dans le groupe *scr* (***csr**, métathèse), *c* ne tombe pas, mais devient l'*i* qu'il produit comme dans **ct** (factum, *fait*), et **sr** donne **tr** comme *cr* :

Crecs're* (crescere), creistre, croistre, **croître ; **nacsĕre* (nasci), naistre, **naître** ; **pacsĕre* (pasci), paistre, **paître**, etc.

Dans *crec-**sr**-e (crescere), l'*s* sourd, dur + *r* donne **tr** ; dans *cos're* (consuere), l'*s* sonore, doux + *r* donne **dr** : cos-**dr**-e, cousdre, **coudre** (*s* tombé). — La règle n'est cependant guère observée : *Mis'runt* (miserunt ; *s* sonore), donne ordinairement *mistrent*, au lieu de *misdrent*, et **preserunt*, pristrent, au lieu de *prisdrent*.

10) Dans les groupes **cr**, **gr**, *c*, *g*, dégagent un yod (i) :

Dic're (dicere), diire, **dire** ; *ducĕre*, duire ; *facĕre*, faire (**fare* donnait **fere**) ; **placĕre*, plaire ; *lĕgere*, lieire, **lire** ; etc.

Dans la conjugaison de deux des composés de *dicĕre* : *bene-(d)icĕre*, *male(d)icĕre*, qui donnaient *beneïre*, *maleïre*, devenus *benir*, *maleïr*, puis *bénir*, *maudire*, la terminaison dans certains temps, vient de la forme *icsĕre* (iscĕre), remplaçant *icĕre* :

Benedicsomus* (-dicimus), n. béni-ss**-ons (double *s* pour la prononciation), **béne(d)icsebam* (-dicebam), je benissèie, -soie, -soi, -sois, **bénissais** (1835) ; etc.

C, dans le groupe *ct*, devient aussi un *i* (yod) :

Cinctum (*i* entravé donne *e*), ce-i-nt (*i* dégagé par *c* devant **t**), *junctum*, joint ; *conductum*, conduit ; *tectum*, toit, *d'rectum* (directum), droit (direct, forme savante), *districtum*, destroit, **détroit** (district, forme savante).

11) Dans le groupe **rgr**, *gr* donne *dr* :

Surg're (surgĕre), sordre, **sourdre**.

Remarque. — Comme *pj* (*p* + yod), *tj* (*t* + yod) produisent un autre résultat que celui que donnent *bj*, *vj*, *dj* : *sapiam*, sa-**ch**-e, **rabia* (-bies), ra-**g**-e, *salvia*, sau-**g**-e, *diurnum*, jour, de même *cr*, *sr* (*s* sourd + *r*) devaient arriver à un autre résultat que *gr*. *sr* (*s* sonore + *r*) ; le premier groupe est composé des consonnes *fortes* *c* = K + r, *t* + r, le second des consonnes *douces* *g* et *s* (sonore) + *r* ; mais l'analogie s'est parfois substituée à la règle. On voit, en tout cas, qu'il n'y a pas eu ici *disparition* des consonnes *c*, *g*, etc., mais *combinaison* des groupes dont nous venons de parler.

12) Dans le groupe *ngr*, *g* produit un yod (**i**) :

Cingĕre (cing're), ceindre ; *jung're* (jungĕre), joindre ; etc.

Devant une syllabe commençant par une voyelle, *g*, dans les verbes en *aindre, eindre, oindre* (*angĕre, ingĕre, ungĕre*) dégage un *i* (yod) qui mouille l'*n* :

Plangimus (-*gomus), plaignons ; *cingitis* (*-gatis), ceignez ; *jungunt*, joignent, etc. — Devant une consonne ou à la fin des mots *n* devient nasal : *Planctus* (-ta), plaint, -e ; *cinctus* (-ta), ceint, -e ; *junctus* (-ta), joint, -e ; etc. (1). — Voir la p. 13, n° 4.

13) A la fin des mots, *g*, consonne *douce*, devient *c* dur = k, consonne *forte* ; au milieu des mots *c* devient *g*, mais les consonnes latines ont été souvent reprises, grâce surtout aux dérivés (voir la p. 10, n° 1) :

Longum, lonc, **long** (*g* repris au latin sous l'influence de longue, -gueur, etc., mais en liaison c'est le *c* = k qui se fait entendre : **long** espoir = *lon k'espoir* ; **burgum*, bourc, bourg (pron. **bour**), *g* revenu sous l'influence de bour-**g**-ade ; **sanguem* (sanguinem), sanc, **sang**, sous l'influence de *sanguin, sanglant*, etc., mais en liaison *sang* humain, *sang* impur, se disent encore *san k'humain, san k'impur*. *Ciconia, cicuta* (*c* médial se changeant en *g*) ont donné ceogne, ci-**g**-ogne, ceüe, ci-*g*-uë ; *secretum*, autrefois *segret*, maintenant **secret** (*c* repris au latin) ; *grandis*, grant, **grand**, sous l'influence de *grande, -deur*, etc., mais, en liaison, c'est encore *t* qui se fait entendre *grand homme* se dit *gran t'homme*. Nous disons de même : *Bour-k'en-Bresse* pour *Bourg-en-Bresse*.

Voici ce que Littré dit du mot *bourg* :

« Le *g* ne se fait pas entendre dans *bourg*, prononcé *bour*, bien que l'Académie dise qu'on prononce *bourk'*. Cette prononciation, qui n'a plus pour elle l'usage, n'a, par conséquent, rien qui la justifie. Devant une voyelle, plusieurs prononcent le *g* comme un *k* : un *bourg* étendu ; un bour *k'étendu*, d'autres disent un *bour* étendu. Au pluriel l'*s* ne se lie pas : des bourgs étendus, dites : des bour-étendus ; cependant, plusieurs prononcent en liant : des *bour z'étendus* (2) ».

---

(1) Remarquons que ce n'est qu'à défaut de *ñ* (*n* mouillé) dans l'écriture que nous rendons ici cet *ñ* par *gn* : N. *ceignons* = cèñon ; *plaignez* = plèñez ; *joignent* = jwañent ; etc. ; il n'y a ici aucune métathèse de *ng* (latin) en *gn* (français), à moins que, pour les yeux, on ne veuille voir là un semblant de métathèse.

(2) Comparons : Présentez, je vous prie, mes respects à M. votre père, prononcé par les uns : mes *respè z'a*, etc, par d'autres (liaison du *c* = k avec le mot suivant) : mes *respè ka* M. votre père, et par d'autres encore (sans liaison), mes *respè* à M. votre père.

14) *C* tombait au nominatif singulier et au pluriel devant *s* final; *arcus*, *ars*, **arcos* (arcus), ars; *arcum*, **arc**. On disait donc et l'on écrivait :

Un *arc* (arcum), des **ars**; un *clerc* (clericum), des *clers* (plus tard *clercs*, *arcs*, c repris au singulier; mais *clerc*, sous l'influence de l'ancien pluriel, se prononce encore *clèr*); un *coq*, des *cos* (plus tard **coqs** d'après le singulier); un *porc* des **pors** (porcs; de là la prononciation que l'on entend encore souvent : du **por** (porc, pour la chair de *porc*), etc. (voir la p. 11, n° 2).
Pour le nominatif (sujet du verbe) on trouve chez Marie de France : li **cos** (le coq), — En tor le soleil aparoit (apparebat) li **ars** (arcus) en ciel et, les coleurs que il a mout apertement (*Croisades*, I, p. 387).

Les composants étant étroitement liés entre eux dans les substantifs composés, et la dernière consonne du premier mot ne se prononçant pas anciennement devant une consonne, il nous reste comme vestige du vieux français :

Arc-boutant, *coq*-d'Inde, qui se prononcent *ar*-boutant, *co*-d'Inde (voir la p. 12, n° 2).

Nous avons déjà vu (p. 12, § 4) que beaucoup de mots, sous l'influence du pluriel, ont changé de prononciation au singulier, et la prononciation du pluriel est devenue, dans les autres, semblable à celle du singulier. On disait :

Du *drapp* (drap) au pluriel des **dras** (devenu **draps**), on dit maintenant du **dra** (écrit *drap*), comme des **dras** (draps); un *porc*, des **pors** (porcs; on a dit un *por*, des *pors*, et l'on entend encore souvent : un rôti de *por*; on dit maintenant un *pork'*, des *pork'*. Bescherelle donne encore (1887) la prononciation *por* devant une consonne : un **por** (porc) gras, du **por** (porc) frais (non salé). A chaque **por** (porc) vient la Saint-Martin (= chacun doit mourir); *porc-épic* se prononce *por k'épik'*. — La prononciation *la* est restée à *lacs* (vieux fr. *las*, laz, filet, lacet; latin **lacium* pour *laqueus*). — *Jugum* donne jou, **joug** (prononcé **jou**; quelques-uns prononcent *joug'*).

C'est sans doute sous l'influence de l'ancien pluriel, où le *c* disparaissait devant l'*s* final, et, dans quelques-uns, par analogie, que le *c* final ne se fait pas entendre dans :

Banc, blanc, franc, marc, clerc, broc, accroc, croc (croc en jambe se dit *kro k'en* jambe), jonc, tronc, almanach, estomac, tabac, arsenic (se prononce *arsenik'*, mais, selon Littré, se prononce aussi *arseni*; plusieurs, dit-il, ne font entendre le c = k que devant une voyelle). — Dans *Polyeucte* le *c* se fait généralement entendre, mais dans les lycées de demoiselles (France) on prononce, dit-on, presque partout Poly-*eute*.

Citons encore ici quelques autres mots qui ont changé de prononciation, ou qui ont conservé deux prononciations différentes sous l'influence des deux nombres (singulier ou pluriel) :

Ossum, a donné *os* (prononcé *oss*), **ossos* (ossa), des **os** (*s* non prononcé parce qu'envisagé comme *s* final du pluriel comme si le mot était un *o*, des *os*, *o* prononcé comme dans **dos**). — *Ursus* donne *ours* (prononcé ourss), *ursos*, des ours (*s* final non prononcé comme dans *os*, pluriel), on dit maintenant un *ours* (ourss), des **ours** (ourss). — *Mores*, des *mœurs* (prononcé *meur*), on dit maintenant *mœurs'*, mais ce n'est pas là une bonne prononciation, dit Littré. — *Filium* donnait, **fil**, *filios*, *filius* donnaient **fiz**; de là la prononciation *fi* et **fiss**, cette dernière généralement acceptée. — **Lilius* (lilium), **lis** (prononcé **liss**, comme *fiss* (fils) de *filius*): le pluriel **lilios* (lilia) donnait **lis** (prononcé *li*; l'*s* final du pluriel ne se prononçait pas; même chose dans *filios*, *fis* ou *fiz*); le mot se prononce toujours aujourd'hui *liss*, excepté comme terme de blason : des fleurs de **lis** (li); les *Lis* (liss), le royaume des **lis** (liss) = le royaume de France.

L'*s* final se fait entendre, dans :

As, atlas, hélas, vasistas, stras, et dans beaucoup de noms propres : Vaugelas, Gil Blas, Midas, Phidias, etc.; aloès, kermès, florès, etc.

Maïs (maïss), bis, cacis, lis (fleur), lapis, iris, Pâris (et dans beaucoup de noms propres d'hommes), cassis, parisis, gratis, métis, vis, jadis (= *jam-dies, jamdiu), mais *tandis*, (*tam-dies, tamdiu) se prononce **tandi**, comme anciennement (*jadis*, **jadi**); lorsque *tandis*, est suivi de *que*, beaucoup de personnes disent *tandiss* que. — Obus, omnibus, quibus, rasibus, rébus, blocus, mordicus, agnus, angélus, carolus, humus, orémus, sinus, cosinus, habeas-corpus, typhus, chorus, humérus, papyrus, virus, sus, Crésus, cubitus, hiatus, lotus, motus, quitus. — Pathos, un *os*, mais des **os** (*o* comme dans *dos*, palet-**o**-t, etc.). — *Us* (prononcez *uss*, dit Bescherelle ; prononcez *û*, dit le dict. général, mais les **us** et coutumes = û **z**-*et* coutumes). L'Académie, écrit Littré, dit qu'il faut prononcer *uss*, même devant une consonne; mais c'est une erreur ajoute-t-il, non seulement contre l'analogie ; voyez *abus* (abusus), mais même contre l'usage. L'Académie, on le voit, voudrait conserver l'ancien usage, *usus* donnant *us* (prononcé *uss* au singulier, prononciation qu'elle étend au pluriel, tandis que le pluriel **usos* (usus) donnait *us* (prononcé *û*) et c'est cette ancienne prononciation du pluriel qui est aujourd'hui acceptée aux deux nombres).

L'adjectif *las* (lassus) se prononce *lâ*, quelques-uns disent encore *lass* (comme au féminin **lasse**).

« *Hélas*, dit Littré, se prononce *hélâ*, quelques-uns disent *hélass*, ceux qui disent *héla*, font la liaison : é-la-**z** il est mort ; prononcez *hélass*, disent Bescherelle et le dict. général.

La double prononciation provient de *lassus*, *lassa*, *las*, *lasse*. Hé ! **las** ! disait un homme ; hé ! **lasse** ! disait une femme. *Hélas*, étant aujourd'hui un mot composé invariable, on prononce encore *héla*, qui vieillit, et *hélass*, aujourd'hui en faveur (1).

---

(1) Et dire que c'est pour une simple différence de prononciation que l'on se traite souvent les uns les autres d'ignorants; gare à l'excommunication pour ceux qui persistent dans l'hérésie.

F. H.

1) *F* tombe entre deux voyelles et devant une consonne, excepté devant *l* et *r*, et il en est de même de *ph* = f :

Bifasius* (bifarius, cf. βιφάσιος), biais ; *refusare*, reuser, **ruser (refuser, f. sav.) ; *gomphus* (γόμφος), gon, **gond** ; **scrofellas* (scrofulas), écrouelles (**scrofules**, f. sav.) ; *antephona*, antiefne, antiene, **antienne** ; *blasphemare*, blasmer, **blâmer** (blasphémer, f. sav.) ; *officina* (atelier, boutique), oisine, uisine, **usine** (officine, f. sav.), germ. *were-wolf* (= homo lupus, homme-loup), **garou** (dans : loup **garou**) ; l'arabe *cifron* (= vide ; ital. *zefro*) a donné **zéro** et **chiffre** (autre forme) ; *Stephanum*, Étienne ; *forfices*, forces ; *sarcophagum* (σαρκοφάγος, propt. : mangeur de chair), *sarqueu* (all. **Sarg**), devenu **cercueil** (sarcophage forme sav.) ; *Radulphum*, Raoul (**Rodolphe**, f. sav.). — *Aedificare*, aegier (disparu, remplacé par **édifier** (f. sav. seule restée) ; **De-foris*, de-ors, devenu de-**h**-ors (*h* pour séparer les syllabes, d'où *fors* (foris ; tout est perdu **fors** l'honneur), devenu **hors**, par analogie (avec de-**hors**). Le germ. *Rolf* a donné **Rou** (Rollon, autre forme) ; *zyzyphum* a donné **jujube** et *colaphus* (κόλαφος) par **colpus*, a donné *coup*.

2) *F* est devenu *ph* dans *orphie* (all. Hornfisch) ; mais *ph*, venu du grec φ, est remplacé par *f*, dans :

Faisan (l'oiseau des bords du *Phase*) ; fantaisie, *fanal*, *fantôme*, (de même racine que *ph*-énomène) ; faséole, fiole, flegme, etc. (écrit aussi, mais rarement, *phlegme*, etc.), *parafe*, abréviation de *paragraphe* ; en latin on trouve déjà *folium* (feuille), *suffero* (souffre), **fagīna* (-gĭna), faïne, faîne ; *fui*, je fui, **fus**, où l'*f* représente le φ grec. — *Graphium* (γραφίον, stylet) a donné graife, grefe, devenu **greffe** ; *girofle* (caryophyllon, *garofolum, v. fr. *gerofle*.

Le φ grec s'est changé en *p* dans *emp(u)ta (= ἔμφυτον), **ente** ; *colapum (col'pum), colaphum (= κόλαφος), colp, **coup**.

Les réformistes demandent que l'on remplace dans tous les mots *ph* par **f** ; c'est ce que demandait déjà Voltaire (*vox clamantis in deserto*), qui écrivait :

Filosofie (ou *philosophie*, comme il vous plaira, disait-il), filosofe, métafisique, historiografe, etc. — Les Italiens écrivent *fisica* (physique), *fisico* (physicien et médecin) ; les Anglais disent aussi *physician*, médecin. En écrivant *fisica*, les Italiens écrivent-ils plus mal que nous, et ne savent-ils pas aussi bien que nous que ce mot vient du grec par le latin ?

Je ne suis pas *physicien* (médecin), disait Louis XI ; le vieux français disait et écrivait : f-**u**-sicien (avec *f* pour *ph*, mais avec *u* représentant l'upsilon grec).

3) L'**f** tombe dans la prononciation des mots suivants ; voir la p. 12, N° 2, et p. 13, N° 4 :

Chef-d'œuvre (**chè**-d'œuvre), *cerf-volant* (*cèr*-volant), *nerf-de-bœuf* (nèr) et au pluriel : les *nèrs* (nerfs), le *bœuf* (beu) gras (bœuf que promenaient autrefois les bouchers) ; quelques-uns disent aussi du *bœu* (bœuf) salé.

4) *H* latin initial disparaissait anciennement dans presque tous les mots français ; l'*h* avait même disparu dans plusieurs mots latins après la période classique ; il a été repris presque partout :

Homo, om ; *hominem*, ome, homme ; *oneur* (honorem), *erbe* (*herba*), *erce*, *erse* (hirpicem), etc. (maintenant : honneur, herbe ; *hers e*(et même *h* devenu aspiré dans ce mot).

5) L'*h* est *muet* dans presque tous les mots venant du latin ou du grec, *aspiré* dans ceux venant des langues germaniques.

L'*h* n'est sans doute devenu *aspiré* dans *héros* qu'à cause du pluriel qui aurait amené : les *z'héros* (zéros) ; on dit l'héroïne, les héroïnes (z'éroïnes), *l'héroïsme* de nos guerriers ; des actions *héroïques* (z'éroïques).

6) A défaut du tréma, que la vieille langue ne connaissait pas, on employait *h* pour séparer les syllabes dans quelques mots :

Tradire* (tradĕre), **trair (deux syllabes), devenu trahir (pour indiquer qu'il ne fallait pas prononcer *trèr*) ; **tradĭtor* (tradĭtor), traître (3 syllabes), *trahitre ;* on trouve même trahistre (**s** non prononcé), maintenant **traître** (tradĭtor), où l'accent sur *i* n'a aucune raison d'être ; **invadire* (-dĕre), envair, enva-**h**-ir ; *quaternum* (4 feuilles), caier, ca-**h**-ier. Si les mots étaient encore à faire, on écrirait, grâce au tréma : *traïr*, *envaïr*, *caïer*. — De même **de-foris* donnait **deors** (*f* tombé), d'où : de-**h**-ors, qui a amené **hors,** remplaçant **fors** (foris).

Du mot *foris* il nous est resté comme composés ou dérivés les plus usités : *Forclore, fourbu, faubourg* (pour *fors bourg, hors* du bourg, de la ville), *faufiler*, *éfaufiler*, *forêt* (bonum * forestum, **hors** du *parc* ; enclos, propriété extérieure contiguë au parc).

7) L'*h* a été placé au commencement de quelques mots pour indiquer que le caractère d'écriture *v*, qui représentait encore à l'époque de Corneille *v* et *u*, devait se lire *u*, et non *v ;* voir la lettre *y*, n° 3) :

Ostrea, vistre (lisez uitre ; l'*s* médial ne se prononçait plus), hvistre, devenu **huître** ; *ostium*, vis (lisez uis), hvis, **huis** (porte ; d'où : **huissier**) ; **olea* (oleum), oile, vile (lisez uile), hvile, **huile** ; *octo*, oit, vit (lisez uitt), hvit, **huit.**

Dans *ieble* (ebulum) devenu **h**-ièble (on écrit aussi yèble), l'*h* (1) a sans doute eu pour raison d'éviter qu'on lût *jèble*, *i* représentant jusqu'à Corneille *i* et *j*) ; dans **h**-aut (altus), dans **h**-urler (vieux fr. *uller* = ululăre, -ri), l'*h* initial doit être dû à l'influence de l'allemand **h**-och, *h*-eulen.

---

(1) Les deux graphies **h**-ièble, **y**-èble, faisaient, toutes deux, on le voit, éviter de lire *jèble*.

L. M. N. R.

Les liquides s'introduisent facilement dans les mots ou en disparaissent avec la même facilité, se transportent (métathèse) d'une place à l'autre ou se remplacent les unes les autres.

1) *R* s'est intercalé, dans :

Funda, fonde (écrit encore ainsi au XVe siècle), f-**r**-onde ; **arcubalista*, arbalète (au XVIe siècle et parfois encore au XVIIe : arbalest-**r**-e), d'où notre mot arbalét-**r**-ier (1) ; **male-habitus*, malade, mais malad-**r**-erie (= léproserie) ; **gaudiola*, gaud-**r**-iole ; le bas latin **regesta* (par **regista*, choses *rapportées*), registre ; **encaustum* (accentuation de ἔγκαυστον), enque, enc-**r**-e (*arrement*, de *atramentum*, a disparu) ; **forticia*, fortece, forte-**r**-esse ; *Certosa*, Chart-**r**-euse ; *scholasticus*, écolât-**r**-e (scolastique, forme mi-savante, *h* disparu) ; *viticula*, veille, v-**r**-ille ; *perdicem*, perd-r-is, **perdrix** ; *cannabim*, chanve, chanv-**r**-e ; **golphus* (κόλπος), golfe et gouff-**r**-e ; *Sabis*, la Samb-**r**-e ; de *patte*, viennent patouiller et pat-**r**-ouiller, pat-**r**-ouille (cf. patauger) ; *villutus*, velous, devenu velou-**r**-s ; *scand'lum* (-dalum) a donné *esclande* (métathèse), escland-**r**-e.

Dans les Lettres de Malherbe je n'ai trouvé *veïours* que deux fois, partout ailleurs il écrit **veloux**.

2) *R* remplace *l*, dans :

Ulmum, olme, **orme** ; *chartula*, chartle, chart-**r**-e, disparu (maintenant **charte** = charta), mais *r* resté dans chart-**r**-ier (= cartularium ; **cartulaire**, f. sav.) ; *pullipedem*, poulpier, pour-**r**-pier ; *glandula*, glandle, glandre, **glande** (*r* tombé) ; *ululare*, uller, hu-**r**-ler ; l'all. *Saebel* (anc. *sabel*), sable, devenu : sab-**r**-e ; *scand(a)lum*, esclande, devenu escland-**r**-e (voir le N° 11).

3) *L* remplace *r*, dans :

Atare, alte-l, **autel** ; *acer-arborem*, aisrarbre, esrarbre, **érable** ; ital. *matrazzo*, mate-**l**-as (arabe *matrah*) ; *Arvernia*, Alvergne, **Auvergne** ; *fragrare*, flairer, et fleurer (sous l'influence populaire de **fleur** ; cf. *fragrant*, *-grance*, rarement employés) ; *frigo) rosum*, frileux ; *peregrinum* pé-**l**-erin ; *paraveredum*, *palafredum, pa-**l**-efroi ; **excharacium* (ex + χαράκιον), écha-**l**-as ; le germ. *kamerlinc* a donné chambe-r-lenc, chambe-**ll**-an ; **bura* (burra), bure (d'où **bureau**, bureter, devenu be-**l**-uter, **bluter** (d'où blutoir, -teau, -terie). On dit ma-**l**-itorne et ma-**r**-itorne, de *Maritornes*, nom de servante d'auberge dans *Don Quichotte*).

4) *R* remplace *n*, dans :

---

(1) Regnier, neveu de Desportes, a dit : « Il portoit l'*arbalestre* ». — Là-dessus, l'irascible Malherbe écrit : « Un auteur qui a fort écrit, dit : *arbalestre*, mais tant pis pour lui, l'usage est pour **arbalète** ». — On sait que Malherbe aimait encore moins le neveu qu'il n'estimait l'oncle comme *poète*.

Ord(i)nem (ord'nem), ord-**r**-e ; *ordinem* (ord'nem) a donné aussi **orne** (d'où ornière = ord(i)naria); *diac(o)num*, diacre; bas-lat. **bodena* (bod'na), bodne, bonne [1], **borne**. — Voir les lettres *D. T.*, n° 9 (groupe *dn*).

R et *l* remplacent assez souvent *n* dans le vieux français, dans le mot *anima* (an'ma) **alme** et **arme** :

Reçoif son **arme** (*Aliscans*); **alme** dans *Rou* : Uns deables l'**alme** seisi (379, 383, 386, 387, 426, 436, 450, 453, 467). Il crient que s'**arme** (son âme) soit *perdue* (*Vie de saint Alexis*, 109, p. 282, éd. G. Paris). T'arme (ton âme) iert (crit, sera) el chiel de goie (joie) coronée (*ibid.*, 151, p. 283).

5) Et *n* remplace *r*, dans :

Rancura* (rancorem), rancu-n**-e (rancœur, rancueur).

6) *R* est tombé, dans :

Varlet (encore employé dans le patois belge; voir un peu plus loin, n° 8), pour vaslet (vassalet diminutif de **vassal**), **valet**; *barbarus* (ital. barbero), **barbe** (dans cheval **barbe**); *barbare* (forme savante). Le h^t all. *firste*, all. *First*, a donné, ferste, festre, **feste** encore employé plusieurs fois chez Garnier (fin du XVIe siècle) puis **faîte**; *herberger* (all. Heer-bergen) est devenu **héberger**, un autre dialecte germ. *kari-berga* (campement d'armée) a donné le provençal a-l-berga d'où : **auberge**; *foris-burgum* fors-bourg devenu faux-bourg, **faubourg**; faufiler (= forsfiler) etc. ; *fer(e)trum*, fertre, **ferte** (long bâton servant à franchir les ruisseaux trop larges, les obstacles) ; *tempora*, temple, **tempe**. L'all. *sauerkraut*, sourcroute, devenu **choucroute**; *contre-rôle*, devenu **contrôle**, *sursum* (susum), **sus** (**sursa* a donné sourse, **source**); *deorsum* (deosum, djosum), **jus** (en bas, à terre; mot disparu); *ex+quadra*, escadre et **escouade** (autre forme); *Christophorus*, Christophe; *Treviros*, Trèves; **currire* (currère), courir (**courre**).

De la forme en *eur*, *eurs*, devenu *eus* (*r* tombé) comme *menteus*, *-teuse*, etc., il nous reste (p. 12, n° 3) :

Un *faucheux* (à côté de **faucheur** ; *violoneux* (-neur, -niste), un *galvaudeux* ; un *piqueux* (dialectal, pour piqueur), un *passeux* (pour passeur). — Voir *monsieur*, *messieurs* (p. 12).

R, sous l'influence sans doute du participe passé en *é*, est tombé aussi dans la prononciation des infinitifs de la première conju-

---

(1) *Bonne*, pour *borne*, est encore employé dans le patois belge : Les *bonnes* (bornes) de m'*pret* (mon pré). De *bonne* vient *abonnement* qui signifie : convention à prix *borné* (c.-à-d. : *limité, fixé d'avance* pour acquitter une dette d'achat de livres, de fournitures, journaux, revues, et même de victuailles).

gaison (1) lorsque les mots sont isolés ou devant une consonne ; mais l'*r* se fait entendre en liaison devant une voyelle :

Aimer à jouer se prononce *aimé r'a joué.*

R ne se fait pas non plus entendre à la fin d'un grand nombre d'adjectifs et de substantifs :

Archer, boulanger, verger, premier, entier, etc.

R final se prononce dans :

Belvéder (-dère), cher, stathouder (pron. statôdèr), fer, enfer, Lucifer, le Niger, hier, fier (adj.), thaler, cuiller (-llère), partner, cutter, éther, frater, Jupiter, Luther, magister, mer, pater, hiver, ver, Kreutzer, Kléber, Oder, Scaliger.

7) *L* est tombé dans :

Clavicula (*cavicula), cheville (**clavicule**, forme savante) ; *calet*, chielt, chiet (qui se serait confondu avec **chiet** = cadit ; *chielt*, *chiet* ont été remplacés par *chaut* ; voir, plus loin, le verbe **chaloir**, **clamac(u)lare* ; (de clamare, crier), chamailler ; clinquant (vieux franç. clinquer, cliquer) ; all. *Klingen*) ; flam, *Klinken*), mais *clincaille*, *-llerie*, *-llier* sont généralement remplacés par *quincaille*, *-llerie*, *-llier* ; claque, -quer (onomatopées) sont de la même famille que *clique*, *cliqueter* ; balneum (par **baneum*), bain ; *digitale*, deel, **dé** (sous l'influence de *datum* (**dé**) ; *gland(u)la*, gland-l-e, grand-r-e, **glande** ; *fil(i)cella*, filcelle, **ficelle** ; **male-tolta*, maletolte, -tote, -tôte (cette dernière graphie est moins usitée) ; *angelum*, angele, *angle* (*e* médial tombé) = anjle (2), **ange** (*l* tombé). Le haut-all. *wimpal* a donné guimple, devenu **guimpe** ; **hoc-illi* a donné *oïl* (resté dans : langue d'**oïl**), devenu ailleurs : **oui** (*l* final tombé comme dans **non-illi*, nenil, nen-n-il, **nenni**, pron. *nani*) ; **amendalum* (amygdalum), amendle, *amande.*

Et *l*, sous l'influence de f-l-ageolet (sorte de flûte), s'est introduit dans *fageolet* (*fabeolum, *fabjolum*, *fajol*, fageol + le diminutif **et**) devenu : f-l-ageolet (le latin classique dit *faseolum* = haricot ; **fabeolum* s'est formé sous l'influence de *faba*, fève).

---

(1) Autrefois l'*r* final de l'infinitif ne se faisait pas entendre non plus dans les verbes de la deuxième conjugaison, ce qui se pratique encore dans plusieurs patois. En Belgique (patois) on dit encore *fini* (-nir), *minti* (mentir), etc., comme *maindji* (manger). Dans quelques verbes de la troisième conjugaison l'*r* ne se prononce pas non plus : *awè* (avoir), mais on dit *vire* (= voir), comme si le mot venait de **vĭdĕre*, vidre, virre, **vire**. — On dit aussi *crainde*, *prinde*, *rinde* pour *craindre*, *prendre*, *rendre*, etc.

A partir du XIIIe siècle *r* final commença à ne plus se faire entendre dans les mots de plusieurs syllabes, mais la prononciation de l'*r* revint, grâce sans doute aux mots latins.

(2) La prononciation « *anjle* » était trop difficile pour que *l* fût conservée. Dans le *Mistère de la Passion* par A. Greban (1450) on ne trouve partout que *angle* pour *anjle* (ange), dans *Rou* : *angre* : herbergier avec les **angres** par amistié.

8) *R* remplace *s*, dans :

Massilia, Ma-**r**-seille ; *vass(a)letum*, va-s-let, va-**r**-let (devenu : valet ; *r* tombé), *ossifraga*, o-**r**-fraie.

Remarque. — La forme *varlet* (restée dans le patois belge) n'est plus usitée en français que dans :

La fête des **varlets** (le dimanche après le 9 octobre, jour de la Saint-Denis).

Pour la disparition de l'*s* ou plutôt son changement en *r*, comparons le latin ter-**s**-a, devenu : ter-**r**-a.

9) Et *s* remplace *r*, dans :

Cathĕdra, chadière (accent porté sur *ĕ*), chaière (*d* tombé entre voyelles), chaire et chaise (le patois belge, pour *chaise*, dit *tché-ière*).

Garnier (fin du XVIe siècle), disait encore :

Je me cuide (cogito, pense) lever de ma **chaire** (= chaise), mais, las ! je me sens retenu par les bras (la *Troade*, 2581-82).

Montaigne dit aussi dans ses *Essais* (III, 181) :

S'eslançant d'une **chaire** (chaise) ou (où) elle estoit assise.

Remarque. — Au XVIe siècle les Parisiens changeaient souvent l'*r* en **s** : *pese*, *mese*, *frese* (père, mère, frère), *chaise* (chaire), **osage** (orage), et l'*s* en **r**. Chez nos dames parisiennes, écrivent les grammairiens de l'époque, on n'entend, dans leurs lamentations que des *Jéru Mazia* pour *Jésus Maria*, ce qui a fait écrire à Marot :

Madame, je vous **raime** (pour vous aime = vou *z'aime*) tant, mais ne le dites pas pourtant, les **musailles** (murailles) ont *derozeilles* (des oreilles).

S a encore remplacé *r* dans :

Dossum* (dorsum), le dos (cf. l'épine do-r**-sale) ; **beryc(u)los* (de *beryllum*, béryl), **bericles** (encore employé en Belgique (patois) pour **lunettes** : il (elle) porte des **bericles**), **besicles** (peut-être sous l'influence de *bis oculi*, deux *yeux*, pour deux *verres*) : de narille (mot disparu) = naricula, sont venus *nasillard*, na-**s**-iller.

On peut encore ici comparer le latin pour l'*s* de na**s**us, devenu *r* dans *naris* (na-**r**-es), **narine**, ou vice versa, na-**r**-es, à côté de na-**s**-us.

10) *R* est remplacé par *f* dans :

Berfredum* (bergen, *protéger*, *Friede*, la paix), be-f**-froi.

11) Il y a métathèse dans les mots suivants :

Scandalum, escandle, esclande, esclandre (**scandale**, f. sav.) ; *berbicem*, berbis (usité dans le patois belge), **brebis** ; **adbiberare*, abevrer, **abreuver** ; *temperare*, tremper (**tempérer**, f. savante ; *tremper* son vin, c'est le *tempérer*). — De *capra*, chievre, **chèvre**, par **capretta* (diminutif), on a **chevrette**[1], et, par comparaison **crevette** (qui saute comme une chevrette) ; *liquiritia*, legrisse, **réglisse** ; *corylum* (par *col'rum), coldre, **coudre** (**coudrier**, *coudraie*, dérivés). Le suedois *eider* + *dun* (duvet) a donné **èdredon**; *pauperpatem*, poverté, **pauvreté** ; *singultum*, sanglot ; *anhelare*, halener, d'où : **haleine** ; **furlonem* (*fur*, voleur), fr-u-lon, devenu fr-**e**-lon ; *Forum Julii*, Fréjus ; *tuberem* (par **tuferem*), trufe, **truffe** ; *paronychium* (propt. : à côté de l'ongle), devenu **panaricium*, **panaris** ; de *bis* + -**tondĕre* (*bis* ayant souvent pris en français une signification péjorative) est venu *bestondre*, puis **bretondre** ; *fimbria*, frenge, **frange**, etc.

12) *N* remplace *l*, dans :

Libellum, n-ivel, **niveau** ; **marg'la* (margula), mar-**l**-e, mar-**n**-e.

13) Et *l*, remplace *n*, dans :

U-*nicornis*, nicorne (aphérèse de *u* initial), **l**-icorne (**licorne**) ; **orphaninus* (orphanus), orfenin, **orphelîn** (*ph* repris inutilement au latin), *animalia* (an'malia), a-**l**-mailles, **aumailles** ; **quadriniönem* (4 cloches), carillon ; *Bo-n-onia*, Bologne et Boulogne ; *intranea* (par *intralia), **entrailles** (on trouve aussi dans le vieux français *entraigne* et *entragne* = intranea) ; *Ruscinionem*, Roussi-ll-on.

14) *L* remplace *g*, dans :

Smaragdum, devenu **smaraldum*, esmeralde, **émeraude** ; **sagmarium* (* salmarium), salmier, saumier, somier, **sommier**.

15) *L*, par le provençal, a pris la place de *d*, dans :

Cica-**d**-a (prov. *cigala*), cigale.

16) Et *d* a pris la place de *l*, dans :

Amylum (ἄμυλον), ami-**d**-on..

17) *N* est tombé en le groupe *mn*, dans :

Domina* (dom'na), dame (*o* devenu **a), *sem* (*i*) *nare*, semer ; *fem* (*i*) *na*, feme, (encore employé dans le patois belge), **fame** (prononciation qui a passé à la graphie **femme** (anciennement prononcé *fan-me*, comme aujourd'hui encore dans certaines localités du sud de la France ; cf. *ancienne*, pron. *anciain-ne*, aussi au sud de la France), etc.

---

(1) *Crevette* est la forme normande (*c* restant devant *a*, au lieu de devenir *ch*) ; comparer *bouquet* (de *bouc*), crustacé un peu plus gros que la **crevette** ; *crevette*, c'est donc la *petite chèvre* ; *bouquet* le *petit bouc*.

18) *N* est tombé aussi devant *s* dans le latin populaire :

Constat (co'stat), coste, couste (1), **coûte** (conste, forme savante) ; *ministerium* (min'sterium, mi'stĕrium), mestier, **métier**, **mistère** (ministère. f. savante ; le mot populaire devrait avoir été *mestieire*, **mestire**) ; **mon'stĕrium*, monasterium ; *mo'sterium), mostier, moustier (au lieu de *mostire*, *moustire*), **moutier** (*s* tombé), monastère (f. sav.), **minus-pretium*, mespris, **mépris** ; *insula* (i's'la), isle, **île** (cf. presqu'île ; **péninsule**, f. sav.), d'où *insulatus* (*isulatus), **isolé** ; **minus-ca(d)entem*, mescheant, **méchant** (cf. un **méchant** cheval, un cheval **méchant**) ; **minus-credentem*, mescreant, **mécréant** ; *mensis* (*mesis), meis, **mois** ; *tensa* (*tesa), teise, **toise** ; *pensum* (*pesum), pois, devenu poi-**d**-s (influence de **pondus**) ; *tonsionem* (*tosionem), toison.

N est encore tombé, dans :

Conventum (*coventum), couvent ; **seior* (senior), sieire, **sire** (seigneur = seniorem) ; *lum(i)naria*, lumière (**luminaire**, f. sav.) ; *sa(n)guinare*, saigner ; (**i** dégagé par *g* ; **n** mouillé), *concha*, coque et conque ; *conchylia*, coquille ; *ranu(n)cula*, g-**renouille**.

Sous l'influence du pluriel, où la consonne finale tombait devant **s**, on *a* :

Cornu, corn, pl. cor-**n**-s, **cors** (*n* tombé), d'où le sing. **cor** (corne = *corna, -*nae) ; *diurnum*, djorn, djourn, devenu *journ*, pl. jour-**n**-s, **jours**, d'où le sing. **jour** ; *carnem*, charn, pl. chars, d'où le sing. *char* (2), devenu : *cher*, **chair**. Même chose dans *fourn* (furnus), **four** ; *hibernum*, hivern, **hiver** ; *enfern* (infernus), enfer ; *verm* (vermis), **ver** ; *torn* (tornus), *tourn*, le **tour**, etc.

Le singulier est partout venu ici du pluriel après la chute de la consonne finale du singulier devant l'*s* du pluriel.

19) *N* s'est, au contraire, introduit, dans :

Joculatorem (jocare, plaisanter, jouer), jo-**n**-gleur ; **pinctor* (pictor), peintre ; **pinctum* (pictum), peint ; **finctum* (fictum), feint ; **infranctum* (infractum), enfraint, devenu enfreint (= *infrinctum) ; *amygdalum*, devenu **amend(a)lum*, amendle, **amande** (amygdale, f. sav.) ; *cucumerem*, concombre ; **cupidietare* (cupidus, cupide), convoiter ; all. *segeln*, sigler, *singler*, devenu **cingler** ; *hasta*, hanste, hante (*s* tombé), **hampe** (autre forme), **gingiberi*, gingembre (voir la lettre *z*).

Un *n* de prononciation s'est introduit, dans :

Inimicus (ou *in-amicus, non-ami), *enemi* (cf. l'ang. **enemy**), devenu en-**n**-emi, **in-odio*, enui, en-**n**-ui ; *non-illi*, nenil, nen-n-il, **nenni**.

---

(1) L'*s* reste ici dans le patois belge : *couster* se prononce **couss-ter** ; *métier*, **méss-ti**, etc.

(2) Le mot est resté dans le patois belge sous la forme *char*, pron. *tchar*, toujours employé là où le français dit : **viande**.

On trouve dans les *Gloses de Cassel*, qui remontent à Charlemagne : In *odio habui*, sens de : j'ai eu des chagrins, des embarras = j'ai pris en *haine*, en *dégoût*, en langage d'aujourd'hui : cela m'a *furieusement ennuyé*, langage souvent renforcé). — Dans le mot *enemi*, où l'*n* était déjà nasal, l'*n* fut redoublé pour mieux marquer encore la nasalité (ain-ne-mi) ; aujourd'hui que *n* n'est plus nasal, il vaudrait mieux écrire *ènemi* (pron. **èn'mi**), mais que diront de cette proposition les amateurs d'orthographe étymologique ? je donne ici en plein dans leur système, rappelant le mot à son origine latine, où *inimicus* n'a qu'un seul **n**. Voudront-ils de cette orthographe ?

Il en est de même dans d'autres mots :

Bone (bonam) ne devrait, dans l'orthographe étymologique, avoir qu'un seul *n* comme je l'écris ici ; or nous écrivons bon-**n**-e ; **poma* (pour pomum) donne *pome* et non pom-**m**-e ; **vĕnunt* (veniunt), *tĕnent*, donnent *viènent*, *tiènent*, et non vien-**n**-ent, tien-**n**-ent.

Aujourd'hui que l'*n* n'est plus nasal dans ces mots, nous devrions écrire partout :

Bone, viènent, tiènent, la miène, etc. ; *paysane*, comme *sultane*, *persane*, etc.

Remarque I. — Dès le XIIe siècle, *o*, libre ou entravé, devint *nasal* devant *m*, *n* : *Nomen*, nom, *bonum*, bon ; *bon'tatem* (bonitatem), bonté), *nom'nare* (nominare), nomer, nommer ; *com'tem* (comitem), comte ; etc. — *A*, entravé, devint également nasal : *an'ma* (anima), anme, ame ; *campum*, champ ; *annum*, *an*, etc. *Chanter* se prononçait *channter* (*a* nasal et *n* se faisant entendre). — *E* devint également nasal devant *m*, *n* + consonne, et *en* se prononçait comme nous prononçons aujourd'hui *in*, *ain*, *ein*, mais au commencement du XIIe siècle, et même à la fin du XIe, il prenait déjà le son de *a* nasal (an) : il *rent* (rend) se prononçait d'abord il *rèn't'*, *rain't'*, puis *ran't'* (dans **ien**, *e* garde jusqu'ici le son nasal : *mien*, *tien*, *sien* = miain, tiain, siain). — Pendant les XIIe et XIIIe siècles, on remplaça *en* par **an** : *patiance* (patience), etc. — *I* (i) et *u* n'ont pris un son nasal devant *m*, *n*, que dans la seconde moitié du XVIe siècle ; *in* ne se prononça même comme nous le faisons aujourd'hui qu'à partir du XVIIIe siècle, et ce ne fut qu'à la fin du XVIIe que *un* prit le son de *eu* nasal. Le son nasal est resté dans *enivrer* (an-ni-vrer, et non *é-nivrer* comme on l'entend souvent en Suisse ; *s'enorgueillir* (s'an-nor-gueu-yir). On a la vieille prononciation dans *un* ami, *un* enfant, *un* homme (**u** nami, **u** nanfan, **u** nhomme), la prononciation avec **eu** nasal dans : *un nami*, *un nanfan*, *un nhomme*.

Voici la remarque que fait Littré au mot *un* :

« *Un* conserve le son *nasal* lorsqu'il est suivi d'un autre mot commençant par une consonne ou par une *h* aspirée : **un** pour cent, **un** hameau ; il conserve le même son, bien que suivi d'une voyelle, s'il ne joue pas le rôle d'article indéfini : *un* et *un* font deux, donnez-moi l'*un* ou l'autre, *un* à *un* ; il se prononce *u-n'*, si, devant une voyelle ou une *h* muette, il joue le rôle

d'article indéfini : **u**'n' ami, **u**-n' homme. Quelques-uns veulent qu'on prononce *eun*, cette prononciation est vicieuse ; d'autres demandent qu'on prononce *un-n* homme (c-à-d. **un n' homme**), en gardant le son nasal, pour distinguer le masculin du féminin ; cette raison n'est pas suffisante contre l'analogie de ces sortes de liaisons (nous ne disons pas, en effet : un *bon n'homme*, mais un *bo n'homme*). *Un* garde le son nasal devant *oui, huit, huitième, onzième :* **un** oui ou un non, **un** huit de pique, **un** onzième. — Il est un cas où *un* prend une demi-aspiration, c'est-à-dire qu'on n'élide pas l'*e* dans **le** : dans 21, le premier chiffre est 2, le second est 1 : mettez **le** un avant le 2, et vous aurez 12 ; remarquez qu'ici on ne peut dire : mettez *un* avant le deux, car cela donnerait 121 ; on ne peut dire non plus : mettez **l'un** ; car, comme il y a deux chiffres, on croirait que c'est *l'un* des deux à volonté, on prononce donc : mettez **le** un avant le *deux*. »

Littré a le plus souvent raison *en principe*, mais la *pratique* (l'usage) n'est pas encore ici avec lui. Au lieu des *quelques-uns* dont il parle, ne faudrait-il pas dire : *l'immense majorité?* On rencontre, il est vrai, de temps à autre, des personnes disant : **u** *n'ami*, **u** *n'enfant* comme **une** enfant (les deux genres se confondant ici, le contexte faisant toujours clairement comprendre si l'on parle d'un *garçon* ou d'une *fille*), mais sur 1 000 personnes on en trouvera certainement 999 qui disent maintenant : *un n'ami*, *un n'enfant* (*un* conservant le son de *eu nasal*) ; on trouve de l'affectation chez ceux qui disent : *u n'ami*, *u n'enfant*, *u n'homme ;* cet usage s'est tellement perdu qu'on est même tout étonné de l'entendre.

La prononciation **mon** ami (mon *n*'ami), **son** *honneur* (son n'honneur), etc , est de l'époque où *on* est devenu nasal, et il en est de même dans : *un n'homme*, *un n'enfant*, etc., d'autres disent : **mo** n'ami, **so** n'honneur; c'est de la vieille époque où l'on ne voulait pas que *on* fût *nasal* devant une voyelle ou une *h* muette.

Remarque II. — Le célèbre grammairien Wailly, dont la grammaire a été recommandée par l'Université de France, écrivait encore, en 1802, tous les mots que nous avons vus plus haut avec un *n*, ce que nous ne pouvons plus faire, mais les réformistes attendent des temps meilleurs.

Dans des mots comme pati-*e*-nt l'*e* représente un *a* nasal ; dans pati-**e**-mment, l'*e* était aussi prononcé autrefois comme *a* nasal (*pa-ciam-man*) ; le mot se prononce maintenant pa-cia-man, et con-**stam**-ment se prononce *con-sta-man*; ard**em**-ment, ar-**da**-man ; sol-*en*-nel (so-**la**-nel), etc.

20) L'article défini *le*, *la*, sous la forme *l'* s'est ajouté au commencement des mots en se soudant aux mots eux-mêmes, dans :

Uvetta* (uva, raisin; grain de raisin), uette, l'uette, **luette (comparaison avec un *grain* de *raisin*); *hĕdera*, iedre, *ierre* (*d* assimilé) l'ierre, **lierre** ;

ingot (mot anglais), l'ingot, **lingot**, *indictum*, endit, l'endit, **lendit**. — **Umbiliculum*, omblil, devenu omb-**r**-il (première dissimilation, *l* devenu **r**), l'ombril, lombril, **n**-ombril (seconde dissimilation; *l* final resté ; *l* initial remplacé par **n**).

Une compréhension erronée du mot a fait disparaître, au contraire, la consonne initiale des mots, dans :

Lazur (mot d'origine persane), l'azur (*l* initial pris pour l'article **le**), **azur** (cf. lazuli, -lite, de même famille, où l'*l* initial est resté). — **Lyncea* (lynx, le lynx) donne *lonce*, l'once, **once**. — *Mea amica*, mamie (le vieux français ne connaissant pas l'apostrophe pour en faire *m'amie* = **ma** amie comme l'amie = **la** amie ; le vieux français n'avait pas encore non plus changé ici *ma* en **mon** : mon amie), *mamie*, mal compris, a amené l'absurde division du mot en : **ma mie**. — *Amour*, étant toujours féminin dans la vieille langue, on disait aussi *mamour* pour *ma amour*, et le mot est resté dans : Faire des **mamours** à quelqu'un.

21) *L* se vocalise devant une consonne :

Alt'rum* (alterum), autre ; *falsus*, fals, faus, **faux ; *illos*, els, eus, **eux** ; **ad-illos*, als, aus, **aux** (écrit souvent **as** dans le vieux français, comme *es*, **ès** = in illis : bachelier **ès**-sciences, ès-lettres = *en les* sciences, *en les* lettres).

Au XIe siècle, *l* reste dans tous ces mots, n'est pas encore vocalisé en **u** :

Altre, fals, els, amirals, chevals, chastels, etc.

Aux XIIe et XIIIe siècles, on ne trouve que l'*s* final après **u** (*l* vocalisé en *u* devant consonne), et souvent *us* est représenté par *x*, qui était, à la fin des mots un simple signe, et non une lettre comme nous l'entendons maintenant :

Faus, eus, amiraus, chevaus, ieus (yeus), Dieus (latin : Deus), fous (follis, folles), mous (mollis, -les), ou **iex** (= ieus), **miex** (mieus, mieux), **Diex** (= Dieus), **chevax** (lisez chevaus), **fox** (lisez fous), **mox** (lisez mous), etc.

Ce n'est que dans la seconde moitié du XIVe siècle et pendant le XVe que l'on reprit l'*u*, tout en conservant encore l'*x* final, qui valait cependant **us** :

Amiraux, chevaux, yeux, eux, les dieux, mieux, etc.

Le XVIe siècle exagéra encore cette graphie erronée en reprenant aussi l'*l* latin, et en écrivant :

Chevaulx, faulx (voir encore *faulx* = falcem, dans les dictionnaires, ainsi que *aulx* (= ails), graphie conservée comme si le mot pouvait jamais se confondre (écrit **aux**), avec l'article contracté *aux* = à les). — Voir, plus haut, les suffixes *aculum* et *ellum*.

L final d'un mot se vocalisait aussi en *u* dans la vieille langue devant un autre mot commençant par une consonne lorsque les deux mots étaient intimement liés (voir la p. 12) :

Chevau-léger, à **vau**-l'eau, **del** (du) papier, **al** (au) père. — A **mal** (mau) chat, **mal** (mau) rat (*mal* = malus, adj., mauvais, méchant).

22) *M* tombe entre deux consonnes après la chute de l'atone :

Dorm'torium* (-mitorium), dortoir; *firm(i)tatem*, ferté (resté dans des noms propres d'endroits); *infirm(i)tatem*, enferté (disparu), on dit maintenant : *fermeté* (mot mi-savant; *e* médial de liaison entre les syllabes), **infirmité est la forme savante.

23) *M* passe à *n* dans :

Mappa, nape, **nappe**; *matta*, nate, **natte**.

24) Et *n* passe à *m*, dans :

Li-**m**-ier, qui vient de *lien* (ligamen; le chien mené à la *laisse*, avec un *lien*), Le mot s'écrivait d'abord *lienier*, puis *liemier*, enfin : **limier**.

25) *M*, *n*, *mm*, *mn*, suivis d'un yod, donnent *j* ou *g* (doux), et la voyelle qui précède *n* devient nasale :

Simium, singe ; *dominionem* (*domnjonem), donjon ; *commeatum*, congiet, **congé** ; *somnium*, songe ; *vindemia*, vendenge, **vendange**.

26) *N* devient mouillé sous l'influence d'un yod :

Linea, ligne ; **vinea*, vigne ; **dignare*(-ri), deigner, **daîgner** ; *signare*, seigner, saigner, **signer** (*i* repris au latin ; forme savante), *montanea*, montagne et aussi **montaigne** dans le vieux français.

Plangimus (*plangomus), n. plaignons (*n* mouillé par l'*i* que dégage *g*) *jungitis* (-*gatis), v. joignez ; *cingitis*, (*-gatis), ceignez ; etc.

Remarque. — Le français, n'ayant pas, comme l'espagnol, de caractère spécial pour exprimer l'*n* mouillé (esp. ñ), avait dû rendre cet *n* par *gn*, ou même par *ign*, ou par *ngn* et c'est ainsi qu'on écrivait le même mot, en le prononçant, quoique différemment écrit, de la même manière. Nous avons encore o-**gn**-on et o-**ign**-on, prononcés tous deux : *ognon* (oñon), et l'on écrivait tie-**gn**-e, vie-**gn**-e (tĕneam, vĕniam) ou tie-**ngn**-e, vie-**ngn**-e. — Champagne, -**paigne**, montagne, -**taigne**. *Besogneux* s'écrivait encore beso-**ign**-eux dans le dict. de l'Acad. fr. en 1835 (l'*i* et le *g* n'étant là que comme signes indiquant que l'*n* était mouillé), et c'est par ce luxe de lettres que l'on prouvait qu'on était bien *éduqué*, que l'on avait été à bonne école.

De l'ancienne prononciation, nous avons conservé :

Po-**ign**-ant, po-**ign**-ard, -der, po-**ign**-e, po-**ign**-ée, -gnet, prononcés : **po**-gnant, -gnar, **po**-gne, -gnée, po-gnet, ce que l'espagnol écrirait simplement *poñant*, etc. ; mais, sous l'influence de la graphie, la prononciation *pwagnant* (poi-gnant, poiñant), **poi**-gne (poiñe) gagne chaque jour de plus en plus, malgré tous les efforts de Littré pour conserver la saine tradition.

Montaigne, jusque dans ces derniers temps, se prononçait comme *montagne* et *Regnard* se prononçait *Renar;* la graphie fait maintenant prononcer : Mont-**ai**-gne, Re-gn-ar.

La vieille et bonne tradition s'est gardée jusqu'ici dans le nom de Philippe de **Champaigne** (pron. *Champagne*), mais le nom du célèbre peintre risque fort d'être bientôt dénaturé comme celui de *Montaigne,* Rostand faisant rimer *Champaigne* avec *peigne.*

Et c'est encore ainsi que la vieille prononciation *envo*-yons, *plo*-yons, *o*-yons (de ouïr), recommandée par Littré, est aussi abandonnée et est remplacée par en **wa**-yons, *plwa*-yons, *wa*-yons.

27) L'*n*, que nous trouvons *mouillé* au milieu des mots que nous avons vus un peu plus haut : *baigner*, *daigner*, *signer*, *témoigner*, etc., devient *nasal* à la fin des mots ou devant une consonne :

Bain, dédain, seing, dessein, dessin, témoin, etc.

Quelques mots prennent des graphies différentes, en prenant alors des significations différentes :

Dessin (sur le papier), *dessein* (dans la tête), *assigner*, assener ; *désigner*, dessiner ; *enseigne*, insigne ; *désigner*, ens-**ei**-gner ; *seing* (forme populaire avec un *g* final superflu, venu des érudits), **signe** (forme savante) ; *signet* se prononce **sinet**.

Remarque. — On ajoutait anciennement un *g* après *n* à la fin des mots, pour mieux indiquer la nasalité :

Tesmoing, loing, soing, etc. : *oing* (unguen), *poing* (pugnus) *seing* (signum), *coing* (fruit) sont maintenant les seuls mots qui s'écrivent de cette manière avec *g* final. — On écrivait *ung* pour **un** (unus).

28) Dans les groupes *ml*, *mr*, *b*, s'est intercalé :

Cum'lare (cumulare), com-**b**-ler ; **cam'ra* (camera), cham-**b**-re ; **crĕm(e)re*, criem-b-re, creindre (analogie), **craindre.**

29) Dans les groupes *lr*, *nr*, c'est un *d* qui s'est introduit. — Dans les groupes *lgr*, *lvr*, *g*, *v*, tombent :

Mol(e)re, mol-**d**-re **moudre** ; fulgur, fol-**d**-re, **foudre** ; *solv(e)re* soldre, **soudre**, *ten'r'habeo* (*tenere-habeo), tenrai, tendrai, t-**ien**-drai, analogie avec *tien*(s) du prés. de l'ind., création populaire) ; même chose dans *ven'r'habeo* (*venire-habeo), venrai, vendrai, v-**ien**-drai.

S. SC. X (= CS OU GS), Z [1].

1) *Sc* (*cs*, métathèse) donne deux *s* au milieu des mots, conservant ainsi à l'*s* le son dur (sourd) de l'*s* latin :

* *Florecsatis* (-scitis), v. flori-**ss**-ez ; * *conocsam* (cognoscam), que je conoisse, connoi-**ss**-e, **connaisse**; * *conoscam* (cognoscam) donnerait *conoiche* (*c* précédé d'une consonne et suivi de *a* donne **ch**); * *benedicso* (benedico), je beneis, **bénis**, * *benedicsomus* (-dicimus), n. béni-ss-ons, etc.; * *malcdicsatis* (-dicitis), v. maudi-**ss**-ez, etc.; *bene(d)icere* donne *beneire*, devenu **bénir**; la forme * *bene(d)iscĕre* (* benedicsere), donnait *beneïstre* (disparu).

2) Un *s* de prononciation s'est aussi introduit dans :

* *De-subtus*, de-**s**-sous, * *de-susum*, de-**s**-sus; *falsa*, false, fause, écrit anciennement parfois *fauce* pour la prononciation, maintenant fau-**s**-se. — Dys-**s**-enterie, depuis 1878, a, au contraire, perdu un *s*, s'écrit maintenant *dysenterie*, *s* gardant, comme dans l'ancienne graphie, le son dur ou sourd : *di-san-t'ri*.

3) *C* remplace *s* dans [2] :

Forcené, pour fors-senné (*foris*, hors + l'all. *Sinn*, sens, raison); *morceau* (* morsellus, *morsus* [3], de **mordre**), d'où : mor-**c**-eler, mor-**c**-ellement, amor-**c**-e, amor-**c**-er (cf. mor-**s**-ure); *sic(e)ra* (* cis(e)ra, sisdre, *sidre*, devenu **cidre** (*s* médial tombé); * *sursa* (sursum, en haut), sourse, **source**; *farsa*, farse, **farce**; all. *segeln*, sigler, singler, **cingler**; *solsequium* (qui *suit le soleil*, se tourne dans sa direction), **souci** (comparer ; tournesol, héliotrope, trois fleurs differentes, mais de même signification); * *salcicia* (sal, sel), sal-cise, sausice, écrit arbitrairement sau-**c**-i-**ss**-e ; *pomum syricum*, poncire ou poncir; ital. *selleri*, céleri; germ. *siuro*, siuron, suiron (métathèse), **ciron**; *adjacens*, aeise, ai-**s**-e.

4) Mais *s* remplace *c* dans un plus grand nombre de mots :

* *Aucellum* (avicellum ; avis), oisel, **oiseau** ; *cingulum*, sengle, **sangle** ; * *cercedula* (querquedula), sarcelle ; *domini-c-ellum*, *-llam*, damoi-s-eau, -selle (donzelle, autre forme), *herpicem*, erce, erse, **herse** ; * *salicetam* (salix, saule), saussaie ; * *pellĭcia* (sous-entendu : vestis ; pellĭcia), peli-c-e, **pelisse** ; * salsi-*cia*, sauci-**sse** ; * *mucire* (-cere), moisir ; * *misticium* (* mixticium), mestis, métis et métisse (-ciam) ; *nocibilis*, nui-**s**-ible ; *licēre*, loi-**s**-ir ; *placēre*, plaisir ; *racemus*, raisin ; *dice(b)am*, di-**s**-ais ; de *de* + *cilium* (cil), viennent de-ss-iller, déciller ; sori-**c**-em, souris ; *perdicem*, perdri-**s**, devenu **perdrix** (*x* de perdix) ; * *junicia* (juvenca), geni-**ss**-e, géni-**ss**-e ; *liquiritia*, lequerice, **réglisse** ; germ. *glitan*, gli-**c**-ier, gli-**ss**-er ; * *hericiare*, heri-c-ier, **hérisser**;

---

(1) Pour les mots où l'*s* final se fait entendre, voir la page 83, et ajoutons *moeurs* (moeurs'), la prononciation *meur* a vieilli.

(2) Remarquons le mot *sauerkraut*, sourcroute (disparu), devenu, sous influence populaire : **choucroute**, *kraut*, herbe, chou, *sauer*, aigre.

(3) *Morsus* a donné **mors**, et *remorsus* remor-**d**-s; tout cela est illogique.

nutritionem, nodreçon, norreçon (*d* assimilé), **nourrisson** (nutrition, forme savante ; remarquons le mot *concret*, *populaire*, à côté du mot *abstrait* à forme savante) ; *pincionem*, pin-ç-on, pin-s-on ; *faciam*, face, **fasse** ; *captiare*, cha-c-ier, cha-ss-er ; Racine, de **terracia*, tire terrace, comme dans le vieux français, et terrasse ; à **celle** fin est devenu : à **seule** fin ; l'ital. *celata* (ciselée), salade (casque) ; **c'en** dessus dessous, **c'en** devant derrière, sont devenus : **sens** dessus dessous, **sens** devant derrière, c.-à-d. *ce* (qui était) *en* (au) *dessus* (est mis en) *dessous*, etc. ; **culi-c-inum* (culex), cou-s-in (*l* tombé).

5) L'*s* médial est tombé dans un certain nombre de mots, mais est le plus souvent remplacé par l'accent circonflexe (surtout à la syllabe tonique) ou par l'accent aigu sur *e* (à la syllabe atone [1]) :

Bestial (adj.) est devenu *bétail* comme substantif ; **besta* (bestia), beste, **bête** [2] ; *lazarum*, lasdre, **ladre** (lazare, f. sav.) ; **hospitaticum* (*hospes*, sous l'influence de *obsidaticum), ostage, **otage** ; *responsum*, *-sam*, respons, -e, répons, -e ; du hollandais *bosch*, bois, sont venus bosquet, bouquet, bocage, etc. ; de *costa*, côte, côté, etc, mais c-o-teau ; *consuetudinem*, costume, coustume, coûtume, **coutume** (cf. habit, habitude) ; **totos dies*, tous jours ; tousjours (XVIe siècle), toûjours (XVIIe et XVIIIe siècles), **toujours** ; même chose dans *plus tost*,, plustost, plûtôt, **plutôt** ; plus part, pluspart, plûpart, **plupart** ; *juxta* (auprès), jouste, joûte, **joute** (**jouxte**, disparu, f. sav.), d'où **jouter** ; vaslet (pour vassalet, **valet** ; *circinus*, cersne, **cerne** ; **muscula* (-lum), la mousle, **moule** (**muscle**, autre forme) ; *musca*, mousche, **mouche** : **festucum* (-cam), festu (encore employé dans le patois belge), **fétu** ; ital. *risposta*, riposte ; **cisera* (sicera), sisdre, cisdre, **cidre** ; *pedestrem*, piestre, **piètre** ; *lusca*, lousche, **louche** ; *sextarium*, sestier, **setier** ; **restivum* (restare, rester, s'arrêter), restif, **rétif** ; **cos're* (consuere), cosdre, cousdre, **coudre** ; *posterula* (issue de derrière), posterle, **poterne** ; *avis tarda*, oustarde, **outarde** (*v* latin vocalisé en **u**) ; *avis-struthio*, ostruche, **autruche** ; **hispidosum*, hisdeux, **hideux** ; **mostarium* (monasterium), moustier, **moutier** (monastère, f. sav.), *ministerium*, mestier, **métier** (ministère, f. sav.).

L'accent qui se trouvait, dans plusieurs participes, sur *u*, est aussi tombé presque partout à la fin du XVIIIe siècle (on le trouve toujours chez Montesquieu) :

Reçû, **reçu** ; *vû*, **vu** ; *pû* (pouvoir), **pu** ; l'accent reste dans *mû* (mouvoir), ce qui est absurde, mais est tombé dans *mue*, **ému** (émouvoir), est resté dans *dû* (devoir), mais tombé dans *due*, *dus*, *dues*, *indu*, *-due*, est resté dans *flûte* (fleûte), mais est tombé dans *chute* (cheûte) ; est resté dans **crûs** (p. déf. de *croître*) ; est tombé dans **crusse** (imp. du subj.), est resté dans

---

(1) Nous avons déjà vu (lettre *E*, n° 6) que la chute dans la prononciation de l'*s* médial était, au XIIIe siècle, un fait accompli qui avait déjà commencé dans le courant du XIIe, mais que cet *s* était resté dans l'écriture jusqu'en 1740, où l'Acad. fr. le remplaça dans son dictionnaire par l'accent circonflexe.

(2) Le patois belge dit : **biesse** (= bestia).

crû (croître), tombé dans **crue** (part. fém. et subst.), et dans **cru** (substantif); etc., etc. — L'accent est resté dans *assidûment* (assidue + ment, d'une manière *assidue*), etc., mais est tombé dans *absolument* (absolue+ment) *éperdument*, *prétendument*, *ambigument*, *résolument*, *irrésolument*, en restant sur *congrûment*, incongrûment, etc. L'accent resté dans remerciement, *remercîment* (contraction), se perd dans *poliment*, autrefois *poliement* (d'une manière *polie*; vol(u)ta, volte, **voûte**, mais *absol(u)ta*, absolte, **absoute** (sans accent); etc., etc.

S final est tombé au participe dans *ris*, *souris*, devenus *ri*, *souri* (rire, sourire), mais est resté dans les substantifs **ris**, **souris** (= le rire, le sourire). — L'*s* est aussi tombé dans **fourmis** (*formicem pour *formica*, qui aurait donné **fourmie**), devenu **fourmi**. La Fontaine écrit : la **fourmis** (*fable II*). Au XVIe siècle Robert Estienne écrit : **un** fourmi ; *s* disparu dans ce mot au cas *régime*, l'*s* n'appartenant, lui semblait-il, mais à tort, qu'au cas *sujet* (nominatif : Li **fourmis** s'adreça à l'aveille (abeille) ; l'aveille (abeille) respondi au **fourmi**.

L'accent circonflexe s'est mis dans certains mots pour indiquer que la voyelle devait se prononcer comme longue en remplacement d'un *s* qui ne se trouve pas cependant dans le latin ; parfois cet accent est inexplicable.

Pallidus, pasle, **pâle** ; *extremus*, extresme, **-trême** ; *supremus*, supresme, **-prême** ; *thronus*, throsne, **trône** (*h* et *s* tombés) ; *catena*, chaisne, **chaîne** ; **traditor*, traïstre (3 syllabes ; on trouve aussi **trahistre**), traistre, **traître** ; *rot(u)lus*, rodle, rolle (*d* assimilé), **rôle** ; *tab(u)la* (*tavla, taula), tole, **tôle** ; *polus*, pole, **pôle** (*o* bref en latin et en grec ; *polus*, πόλος), mais mono-**pole** (sans accent ; oméga ou *o* long en grec ; πωλεῖν, vendre, trafiquer) ; *moles*, mole, **môle** ; *conus*, cone, **cône** ; *idolâtre* a l'accent sur *a* à cause de la vieille forme erronée *idolastre*, avec le suffixe allemand *aster* ; l'*s* ne se trouve ici ni dans le latin ni dans le grec ; cf. *latrie*, idolâtrie ; vieux fr. *idolastre*, devenu : **idolâtre**.

L'*s* latin a aussi disparu dans *conclu* (**conclus**-us), *exclu* (**exclus**-us), mais est resté dans : *inclus*, *perclus*, *reclus* (même racine).

La Fontaine écrivait **exclus** :

Le long dormir est **exclus** de ce lieu (*Contes*, V, p. 356). Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché de se voir **excluse** de cet asile (*Psyché*, II, p. 156).

Racine a dit :

Pourquoi de cette gloire (moi, Néron) **exclus** jusqu'à ce jour ? (*Britannicus*, II, 3, 545). Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je **excluse** ? (*Bajazet*, III, 3, 934). Les femmes n'ont point été **excluses** (V. p. 385 ; *Factum* pour le maréchal de Luxembourg ; même page Racine écrit **conclu** de la même racine que *exclu*).

Garnier (fin du XVIe siècle) dit :

L'armée estoit **excluse** de la mer (*Porcie*, IV, 1483).

Voltaire, dans les *Annales de l'Empire* et dans la *Prude*, écrit également **excluse**, et Casimir Delavigne, en 1821, dit encore dans le *Paria* :

Des biens communs à tous ils m'ont **exclus** (I, 4).

Exclus, -e (exclusus, -sa), c'est la forme savante : *esclus*, *esclusé* étaient la forme populaire ; de là il nous est resté *écluse* (devenu substantif ; *s* tombé).

6) Par contre, l'*s* s'est introduit, par analogie, dans un certain nombre de mots :

Par analogie avec di-c-ebam (**diceam*, *e* tombé), qui donne *diseie*, etc., *dient* (dicunt) est devenu di-**s**-ent ; *die* (dicam), di-**s**-e ; **lĕgomus* (legimus), lei-ions, leions, est devenu li-**s**-ons (même analogie dans *lisais*, *lise*, *lisible*, etc.). — **Coquomus* (coquimus), n. couons, cui-**s**-ons (analogie avec *coxisti*, coisis, **cuisis**). — **Conducomus* (-ducimus), condui-ons, condui-**s**-ons, analogie avec *conducebam*, condui-**s**-ais, **conduisis** (conduxisti) ; même analogie dans tous les verbes en **uire**. Remarquons aussi *fragum*, devenu : *fra-**s**-um, d'où **frasea*, frai-**s**-e (**fraise**).

7) Un *s* final s'est ajouté à la 1re pers. du sing. du présent de l'indicatif (au XIIIe siècle) dans les verbes dont le radical finit par une consonne ; dans ceux dont le radical finit par une voyelle (excepté **e**), l'*s* final ne fut définitivement adopté qu'au XVIIe siècle) :

Je *prens*, *rens*, devenus, sans raison, *prends*, *rends* (je *mens* n'est pas devenu men-**t**-s, ni *peins*, peinds ; *résous*, **résouds**) ; — je bat, **bas** (bats), je tien, **tiens** (etc.). Je *voi* (vois), je *conclut* (conclu), **conclus**. — Je *reçoif*, **reçois**, je meuf, **meus**, je *meur* (**meurs**), je *cue*, *keu*, **cuis**, etc.

Remarque. — Cette *s* finale de la 1re personne serait due, dit Darmesteter, à l'analogie de la seconde (XVIe siècle en France, 1897, p. 236). Dans sa Gram. hist. de 1889 (p. 191) M. L. Clédat dit, de son côté, que l'on explique cette *s* finale « par une influence dialectale ou par une assimilation à la 2e personne ». Dans la grammaire dite de Darmesteter, M. L. Sudre, adoptant l'opinion du célèbre philologue allemand Förster, nous dit que « cette *s* est due a l'analogie avec je *puis* et avec les autres verbes ayant droit à cette *s* finale (p. 128) ». Dans sa nouvelle Gram. historique (1897) M. L. Clédat (p. 191) se rallie aussi à l'opinion de M. Förster et d'autres philologues allemands, mais en se bornant à dire, comme en 1889 « que l'on explique cette *s* par l'analogie des verbes dont le radical se terminait phonetiquement par une **s** » M. F. Brunot, dans sa Gram. hist. (p. 412 ; 1899), se range à la même opinion, en enseignant que l'*s* finale est due à l'analogue de je *puis* dans les verbes comme je romp-**s**, etc., qui n'ont pas droit à cette **s** (1).

(1) C'est donc encore à grand tort que l'on attribue ici à Darmesteter (voir la page 54) une opinion qu'il n'avait pas, et qu'il ne serait pas, du reste, le seul à avoir parmi les philologues français, comme on le voit par ce que nous disons plus haut.

8) L'imparfait et le conditionnel ne prirent l'**s** final qu'au XVIe siècle :

* *Rende* (*b*) *am* (reddebam), rendeie, -doie, -doi ou rendoy (XIVe et XVe siècle), rendois (XVIe, XVIIe, XVIIIe, XIXe jusqu'en 1835). * *Rendere-habe* (*b*) *am*, rendreie, -droie, rendroi ou rendroy, rendrois, **rendrais** (1835). — Je **rendi**, devenu **rendis**, est aussi analogique avec tu rendi-**s** ; etc., etc.

Le peuple a commencé à faire la liaison par analogie avec la 2e personne. et il en fut de même au passé défini (1re conjugaison exceptée, la 1re personne étant trop différente de la seconde (*ai*, **as**) : J'**aimois** à lire (z'à lire) disait le peuple, mais : j'**aimoi** ou **aimoy** ce parent. A la 1re conjugaison (présent de l'indicatif) la liaison ne s'est jamais faite par le peuple, et les lettrés parlent de même. Nous disons : tu *aim*'à marcher, tu *chant*'à ravir, et non tu *aim*' **z'à** marcher, tu chant' **z'à** ravir, tu *commenç*' à radoter, et non tu commenç' **z'à** radoter.

De là, probablement, les nombreux cas où la 2e personne, dans la vieille langue, n'a pas l'*s* final (1re conjugaison), par analogie avec la 1re : *aime*, *chante*, *commence*, au lieu de **aimes**, etc. Dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, les exemples de la 2e personne du présent de l'ind. 1re conjug. sont encore, comme nous l'avons vu, assez nombreux. Dans la poésie (vieille langue, et presque jusqu'à ces derniers temps), on trouve souvent (1re conjug.) la 2e personne sans *s* final. Je trouve dans une des éditions de Lamartine (*Prière d'un enfant à son réveil*) :

On dit que c'est toi qui **fais** naître les petits oiseaux dans les champs, — et qui **donne** (sans **s** final) aux petits enfants — une âme pour te connaître. — Une autre édition dit : et **donnes**, en faisant disparaître le pronom *qui* (1).

9) L'*s* ajouté à l'impératif *va* est dit euphonique dans :

Vas en chercher ; **vas**-y ou **vas** y ; **vas** y voir ton père, **vas** y mettre de l'ordre (le trait d'union n'est plus exigé aujourd'hui entre le verbe et le pronom : viens-tu ou viens tu ?)

---

(1) Un ami très érudit, M. L. de la Droitière, à qui je montrais dernièrement ce passage, préfère la première graphie (qui **donne**) à la seconde (**donnes**), malgré la faute de grammaire. C'est là une licence que les poètes se sont toujours permise et qui n'est pas même étrangère à la vieille prose. Si cette licence n'est plus permise de nos jours (en poésie, bien entendu), il faut en plaindre notre poésie actuelle. La prose, évidemment, ne permet plus ce toi « qui **donne** ».

Quelques grammairiens disent que *va*, suivi de *y* ne prend l'*s* final que lorsque *y* se rapporte à *va*, et non à l'infinitif qui suit. Ainsi Beschereelle écrit : vas-y (va là) voir ton père, mais **va y** mettre bon ordre, tandis que Littré, avec d'autres grammairiens, préfère partout l'*euphonie* et écrit *vas* dans tous les cas devant *en* et *y*. En effet, on peut, dans un cas comme dans l'autre, rendre les deux phrases par :

Va *là-bas* voir ton père, **va** *là-bas* mettre de l'ordre, ou par : **Va** voir *là* ton père, **va** mettre *là* de l'ordre.

A : **vas** en chercher ; (des fruits), **vas** en cueillir, des grammairiens, comme ils le font pour *y*, préfèrent :

Va en chercher, va **en** cueillir, etc.

Va en chercher, **va** en cueillir, ne sont pas, en effet, plus cacophoniques que : il **va** en chercher, il **va** en cueillir, il **va** en voiture, il **va** à Paris.

Alexandre Dumas (père), dans *Charles VII chez ses grands vassaux*, a préféré l'euphonie à la règle de quelques grammairiens, en écrivant :

Il vient de ce côté, **vas** au devant de lui (II, 5). — Crois-tu avoir assez de leurre ? **Vas** en reprendre.

Une de nos grammaires, publiée en Russie par un de nos meilleurs pédagogues, dit :

Vas au jardin.

On trouve dans le Dict. de Littré :

Vas en savoir des nouvelles ; **vas-y** mettre de l'ordre, **vas-y** donner tes ordres ; **vas-y** prendre mon habit ; **vas-y** voir ton père.

On dit ordinairement :

Saches-en des nouvelles. — Si tu ne veux pas apprendre toute la leçon, **saches-en**, au moins, une partie ; mais : voilà une bonne occasion, **sache** en profiter.
Va examiner les candidats ; **va** auprès de ton père.

Cette divergence entre les écrivains et les grammairiens prouve ici, comme souvent ailleurs, qu'il y a oreille et oreille comme il y a fagots et fagots.

Voici la remarque de Littré ; je la copie textuellement, et l'ai

déjà mentionnée dans ma *Gram.* de 1878-79, 1re partie, p. 189, et dans mon étude sur le verbe (1896, 1re partie, p. 23, n° 2) :

« Lorsque la deuxième personne *va* de l'impératif est suivie de *en* ou de *y*, on l'écrit : **vas** ; **vas** en savoir des nouvelles, **vas**-y, et l'on prononce : *va z'en*, *va z'y*. Des grammairiens ont contesté cet usage ; ils ont dit que que *vas*-y n'était admissible que dans les cas où ce pronom n'est pas immédiatement suivi d'un verbe ; ils veulent bien qu'on écrive : **vas**-y toi-même, **vas**-y pour me faire plaisir, mais ils veulent qu'on écrive :

Vay porter mes livres, **va**y chercher ta mère.

et condamnent par conséquent :

Vas en savoir des nouvelles ; **vas**-y mettre de l'ordre ; etc.

Mais cela est *arbitraire* ; du moment que **vas**-y est bon, comme il n'est fait que pour l'oreille, la règle *euphonique* s'applique à *y* comme à *en*, même suivis d'un infinitif. »

Brachet, dans sa *Nouvelle Grammaire*, dit que *va*, comme les impératifs finissant par **e**, prend un *s* devant un mot commençant par une voyelle (règle donnée, comme on le voit, sans restriction aucune).

D'après cette règle, nous pourrions donc dire :

Vas en France ; **vas** à Paris ; **vas** au jardin ; **vas** en poste ; **vas** examiner tes candidats ; **vas**-y mettre bon ordre (Brachet va peut-être un peu loin, mais le condamnera qui voudra).

Malgré Littré, Brachet et la plupart de nos grammairiens, je crois que la tendance actuelle, sinon en écrivant, est de dire en parlant, et une langue, a dit Gaston Paris, doit être étudiée, avant tout, comme *langue parlée* (la langue *parlée* doit être la norme de la langue *écrite*) :

Va en tram, les fiacres sont chers. **Va** en diligence. Si tu tiens à cet objet, **va** en débattre le prix, **va** en causer d'abord avec ton frère. **Va** en cette chapelle prier pour ta mère. (Des fruits), **va** en cueillir tant que tu veux. **Va** y mettre bon ordre; **va** y voir ton père. Si tu veux des poires, **va** en acheter. — **Va** au jardin.

In dubiis libertas; n'accusons pas d'ignorance ceux qui n'ont pas ici notre manière de voir.

Dans des phrases comme : **Saches** en des nouvelles ; (de ces boîtes), **ouvres**-en quelques-unes; voilà des fruits, **offres**-en à ta sœur.

L'*s* dit euphonique est plutôt un *s analogique* avec les verbes finissant par *s* à l'impératif, car *sache-en* (sach'en), *ouvre-en* (ouvr'en), *offre-en* ne sont pas plus cacophoniques que *sachant*, *ouvrant*, *offrant*. On admettra, peut-être aussi, que l'impératif avec *s* final dans ces mots, devant *en*, indique clairement qu'il y est bien question de l'impératif, et non du participe présent.

Dans : Voilà une bonne occasion **sache en** profiter, il est impossible, vu le contexte, que *sache en* puisse se prendre pour *sachant*.

10) *S*, avant ou après les consonnes, se prononce comme *ç* (doux) *s* (dur ou sourd); il se prononce comme *z* entre deux voyelles. Quelques mots font exception à cette double règle :

1°) *S* se prononce comme *z*, dans :

Alsace (Al-zace), Alsacien, balsamique, Bethsabée, Israël; *isthme* se prononce, selon les uns, *izme* et selon d'autres : isme (1), transhumance, -mant, -mer; transiger, transaction, transit, -sitif, -sition, -sitoire, -toirement, transalpin, transatlantique. — Transir, -si, — sissement, de même famille que *transit* (pron. tran-zitt), se prononcent tran-*si* (*s* dur ou sourd = ç).

2°) *S* se prononce cependant comme *ç* (*s* sourd) entre deux voyelles, dans :

Monosyllabe, parasol, préséance, désuétude, polysyllabe, soubresaut, vraisemblable, présupposer, entresol, havresac, Lesage et quelques autres mots.

11) *X*, entre deux voyelles, se changeait en *ss*, mais l'*x* latin a été repris dans beaucoup de mots. A la fin des mots, et devant une consonne, *x* se change en **s**; *x* reste à la forme savante :

Laxare, laisser; *fraxinus*, fraisne, **frêne** ; * *caxanum* (mot gaulois), chaisne, chêne ; *exemplum*, essemple, **exemple** (*x* repris au latin ; f. savante) ; **sexaginta**, soissante (on trouve aussi **soisante**), soixante ; *juxtare*, jouster, joûter, **jouter** ; *sex*, sieis, sis **six** (*x* repris au latin) ; *buxus*, buis ; **axem**, ais ; *exire*, eissir, **issir** (inusité) ; **axilla**, aisselle, mais **axile* (influence de *axiolum*), essieu.

12) L'*s* qui suit l'*x* dans les mots latins a disparu en français, excepté dans les mots à forme savante :

Ex-silium (exilium), exil ; *exsecrare*, exécrer ; *exspirare*, expirer, etc. — *Exsanguis*, exsangue ; — exsuccion, ou exsuction ; exsuder, -dation, — **Exquadra* a donné escadre et escouade.

---

(1) Littré, Bescherelle, le Dict. général donnent *iss-me* ; ce doit donc être là la prononciation généralement acceptée; *t* ne se fait pas entendre dans le mot ainsi que dans *isthmique*.

13) *X* remplace *s*, sans raison aucune, au pluriel des substantifs en *al, eau, eu*, dans quelques mots en *ail* et en *ou*, à l'indicatif présent (2 premières personnes) dans *faux* (cf. défaus), *vaux*, *veux*, Dans quelques autres mots l'*x* final du nominatif latin a pris la place de l'*s* du vieux français :

Cheval, chevaus, **-vaux** ; chevel, cheveu, -veus, **-veux**, *chou*, chous, **choux** ; vantail, vantaus, **vantaux**. — *Vois* (vocem), **voix** (vox), *nois* (nucem), **noix** (nux), *crois* (crucem), **croix** (crux), *pois* (picem), **poix** (pix) ; *perdris* (perdicem), **perdrix** (perdix). — *Château*, **-teaux**, etc. (exception *landau*, **-daus**).

Dans les adjectifs en *eux*, l'**x** remplace aussi sans raison l'*s* final :

Laborios-us, laborieus, **-rieux** ; fém. laborieus **-e**, *copios*-us, copieus, **copieux** ; etc.

14) *X* se prononce comme **ks** dans *excepté, extrême*, etc.; comme **gz**, dans : *examen*, *exact*, *exemple*, *exil*, *inexorable*, etc. (1) ; comme **z**, dans : *deuxième*, *dixième*, -mement. — *Dizaine* s'écrit avec **z**.

Remarque. — L'*x* équivalant à *cs*, *gs* (devenu *is* dans les mots populaires où *i* est dégagé par *c* et *g*), des mots comme *examen*, *exemple*, *exil*, *exhiber*, *exigu*, *exact*, etc., se sont d'abord prononcés : ek-*sil*, ek-*samen*, ek-*semple*, etc., mais plus tard on fit une distinction entre les mots où *x* du préfixe *ex* est suivi d'une voyelle et ceux où cet *x* est suivi d'une consonne : *excepter*, (ek-septé), *exporter* (eks-porter) etc. ; *exsangue* (eksangue), etc. — *Exhausser* se prononce eg-**zô**-cé, ainsi que ses dérivés, quoique *h* soit aspiré dans *haut*.
Dans *Alexandre*, *Alexis*, *auxiliaire*, *axial*, *axillaire*, *axinite*, *axiome*, *axiomètre*, *axis*, *axonge*, *maxillaire*, *x* se prononce encore comme *ks*.

X se prononce comme *ss*, dans :

Auxerre (Ossèr), Auxerrois, Auxonne, Luxeuil, Bruxelles. — *Béatrix* se prononce *Béatrice* ou *Béatriks*.

X à la fin des mots ne se prononce pas :

Paix, prix, voix, crucifix (pron. -**fi**), houx, toux, flux, reflux.

X final se fait cependant entendre, dans :

Cadix, préfix (cf. cruci-**fix**, même racine), Félix, hélix, phénix, larix, onyx, styx, index, Pollux. — Aix (en Provence), Aix-la-Chapelle. — *Aix* dans **Aix**-les-Bains se prononce *Aix'* ou *Aiss*.

---

(1) *In-ex*-orable est un mot à double préfixe.

15) *Six*, *dix* se prononcent *siz'*, *diz'* devant une voyelle ou une *h* muette ; *sis'*, *dis'* lorsqu'ils sont employés substantivement ou qu'un substantif est sous-entendu ; ils se prononcent *sî*, *dî* devant les consonnes ou une *h* aspirée :

Dix hommes (dî-zhomm), **six** enfants (sî-zanfan) ; le *sis'* le *dis'* du mois (six, dix) ; nous étions *six* (sis'), ils étaient **dis'** (dix) ; il y en a **six, dix** (sis', dis') ; **dix (six)** maisons (dî maisons ; sî maisons).

On dit : le **six** septembre (sis'septembre), le **dix** novembre (dis'novembre) = le six **(de)** septembre, le dix **(de)** novembre ; mais on dit aussi : le **six** (sî) septembre, le *dix* (dî) novembre (abusus saepe fit, cum tempore, usus legitimus).

On dit de même :

sept hommes, **sept** enfants, **neuf** hommes, **neuf** enfants **(sètt** hommes, **sètt** enfants, **neuv'**hommes, **neuv'**enfants) ; il y en avait **sept** (sètt), il y en avait **neuf** (neuf'). Nous étions **sept (neuf)** dans la chambre **(sett, neuf')** ; **sept (neuf)** maisons **(sè, ne)**. Le **sept (neuf)** du mois **(sètt, neuf')** ; le **sept (neuf)** janvier **(sètt, neuf**, ou : **sè** janvier, **ne** janvier). Le **huit** septembre (*uitt* ou *ui* septembre). *Crucifix* se prononce **crucifi** ; **préfix** (*prêfiks*), comme *préfixe* (féminin).

16) *Z* initial avait d'abord le son du grec *dzêta* (=**dz**) ; il prit ensuite le son **dg**, puis celui de *j* ou *g* doux :

Zingiber, gingembre (*m* intercalé) ; *zizyphum*, jujube ; *zelosus*, jelus, jalos, jalous, **jaloux**. — *Zèle* (zelus) et tous les autres mots commençant par *z* sont des mots à forme savante.

17) *Z* est devenu *s* doux (sonore), dans :

Baptizare batiser, devenu **baptiser** (*p* repris au latin) ; une autre forme ancienne disparue était batoi-ier, **batoier** (contraction : baptidiare) ; *gargarizare*, gargariser ; *auctorizare*, devenu **autoridiare*, otreiier, otroiier, devenu **octroyer** (autoriser, forme savante).

18) *Z* représente encore *ts* dans les verbes, comme dans la vieille langue :

Portat(i)s, v. porte-**ts**, porte-**z**, **recipatis* (-pitis), v. receve-**ts**, receve-**z**, etc.

On trouve souvent cependant dans la vieille langue :

Vous **portes** (= portés, -tez), v. **ames** (= amés, devenu aimez).

Enfant, pluriel : enfan-**ts**, écrit anciennement : enfan**z** (*z* = ts), en**fans** (*z* remplacé par *s* à l'imitation de l'immense majorité des autres substantifs finissant par *s* au pluriel) ; la graphie enfan-**ts** n'a été reprise qu'au XIXe siècle, mais quelques Revues, entre

autres la Revue des Deux-Mondes, conservent la vieille orthographe :

Des hommes bienfaisans ; les passans ; des sermens.

Et nous conservons tous la vieille graphie, dans :

Gent, **gens** (et non gents), **tous** (*tottos) au lieu de *touts*. — *Appât* (ancien pluriel appas, *t* tombant devant *s* final), fait maintenant **appâts** et **appas**. Cette dernière forme, employée autrefois par analogie au singulier comme au pluriel, ne se dit plus maintenant qu'au pluriel, et les deux mots, comme les autres doublets, ont pris des significations différentes. — *Repas* (*repastum, qui est l'ancienne forme du pluriel, s'emploie maintenant pour les deux nombres : *un* repas, *des* repas (voir plus loin le verbe **paître**). — Il dort en sûreté sur **un** pareil **appas** (Molière, *Ec. des femmes*, I, 1). Si jamais une flamme eut pour vous **quelque appas** (Corneille, *Sertorius*, III, 4). — Ce blé couvrait d'un lacs (pron. **la**) les menteurs et traîtres **appas** (La Font., *fable* IX, 2; nous écririons maintenant ici **appâts**).

19) *Lazarum* a donné lasre, lasdre (*d* intercalé), **ladre** (*s* tombé); *Lazare* est la forme savante, d'où : **lazarone** (un seul *z* depuis 1878), pl. **lazaroni** (comme en italien), **lazaret**, autre dérivé. **Ladre**, qui signifiait d'abord *lépreux*, a pris le sens d'*avare* ; **lazarone**, qui signifiait également *lépreux*, a pris celui de *mendiant* ; **ladrerie** (hôpital pour les *lépreux* mis sous le patronage de saint *Lazare*, appelé par le peuple saint *Ladre*), a pris le sens d'*avarice sordide*.

20) *Oryza* a donné **riz**.

D. T.

1) *D* et *t* tombent entre voyelles, mais restent après une consonne :

* *Appodiare*, apoi-ier, apoier (contraction), **appuyer** ; * *ridĕre* (-dēre), ridre, rirre (*d* assimilé), *rire* (un *r* tombé ; par analogie, le vieux fr. avait aussi *dirre*, dire) ; *claudĕre*, clodre, clorre, **clore**. — *Maturus*, madur, medur, meür, meur (lisez mur), **mûr** (contraction), *mutare*, muder (*t* médial adouci en *d* au milieu du mot), **muer** ; *permuter* (permutare) est la forme savante ; *natalem*, *nativus*, noël, naïf (**natal**, **natif** ; f. sav.) ; * *terratorium*, (-ritorium), terr-e-oir, **terroir** (territoire, forme savante) ; **sitellum*, sedel, seel (*d* tombé), seeau, **seau** (contraction) ; *patella* (patena, plat ; **patène**, f. savante), padele, paele, poele, **poêle** (1) ; **pedaticum* (pedem, pied), péage.

2) *T* tombait également entre deux consonnes, mais a été souvent repris au latin :

* *Aest'mare* (aestimare), esmer (disparu), **estimer** (f. sav.) ; * *fort(i)mente*, forment (= d'une *manière forte*), **fortement** ; *septimana*, semaine (*p* et *t*

(1) *Poêle*, f. (ustensile de cuisine) est resté à la forme *paëlle*, *païelle* dans le patois belge.

tombés = *septem* + *mane*, sept matins) ; *pertica*, perche ; *plat(a)num*, pladene, pla(d)ne, plane (**platane**, f. savante).

3) A la fin des mots, *t* tombe ordinairement après les voyelles, excepté dans quelques mots à forme savante en *atum*, *utum* ; **t** reste après les consonnes :

Abbatem, abe, abbé ; *portatum*, porté ; *statum*, esté, **été** (participe ; **état**, subst., forme savante), *certificatum*, certifié, **-ficat** ; *bonitatem*, bonté ; *scutum*, escut, **écu** ; *tributum*, treüt, treü, remplacé par **tribut** (f. sav.) ; **receputum*, receü, receu (lisez reçu), reçû, **reçu**, etc. ; *institut*, *statut* sont des formes savantes (terminaison *utum*). — *Subitum* a donné **subi** (participe), **subit** (adjectif) ; *suffectum*, sufli, mais *confectum*, **confit** ; *dictum*, dit ; etc.

4) Au XIIe siècle, *t* final tombait au passé défini après *i* et *u*, (à la fin du XIe après *a* et *e*), mais il fut bientôt repris après *i*, *u*.

Il *vendi*, vendit ; il *fu*, fut ; etc., etc.

Comparons ici quelques mots dans lesquels *ct* latin est resté en français avec d'autres où *t* final est seul resté :

Abjectum, abject ; aspect (1), respect, suspect, infect, intellect, correct, direct (forme savante venant de mots latins en *ectus*, *ectum* ; cf. dreit, **droit** ; forme populaire = *d'rectum*, *directum*) ; effet (effectus), préfet, jet, objet, projet, rejet, sujet, surjet, trajet (venant également de mots en *ectus*, *ectum*). — Le bas all. *fracht* a donné **fret**, et *wacht*, guait, devenu **guet** ; *exact* (exact') est encore prononcé *erg-za* par plusieurs personnes.

Le *c*, dans les mots qui précèdent venus du latin, n'a disparu dans quelques-uns qu'en 1740 à la suite de la plainte des femmes qui s'étaient adressées à l'Académie française pour lui demander des simplifications orthographiques, entre autres dans les mots où l'on ne prononçait pas le **c**. Malheureusement les dames ne parlèrent pas des mots comme *aspect*, *respect*, *suspect*, etc., dont la prononciation était encore alors douteuse (2), ce qui a maintenu une double graphie (**et**, **ect**) comme parfois ailleurs ; je je-**tt**-e, j'achè-**t**-e ; j'appe-**ll**-**e**, je pèle, je cè-**l**-e ; *nuement*, nûment ; *remerciement*, -cîment, *gaiement*, gaîment, etc. ; je payerai, paierai, paîrai, etc.

---

(1) En liaison, c'est le *c*, et non *t*, qui se fait entendre, dans : un *aspect* agreable (aspè k'agréable). Le Dict. général prononce *aspè* (lorsque le mot est isolé ou suivi d'une consonne), mais *respek'* (respè, dit-il, a vieilli) : le *respect* humain (respè k'humain), *suspect* (suspekt'). Voilà trois mots de même famille (vieux lat. *specere*, en composition *spicere* ; cf. *spec*-tare, = σκέπτομαι), qui se prononcent de *trois* manières différentes.

(2) La prononciation est ici restée douteuse jusqu'à nos jours dans plusieurs de ces mots.

Les mots en *ect* sont des mots à forme savante, *ectum* donnant *ieit*, *iit* (chute de l'*e* médial), **it** (contraction); *lectum*, lieit, **lit**; *despectum*, despieit, despit, **dépit**; *respectum*, respieit, respit, **répit** (respect, forme sav.); *d'rectum* (directum) a donné dreit, **droit** (direct, forme savante), *bene(d)ictum*, beneeit, *beneit*, devenu **benêt** et **benoît**. *Bénit* (autre forme *béni*) s'est formé par analogie de *fenit*, devenu **fini**, etc. La forme *béni* s'emploie comme participe, *bénit* est presque toujours adjectif : du pain **bénit**, de l'eau **bénite**. L'Académie dit cependant, mais à tort : Ces drapeaux ont été **bénits** par le clergé (*action* soufferte). Il en est autrement dans : Ces drapeaux que vous voyez sont **bénits** par le clergé (*état*; verbe *être* suivi d'un participe-adjectif (ce n'est pas là le verbe passif *être béni* dans un moment donné). On remarque facilement la différence entre l'*action soufferte* et l'état dans : Les drapeaux **sont bénis** en ce moment (par le clergé), (le clergé les **bénit**), et ces drapeaux sont **bénits** par le clergé; le clergé ne les *bénit* plus, ils ont été **bénis** dans le passé). Les écrivains sont ici loin d'être d'accord avec l'Académie; voir les exemples donnés dans mon étude sur le verbe (1896), 1re partie, p. 65).

5) *sitim* a donné **soit**, devenu **soif**, dû, peut-être, à l'analogie avec **boif** (= bĭbo); la forme **soit** (prononcé **swè**) reste dans le patois belge (voir plus loin, le verbe *boire*).

6) *T* est tombé à la 2e personne du singulier du passé défini, *s* devant finir le mot comme caractérisant toujours la deuxième personne.

Amasti, amast, **aimas**; *fini(vi)sti*, fenist, **finis**; **recepusti* (-pisti), receust, receüs, recûs, **reçus**.

Dans les participes le *t* final du masculin est tombé par analogie du féminin, où le *d* médial est d'abord tombé entre deux voyelles :

Amatum, amet, *amatam*, ame-**d**-e (*t* adouci en *d* entre voyelles), amee (*d* tombé), **aimée**; *finitum*, fenit, *finitam*, fenide, fenie, devenu : **finie**; **perdutum*, perdut, *perduta*, perdude, **perdue**, etc., d'où : *aimé*, *fini*, *perdu*, etc.

Les dérivés viennent des anciens participes ayant le *t* final :

Abolit (**-li**), aboli-**t**-ion; *définit* (**-ni**), défini-**t**-ion; *punit* (**-ni**), puni-**t**-ion; *absolut* (**-lu**), absolu-**t**-ion; *révolut* (**-lu**), révolu-**t**-ion; *comparut* (**ru**), comparu-**t**-ion.

7) Dans le groupe **dr**, **tr**, *d*, *t* tombent ou s'assimilent :

Hedera, iedre, ierre (*d* assimilé), l'ierre, **lierre** (article *le* agglutiné) ; **ridĕre* (-dēre), *ridre*. rire, **rire** ; *claudĕre*, clodre, clorre, **clore** (un *r* tombé en 1798) ; *tonitru*, toneidre (accent porté sur *i* latin), tonneirre, **-noire** (encore employé dans le patois belge), **tonnerre** (*oi* prononcé d'abord par le peuple comme **e** dans beaucoup de mots) ; **potere-habeo*, podrai, porrrai, **pourrai** ; **nutrire-habeo*, nodrai, norrai (disparu, *nourrirai* a été fait sur *nourrir*, comme *finire-habeo*, *finrai*, est devenu *finirai* d'après **finir**). — *Patrem*, *matrem*, *fratrem*, pedre, medre, fredre, devenus (*d* tombé) : **père**, **mère**, **frère** ; *putrire*, pudrir, porrir, **pourrir**.

8) Dans le groupe **tl**, *t* a disparu :

Carot'lare* (*corotulare ; cum + rota, rotare), crodler, croller, **crouler ; *induct'lia* (inductilia), endouille, **andouille** ; **spat'la* (spathula), espadle, espalle, **épaule** (spatule, forme mi-savante ; *h* disparu) ; *rot'lum* (rotulum), rodle, rolle, rôle ; — *sit'la* (situla), par **sicla*, a donne **seille**.

9) Le groupe *tn* devient *dn*, où le *d* a pris un son sifflant (voir le groupe *dn*, lettres *L. M. N. R.*), dans :

Rhodanum (*Rod'num, *Rodznum), le *Rosne*, le Rhône (*h* repris au latin).

Dans le groupe **dn**, *d* tombe, dans :

Ordinem (ord'nem), orne, d'où **ornière** (= ord'naria), **ordinaire** (ordinaria), forme savante ; *incudinem* (incudem), enc-**l**-ume.

Dans le même groupe *d* est resté, et *n* est remplacé par **r**, dans :

Ord'nem (ordinem), ord-**n**-e, ord-**r**-e.

D s'assimile dans :

Bod'na* (*bodena), bodne, **bonne, et *bonne* est devenu bo-**r**-ne (voir les lettres *L. M. N. R.*).

10) *Ti* (tj ; t+yod), qui avait reçu de bonne heure, au milieu des mots, le son *ts*, a pris ordinairement, en français, le son **s** (sourd), rendu par *ss* ou par *ç* (doux), ou celui de *s* doux (sonore) :

Bibitionem, qui aurait dû donner *besson*, a donné b-**oi**-sson (analogie avec b-**oi**-re) ; *captiare*, chacier, **chasser** ; **suctiare*, sucier, **sucer** (*initier*, *balbutier* sont des mots à forme savante) ; **altiare* (altus, haut), haucier, **hausser** ; *exaltiare*, essaucier, **exaucer**, *exhausser* (sens différent ; **exalter** = exaltare, forme savante) ; — *otiosum* a donné oiseux (**oisif** s'est formé d'après **vif** = vivus) ; **glitia* (de glis, glitis, latin du temps de l'empire), gleise, gloise, **glaise** ; **acutiare*, aiguisier, **aiguiser** ; *pretiare*, preisier, prisier, **priser** ; *pretial*, il prieise, **prise** ; *rationem*, raison (**ration**, forme savante), *sationem*, saison ; etc.

11) *Sti* (stj) devient *ss* au milieu des mots, *s* à la fin :

Angustia, angoi-**ss**-e ; **frustiare* (frustum, morceau), froissier, **froisser** ; *ostium*, ois, uis, **huis**, (porte ; voir la lettre *h*, N° 7), d'où **huissier** = *ostiarius* ; **ostiaire** (f. savante).

Remarque I. — La syllabe *tion* se prononce *sion*, excepté dans les verbes et dans les substantifs après *s* et *x* :

Des *portions* (-sion), n. portions (-tion) ; des *exceptions* (-sion), n. exceptions (-tion) ; — nous *initions* (-sion), n. *balbutions* (-sion) font exception dans toute la conjugaison ; — des *intentions* (-sion), n. intentions (un procès) ; des *inventions* (-sion), n. inventions (-tion) ; des *affections* (sion), n. affections (-tion) ; des *injections* (sion), n. injections (-tion) ; des *inspections* (sion), n. inspections (-tion), etc., etc. — Bastion (-tion), mixtion, question, gestion, immixtion , combustion, congestion, digestion, indigestion, suggestion.

Les mots finissant par *ation* s'écrivent tous avec un *t*, excepté *passion*, *compassion* (deux *s* comme en latin).

Remarque II. — La syllabe *tie* se prononce **sie**, excepté dans le verbe *châtier*, où *t* garde partout le son **t** ; le son *t* se conserve aussi après les consonnes :

Il châtie, n. châtions, etc. ; une apprentie, la garantie, une hostie, etc.

Remarque III. — *Thie* se prononce partout *tie* (et non *sie*), excepté dans *Chrestomathie*, que l'Académie, contrairement à toute bonne règle, fait prononcer : *Krestoma*-**ci**, et, chose très étrange, le Dict. général prononce aussi Krestoma-**si**. Littré et Bescherelle, en donnant *Kresma-ti*, sont dans le vrai.

12) *T* se prononce comme *ç* ou comme *s* (dur, sourd ; est, par conséquent, assibilé), dans :

Patient (pacian) et les dérivés ; nicotiane, Béotien (-ciain), Dioclétien, Domitien, etc. (noms propres en *tien*), Miltiade, pénitentiaire (mots en *tiaire*), martial, etc. ; Actium (-siomm), Latium (-siomm).

Remarque pratique. — Sur 12 adjectifs finissant par le son *siel*, *ciel*, 8 s'écrivent par **tiel**, 4 par **ciel** (artificiel, officiel, préjudiciel, superficiel). — Sur 35 adjectifs finissant par le son *sieu*, *cieu*, 25 s'écrivent par **cieux**, 9 par **tieux** (ambitieux, captieux, contentieux, dévotieux, facétieux, factieux, minutieux, séditieux, superstitieux) ; un seul s'écrit avec deux **s** : *chassieux* (de **chassie**).

13) Dans les mots en *tié*, *tier*, *t* conserve le son qui lui est propre (excepté *initier*, *balbutier* dans toute leur conjugaison : ini-**cier**, etc., balbu-**cier**, etc. :

Châtier, amitié (inimitié), moitié, pitié, etc.

Parmi ceux qui finissent par le son **cié**, **sié**, **ci-é**, 25 s'écrivent par *cier* : Apprécier, associer, officier, remercier, scier, etc. 30 s'écrivent par **sier**; ils viennent de primitifs finissant par *s* ou **se** :

Bourse, **-sier** ; *caisse*, **-ssier**, coulisse, **-ssier** ; huis, **huissier** ; dépens,-e, **-sier**, **-sière** ; dos, **dossier**, *tapis*, **-pissier**. — *Pâtissier* est formé sur *pâtisser* = *pasticiare, pasticier, pâtisser et sur *pâtis* se rapportant à *paître* (*pasticium ; champ où on laisse *paître* les troupeaux).

14) A la fin des mots *ti* (tj, prononcé *ts*, puis **s**) devient **s** ou **z** :

Prĕtio, prieis, pris, **prise** ; *prĕtium*, prieis, pris, devenu, sans raison, **prix** cf. **mépris** = minus-pretium) ; *palatium*, palais, **cuminitio* (initium, commencement), comenz, devenu **commence**, analogie avec tu *commences*, (*cuminitias), *annuntio*, anonz, **annonce**, comme : tu **annonces** ; **capitium* (caput, tête), chevez, devenu **chevet**; **abantio*, j'avanz, avance, comme tu avances (mais sans l'*s* final de la 2e personne dans les mots qui précèdent).

15) *Cti* (ctj) donne *ç* ou *ss*, mais sans que *c* dans *cti* dégage un *i* (yod) comme on le trouve dans *sti* (voir le nº 11) :

Lectionem, leçon (ang. **lesson**); *suctionem*, suçon (terme concret; **succion**, terme abstrait, forme mi-savante); **suctiare*, sucier, sucer; *tractiare* tracier, **tracer**, **d'rectiare*, **directiare*), drecier, **dresser**; *factionem*, façon (**faction**, forme savante); **arcionem* (arcus, arc), arçon; le bas-latin *pincionem* a donné *pinçon*, devenu **pinson**.

16) Le groupe *dc* donne *z* :

Undecem*, onze; **d(u)odecem*, douze; **tredecem*, trèze, écrit arbitrairement **treize (comme si l'*e* était long et libre). — *Rad'cina* (radicina) a donné **racine**; **mand'care* (par *mand'gare*; manducare), mangier, **-ger**; **mendīcare* (ī long), mendiier, **mendier**.

17) Dans le groupe **di** (dj), *d* tomba de bonne heure dans le gallo-roman, et le yod forma d'abord diphtongue avec la voyelle précédente pour ne plus représenter ensuite que le son d'une simple voyelle :

Badium, bai, *radius*, rais; *radium*, *rai*, qui, avec le suffixe *on*, a donné *rai-on*, devenu **rayon** (*y* pour éviter l'hiatus); **in-odio*, enui, **ennui** (un *n* de prononciation; son nasal de *an* dans *en*); *modium*, moi, mui, **muid** (*d* repris au latin), **ad* + *podium*, apoi, **appui**.

18) *N* est tombé dans le groupe *ndia* (ndja) :

Burgun'ia (-gundia), Bourgogne; *verecun(d)ia*, vergogne, **rotun(d)iare*, rodognier, roognier (*d* tombé), roogner, **rogner** (contraction); *grogner* répond à un fictif **grundiare*; le latin *grunnire* donnait *gronir* dans le vieux français (le mot a disparu).

Dans le groupe *ct*, *c* devient un **i** :

Lactuca, laitue; *factum*, fait; *fructum*, fruit; *dirēctum* (d'rectum), dreit. droit. — *Despectum*, despieit, **despit**, **dépit**; *confectum*, confieit, confit, etc. (*e* medial tombé et contraction (voir plus haut, n° 10), *respectum*, respieit, respit, **répit** (respect, forme savante).

19) *D*, à la fin des mots, se change en *t*, suivant la règle :

Fidem, foit, foi (*t* tombé), *nidum*, nit, ni, **nid** (*d* repris au latin), *nodus*, neut, neu, **nœud** (*o* et *d* repris au latin), *nudum*, nut, nu, **nud** (XVIe siècle), **nu** (*d* retombé); *vadum*, guet, **gué**. — *Sitim*, soit, devenu : **soif**.

20) *T*, venu de *d*, reste après une consonne dans :

De-unde*, dont : *subinde*, souvent ; *mag'dem* (magidem), **mait, écrit le plus souvent **maie** (= *mag'da, * magida) ; mais *t* est tombé dans *inde*, ent, **en** (pronom et adverbe pronominal).

Dans beaucoup de mots, la consonne *douce* primitive a été reprise par analogie avec les dérivés (voir la p. 13, n° 1) :

Grandis, grant, **grand** (influence de grande, -dir, etc.); *calidum* (cal'dum), chaut, **chaud** (chaude, échauder), *fundum*, font, **fond** (fonder, -dement, etc.), *frig'dum* (frigidum), froit, **froid** (froide, -deur) ; *pedem*, piet, **pié** (t tombé), **pied** (pié-d-estal, pédestre) ; de **piet**, nous avons piéton, piétiner, piètre ; de **pié** (1) : pion, péon, péage (*i* tombé à la syllabe atone) ; *rotundum*, redont, reont (*d* tombé entre voyelles), **ront** (contraction), **rond** (ronde, -deur, arrondir, etc.). — Villon (XVe siècle) écrit encore **pié** : Il (le temps) de ma jeunesse ne s'en est allé a (à) **pié** ne (ni) a (à) cheval (*Gd Testament*, I, XXII, 173-174). *Quando* donnait **quant**, comme *quantum*, **quant**. Le premier est devenu : *quand*, mais, en liaison, c'est encore *t* que l'on entend : *Quand* on viendra (*kan t'on viendra*).

Reticulum, réticule, devenu par confusion populaire, ridicule (petit sac de dame fermant à coulisse, en filet ou en tissu de soie) : cf. **réseuil** (retiolum), réseau (changement de suffixe ; **résille** (forme féminine).

On n'est pas toujours obligé d'observer la liaison dans le *langage courant*. On dit très bien, sans liaison (mais il y a des liaisons qu'il faut nécessairement faire) :

Un *long* hiver, le *sang* humain, un sang *impur* (sans liaison dans ces expressions ; *san k'impur* resté dans la chanson) ; un *aspè* (aspect) odieux).

L'usage seul, un long usage de la langue apprend à faire la liaison, et l'on peut dire que la manière de s'exprimer (emploi ou omission de la liaison) diffère souvent d'une personne à l'autre ; il y a beaucoup d'affectation dans l'usage fréquent des liaisons. Il y a des cas où la liaison doit néeessairement se faire, mais quels sont *tous ces cas*, et où *s'arrêtent-ils ?* C'est ce qu'il est impossible de

déterminer. Un orateur lira ou parlera tout autrement devant un auditoire qu'il ne le fait chez lui ou avec ses amis ; un sociétaire de la Comédie française n'aura non plus avec les siens ou avec ses amis la prononciation *modèle* qu'il a puisée au Conservatoire, qu'il gardera sur la scène, mais qu'il aura soin, en partant, de laisser sur les planches.

MÉTATHÈSE

Nous avons vu dans les pages qui précèdent que les consonnes comme les voyelles sont sujettes à changer de place dans les mots ; ces *transpositions* de lettres s'appellent *métathèses* en grammaire. Les exemples qui suivent rappelleront des mots qui ont déjà été donnés plus haut (1).

Vervecem, berbis, brebis (par *berbīcem) ; *adbiberare*, abevrer, abeuvrer, ab-**r**-euver ; *eiderdun*, édredon ; fimb-**r**-ia, f-r-ange ; *Forum* Julii, Fréjus ; *formaticum* (caseum), fromage ; fu-**r**-lonem (fur, voleur), frelon ; *paupertatem*, poverté, pauv-**r**-eté ; *pro* (*por), pour ; *torculum*, t-reuil (= * troculum), *temperare*, t-r-emper(**tempérer**) ; *turbulare*, t-roubler, **cresco* (cresco), je crois, croîs (accent inutile), * *pacso* (pascor), je pais, **conocso* (cognosco), conois, connois, **connais** ; esp. *mosquito* (musca, mouche), moustique ; *s-icera* (*c-i-s-era), cisdre, cidre ; *scintilla*, é-**t**-incelle ; * *medolla* (* me-olla), meole, moele, **moelle** ; *sebum*, siuf, **suif** ; *judaeum*, jiuu, fém. *jiuue*, *jiuve* (**u** changé en v), *juive* (métathèse), d'où le masculin **juif**.

APHÉRÈSE

L'aphérèse (ἀφαίρεσις) consiste dans le (*retranchement*) d'une lettre ou d'une syllabe au commencement d'un mot :

Apo-theca (ital. *bottega* ; esp. et prov. *bottica*), boutique (= ἀποθήκη), *hemicrania*, (ἡμικρανία ; ἡμι, demi + κρανίον, crâne), migraine ; **spasmare* (σπασμός, spasmus ; σπάειν, tirer), pâmer (cf. **spasme**), **hac-hora*, aore, ore, **or** ; *ptisana* (πτισάνη, πτίσσειν, piler, broyer), tisane ; πταρνική (devenu *arnica* dans le latin des botanistes), arnica ; *asperella* (asper, âpre), asprelle, devenu : **prêle** ; *unicornis* (l'animal à une corne), nicorne, **licorne** (dissimilation), — **(Ec)ce-iste*, cest, **cet** (*s* tombé) et **ce** (adj. démonst.) ; **(ec)ce-ista* (istos, istas), ceste, **cette**, **ces** ; **ecce-illui*, icelui, **celui**, fém. icelle, **celle**, pl. iceux, **ceux**, fém. icelles, **celles** ; **(ec)ce-hoc*, ceo, ço, **ce** (pron. démonst. ; *(il)lui*, lui ; *(il)lam*, *(il)lam*, *(il)los*, *(il)las*, le, la, les (article et pron.

(1) On trouvera en lisant mon opuscule que je me répète assez souvent, mais je dirai comme excuse, avec le célèbre Babinet, à qui l'on adressait le même reproche, que la repétition est une des plus belles figures de rhétorique.

personnel) ; (*il*)*lorum*, leur. Mea *amica*, mamie (pour m'amie), ma **mie** ; (bom)bagine (mot ital.), basin (cf. βόμβυξ, soie) ; **viscomalva* (ibiscomalva, guimauve; *liquiritia* (γλυκύῤῥιζα), réglisse *adamantem* (*diamantem), diamant (**aimant**, autre forme) ; *oryza* (ὄρυζα), riz, (av)*unculus*, oncle ; (coc)*cinella*, senelle (cochenille, coccinelle); *lazur* (mot d'origine persane), azur (cf. lazulite, lapis-lazuli) ; **glĭrem* (glīrem), loir ; **blada* (moisson ; pour ablata ; **bladum* pour ablatum), blé. — Ego, jeo, **je** ; (*cc*)*ce-intus*, ceens, **céans** ; (*il*)*lac-intus*, leens, **léans** ; *ticket* (mot anglais francisé) est une corruption de **étiquette** ; **agustum* (augustum), **août** (août ; **auguste**, forme savante) ; *homo* (hominem), on (homme ; cf. l'all. *man* et Mann) ; (*h*)*ordeum*, orge ; (*h*)*orridum*, ord, d'où **ordure**, etc. ; **hoc-illi*, oïl et oui ; *psalmum*, salme, **saume** (disparu ; psaume, *p* repris au latin ; ψάλμος) ; germ. *alesina* (alêne de cordonnier ; ital. *lesina*, les compagnons *de l'alêne*, formant une société d'avares qui raccommodaient eux-mêmes leurs souliers), **lésine** (le mot a pris le sens d'**avarice**) : l'arabe *narandz* a donné *arange*, devenu **orange**, (sous l'influence de sa couleur d'**or**), et **oronge** (sorte de champignon), (*cu*)*culla*, coule (cagoule, cuculle, autres formes) ; *griotte* est pour *agriote* (de **aigre**, cerise **aigre**) ; *stannum* (confondu avec *stagnum*) a donné *étain* et **taint** (ce dernier sous l'influence de **teindre**, **teint**). — L'all. *Haubitze* a donné obus ; *Hornfisch*, orphie : ἰσχιαδικός, (sciaticus), sciatique, *(*es*)*sere-habeo*, estrai (disparu), et **serai** ; à + garder (= regarder) a donné **ardez**, dans : **ardez** (regardez) le museau ; *lyncea* (lynx) donne *lonce*, devenu **once** (*l* initial pris erronément pour l'article défini **le**) ; etc.

Dans le corps des mots toute une syllabe est tombée, dans :

Of(*fi*)*cina* (atelier), devenu *ocina*, oisine, uisine, **usine** ; εἴδωλον + λατρεία (service mercenaire, adoration, culte de **latrie**) donne *idolo-latrie*, devenu *idolâtrie* (l'accent dans ce mot et dans *idolâtre* vient du vieux français **idolastre**, où le suffixe a été pris pour le suffixe *aster*) ; μόνος, seul + νομή, (division) donne *mono-nome*, devenu **monôme**, et, par analogie, ont été faits : *binôme*, trinôme, polynôme ; *movimentum* (**momentum**), mouvement et **moment** ; *sarmentum*, pour *sarpimentum*, de *sarpĕre*, tailler, a donné **sarment** ; *fermentum*, pour *fervimentum* (de *fervēre*, être chaud, bouillonner) a donné **ferment** ; etc.

PROSTHÈSE

La prosthèse (πρόσθεσις, πρὸς, en avant + θέσις, position ; *apposition*), consiste, au contraire, à ajouter une lettre au *commencement* d'un mot (sans que le sens en soit changé) ; tandis que *aphérèse* se rapporte à ἀφαιρεῖν = en-lever, ôter, retrancher :

*(*l*)*scala* (scala), eschiele, **échelle** ; **i-spiritus* (spiritus), esprit ; **i-studere*, estudier, étudier ; etc. — **Uvetta* (uva, raisin), uette, l'uette (article défini agglutiné dans : **luette**, comparaison avec un grain de raisin), **auriolus* (aurum, or ; l'oiseau aux plumes couleur d'*or*), oriol, l'oriol, loriol, **loriot** (dissimilation de l'*l*) ; *hedera*, iedre, ierre (*d* assimilé), l'ierre, **lierre** ; **umbiliculus*, omblil, omb-**r**-i-**l** (dissimilation), l'ombril, l-ombri-l (article agglutiné : lombril), **n**-ombri-l (seconde dissimilation, *l* initial remplacé par **n**),

ranu(n)cula (rana, raine), **g**-renouille (grenouille) ; κυνάγχη (collier de chien ; κύων, κυνός, chien + ἄγχειν = *angĕre*, serrer, étrangler, tourmenter), esquinancie (**es**-quinancie) ; *amita*, ante (ang. **aunt**), tante (qui vient sans doute de la répétition enfantine an-**t**-e-**ante**, qui a donné *t-ante*, **tante** ; cf. *joujou*, **joujou** ; *fanfan*, enfant), *br-ustulare* (*ustulare, de ustum, *urere*, brûler), brusler, brûler (*br* sous l'influence de l'allemand **br**-ennen), *indictum*, endit, l'endit, **lendit** ; ang. *ingot*, ingot, l'ingot, **lingot** ; *hora*, *heure* (dimin. *heurette*), l'eurette, l'urette, **lurette** (il y a belle **lurette** que cela s'est passé) ; *illa-hora*, l'**ores** (*s* final caractéristique de plusieurs adverbes), **lors** (alors, lorsque) ; *andier* (grand chenet des anciennes cuisines), l'andier, **landier** ; *i(n)s(u)la*, isle, l'Isle, l'**Ile** (*s* tombé), **Lille** ; *orientem*, orient, l'orient, **Lorient** (au XVIIIe siècle on disait encore **l'Orient**) ; *alarme* = à l'arme ! aux armes ! *alerte* (ital. *all'erta* = ad erectum locum, vers, *sur un lieu élevé* d'où l'on peut faire le *guet*), **alerte** ; *dinde* (= d'Inde, de l'Inde) ; l'endemain devenu *lendemain* [= le (jour) en demain], etc.

Villon (XVe siècle), en parlant de *Lille*, ancienne capitale de la Flandre française, écrit :

S'il ne la scet (sait, *ma prière*) qu'il voise (aille) l'apprendre à Douai ou à **l'Isle** en Flandre (*Grand Testament*, I, V, 40). — Villon emploie encore *ante* pour *tante* : A filles de bien, qui ont peres, meres et **antes** (= amitas *am'tas ; *Ballade des Dames de Paris*).

Aux mots qui précèdent on peut encore ajouter :

Le germ. *hnapp* a donné h-**a**-nap (hanap) ; le holland. *Knijf* (prononcez : Kneif), c-**a**-nif (canif) ; l'all. *Schnapphahn*, ch-**e**-napan (chenapan) ; le germ. *Kerbiz* (all. Krebs), **é**-crevisse (écrevisse) ; l'ang. to *drive* (être poussé) avait donné dans le vieux français *driver*, encore employé par d'Aubigné (fin du XVIe siècle et même au XVIIe siècle), devenu **dériver** sous l'influence d'un autre mot *dériver* (derivare, de *de* + *ripa*, rive ; s'éloigner *de la rive* ; voir le magnifique ouvrage de M. **Nyrop**, professeur à l'Université de Copenhague : *Grammaire historique de la langue française*, 1re partie ; Paris, chez Alph. Picard et fils, 1899).

Autres ouvrages consultés :

1) **L. Clédat**, *Nouvelle Gram. historique* (Paris, chez Garnier, 1897).

2) **L. Clédat** *Revue de philologie française* (Paris, chez Mme E. Bouillon, rue Richelieu, 67).

3) **A. Darmesteter**, *Cours de gram. historique* surtout la *Morphologie*, entièrement revue, et même entièrement refaite pour la partie du *verbe*, par M. Léopold Sudre, Paris, Delagrave, 1894).

4) **Ferdinand Baunot**, *Grammaire historique* (Paris, 1899, Masson et Cie, 120, boulevard Saint-Germain).

5) **E. Littré**, *Dictionnaire* (Paris, chez Hachette).

6) **Bescherelle** (*Dict.*, 1887 ; Paris, Garnier frères).

7) **Thomas-Hatzfeld-Darmesteter**, *Dictionnaire général* (Paris, chez Ch. Delagrave 1871-1900).

8) **E. Bourciez,** *Précis historique de la phonétique française* (Paris, chez Klincksieck, 1900).

9) La seconde partie de l'excellent ouvrage, cité plus haut, de M. Nyrop, vient de paraître (une nouvelle édition de la première partie va bientôt être imprimée).

10) *Manuel phonétique du français parlé*, par **Kr. Nyrop** (2e édit. traduite et remaniée par M. E. Philipot; Paris, A. Picard et fils, 1902).

11) Les écrivains du moyen-âge cités dans les exemples.

ROLE DE L'ACCENT LATIN DANS LES VERBES[1]

L'accent latin a joué un grand rôle dans tous les mots de la vieille langue française, mais il a perdu ensuite une grande part de son importance devant l'analogie qui s'y est souvent substituée, et particulièrement dans les dérivés. Les règles que nous allons trouver plus loin quant à la différence entre les radicaux *toniques* dans les verbes et les radicaux *atones* sont, on le sait, également applicables aux autres mots de la langue. Si *a*-mo (*a* tonique libre devant *m*) donne *a*i-m (aim, aime), *planum* donne plain, *manum*, main. — * *Tĕno* (teneo) donne tien(s), *t-*e*-nomus (-nemus), t-*e*-nons ; * *fĕro* (ferio), fier(s), * *feratis* (feritis), ferez, **férez** ; *fĕrum* (adj.) donne fier, et *feritatem*, ferté[2] ; **ad-rĕtro*, donne *ar-rière* (*r*e syllabe initiale du mot, *ad* n'étant qu'un préfixe), mais à côté de arr-**iè**-re nous avons arr-**é**-rages (où la diphtongue disparaît) ; l-**ĕ**-porem donne l-**iè**-vre, à côté de l-**e**-vraut, l-**e**-vrette, l-**é**-vrier. — *Movet* donne il m-*eu*-t ; * *movomus* (-vemus), m-**ou**-vons, et dol-**o**-rem donne doul-**eu**-r, d-*o*-l-*o*-rosum, d-*ou*-l-*ou*-reux ; gl-**o**-ria, gl-**oi**-re (*o* diphtongué sous l'influence du yod), et gl-*o*-rio-sum, gl-*o*-rieux ; b-*o*-vem donne buef, beuf, *bœuf*, mais b-**ou**-vier (dérivé), race b-**o**-vine (autre dérivé), n-*o*-vum, n-*eu*-f, mais *novellum*, n-**o**-vel, n-**ou**-vel, n-**ou**-veau.

---

(1) Je donne ces quelques pages sur le rôle de l'accent latin dans les verbes, non seulement à cause de l'importance que cet accent conserve encore dans la langue, mais aussi de la grande place que la conjugaison des verbes irréguliers occupe dans l'enseignement du français aux élèves des pays étrangers ; c'est une des questions principales sur lesquelles on attire l'attention des professeurs de langue française en Russie.

(2) Voir plus loin (verbe *choir*) un autre mot *ferté*, venant de *firmitatem*.

Mais à côté de ces mots qui suivent les vieilles règles, nous avons arr-**ié**-ré (cf. arr-**é**-rages), au lieu de arr-**é**-ré ; fié-vreux (à côté de f-**é**-brile), au lieu de f-**é**-vreux, qu'exigerait le fictif, * f-*e*-brosum ; fierté a remplacé *ferté* (disparu) ; p-*ié*-ton, p-*ié*-tiner (de p-*ied* = p-ĕ-dem), remplacent p-*é*-ton, p-*é*-tiner (de pie-**t**, ancienne orthographe de pie-**d**), piètre (pedester) ; m-**ie**-lleux au lieu de m-**e**-lleux (me-llosum ; *mĕl* donne m-**ie**-l), el-**ai**-rière, au lieu de cl-**a**-rière) ; bes-oi-gneux, qui n'a été remplacé par be-**so**-gneux que depuis 1835 ; é-t-**oi**-lé, à côté de const-**el**-lé[1]. De poix (picem, pix) on a em-**pe**-ser et em-**pois**-ser qui vieillit ; de poil (pilus) on a p-**e**-lu, resté dans patte-**pelu**, patte-**pelue**, mais remplacé partout ailleurs par **poilu** (poilu), etc. [2]. (Le français dans la dérivation des mots s'écarte de plus en plus de ses vieilles règles).

A partir de la fin du moyen âge le français se mit à unifier les formes de ses verbes en les conjuguant entièrement, soit d'après la forme *accentuée* comme dans *aimer*, *pleurer*, *prier*, etc., soit d'après la forme atone comme *laver*, *clamer*, *parler*, *couvrir*, *ouvrir*, *souffrir*, etc [3].

Deux ou trois verbes seulement sont restés de la première conjugaison comme vestiges de la vieille langue, mais en présentant alors deux conjugaisons parallèles, l'une conservant, à tous les

---

(1) *Etoilé* remplace le vieux français *estelé* ; * stēla (stella), étoile.

(2) Patte-**pelu** est la seule expression qui nous rappelle le **nudus** caput, le **nudus** pedes du latin ; notre **nu**-tête, **nu**-pieds, etc., n'a été qu'un caprice momentané qui aurait dû aboutir à *nutête*, *nupied* (un mot), etc. La vieille langue écrivait **nus** pieds (*nudis pedibus*), représentant un ablatif de manière). Si **nu**-pieds avait représenté le **nudus** pedes du latin, nous aurions dû ou devrions encore écrire : Un homme **nu**-pieds, des h. **nus** pieds, une femme **nue**-pieds, des f. **nues**-pieds. — L'Académie fr. permet d'écrire aujourd'hui : Un homme **nu**-pieds ou **nus**-pieds, une femme **nu**-pieds ou **nus**-pieds. — On dit : **un** (homme) patte-**pelu**, *une* (femme) patte-**pelue**. — Racine écrivait *nupied* (un mot). Voir la Gram. classique de M. Léon Clédat, p. 167, n° 363, et sa Gram. raisonnée, p. 124, n° 249.

(3) C'est donc l'*analogie* qui joue maintenant le rôle principal dans les conjugaisons françaises dites *vivantes* (première conjugaison et deuxième, celle dite des verbes réguliers à formes *inchoatives*, comme *finir*, *finis*, *finiss*-ons, que je *finiss*-e (subj. présent). — *Lavare* donnait l-*a*-ver ; l-*a*-vo, je l-**e**-f, devenu l-**a**-ve (analogie avec l'infinitif), et tout le verbe se conjugue maintenant d'après la forme *atone*. — L-ĕ-vare donne l-**e**-ver ; l-ĕ-vo donnait : je l-**ie**-f, maintenant l-**è**-ve, l'accent grave faisant ouvert l'*e* de la syllabe tonique, qui se maintient, contre la vieille règle, au futur et au conditionnel : l-**è**-verai, l-**è**-verais, etc.

temps, le radical *accentué* ; l'autre, le radical *atone* : ainsi *plier* [analogie avec *prier*, lui-même analogique avec je *pli*(e)], garde partout le radical accentué **pli** [analogique avec *pri* (prie) = *prĕco (-cor), priei, prii, pri, **prie**], tandis que la forme parallèle *ploy*-er, qui vient de pl-ĭ-carè, plei-ier, ploi-ier, ploier (contraction), plus tard *ployer* (*y* pour éviter l'hiatus) garde dans toute la conjugaison le radical atone (ploi, ploy). Même chose dans *lier* (*allier*), également analogique avec *prier*, et gardant partout la syllabe *accentuée* modelée sur *pri*, tandis que *aloyer* (à + *loyer*, disparu) conserve dans toute la conjugaison la syllabe *atone* **loi** (loy), venant de l-ĭ-gare, l-ei-ier, loi-ier, loier (contraction), **loyer** (disparu ; cf. *ployer*). De *aloyer* est venu le subst. *aloi*. On a donc, pour ces deux verbes : je *plie*, etc., je *ploie*, etc. (1) ; je *lie* (j'allie), etc., j'*aloie*, etc.

A ces verbes on pourrait comparer, quoique ne venant pas d'un infinitif latin, mais du substantif *char* (carrum), *charrier* et *charroyer*, le premier donnant : je *charrie*, etc., le second : je *charroie*, etc. Le latin vulgaire **carricare*, par **cargare*, donnait charg-*ier*, devenu *charger* (c'est comme une troisième forme de charr-*ier*, charr-*oyer*) ; *carguer*, qui vient du provençal *cargar* (= *cargare), en est comme une quatrième forme.

Prĕcare* (-ri) donnait prei-ier, proi-ier, proier (contraction), plus tard **pri-er, analogie avec **prĕco* (-cor), priei, prii, *pri* (contraction), **prie** ; **precomus* (-camur), n. prei-ions, proiions, *proi*-ons (contraction), plus tard *pri*-ons (analogie, et tout le verbe conserve le radical accentué **pri**). L-ĭ-gare donne lei-ier, loi-ier, loier, *loyer* (disparu) et l-ĭ-go donne je l-oi (l-**oi**-e) ; de même *plicare* donne plei-ier, ploi-ier, *ploier* (contraction), devenu *ployer* ; pl-ĭ-co donne : je *ploi* (ploie). Ces deux verbes, qui devraient, dans toute leur conjugaison, avoir partout je *loie*, n. loyons, etc., je *ploie*, n. ployons, etc., ont reçu une double conjugaison : 1° dans je *ploie*, etc., j'*aloie* ; 2° dans je *plie*, je *lie* (j'*allie*) par analogie avec je *prie*, etc. — Pl-*o*-rare (*o* protonique) donnait pl-*o*-rer, pl-**ou**-rer ; pl-*o*-ro (*o* accentué) donne : je *pleur*

(1) Voici des exemples de *necare* (noyer) se confondant avec *negare* (noyer, devenu **nier**) :

Fus (feu) ne le peut ardoir n'eiwe (ni eau) **noier** (necare ; *Aiol*, 474). — Caitis (chétif) sui d'autre terre, nel quier **noier** (negare, nier ; *Ibid.*, 979). Conquis m'avez, nel puis **noiier** (negare ; *Erec*, 6010).

(**pleure**) ; sous l'influence de je pl-**eu**-re, pl-**ou**-rer est devenu : pl-**eu**-rer (1).

Pr-*o*-bare donne pr-*o*-ver, pr-**ou**-ver ; pr-*o*-bo donne : je pr-**eu**-f (preuve) ; *preuf* est devenu **prouve** (sous l'influence de pr-*ou*-ver).

Pourquoi *pleurer* a-t-il partout la syllabe tonique *pleur*, et *prouver*, la syllabe atone *prouv* ; pourquoi *prier* n'a-t-il qu'une seule conjugaison : je *prie*, etc., tandis que *plier* et *lier* en ont deux : je *plie*, ploie ; je *lie* (allie), *aloie* ? c'est là un fait qui ne peut s'expliquer.

Operare* (-ri) donne *ouvrer* (*o* latin protonique) ; **opero* (-ror), j'uevre, euvre, devenus : **oeuvre. De ces deux formes à radical atone (*ouvr*) et à radical accentué (*oeuvr*), nous avons : j'*ouvre* et j'**oeuvre** (ouvrer, œuvrer = *travailler*).

Les autres verbes des conjugaisons dites *vivantes* ne conservent plus nulle part de formes doubles, à l'exception peut-être encore de *envoyer* et de *dîner*, *déjeuner*, et de quelques verbes qui ont à la syllabe accentuée un *è* ouvert, conservé parfois au futur et au conditionnel (2) : l-**e**-ver, je l-**è**-ve, l-**è**-verai, -rais ; m-**e**-ner, je m-**è**-ne, m-**è**-nerai, -rais ; mais c-**é**-der, je c-**è**-de, c-**é**-derai, -rais ; prot-**é**-ger, je prot-**è**-ge, -t-**é**-gerai, -rais, etc. (les réformistes demandent, comme le faisait déjà Littré, que l'on écrive : c-**è**-de, c-**è**-derai, c-**è**-derais, etc.)

---

(1) On trouve dans les grammaires historiques : *Lavo*, je lef, n. lavons (= *lavomus), *lĕvo*, je lief, n. levons (= *levomus), *j'aim* (amo), n. amons (= *amomus), **colo*, je cuel (keul), n. coulons (= *colomus) ; *adjuto*, aiut, *n. aidons (adj(u)tomus) ; **parolo*, je parol(e), n. parlons (*par(o)lomus, *rationo*, je raison(e), n. raisnons (= *rati(o)nomus ; *appodiv*, j'apui(e), n. apoyons (*appo(d)iomus) ; **prĕco*, je pri(e), **precomus* (n. preyons, proyons), **omus* venant de *sumus* (= *s-**ŏmus**).

(2) La double consonne, conservée malheureusement et à grand tort jusqu'ici, rend aussi l'*e* ouvert : j'app-**e**-lle, app-**e**-llerai, -rais, etc. ; je j-**e**-tte, j-**e**-tterai, -rais, etc. ; ils tien-**n**-ent, vien-**n**-ent ; la mien-ne, la tien-ne, la sienne ; ils pren-**n**-ent, etc. Les réformistes demandent que l'on écrive : je *jète*, jèterai, -rais, etc., comme ach-**è**-te, -terai, -rais, j'app-**è**-le, -lerai, -lerais, etc., comme je g-**è**-le, g-**è**-lerai, -rais. — Ils demandent aussi avec raison que l'on écrive : ils *prènent*, *tiènent*, *viènent*, la *miène*, la *tiène*, la *siène* (une seule consonne là où la double consonne ne se fait pas entendre). L'Académie française fait la sourde oreille, mais les réformistes espèrent voir bientôt arriver des jours meilleurs.

Le peuple qui dit tout aussi bien : *je l'ach'l'rai* que *j'l'ach'trai* ou *j'l'achè-t'rai* ; je *le j'trai* que je *l'jètrai*, réussira peut-être à s'imposer ici un jour comme il s'est souvent imposé ailleurs. Il y aurait alors tout au moins une différence de prononciation, sinon d'orthographe, entre *céd(e)rai* (= céd'rai), et *j'achtrai* (achèterai).

Remarque. — Dans les verbes comme *céder*, *protéger*, l'*e*, antépénultième dans : c-**é**-derai, -rais, prot-**é**-gerai, -rais, est prononcé *fermé* à Paris, dit M. le professeur L. Sudre, par l'immense majorité des hommes lettrés et de la bonne société, est prononcé comme *è* ouvert, assure M. L. Clédat, professeur-doyen à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon [1]. Nous pouvons donc admettre l'une ou l'autre prononciation sans avoir à critiquer celle du voisin si elle n'est pas d'accord avec la nôtre. L'*e* pénultième de céd-**e**-rai, ne se faisant pas sentir en parlant dans *cé-d'rai*, *protéj'rai* (protégerai), la prononciation par *é* fermé se justifie parfaitement. Les autres, escomptant que tôt ou tard l'*é* fermé sera changé en *è* ouvert (c-**è**-derai), et, par analogie avec c-**è**-de, mettent leur prononciation d'accord avec la graphie qu'ils attendent dans un prochain avenir [2]. D'ailleurs, comme le dit très bien M. Emmanuel Philipot, professeur à l'Université de Rennes, les mots ont parfois deux ou trois prononciations aussi bonnes l'une que l'autre, et tels mots qui se prononçaient, il y a dix ans, de telle manière, se prononcent tout autrement aujourd'hui. Ailleurs MM. Nyrop et Philipot écrivent que les sons *fermés* prennent partout l'avantage sur les sons *ouverts*, même à l'imparfait de l'indicatif (j'av-*ais*, j'é-*tais*), *ais* ne restant ouvert dans les verbes qu'au conditionnel pour distinguer ce dernier temps du futur. Consultons nos dictionnaires (Littré, Bescherelle, le Dict. général de Thomas-Hatzfeld-Darmesteter, auxquels on pourrait ajouter M. L. Sudre), nous verrons que ce qui était vrai hier ne l'est plus toujours aujourd'hui ; voici quelques exemples :

Avril. — Le mot, dit Littré, se prononce *avrill* (*ll* mouillés), *avril'* (*l* sec), *avri* ; d'après l'Académie avec *l* mouillé Le *Dict. général* prononce *avril'* (*l* sec) ; il faut, dit-il, remonter jusqu'au XVIIe siècle pour trouver la prononciation *avri*.

— *Échec* (échèk'), des échecs (échèk', et la liaison se fait avec *k* : des *échek'inattendus*), mais comme terme de jeu on dit : des *échè* (Littré). des *éché* (Bescherelle), des *échèk'* (Dict. général) ; jouer aux *échèk'*, la prononcia-

---

(1) Disons, en changeant un peu le mot de Pascal : vérité en-deçà de la Loire, erreur au-delà, ou vice-versa.

(2) Il faut aller jusqu'à prot-**é**-ger pour savoir que l'Académie française emploierait l'accent **aigu** dans c-**é**-derai, esp-**é**-rerai, etc.

Dans son grand Dictionnaire historique, commencé en 1858 et qui ne sera pas fini, dit-on, avant 300 ans, tant elle est lente dans son travail, l'Académie écrit *abrégerai*, *accéderai*, *accélérerai*. L'orthographe qu'elle donne à *protégerai* en 1878 prouve encore qu'elle écrirait de même : *céderai*, *-rais*, etc.

tion *échè* a vieilli, dit le Dictionnaire général. — *Girouette* (pron. gi-rou-ètt ; Littré ; ji-rwètt ; en poésie, ji-rou-ètt ; Dict. général).

Moeurs. — Prononcez *meur*, dit Littré ; plusieurs commencent à prononcer *meurss*, ce n'est pas une bonne prononciation ; prononcez *meurs'*, dit le Dict. général, *meur* a vieilli. — **Aspect** ; prononcez *aspè* (Littré) ; mais il y en a, dit-il, qui prononcent *aspeck'* ; *aspè* (D. g.). — **Respect** ; *respè*, Littré, mais il y en a qui prononcent *respek'* ; prononcez *respek'*, *respè* a vieilli (D. g.). — **Suspect** ; suspè ou *suspeckt'*, la prononciation est mal établie au masculin (Littré) ; prononcez *suspeckt'* (D. g.). — **Fils** ; prononcez *fl* ; beaucoup de personnes disent *fiss*, c'est une très mauvaise prononciation (Littré) ; prononcez *fiss*, *fi* a vieilli (D. g.) ; à Paris nous prononçons *fiss*, disait F. Sarcey.

— Dans *envoyer* (*inviare, *in* + *via*, mettre *en voie*, en chemin), le futur *envoierai*, encore souvent employé au XVIIe siècle (on trouve aussi *envoirai*), n'est devenu *enverrai* que grâce au changement de prononciation de **oi** (*wè* chez les lettrés au XVIIe siècle ; *wa*, plus tard), devenu *è* chez le peuple comme l'était déjà devenue celle de la terminaison *ois* (= **è**) de l'imparfait de l'indicatif et du conditionnel : av-**ois**, aur-**ois**, (av-**è**, aur-**è**), aim-**ois**, aimer-**ois** (= aim-**è** aime-**rè**), etc. Les grammairiens condamnèrent longtemps la prononciation de *oi* par *è*, mais, dès 1768, ils commencent à la noter comme se généralisant parmi les lettrés, et, sous l'influence du futur de *voir* (v**er**-rai), on écrivit env-*err*-ai, en rendant ici *oi* par *e*, au lieu de *ai* comme dans d'autres mots. Les deux verbes *voir* et *envoyer* présentent, en effet, souvent le même son dans leurs formes : je *voi*(*s*), j'envoi(e), n. *voy*-ons, en-*voy*-ons, etc. ; je *voy*-ais, en-*voy*-ais, etc. ; que je *voie*, en-*voie*, etc. ; d'où j'env-**e**-rrai (au lieu de env-**ai**-rai), comme je v-**e**-rrai, etc.

Remarque I. — Cette prononciation *wè* (pour **oi**), plus tard *wa*, amena une différence de graphie entre certains mots, le son *è* étant rendu par **ais** (*w* disparaissant), et **oi** (wè, wa) restant *oi* : Français Franç-*ois* ; *Hollandais*, Bruxellois ; *Anglais*, Genevois, etc. La prononciation *ais* (= **è**) se maintient à l'imparfait et au conditionnel, tout en continuant à s'écrire par *ois*, *oit*, *oient*. Ce ne fut qu'en 1835 que l'Académie finit par accepter la graphie *ais*, *ait*, *aient*, conseillée par Voltaire, mais déjà recommandée avant lui par d'autres grammairiens (voir la p. 28).

Remarque II. — Dans les verbes en *oyer*, auxquels on peut ajouter *ouïr* (audire) et d'autres mots, Littré nous dit qu'il ne faut pas prononcer en-*wa*-yons, en-*wa*-yez, en-*wa*-yais, etc., mais

en-*vo*-yons, en-*vo*-yez, en-*vo*-yais, etc. ; *wa*-yons, etc. (oyons), mais *o*-yons. Littré a raison en principe, la syllabe atone ne devant pas théoriquement se diphtonguer, mais la pratique n'est pas avec lui. Littré prononce aussi **jo**-yau (joyau), **tu**-yau (tuyau), **fo**-yer (foyer), mais en faisant remarquer, pour ce dernier mot, que quelques-uns prononcent **foi**-ié (fwa-yé).

**Disjejunare* (quitter le jeûne, cesser de jeûner ; cf. l'angl. *breakfast*, déjeuner) a donné aussi deux verbes différents d'après les formes *toniques* ou *atones*. Le mot est composé de *dis*, marquant *séparation* et de *jejunare*, jeüner, juner, devenu : *jeûner* ; *jejunum* désigne l'homme *à jeun* ; *jejunium* a donné jeüne, *jeûne*. — Déjeuner, c'est *rompre le jeûne*.

Disjejūno* (accent tonique sur *u*) a donné je *desjëun*, *desjeun*, ou *desjun*, puis desjune, enfin **déjeune ; **disjejunas*, desjeünes, -junes, **déjeunes**, etc. ; *disjejunomus* (accent sur *o* ; la voyelle du radical devient atone), n. disnons, **dînons** ; *disjejunatis*, v. disniez, **dînez** ; **disjejunant*, il desjeünent, desjunent, **déjeunent**. De la forme accentuée, nous avons : je **déjeune**, etc ; de la forme atone : je **dîne**, etc., chacune des deux formes ayant maintenant sa conjugaison entière ; *jeûner* a gardé l'accent circonflexe, qui est tombé dans *déjeuner*.

Les deux mots avaient autrefois la même signification de *rompre le jeûne*, (se) mettre *hors de jeûne*, *cesser* d'être *à jeun*. Les hommes d'armes, chez Froissart, *disnent*, ou plutôt *se disnent* (se mettent hors de jeûne) de grand matin avant une bataille. Les chevaliers du comte de Hainaut ne quittent l'Angleterre, après avoir rempli leur mission, que lorsqu'ils *se furent bien disnés* ou qu'après *avoir esté bien disnés* (avoir été mis hors de jeûne).

Voici *dîner* employé encore avec *être*, mais déjà avec la signification que nous lui donnons maintenant, dans :

Ilz (les chanoines) firent faire leur cuisine ordinaire chascun chez soy, de peur d'**estre** mal **disnez** (Bonaventure des Periers, le *Cymbalum mundi*, *Nouvelle*, III, le *Chantre*, p. 15).

Et voici un second exemple qui a à peu près le même sens :

En toute feste en a (il y en a) de mal **disnez** (Marot, 5, 92).

Dans le premier exemple, les chanoines craignaient de trouver *mauvaise chère* chez le chantre ; dans celui-ci il s'agit de per-

sonnes qui ne sont pas toujours *rassasiées* comme elles voudraient, ou ne trouvent pas la *bonne chère* à laquelle elles s'attendaient.

Dans la vieille langue, c'est le plus souvent la forme pronominale *se disner* que l'on trouve chez les écrivains.

* **Aller** est un verbe anomal qui sort tout à fait des règles ordinaires. Il est composé de verbes différents : *vado*, je vet (autre forme **vois**, analogique avec j'*estois* (= *stao, sto), qui s'est écrit, dès l'origine de la langue avec *s* final. *Vet*, *vois*, ont été remplacés par *vais* et par *vas*, cette dernière forme ne se rencontrant plus guère que dans la bourgeoisie, mais encore employée couramment par le peuple. On trouve encore souvent je *vas* chez G. Sand et chez les écrivains de la première moitié du XIXe siècle.

La forme *aller* est due très probablement à celle du participe *allé* (analogie), rapporté à *allatum* (af-fero), *allé*, d'où **aller**. — Je *vais* répond à *vado* (analogie, pour la graphie, avec *fais*, *plais*, *tais*, etc.); j'*irai* = ire-habeo (propt : j'*ai à aller*, mais idée d'*obligation* tout à fait disparue). — Voir plus loin le verbe **aller**.

CONJUGAISONS MORTES (1)

Deux des conjugaisons, dites mortes (seconde, dite irrégulière, et la 3e en *oir*) contiennent encore un petit nombre de verbes qui ont conservé deux radicaux (accentué, atone), mais il est devenu impossible de déterminer, d'après les formes latines, quels sont les verbes qui auront les *deux* radicaux, quels sont ceux qui n'en auront qu'*un seul*, parce que, comme nous l'avons vu plus haut, la langue a unifié les formes dans presque tous les verbes (voir mon étude sur le verbe, 1896, 1re partie, pp. 48). La 3e conjugaison, même les verbes *dits réguliers* se conjuguant sur *recevoir*, changent tous leur radical en certains *temps*. *Re* n'étant qu'un préfixe

(1) Au lieu de distinguer les conjugaisons par la dénomination de *vivantes* (la 1re et la 2e, celle des verbes dits réguliers, comme *finir*, etc.) et de *mortes* (la 2e, dite irrégulière comme *mentir*, etc., la 3e en *oir* et la 4e en *re*), il vaudrait mieux, selon moi, les nommer conjugaisons *productives* ou *improductives*. Les conjugaisons, *dites mortes*, vivent parfaitement ; la 2e conjugaison, dite régulière (finir, etc.), est plus nombreuse, il est vrai, mais reste maintenant à peu près aussi stationnaire que les conjugaisons dites *mortes* ; la première est seule vraiment *vivante*, ou mieux *productive*, le nombre des *dérivés* ou des *composés* augmentant ici tous les jours.

dans *re-ccvoir* (re-eĭpere ; re+*capĕre*, prendre), la syllabe initiale (radicale) est atone dans *cev*, tonique dans *çoi* (re-*çoi*-s), qui devient *çoiv*, dans re-**çoiv**-ent).

Dans *reçu* (re-çu, re-**ç**-u), où l'*e* de rec-**e**-u a disparu (* rece-(p)utum, * receütum), *c* est la seule lettre qui reste du radical. Même chose dans *dev*-oir, *doi*-s, *doiv*-ent, *d*-ù (pour de-u), et dans *vidēre*, vedeir, veeir (*d* tombé), ve-oir (deux syllabes), *veoir* (une syllabe ; cf. *seoir*), **voir** (*c* tombé sous l'influence de **voi**-s = * *vĭdo*, -deo). Dans *voi*(s) nous avons le radical *tonique* ; dans **ve**-rrai, l'ancien radical *atone* **ve** ; dans **v**-u (pour *veü* = * vi(d)u-tum), **v** est la seule lettre qui reste du radical, et il en est de même dans **v**-oir.

E (ĕ) BREF, OUVERT, TONIQUE LIBRE.

E bref (*ĕ*), tonique libre, devient **ie** ; *e* protonique reste *e*, ou devient *é* (qu-e-rir, acqu-**é**-rir) : * **Acquĕro** (ou * acquaero ; acquiro) donne acqu-**ie**-r(s), *quĕ* ou *quae* (1), syllabe initiale tonique libre ; *ac* pour *ad*, préfixe) ; * *acquaeromus* (acquirimus), n. aquerons, **acquérons**, * *acquaeratis*, v. aquerez, acquérez ; ac-*quaerunt*, ils aquierent, acquièrent. — * *Acquaerere* donnait aquerre, **acquerre**, d'où *acquerrai* (acquaer'r'habeo). La forme *querre* subsiste dans *enquerre*, à côté de *enquérir*, *s'enquérir* (2). Armes à *enquerre* (à vérifier), faire l'**enquerre** (infin. pris substantivement). On dit même : des armes **enquerrées**, comme si l'infinitif était *enquerrer* ; cf. *courre*, de currĕre, d'où **courrai** ; *courir* répond à * *curire* : une chasse à **courre**. — * *Acquaes(i)tum* a donné aquest, devenu **acquêt** ; *conquaes(i)tum*, conquest, **-quêt** ; *-sita*; conqueste, **-quête** ; *acquis*, forme savante, répond à * *acquīsĭtum* ou à une forme *acquesum* sous l'influence du p. défini *acquis* (= acquisivi). — Au subj., à côté de *quiere* (quaeram), on trouve aussi *quierje* (= * quaeriam).

---

(1) *Ae* (ae), tonique libre, donne parfois *ie* comme *e* bref : *caelum*, ciel ; *caepa* (ou *cĕpa*), cieive, **cive** (d'où civet) ; *Graecum*, Grieu (**Grec**, forme savante), *graeca*, grièche, dans pie **grièche** (*Grecque*, forme savante, remplaçant arbitrairement greque, *grèque* de la 1re édition du dict. de l'Acad. fr., 1694) ; *laetam* (joyeuse), liede, liee (*d* tombé entre voyelles), **lie** (chère **lie**) ; *Matthaeum*, Mathieu, etc.

(2) Assez puet **querre** qui **quiert** Paris en Engleterre (*Meraugis*, 3559-60).

— **Ferire** (battre) donne f-**e**-rir, devenu arbitrairement f-**é**-rir, (cf. qu-**e**-rir, aequ-**é**-rir, etc.). — ** Fĕro* (ferio), je fier(s), etc. ; ** feromus*, n. férons ; ** feratis*, v. férez ; ** fĕrunt*, fièrent ; ** fer(i)r(e)-habeo*, ferrai ; *fer(i)r(e)-habebam*, ferreie, -roie, -roi, rois ; *fĕram*, donne que je fière ; au passé défini on trouve *feris* et *ferus*, cette dernière forme depuis longtemps disparue ; ** ferentem*, férant (*ferientem*, ferjant) ; ** ferutum* (analogie avec les participes en **u**) **féru**. Dans la vieille langue, on trouve aussi *fierc* (= ferio), *fierge* (= feriam, subj. présent). Tel **fiert** qui ne tue pas (devise d'une maison seigneuriale).

Cette conjugaison, quoique maintenant disparue, se trouve encore donnée dans nos bons dictionnaires. Il ne reste cependant aujourd'hui de ce verbe que l'expression : *sans coup férir*, et le participe *féru*, devenu adjectif.

— * **As-sĕdere** (assidere) donnait assedeir, asseeir (*d* tombé entre voyelles), as-se-oir (3 syllabes), *asseoir* (2 syllabes). — ** As-sĕdo* donne ass-**ie**-t, assiés, devenu **assieds** (*d* repris sans raison au latin). ** As-sĕdomus*, n. asseons, asse-y-ons (*y* pour éviter l'hiatus), ** assedatis*, v. asseez, asse-**y**-ez ; ** as-sedent*, ils ass-**ie**-ent, devenu **asseyent** (analogie avec as-**sey**-ons, *asseyez*).

Ei(*ey*) du dialecte normand étant devenu *oi*(*oy*) dès le XIIe siècle (Nord et Ile-de-France), as-sey-*ons*, as-*sey*-ez sont devenus aussi as-*soy*-ons, as-*soy*-ez (les deux formes en *ey* et en *oy* subsistent), et de as-*soy*-ons, etc., est venu : j'as-*soi-s*, etc., à côté de j'*assieds*, etc. ; par analogie avec *asseoir* on trouve assez souvent aujourd'hui chez les écrivains et même parmi les Membres de l'Acad. fr., la graphie : j'ass-**e**-ois (asseois), etc. — ** Assedere-habeo* donnait *assedrai*, *asserrai* (*d* assimilé), forme abandonnée, remplacée par la forme populaire as-**sié**-rai, avec la syllabe tonique *sié* du présent de l'indicatif (analogie) comme dans **tien**-drai, **vien**-drai. — Une seconde forme du futur, as-**soi**-rai est venue de l'infinitif en perdant l'*e* de ass-**e**-oir, sous l'influence de as-**soi**-s du présent de l'indicatif (1). La 3e forme *asseerai*, devenue *asseierai* (graphie abandonnée il n'y a pas longtemps), s'écrit maintenant **asseyerai**. — ** Assĕdam* (assideam) donne as-**sié**-e, devenu

(1) *Surseoir* n'a que les formes en *oi* (*oy*) : je sursois, n. sursoyons, etc. ; je sursoyais, etc. ; je sursis ; je surseoirai (avec l'*e* de s-**e**-oir, ass-**e**-oir), que je sursoie, que je sursisse ; sursoyant ; sursis,-e (un sursis.)

as-**sey**-e (la forme *assoie* est analogique avec le présent de l'indicatif, *ey* devenant **oi**). — * *Asse(d)entem*, *asse-ant*, asse-**y**-ant, as-*soy*-ant est analogique avec as-*soy*-ons, etc.; * *as-sesus* (assessus), a donné *assis*, analogique avec *pris* (* presus); *site* vient de l'italien *sito*. — Imp. asseyais et ass-*oy*-ais (analogique); * *assesi* (analogique avec *presi*) a donné *assis*, qui a dû influer sur la forme du participe passé [1]. — * *Assesissem*, que j'*assisse* (influence du passé défini), le vieux français avait assesisse, asseïsse, devenu *assisse* (contraction et analogie); cf. presisse, preïsse, **prisse** (prendre).

Asseoir est l'unique verbe où l'analogie s'est exercée tant de fois; c'est, dans tout le verbe, un véritable chassé-croisé.

Le simple verbe *seoir* (sens de *être assis*) ne s'emploie guère, dit Bescherelle, qu'à l'infinitif, à l'ind. prés. : je sieds, tu sieds, il sied, n. seyons, v. seyez, ils **seient**; à l'impératif : sieds-toi, seyons-nous, seyez-vous (v. pron. se seoir); au part. présent séant; au part. passé *sis*, *sise*.

Dans le sens de *être convenable*, il ne s'emploie guère qu'aux troisièmes personnes suivantes :

Il sied, ils **siéent** (remarquons plus haut **seient** et **asseyent**), il seyait, ils séyaient, il siéra, ils siéront, il siérait, ils siéraient. Qu'il siée, qu'ils siéent; part. présent **seyant** ou **séant**; point de participe passé.

Seoir s'emploie impersonnellement dans :

Il ne vous **sied** point de vous conduire ainsi; etc.

Il s'emploie ironiquement dans :

Il vous **sied** bien de donner des leçons aux autres.

* *Sĕdo* (sĕdeo), siet, **siés**, sieds, comme tu *siés* (sedes), **sieds**, il siet, devenu *sied* (sedet; *d* repris sans raison au latin), *sĕdent*, ils *siéent*, à côté de **seient** et d'**asseyent**; * *sedomus* (-demus), n. seons, seions, **seyons**; * *sedatis*, seez, seiez, **seyez**; * *sesi* (sedi), je sis (*e* devenu *i* sous l'influence de *ī* long final), * *sesisti*, tu sesis, seïs, **sis**; * sesit, il sist, * *seserunt*, sistrent; n. sesimes, v. *sesistes*, seïstes, **sismes**, **sistes**. — *Sedere-habeo*, sedrai, serrai, **siérai** (in-

(1) L'*e* de * pr-e-si, * s-e-si (sedi) est devenu *i* sous l'influence de l'*ī* final; cf. *veni*, (vin(s), * *teni* (tenui), tin(s).

fluence de *sié* du présent de l'ind.); **sĕdam* (-deam), siée, **sesissem*, sesisse, seïsse, **sisse**; *se(d)entem*, **seant**, seiant, se-**y**-ant; *sessus*, sis (anologie avec le p. déf. = **sesus*; cf. **presus*, pris).

—***Tenire** (tenēre), tenir.—**Tĕno* (teneo) donne tien(s), *teneo* donnait *tienc*, *tieng*; *tenomus* (-nemus), tenons, **tenatis* (-netis), tenez; *tĕnent*, tienent, devenu tien-**n**-ent. — **Ten'r'habeo* (*tenere-habeo), tenrai, ten-**d**-rai (*d* intercalé entre *n* et *r*). Ces deux formes du futur, à peu près encore exclusivement employées dans toute la première moitié du xve siècle, ont été comme subitement remplacées, de même que *venrai*, *ven-d-rai* (venir), par la forme populaire t-**ien**-drai, v-**ien**-drai, contenant la syllabe accentuée du présent de l'indicatif, cf. il s-**ié**-ra, de *seoir*, formé d'après **sié**, avec le radical accentué *sié* (sĕdo). Commynes, qui a écrit ses *Mémoires* vers 1480, est le premier auteur chez qui je trouve cette forme en usage à l'exclusion des deux autres (**tenrai**, tendrai, **venrai**, vendrai). Avant lui, je ne trouve *tiendrai* ou *viendrai* qu'une seule fois dans la *Vie de saint Alexis*, antérieure à la *Chanson de Roland*, dans le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, dans Rutebeuf (deux exemples), dans le *Roman de la Rose*, dans le *Curial* d'Alain Chartier, dans Villon (édition Jeannet; l'ancienne forme dans l'édition Longnon), une seule fois aussi dans les *Fabliaux* (1). Le peuple, dans son instinct intelligent, a su ainsi, *sans le vouloir* et mieux que les écrivains, trouver une forme qui n'entraînât aucune confusion entre le futur et le conditionnel des verbes *tenir*, *venir* et des mêmes temps de *tendre* et de *vendre*, confusion, du reste, impossible dans un contexte, le lecteur ou l'auditeur sachant toujours facilement distinguer *tenir*, *venir*, de *tendre*, *vendre*. Quelques années (vers 1450) avant Commynes, on ne trouve encore dans le *Mistère de la Passion* d'Arnoul Greban, que les anciennes formes *tenrai*, *venrai*, *tendrai*, *vendrai* sans que jamais le texte se prête à aucune confusion. — Le passé défini *tin(s)* est analogique avec *vin(s)*, l'*e* de *veni* ayant passé à *i* sous

(1) Nos philologues, qui ont à leur disposition tous les ouvrages des grandes bibliothèques de France (je n'ai sous la main que ma petite bibliothèque), voudront peut-être bien nous dire à quelle époque *tenrai*, *venrai*, *tendrai*, *vendrai*, ont été tout à fait délaissés pour *tiendrai*, *viendrai*. N'est-ce pas surtout dans le dialecte bourguignon ou wallon que Commynes aurait trouvé cette dernière forme comme y étant d'un usage courant?

l'influence de l'*ī* final (1). **Tenam*, **venam* (teneam, veniam), *tiene*, *viene*, devenus : *tienne*, *vienne* (*teniam, veniam donnaient *tiegne*, *viegne* (*n* mouillé, et tienge, vienge), écrits parfois *tiengne*, *viengne* pour mieux indiquer la mouillure de l'*n*. — **Tenissem* (-nuissem), *venissem*, que je tenisse, venisse, plus tard *tinsse*, *vinsse*, sous l'influence du passé défini : Miex (mieux) me **venist** estre alé pendre au jor que ge *dui* fame prendre (*la Rose*, 9588-89). — *Tenentem*, **venentem* (-nientem), tenant, venant ; *venientem* donnait *veignant* (disparu). — *Tenu*, *venu* (= *tenutum *venutum) se sont formés, par analogie, sur les participes en *u*.

Par analogie avec les verbes en *eindre*, on trouve aussi les infinitifs *tindre*, *vindre* ; *tiendre*, *viendre* (analogiques avec *tien*(*s*), *vien*(*s*).

Et par analogie avec **tenons**, *prendons* (de prendre), *prendez*, sont devenus *prenons*, *prenez*, etc., (prennent, prenais, que je prenne, etc.), et *preigne*, ou *praigne*, *prenge*, qui étaient analogiques avec *tiegne*, *tienge*, etc. ; à l'infinitif, on trouve *prendre*, *prenre*, et même *penre*. Le passé **presi* (præhendi) donnait *pris* (*e* changé en *i* sous l'influence de l'*ī* final ; cf. **assesi*, assis). Une autre forme du passé défini, encore employée souvent au XVIe siècle, était : je *prins*, etc. (= *prensi). — **Presus* (præhensus), sous l'influence du passé défini, donnait **pris** (autre forme : *prins*), cf. **sesus* (sessus), sis (de seoir).

Meigret, dans sa *Grammere françoeze* de 1540, dit que le futur de *tenir*, *venir*, vient, non de l'infinitif comme généralement dans les autres verbes, mais qu'il s'est formé d'après *tien*(*s*), *vien*(*s*) de l'indicatif présent (2).

---

(1) Dans la langue parlée il y a confusion entre je *tins*, tu *tins*, il *tint* (tenir) et je *teins*, tu *teins*, il *teint* (de teindre) ; qui a cependant jamais pensé à la possibilité de confondre ces mots ? — Le passé défini de *venir* (même chose pour *tenir*) était *veni*, vin(s), *venisti*, venis ; *venit*, vint ; *venerunt*, vin-*d*-rent ; (*d* intercalé) ; *venimus*, *venistis*, venimes ou venismes, v. venistes. Plus tard : je vins, tu *vins*, etc. (analogie avec les formes toniques).

(2) Dans la *Vie de saint Alexis*, publiée en 1872, G. Paris (p. 125 de son étude) dit que la forme *tiendrai*, *viendrai*, paraît être la bonne ; lorsque le scribe donne *tendrai*, *vendrai*, c'est que sa graphie a une tendance à supprimer la diphthongue ie.

Dans ma Grammaire de 1878-79, 1re partie, p. 202, je disais simplement que la syllabe accentuée *tien*, *vien*, du présent de l'indicatif de *tenir*, *venir* avait passé au futur et au conditionnel. En disant, dans mon étude sur le verbe (1896), que *i* dans je *tiendrai*, *viendrai* avait été introduit à dessein pour distinguer *tenir*, *venir*, de *tendre*, *vendre*, j'ai oublié de mettre en pratique le précepte que : Pas d'explication vaut mieux que mauvaise explication ; mon explication était, en effet, franchement mauvaise.

Voici des exemples avec *veignant* :

Bienveignant soiiez vos tuit (*Cligés*, 362-63). Soiés mal **veignant** (*Chrest, Constans*, p. 88).

Et voici un exemple avec *veignié* :

Menestreus n'est **bienveigniés** (Rutebeuf, II, p. 13, du *Honteus menestrel*).

Remarque sur **convenir**. — *Convenir*, disent toutes nos grammaires, se conjugue nécessairement avec *être* dans le sens de *se mettre d'accord, demeurer d'accord*, faire *un accord*, *une convention*, *avouer*, *reconnaître* ; il prend *avoir* dans le sens de *plaire*, *agréer*, *être à propos*. Il faut cependant reconnaître que nos écrivains contemporains emploient très bien *convenir* avec *avoir* dans le sens de *reconnaître*, *avouer*, *faire un accord* :

Ne lui reprochons pas (à Montesquieu d'avoir été heureux et d'en **avoir convenu** (Petit de Julleville, *Litt. fr.*. VI, p. 182). L'auteur en **a convenu** de bonne foi (*ibid.*, VII, p. 209). Les deux amis **ont convenu** qu'ils avaient tort. Tous les hommes d'un esprit pondéré **ont convenu** que le ministre avait parfaitement raison (Hector Delfosse, *Lettre de Paris* dans l'Ind. Belge du 12 fév. 1900). Les deux correspondants **ont convenu** (ont fait la convention) que leurs payements se feraient en francs (J. Martin, *Correspondance commerciale*). Nous **avons convenu**, dès le premier jour, que pas une cartouche ne serait brûlée contre un autre animal.... (Pierre Dornin, un *Coin de Suisse au Soudan français*; Rev. hebdomadaire, 29 mars 1902, p. 583). Était-ce de la jalousie ? Il n'en **aurait** certes pas **convenu** (*ibid.*, 8 nov. 1902, le *Comte de Perajan* par E. Desclauze de Bermon). Depuis que la Russie et l'Autriche **ont convenu** de régler en commun chacune des difficultés..... (*Correspondance franç.* de l'Ind. Belge, 24 nov. 1902). Ceci est reconnu à peu près par tout le monde et le président du conseil en **a convenu** à la tribune (Jean-Bernard, *en Alsace-Lorraine*, Indép. belge du 27 janvier 1904, 1re p. 4e colonne). Les négociations relatives au traité de commerce germano-italien ont abouti et les deux parties **ont convenu** que le nouveau traité serait publié etc. (Indép. Belge du 3 mars 1904). Elle n'**eût convenu** d'aucune supériorité (R. des D. M., 1er janv. 1904, l'*Écran brisé*, p. 42) par H. Bordeaux.

Et voici deux exemples où le premier verbe exprime l'*état* (à un moment donné), le second l'*action* (l'acte) faite auparavant :

Et pourtant il **était convenu** (*état*; il **avait été convenu**, *action*) que notre réunion serait exempte de préoccupations (*ibid.*, 5e colonne). Ils **avaient convenu** (*action*) qu'ils partiraient le lendemain.

Tous ces exemples sont admis comme parfaitement corrects dans la Rev. de philol. fr. de M. L. Clédat (1er trimestre 1903); les langues, a dit feu Darmesteter, sont dans un *perpétuel devenir*.

— **Trĕmĕre,** par *crĕmĕre* (influence gauloise) a donné *criembre* (*b* intercalé entre *m* et *r*), devenu *creindre*, puis : *craindre*, par analogie avec les verbes en *aindre*, *eindre*, *oindre* (1). — * *Crĕmo*, je criem(s), etc. ; **cremomus*, n. cremons, etc. : **crĕmunt*, il criement (il se **criement** d'agait ; *Aiol*, 5 023), devenu : *crcins*, ensuite *crains*, etc. ; *craignons*, etc., (*n* mouillé par le yod (*i*) que dégage *g*, suivi d'une voyelle, dans les verbes en an-**g**-ĕre, in-g-ĕre, un-*g*-ĕre). — **Cremui* (tremui) je *cremui*, devenu *cremus* comme tu *cremus* (*cremusti pour tremu-i-sti, *i* tombé comme dans les autres verbes en *ui*, u-**i**-sti (usti) ; une seconde forme était *cremi(s)*, analogique avec *finis* et répondant à un fictif cremii (*cremivi) ; une 3e forme était *crcins*, *crcinsis*, *creinst*, *creinsimes*, *creinsistes*, *crcinstrent*, répondant à **cremsi*, analogie avec *cinxi* (*cincsi) ; voir plus loin *ceindre :*

Que rien il ne **cremissent** (*Rou*, 16,4). Il **cremit** de lui irer (*Fabliaux*, III, p. 136). Se (si) tu fusses à Londres, il te **creinsist** (te craindrait ou t'eût craint ; *Rou*). Il n'i a nul qui ne le **crieme** (la *Rose*). Tu seras **cremus** (*Aiol*, 303). C'est cil dunt plus te deiz **cremeir** (3e forme de l'infinitif = * *cremĕre* ; Marie de France, *fable* 91, 13). **Gĕmĕre** donnait aussi *giembre* (devenu **geindre** ; gémir = * *gemire*), qui se conjuguait comme *criembre* ; *geindre* se conjugue maintenant comme *peindre*, *ceindre*, etc. — Voir les p. 21, 2° et 68, 12.

E (Ē) LONG (FERMÉ), TONIQUE LIBRE.

E (ē) long (fermé), tonique libre, donne *ei*, devenu *oi* au XIIe siècle ; *protonique*, il reste *e* :

Debēre, deveir, **devoir.** — * *Debo* (debeo) donne je deif, **doif**, pouvant devenir **dois** comme tu *dois* (*f* tombé devant *s* final de la deuxième personne et devant *t* de la troisième), mais c'est **dēo* (dēbeo ; *b* tombé) qui a donné *dei*, *doi*, devenu **dois** ; cf. *ha(b)eo*, devenu *ayo*, *aio*, j'**ai**. **Debomus* (-bemus), n. devons ; **debatis* (-betis), v. devez ; *debent*, il deivent, **doivent**. — *Debebam*

(1) La graphie *ai* remplaça souvent *ei*, et *an* remplaça *en* aux XIIe et XIIIe siècles : **plain**, pour *plein* (plenum), **saignier**, pour *seignier* (= *signer*, signare) ; **patiant** (*patient* ; patientem), **prudance** (*-dence* ; prudentia), **contraindre** (constringĕre ; cf. *étreindre*, *restreindre*, *astreindre*) ; **vaincre** (d'abord veintre, *veincre* = vincĕre) ; etc. etc.

(*debeam, *b* tombé), deveie, -voie, -voi, -vois, **devais** (1835). — *Debui*, je dui, devenu **dus** comme tu **dus** (debuisti, debusti, deusti ; *b* et *i* tombés ; tu deüs, deus (lisez du), *dûs* (contraction), **dus** (accent tombé), **Debere-habeo*, je devrai ; **debere-habebam*, je devreie, -vroie, -vroi, -vrois, **devrais** (1835). — **Debam* (debeam), que je doive ; *de(b)u(i)ssem*, deüsse, deusse (lisez duss), dûsse (contraction), **dusse** (accent tombé). *Debentem*, devant, **de(b)utum* (analogie avec les participes en *utum*), deü, deu (lisez du), **dû** (contraction ; sans devenir **du**, pour distinguer le participe de l'article contracté **du** = de le). Si c'était encore par raison de contraction que l'accent s'est conservé, comme le dit le philologue Brachet, le féminin **de(b)uta* nous donnerait *deüe*, *deue* (lisez due), **dûe**; or, nous écrivons **due**. Dans le *comte du Tonneau* (1741), ainsi que chez Montesquieu, nous trouvons encore *dûë* (comme *vûë*, etc.), ainsi que l'adverbe *dûement*, mot qui, par une seconde contraction, devrait alors être orné ou coiffé d'un double *chapeau* ; hors de là, il n'y a plus de logique. — Le latin *debĭtum* (*ē* tonique libre) aurait dû donner **doit** (qui serait le *doit* et avoir de nos banquiers et de nos maisons de commerce) ; il a donné *débit*, forme savante représentant **debītum* ; dans *de(b)ita*, *e* est devenu *entravé* par la chute de l'atone *i*, et **deb'ta* a donné *dete*, devenu **dette** (*b* assimilé). — Au subjonctif présent on trouve surtout, dans le vieux français : que je **doie** = *deam pour *debeam* (*b* tombé) :

Il n'est nul hom qui amer **doie** celui qui traison li quiert (*Fabliaux*, I, p. 32). Je m'en cuide bien vangier ains (avant) que l'an (l'on) **doie** vandangier (*Ibid.*, V, p. 163). Quoi qu'il **doie** couster (*Berte aus grans piés*, 2720).

C'est la forme la plus employée dans la vieille langue.

— **Crēdĕre**, creidre, creire (*d* tombé), **croire** (XIIe siècle). *Crēdo*, je creit (*d*, consonne *douce*, devenu *t*, consonne forte, à la fin du mot), *croit*, *crois* (*t* tombé devant *s* final), *credit*, creit, **croit** ; **credomus* (-dimus), creons, creions, **croyons** (*y* pour éviter l'hiatus), **credatis* (-ditis), creez, creiez, **croyez** ; *credunt*, crei-d-ent, creient, croient. **Credĕdi* (credidi), accent porté sur l'*e* de *dedi*, donne creiei, **creï** (*e* médial de *iei* tombé et contraction de *ii* en *i*) ; une forme analogique **credui* (cf. debui) donnait je *crui* (*d* tombé), devenu *crus* comme tu **crus** (*creduisti, *creusti ; *d* et *i* tombés : *creüs*, *creus* (lisez cru), crûs (contraction) **crus** (accent tombé) : Onques en sort (je) ne **creï** (Rou, 7537) ; c'est la

forme la plus employée dans le vieux français, la forme *crus*, etc., venue plus tard, est surtout due à l'analogie avec le participe *cru* (*credutum, -ditum), creü, creu, lisez cru ; crû (contraction), **cru** (accent tombé), et l'on voit, par ce mot, comme par *receü*, receu, reçû, **reçu**, que *dû* (devoir) aurait dû devenir **du** ; *crû*, de creü (croître) n'a pas non plus, plus que *cru* (croire), le droit d'avoir un accent sur *u* (voir, plus loin, *croître*). — *Credere-habeo* donne credrai, *crerrai*, remplacé plus tard par *croirai* (analogie avec l'infinitif croir(e). — *Crē(d)am*, creie, **croie** (*d* tombé) ; **crededissem* (-didissem), creïsse ; **credu(i)ssem* (creussem, *d* et *i* tombés), creüsse, creusse (lisez cruss), crûsse, **crusse** ; *cre(d)entem*, creant, creiant, **croyant** (cf. mé-*créant* ; **cré**-ance, **croy**-ance, **cré**-dence, où l'on trouve les deux radicaux : *alone* et *tonique*).

Remarques sur **recroire**, **recreant**, **recru**, **recreantise**. Ces mots ont tous disparu à l'exception de *recru*. Ils viennent de *recroire* (recredere) avec le sens de *se credĕre*, se confier, se remettre à l'ennemi, à l'adversaire, parce que, par *fatigue, épuisement de force*, on ne pouvait plus se battre. Le mot *recru*, le seul qui subsiste, a pris, avec le temps, le sens de *fatigué, rompu* (brisé, excédé) de fatigue, *éreinté*, *esquinté* : Je suis **recru** de fatigue.

S'il vos en trovoit **recreü** (de l'amour), trop se tendroit deceü (*la Rose*, 8041-42). Il orent veü lor seignor las et **recreü** (*Cligés*, 4187-88). Il se lassera tant que toz **recreuz** sera (*Erec*, 3692-93). J'ai veü maint prodome estre **recreü** (*Ibid.*, 5627-28). Il failloient (faiblissaient) et **recreoient** (*Croisades*, p. 527). De duel (deuil) faire il se **recrurent** (*Cligés*, 2626. Que (je) le renge (*rendiam, reddam) mort u pris u **recreant** (*Aiol*, 2393). Onques ele ne **se recrut** de son ami amer (*Fabliaux*, IV, p. 143). A son pooir bien li faisoit, n'onques un jour ne **s'en recrut** (*Ibid.*, II, p. 2). Voir **rompre**.

De l'idée de *se rendre à l'ennemi par faiblesse ou fatigue*, le mot *recreant* prit souvent le sens de *faible*, *lâche* (1) :

Mauvés somes et **recreant**, et a mervoilles mescheant (*Erec*, 2805-2806). Trop estes **recreanz** et lasches, vous deüssiez estre faraches (la *Rose*, 4292). Jamés ne me tendrez (tiendrez) por **recreant** (*Ibid.*, 4362). Il le taignent por mescheant et **recreant** (*Cligés*, 4197-98). Je ne ferai tel **recreantise** (lâcheté ; *Erec*, 5654).

---

(1) De excredentem le patois belge a fait *scrin*, (influence de *romp*, *rompu* le patois picard dit *ercrant* (métathèse pour *re-crant, recreant) = fatigué.

Et le mot *recroire* a pris le sens de *cesser*, *renoncer* à, se déclarer incapable, impuissant à, parce qu'on est fatigué, épuisé, trop faible, etc. :

Par Deu, ço dïst l'escolte, vos **recrerrez** anceïs (auparavant, *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 490). Et je fui fox quant des lors d'amor ne **recrui** (la *Rose*, 4757). Et d'amer par amors **recroi** (Impér. ; *Ibid.*, 6090). Qui plus viaut faire qu'il ne puet, **recroire** ou reposer l'estuet (*Erec*, 5013-14). Se (si)vos me voliez croire, je vos loeroie a **recroire** de demander (*Id.*, 5615-16). Langue qui onques ne **recroit** de mal dire soit maleoite (*Chev. au lion*, 619-20). Vous m'avés tous jors sermoné que je doie d'amour **recroire** (la *Rose*, 5781-82).

Se croire a le sens de *se fier*, *avoir confiance*, dans :

L'emperere a la cope prise, qui an (en) son neveu **se croit** (*Cligés*, 3314-15).

Accroire ne s'emploie qu'à l'infinitif précédé de *faire* :

Il veut m'en **faire accroire**. — *S'en faire accroire* = s'enorgueillir sans fondement, présumer trop de soi-même, avoir de la vanité : Il **s'en fait accroire**. — Je ne veux ni **croire** ni **décroire**.

I (Ī) LONG

L'*ī* long, qu'il soit *libre* ou *entravé*, *tonique* ou *protonique*, reste *i* ; il devient cependant *e* lorsqu'il est suivi d'un *i* long *tonique ; Finire*, f-**e**-nir, devenu plus tard f-**i**-nir (*i* repris au latin, etc. ; voir, plus haut, p. 46, n° 1). — *Castigare* (*i* long, mais protonique), a donné chast-**i**-ier, **châtier** (contraction), tout comme *castigat* (*i* tonique) a donné *chastie*, **châtie**. — *Chasteiier*, chastoi-ier, **chastoier** (contraction), que l'on trouve souvent dans le vieux français, répondent à une forme **castĭgare* (*i* bref), qui a donné chastei-ier, *chastoiier* (*ei* devenu *oi* au XIIe siècle), *chastoier* (contraction) comme dans *ligare*, lei-ier, loi-ier, **loier**, *plicare*, plei-ier, ploi-ier, **ploier**, plus tard **ployer** (*y* pour éviter l'hiatus).

— *Scribĕre*, escrivre, **escrire** (**v** tombé devant *r* comme dans *bibĕre*, beivre, **boire**), **écrire**. *Scribo*, j'escrif (*b* consonne *douce*, changé en *f*, consonne *forte* à la fin du mot), devenu : j'**escris**, comme tu **escris** (scribis ; consonne pénultième disparue devant *s* final), *scribit*, il escrit ; **scribomus* (-bimus), n. escrivons, **scribatis* (-bitis), v. escrivez ; *scribunt*, ils escrivent. — *Scribe(b)am*, j'escriveie, -voie, -voi, -vois, j'écrivais (1835). — *Scripsi* ; j'escris ;

scripsisti, tu escresis ; *scripsit*, il escrist ; *scripsimus*, n. escresimes, -sismes ; *-sistis*, escresistes ; *scripserunt*, ils escristrent, remplacés par j'*écrivis*, etc., répondant à un fictif * *scribii* (scribivi) par analogie avec *écriv*-ons, avec *suivis* (de suivre), etc. — *Scribam*, que j'escrive, **écrive** ; *scripsissem*, que j'escresisse, devenu **écrivisse** (analogie avec le passé défini). — *Scribentem*, escrivant, **écrivant** ; *scriptum*, escrit, écrit (*p* tombé devant une autre consonne).

J'**escrif** al meillur soverein (*Chron. des ducs de Normandie*, 2157-60). — Mult romanz j'**escris** (scripsi) et mult en *fis* (feci ; *Rou*, 5332). Il **escrist** (scripsit) l'histoire (*Id.*, 4638). De son sanc il les **escrist**, autre enque n'i fist metre (scripsit ; Rutebeuf, II, p. 262). Par les bons clers ki **escristrent** (*Rou*, 103).

Froissart n'est pas constant dans sa graphie :

Li dus (duc) s'**escripsoit** et nommoit duc de Bretaigne. Il **escripvoit**. — Il s'**escrisirent** capitaines (II, 160). Il **escrisirent** deviers le roi d'Engleterre (XCIX, p. 306). Froissart garde ici l'*i* de écr-**i**-re dans escr-**i**-sirent, en abandonnant, par analogie avec escr-**i**-sis (au lieu de escr-**e**-sis), la vieille forme *escristrent*.

I (ĭ) BREF.

I (ĭ) bref, tonique libre, donne *ei*, devenu **oi** au XIIe siècle ; *protonique*, il devient **e** :

Bĭbĕre, beivre, boivre, **boire** (*v* tombé comme dans *scribĕre*, escrivre, escrire, **écrire**). *Bĭbo*, je beif, *boif*, **bois**, comme tu **bois** (bĭbis ; *f* tombé devant *s* final), *bĭbit*, il boit (*f* tombé devant *t*), **bibomus* (bibimus), n. bevons, devenu beuvons, b-**u**-vons (influence du passé déf. **bus** et du participe *bu*), * *bibatis* (bibitis), v. bevez, beuvez, **buvez** ; *bibunt*, beivent, **boivent**. — *Bibe(b)am*, bevoie; -voie, -voi, *buvois*, **buvais** (1835), * *Bibuí* (bibi), je bui, devenu **bus**, comme tu bus (* bibuisti, *-busti, *b* et *i* tombés, beüs, beus (lisez bu), bûs, **bus** (accent tombé). — **Bib(e)r(e)-habeo*, je bevrai, beuvrai, *buvrai*, encore employé dans certains patois, puis : **boirai** (analogie avec l'infinitif *boire*). — *Bibe*, boif, **bois**, buvons,-vez (anal. avec l'ind. présent). *Bĭbam*, beive, **boive** ; * *bibuissem* (bibussem ; *b* et *i* tombés), beüsse, beusse (lisez buss), bûsse (contraction), **busse** (accent tombé). — *Bibentem*, bevant, beuvant, b-**u**-vant ; * *bi(b)utum*, beü, beu (lisez **bu**), bû, **bu** ; le latin

bibitam a donné **boite** : du vin en **boite** (= bon à boire), *bi(b)itionem*, besson, devenu b-**oi**-sson (analogie).

Je le **boif** trop plus volontiers (*Fabliaux*, III, p. 149). Mon mantel (je) **bui**, et manjai (*ibid.*, VI). Je ne mangerai ne ne **bevrai** (*Erec*, 4816). Je le **buvrai** a petit trait (*Fabliaux*, III, p. 149). Vous **buverés** vin affoison (*ibid.*, II, p. 33). Nous **beverons**, fait li Prestres (*ibid.*, II, p. 59). Trois chopines furent **butes** (*ibid*, III, p. 149).

De *abevrer*, *abeuvrer* (abreuver) la vieille langue populaire avait créé ab-*oi*-vrer (analogie avec *boif* = bĭbo, *boiv*-ent = bĭbunt) ; de là à *desoivrer* le passage était facile :

Et lor cuers dedanz an (en) **aboivrent**, si (ainsi) qu'a grant painne s'an (s'en) **desoivrent** (s'en désaltèrent, *Erec et Enide*, 2099-2100).

De ce verbe de-*soiv*-rer, le peuple aura sans doute fait *soif*, remplaçant *soit* (= sĭtim), encore usité dans le patois belge : Il a **soit** (soif), prononcé *swè* (*v* de *soiv* changé en **f** à la fin du mot).

Voici *soi* (soif) dans les *Fabliaux* (III, p. 219) :

(Il) n'a garde qu'il ait fain ne **soi** (1). Tu vendras (viendras), ça jus... quant auras **soi** (*Renard*, 339).

Beuverie est encore un mot employé aujourd'hui.

— **Vĭdēre**, vedeir, veeir, veoir (deux syllabes), *veoir* (une syllabe; cf. *se(d)ere*, se-oir, seoir), devenu **voir** (*e* tombé sous l'influence de **vido*, pour *video*, *voit* (**vois**). * *Vĭdo* (video), je *vois*, comme tu *vois* (vides), etc. ; * *vidomus* (-demus), vedons, veons, veions, **voyons** ; * *vidatis* (-detis), vedez, veez, veiez, **voyez** ; *vĭdent*, veient, **voient**. — *Vidi*, je vi(s), *vidisti*, tu vedis, veis, **vis** etc. ; une forme *vidui*, par *viduisti*, donnait (*d* et *i* tombant) : je *vus*, comme tu *vus* (vi(d)usti, veüs, veus, vùs, **vus**, qui reste dans **pourvus** et que l'on trouve jusqu'au XVIIe siècle dans *prévus*, abandonné à la fin du siècle comme une forme barbare, et remplacé par *prévis*, comme dans tu *vis*, *entrevis*, *revis*). — * *Videre-habeo* donne vedrai, **verrai** (*d* assimilé). * *Vĭdam* (videam), veie, **voie** ; *vidissem*, vedisse, veïsse (*d* tombé), **visse** ; *vi(d)entem*, veant, veiant, **voyant** ; * *vi(d)utum*, veü, veu (lisez vu), vù, **vu**.

---

(1) De nombreux exemples seront donnés dans une prochaine étude detaillée sur le verbe ; je n'en donne ici qu'un petit nombre et seulement sur quelques-uns des verbes. Il n'est guère admissible que soi-**f** soit dû à l'analogie avec boi-**f** (bĭbo) comme le pensent quelques-uns de nos philologues, mais plutôt à de-**soiv**-rer d'où **soif**.

Le latin *visus* a donné *vis* (= visage), resté dans *vis-à-vis* (visage à visage ; cf. nez à nez), *advisum*, avis, etc.

Je *vois* (avec *s* final) s'employait surtout devant les voyelles, je *voi*, devant les consonnes et à la pause. Le futur populaire *voirai* ou *veoirai*, formé sur l'infinitif, était la forme préférée au XVIe siècle ; elle est restée dans *pourvoirai*, *prévoirai* (1).

Rutebeuf (XIIIe siècle), Froissart (XIVe) emploient, le premier, *porvi*, *porvis* (p. défini), le second, *pourveis*, etc. Au futur et au condit. Froissart dit : *pourverai*, *-roie* (2) :

Il la **porvit** bien de pain (Rutebeuf, II, 1524-25). Il **pourveït** toutes les fortereces (Froissart, XL). A toutes coses (choses) il **pourveroit** (Id., CXLV).— Nos la **vedimes** (ROLAND).

— **Recipĕre** donnait receivre, *reçoivre* (disparus) ; *receveir*, **recevoir** (= *recipēre). — **Recĭpo* (-pio), receif, *reçoif*, devenu reçois (*f* tombé devant *s*), *recipit*, il reçoit (accent sur la syllabe initiale **ci**, **re** n'étant qu'un préfixe) ; **recĭpomus* (-pimus), n. recevons ; **recipatis* (-pitis), v. recevez ; **recĭpunt* (-piunt), receivent, **reçoivent**. — **Recepui* (-cepi), je *reçui*, devenu : *reçus*, comme tu **reçus** (*recepuisti, receüsti, *p* et *i* tombés), tu receüs, receus (lisez reçu), recùs, **reçus**, etc. — *Recipere-habeo*, recevrai ; — *recipe*, reçoif ; **recipam* (-piam), receive, **reçoive** ; **rece(p)u(i)ssem*, receüsse, receusse (lisez reçuss), recùsse (contraction), **reçusse**. — **Recipentem*, recevant ; *recipientem*, récipient (devenu substantif) ; *receptum*, recet (= retraite, refuge), mot disparu ; *receptam*, recete, **recette** (devenu subst.) ; **rece(p)utum* (analogie) a donné receü, receu (lisez reçu), recù, **reçu** (accent tombé).

Iceste douce penitence **reçoif** je (*Meraugis*, 1852-54). **Reçoif** (impér.) soie arme (âme) en ton pareïs (*Aliscans*, 1793). **Reçoif** cest caitif (*ibid.*, 756). Je **reçui** sel et cresme et crestianté et batesme (*Cligés*, 371-72). Je **reçui** en bouche un poi de noif (*Fabliaux*, I, p. 163). Crueusement me **deçui** quant vostre foi **reçui** (la *Rose*, 9246-47). Sis **recez** fu pres de la mer (Marie de France, *Eliduc*, 837). Son **recept** (la *Rose*, 16517). Elles sont **aperçutes**, **deçutes** (*Fabliaux*, III, p. 155). Il a la chartre (charte) et le bref **receü** (Rutebeuf, II, p. 251, 393). Se (si) vos dons (il) daignent **reçoivre**, il ne vous vodront pas **deçoivre** (la *Rose*, 8265-66).

---

(1) Je trouve dans les *Fabliaux* (le *Lai d'Aristote*) : Et je **porverrai** mon ator (295).

(2) Tu **veïs** tel outrage (*Ersc.*, 1022).

O (LONG OU BREF)

O, long ou bref (fermé ou ouvert), tonique libre, donne *eu* (écrit parfois oeu) ; *protonique*, il reste *o* ou devient *ou* :

— **Coquĕre** (*cocere, *coc're), cuoire, cueire, **cuire**. — *Coco* (coquo), cue, quen (cf. *cocus = coquus, queux = cuisinier), cuis ; **cocis*, cues, cuis ; **cocit*, cuet, cuist, cuit ; **cocomus* (coquimus), coons et couons ; **cocatis* (coquitis), coez, couez ; **cocunt*, cuoient, cueient, cuient (*c* tombe après *o* et après *u*), devenus : *cuis*, etc., cui-*s*-ons, etc., sous l'influence de *cocīna* (= coquina), coisine, **cuisine** : Amors la **cuist** (cocit ; *Cligés*, 471).—*Coxi* (*cocsi), je cois, cuis (*i* dégagé par *c*), *coxisti*, tu coisis, cuisis ; *coxit*, coist, cuist : poro (pro hoc, pour cela) non **coist** (elle ne *cuisit*, ne *brûla* pas (*Cantilène de sainte Eulalie*, IXe siècle), n. coisimes, -sismes, v. coisistes ; *coxerunt*, coistrent, cuistrent ; devenus : je *cuisis*, etc., comme tu **cuisis**, etc. — *Cocere* (coquere) *-habeo*, cuoirai, **cuirai** ; **cocam*, cuee, keue, **cuise** (analogie) ; *coxissem*, coisisse, **cuisisse** ; **cocentem*, coisant, **cuisant** (*c*, devant *e* ou *i* + consonne, devient *s* sonore) ; *coctum*, coit, **cuit** (*i* dégagé par *c*) ; **cocus* (coquus) a donné *queux* ; **coq** (autre forme) = cuisinier sur les vaisseaux. Voir **dire**.

— **Florēre** (par *florire) donne florir, flourir (*o* latin protonique). *Floresco*, floreïs, floris, flouris (le radical *fleur*, dans *fleur*-ir, etc., vient du subst. **fleur**). *Florir* (ou flourir) a disparu en ne laissant que *florissant*, *-ssais*, qui sont maintenant attribués (grammaires élémentaires) comme appartenant à *fleurir*. Ce sont cependant (*florir*, disparu, *fleurir*) des verbes aussi différents que *apparoir* et apparaître, *comparoir* et comparaître, *geindre*, gémir, *empreindre*, imprimer, etc., etc. — Voir mon étude sur le verbe (1re partie, 1896). Cf. fl-**o**-raison et fl-**eu**-raison ; — *o* est resté dans fl-*o*-ral (les jeux *Floraux* de Toulouse), *floréal*, *florin*, la *Floride* ; **flore** est la forme savante (de *Flora*, la déesse des fleurs).

—***Morire** (mori ; on trouve *moriri* chez Plante), *morir*, devenu : **mourir** (1). — **Moro*(-rior), je meur(s), etc. ; **moromus* (-rimur),

(1) Dans **morire*, l'o est libre, mais étant protonique, il reste d'abord *o*, pour devenir ici comme le plus souvent ailleurs **ou** (morir, **mourir**).

morons, **mourons**, etc.; **morunt* (riuntur), meurent (1).— **Morui*, morui, mourui, devenus : morus, *mourus*, comme tu *mourus* (*moru(i)sti, etc. — **Morr' -habeo* (* morire-habeo), morrai, **mourrai**. — **Moram* (moriar), meure; **moru(i)ssem*, mourusse, **morentem* (-rientem), morant, mourant, **mortum* (mortuum), mort.

** Morio* (-rior) donnait moir, **muir** ; ** moriam* (riar), meurje, meurge ; moire et **muire** ; *morientem*, moriant. — Une seconde forme du passé défini était *mori(s)*, etc., répondant à un fictif *mori(v)i*, analogique avec *fini(v)i*, je fini(s).

Ici se **mori** li bians Narcissus (la *Rose*, 1446). Il **mori** (*Chrest*, Constans, p. 116). Si (ainsi) il fina et **morit** (Ville-Hard., 3 exemples : 73, 318, 329). Mielz est que suls je **meurge** (*Roland*, 359). J'aim miex qu'ele **muire** que vous (*Berte aus grans piés*, 332). Li reis al **moriant** ses terres departi (*Rou*, 1931). — Tu **as mort** (tué) mon fil (*Roland*, 3591 ; foule d'exemples dans le vieux français de *mourir*, employé transitivement avec *avoir*, dans le sens de *tuer* ; *avoir* conservant son sens propre, n'étant pas encore *auxiliaire*).

— **Movēre**, moveir, movoir, **mouvoir**. — ** Movo* (moveo), je meuf (*v*, consonne douce, changé en **f**, consonne forte à la fin des mots ; cf. = bĭ-**b**-o (boi-**f**, ** recipo* (reçoi**f**), devenu **meus**, comme tu *meus* (moves ; consonne tombée devant *s* final), *movet*, il meut (consonne tombée devant *t*), ** movomus* (vemus), n. movons, mouvons, etc. ; *movent*, meuvent. — *Movi*, par **moui* (*v* vocalisé en *u*), je moi, *mui*, devenu *mus*, comme tu *mus* (*mo(üsti), moüs, meüs, meus (lisez mu), *mûs* (contraction), **mus**, (accent tombé). — *Movere-habeo*, movrai, **mouvrai**. — ** Movam* (-veam), meuve ; *movissem* (mou(i)ssem), moüsse, meüsse, meusse (lisez muss), mùsse, **musse**. — *Moventem*, movant, **mouvant** ; ** movutum* (analogique ; par *moütum), moü, meü, meu (lisez mu), **mû** (qui conserve jusqu'ici l'accent circ. sur **û**). Le latin (féminin) *mota* donnait *muete*, devenu *meute* ; la forme *muette* (venue de *muete*) signifie : *rendez-vous de chasse*. *Meute*, dans le vieux français, signifiait *départ*, *mise en mouvement*, *en marche*, sens que l'on trouve surtout dans l'*Histoire des Croisades* (XIIIe siècle) par Guillaume de Tyr : Li pelerin s'entredemandoient le tens de la **meute** (I, 32). *Meüz* signifiait parfois *ému*, *irrité*. Ces mauvaises paroles l'aticierent (l'attisèrent), il fu **meüz** (irrité) de cele chose

(1) La terminaison **omus*, dans tous les verbes (au lieu de *amus*, *emus*, *īmus*) est analogique avec *sumus* [= *somus, du verbe **essĕre* (esse), être] ; *atis* (**ez**) remplace aussi *ētis*, qui donne **eiz** et *ītis*, qui donne **iz**. — Il y a peut-être eu dans *sons* (sumus), surtout dans la forme *somes*, devenue som-**m**-es (sommes), une influence germanique. *Ons* a remplacé *ains* que donne **amus**, *eins* que donne **ēmus**, et *ins* que donne **īmus** (*i* long).

(*ibid.*, I, 113). — Plus **muet** (meut) on le fiens, plus il *pust* (*putescit ; *Fabliaux*, VI, p. 132, le *Dit du Soucretain*).

La graphie **mû**, pour distinguer ce mot de *mu* (mutum, muet), est d'autant plus absurde que *mu* a disparu, remplacé par *muet* (= *mutettum, diminutif), tandis que le féminin *mue* (muette) subsiste toujours, sans que les amateurs des accents de distinction écrivent *mûe* (de mouvoir), pour distinguer le mot participe de *mue* (adj.), employé dans : rage **mue** [= rage *muette*, le chien déjà enragé *n'aboyant plus* (étant comme *muet*, mais ne mordant pas encore]. *Momentum*, contraction de *mo(vi)mentum*, a donné **moment**, et mov-**i**-mentum, mouv-**e**-ment.

— ***Volēre** (velle), voleir, voloir, **vouloir**. — *Volo*, veul, veus (*l* se vocalise en *u* devant consonne, mais se confond ici avec l'*u* de v-**eu**-l) ; **volis* (vis), **veus**, **veux** (*s* remplacé par *x* sans aucune raison), volit (vult), veut, *volomus (-lumus), n. voulons, **volatis* (vultis), v. voulez ; *volunt*, veulent ; une forme **volio* donnait *voil*, *vuil*, *veuil*. — *Volui*, je volui, *voului*, devenu *voulus*, comme tu *voulus* (*volusti, -luisti); une forme analogique avec les parfaits latins en *si*, était : je vols, **vous** (= *volsi), *l* vocalisé en **u** ; **volsisti*, volsis, vousis ; **volsit*, volst, voust ; n. vousimes, -sismes ; v. vousistes ; volstrent, voustrent (= *volsērunt ; *t* intercalé). — **Volere-habeo*, voldrai, voudrai et parfois *vaudrai* (voir *choir*). — **Volam* (velim), veule ; **voliam* donnait *voile*, *vuile*, **veuille** (cette dernière forme est seule restée, le vieux français gardant, par analogie, *eui* dans tout le temps : que je *veuille*, etc., que n. **veuillons**, que v. **veuillez**, qu'ils *veuillent*). De cette forme : *veuillons*, *veuillez*, sans *i* avant **ons**, **ez**, ce que l'on trouve souvent au subj. de tous les verbes jusque dans le courant de la première moitié du XVIIe siècle (1), il nous est resté

(1) La vieille langue distinguait parfois, au subjonctif, les terminaisons *iamus* (**iomus*, analogie) *-iatis* de *amus* (*omus), *atis* : **Recipiomus* (-piamus), recev-**ions**, *recipiatis*, recev-**iez** ; **rendomus* (reddamus), que n. rendons, *rendatis* (reddatis), que v. rendez ; mais on y trouve tout aussi bien : que n. recev-*ons*, que v. recev-*ez*, et rend-**ions**, rend-**iez**. Ce n'est que dans la deuxième moitié du XVIIe siècle que se généralisèrent, dans tous les verbes, les terminaisons **ions**, **iez** ; il ne reste sans *i* que soy-**ons**, soy-**ez**, ay-ons, ay-**ez** comme vestiges de la vieille langue (comparons : envoy-**ions**, envoy-**iez**, pay-ions, pay-**iez** ; etc.

Littré préfère au subj. *veuillions*, *veuilliez* à *voulions*, *vouliez*. L'analogie justifie sa manière de voir, mais notre philologue semble oublier ici que *eu* se change en *ou*, règle *générale*, à la syllabe *atone* : je **veu**(x), n. **vou**-lons, et non **veu**-lons ; etc., etc.

l'impératif : *veuille*, *veuillons*, *-llez*. — *Volu(i)ssem* donne volusse, **voulusse** ; une seconde forme **volsissem* donnait *volsisse*, **vousisse** (*l* vocalisé en **u** devant consonne, forme presque exclusivement employée dans le vieux français). — *Volentem*, volant, **voulant** ; **volientem* donnait *voillant*, *veuillant*, devenu *veillant*, dans : *bienveillant*, *malveillant* (qui veut du *bien* ou du *mal* à quelqu'un ou envers qq. chose) :

C'est bonne volonté commune selon la Dieu **bienvoillance** (*la Rose*, 5409). Se (si) je pers vostre **bienvoillance** (*ibid.*, 4665). De dormir (il) a grant **voillance** (*Fabliaux*, I, p. 57, *du vair Palefroi*).

Les études sur l'histoire de la langue étant encore très peu pratiquées aux XVIe et XVIIe siècles, Malherbe a pu écrire :

Veuillons est le latin *velimus* ; **voulions** le latin *volebamus*.

A l'impératif, on dit en parlant d'appel à une *volonté ferme* :

Veux-le, **voulons**-le, **voulez**-le sérieusement, et cela se fera. — On dit aussi : Ne m'en **veux** pas (ne sois pas fâché contre moi) ; ne lui (ne leur) en **voulons** pas ; ne m'en **voulez** pas, n'en **voulez** donc pas à cet homme ; mais on dit plus souvent aujourd'hui en ce sens : Ne m'en **veuillez** pas. Ne m'en **veuillez** pas, mon ami (P. Bourget, *l'Eau profonde*, 1903).

— * **Cos(ĕ)re** (consuĕre), cos-**d**-re (*d* intercalé), *cousdre* (1), **coudre** (*s* tombé ; *n* tombe devant *s* dans le latin populaire). — * *Coso* (consuo) donnait je *keus* (encore usité dans le patois belge), devenu : je *cous*, puis cou-**d**-s (rapproché ainsi de la conjugaison dite à tort régulière : je *rens*, devenu : ren-**d**-s) ; * *cosis*, tu keus, cous, **couds**, * *cosil*, il keust, keut (*s* tombé), cout, **coud** (*eu* devenu *ou* sous l'influence de c-**ou**-dre et de c-**ou**-sons, etc.) ; * *cosomus*, n. cousons ; * *cosatis*, v. cousez ; * *cosunt*, il keusent, **cousent** (analogie ; *eu* devenu *ou* à la syllabe tonique). — * *Cosui*, je cousui, devenu **cousus** comme tu **cousus** (* cosuisti, *cosusti, *i* tombé), etc. (forme abandonnée, remplacée par la forme *cousis*, etc., analogique avec rend-**is**, etc.). — * *Cos(e)r(e)-habeo*, cosdrai, cousdrai, **coudrai** (*d* intercalé ; *s* tombé). * *Cosam*, que je keuse, remplacé par *couse* (analogie) ; * *cosu(i)ssem*, que je *coususse*, plus tard *cousisse* (voir le passé défini) ; * *cosentem* (consuentem),

(1) Aux mots où l'*u* est tombé comme dans *coudre* (* cosere, cos're), *battre* (batt-**u**-ere, bat'tre), ajoutons *mansuetum* (doux), qui a donné * *mansuetinum* (mansetinum, * mastinum), mastin, mâtin (= chien *doux, apprivoisé*).

cousant, **cosutum* (consutum), **cousu**. — Une autre forme du futur, sous l'influence de la syllabe tonique *keu*, était *keudrai*, (*cuedrai*), encore employé dans le patois belge.

Par analogie avec les verbes dits réguliers le patois belge dit :

Je keus ou keuds, etc., n. keudons, etc. ; ils (i) keudent ; je keudus, (d'après **keudu**), keudrai, etc., que je keude, etc, ; keudant ; keudu.

— **Molĕre** (mol're), molre, mol-**d**-re (*d* intercalé), **moudre** (*l* vocalisé devant consonne ; *o*, libre dans *molĕre*, devient entravé dans *mol're*, par la chute de l'atone). — *Molo* (*o* tonique libre) donne je **meul** (cf. *mola*, meule), devenu : *mous*, puis mou-**d**-s (sous l'influence de m-**ou**-dre et de ren-**d**-s ; cf. *cous* devenu cou-**d**-s) ; *molis*, tu meuls, meus, *mous*, **mouds** ; *molit*, il meult, meut, *mout*, **moud** (influence de il ren-**d**), * m-**o**-lomus (*o* protonique), n. m-**ou**-lons ; * *molatis*, v. m-**ou**-lez (*o* protonique), *molunt*, ils meulent, **moulent**. — *Molui*, je moului, devenu **moulus** comme tu *moulus* (molu(i)sti), etc. — *Mol'r'habeo*, je molrai, mol-**d**-rai, **moudrai**. — *Molam*, que je meule, etc., devenu **moule** ; que n. moulions, etc., qu'ils *meulent* (molant), devenu **moulent** (analogie). *Molu(i)ssem*, molusse, **moulusse** ; *molentem*, molant, moulant ; * *molulum*, molu, **moulu** ; *mol(i)tura*, molture, mouture ; *mol(i)narius*, molnier, mounier, devenu m-**eu**-nier, sous l'influence de la syllabe tonique **eu** ; *molinum* (saxum ; proprement la pierre *meulière*) donne *moulin* (*o* protonique en latin), le latin disait *molina* (= moulin) ; *molinum*, d'adjectif, est devenu substantif, remplaçant *molina*.

On trouve aussi à l'infinitif les formes : *maudre*, *maurre* (*d* assimilé), *maure* (un *r* tombé), *morre*.

Il doivent **maure** devant vous (*Fabliaux*, II, p. 32). Vous **morres** quand jou porrai (*ibid.*). Il ot **moulut** grant pieche (*ibid.*). Vos *molins* ne puet **morre** tor (*ibid.*). Il n'aura **meuture** (*ibid.*).

Remarque. — Dans le vieux français quelques formes de *moudre* se confondent avec *mourir*, *mouvoir* et *mouler*, dans le français moderne avec *mouler*, mais comme nous l'avons déjà dit pour *tendrai*, *vendrai* (tenir, venir) se confondant avec *tendrai*, *vendrai* (tendre, vendre), le français n'a jamais craint ces confusions, le contexte (le discours) faisant toujours clairement connaître duquel de ces verbes il est question :

Nous moulons, v. moulez, ils moulent (moudre et mouler), je

moulais, etc. (moudre, mouler), que je moule, etc. (moudre, mouler), moulant (moudre, mouler) ; v. morres (fut. de *moudre* et de *mourir*).

Dans le patois belge, où *d* ne s'intercale généralement pas entre *l* et **r**, *n* et **r**, on dit : *moure* du café, djè l'*mourai* (moudrai), comme il *faura* (faudra), *vôrai* (voudrai ; *ô* fermé), *vaura* (vaudra), etc. Ind. présent : dj' *mous*, nos *moulons* (d'après mou-**l**-in), vos moulez, ils meulent ou moulent. Dans quelques localités seulement, et sans doute sous l'influence de *moudre*, que l'on entend dans les écoles ou chez les personnes parlant français, l'infinitif est devenu *moude* (*r* tombé à l'infinitif comme dans la plupart des verbes), et le verbe se conjugue alors : dj' *mous*, nos *moudons*, etc. La même manière de parler : *mous*, *moudons*, *moudez*, etc., se rencontre dans certains villages des environs de Paris.

Il en était de même, au XVIe siècle, pour résoudre. « Le peuple, écrit le célèbre grammairien Patru, ne dit jamais *résolvons*, *-vez*, *-vent*, mais *résoudons*, *-dez*, *-dent*. Pour moi, j'ai toujours été de cet avis, et *dissoudre* se conjugue *dissoudons*, etc. Il n'y a que *dissolvant*, qui est un terme de chymie, où on l'a gardé du latin, parce que c'est un mot de doctrine, dont le peuple ne s'est point mêlé. *Résolvons*, etc., ne se dit que par ceux qui veulent montrer qu'ils sçavent du latin, et qui aiment mieux parler latin que françois. Je ne condamne pas *résolvons*, etc., puisque plusieurs le disent, mais *résoudons*, etc , me semble plus François. » — Voir Vaugelas, *Observations*, I, pp. 218-19, édit. de 1738, Paris, chez De Nully).

Remarquons l'expression : Avoir le corps tout **moulu** (par suite de coups ou de fatigue) :

Je suis tout **moulu** (Molière, *Scapin*, III, 2). J'ai le corps tout **moulu** (je sens des douleurs dans tout le corps, tant je suis fatigué). — Voir le mot *recru* au verbe *croire*.

VERBES SOUS L'INFLUENCE DU *YOD* OU D'UNE PALATALE DÉGAGEANT UN *YOD* (1)

— **Ardre** (* ardĕre ; *ardēre* donnait *ardeir:* **ardoir**. Ce verbe n'a laissé que les expressions devenues elles-mêmes archaïques :

(1) Il y a déjà quelques-uns des verbes cités plus haut que je pourrais mettre ici : *coquĕre*, cuoire, cueire, **cuire** ; * *voliam* (* *volere*, velle), que je **veuille** ; *morio* (-rior), moir, muir (formes disparues) ; *teneam*, *veniam*, tiegne, viegne (mots disparus), etc.

Le feu de saint Antoine vous **arde** (brûle). La gorge m'**ard** (La Fontaine). La ville fut **arse** (brûlée).

Ardo* (ardeo), j'*art*, devenu **ars comme tu **ars** (ardes, arz, *z* = ds et ts), *ardet*, il **art** (*d* changé en *t* à la fin du mot); **ardomus* (-demus), n. ardons ; **ardatis* (-detis), v. ardez ; *ardent*, ardent. — *Arsi*, j'ars, *arsisti*, tu arsis, *arsit*, il arst; n. arsimes, v. arsistes; *ars(e)runt*, arstrent, devenu *j'ardis*, etc. (analogie avec *rendis*). — **Ardam*, que j'arde, etc. ; *ardeam*, que j'**arge** (= *ardjam). -- *Arsissem*, que j'arsisse; *ardentem*, ardant (ardent, adj.), *arsum*, *-sam*, ars, arse ; *ardisse* est analogique avec *rendisse*.

« Tout le verbe *ardre* est hors d'usage, disait déjà Malherbe ; il n'y a que le participe présent *ardant* qui vaille rien » (rien = *rem*, chose, quelque chose).

Joie d'amor qui vient à tart sanble la vert busche qui **art** (brûle; *Chev. au lion*, 2519-20). Qui plus est pres du feu plus **art** (la *Rose*, 2730). Il **ardoit** de haster la prise du chastel (*Croisades*, II, p. 38). Il **arst** (arsit) la cite (*Rou*, 2621). Il **arstrent** l'eglise (*ibid.*, 272). Il **ardirent** les molins (*Croisades*, I, p. 38). Il **ardirent** le chastel (FROISSART, CXVII). Il cuidoient que ce fuissent les maisons qui **ardissent** (*Id.*, CLXIII). Il sembloit que tote la terre **arsist** (arsisset, sens de arderet; Ville-Hard.). Il aleit les viles **ardant** (*Rou*, 20). Ainsi fu la vielle **arse** (*Berte*, 2304). Icele galie fu **arse** (Ville-H.). Tout vif me puisse l'en (l'on) **arder** (la *Rose*, 4348). A **ardoir** ele fu jugie (*Berte*, 2266). Cosroez avoit *destruites* les citez et **arses** les villes (*Croisades*, I, p. 3, remarquons l'accord du participe passé).

— **Habere**, aveir, **avoir** (*h* initial tombé; *b* changé en *v* entre voyelles; *eir* devenu *oir* au XIIe siècle). — *Habeo* (ayo; yod, *b* tombé), j'ai; **habo* donnait j'**e**; *habes*, tu **es**, *habet*, il **et** (mots disparus, devenus **as**, **a**, comme proclitiques; **e** = habo, a aussi disparu), **habomus* (-bemus), n. *avons* ; **habatis* (-betis), v. avez ; **habunt* (-bent) ; ils ont (cf. ils sont, font, vont). — *Habe(b)am*, j'aveie, avoie, avoi, avois, **avais** (1835). — *Ha(b)ui*, j'oi ; *ha(b)u(i)sti*, tu oüs, eüs, **eus** (lisez *u*), *ha(b)uit*, il out, et ot ; *ha(b)uerunt*, orent; oümes, oüstes. — *Habere-habeo*, j'avrai, **aurai** (cf. *sapere-habeo*, savrai, **saurai**) ; dans la vieille langue on trouve souvent *arai* comme *sarai* (savoir). — *Ha(b)eam* (ayam), que j'aie; *habeamus*, aiens (pour aiaims), devenu : *aions* (*ons*, analogie partout, pour *ons*, avec le présent de l'indicatif), **ayons** (*y* pour éviter l'hiatus), *habeatis*, aiez, **ayez**; *habeant* (aiant), qu'il aient. — *Ha(b)u(i)ssem*, oüsse, eüsse, **eusse** (lisez *usse*). — Aie, ayons, ayez (impér.) sont les formes du subjonctif. — *Habentem* donne avent, **avant** (analogie), mais remplacé par

* *ha(b)ientem*, **ayant** (*b* étant tombé) ; * *ha(b)utum*, oïi, eïi, **eu** (lisez u). J'*eus*, j'*eusse*, *eu* auraient dû devenir, comme ailleurs, ùs, **us** ; ùsse, **usse** ; ù, **u**, la langue s'est ici arrêtée dans sa voie. — *Audio* (j'entends) donnait aussi *oi*, comme *habui*, **oi** (aucune confusion possible quant au sens, le contexte disant toujours clairement s'il était question de *avoir* ou de *ouïr*) ; *habuit* donnait out, **ot** ; *audit* donnait également **ot**.

Ravoir n'est guère usité qu'à l'infinitif ; on l'emploie cependant familièrement au futur et au conditionnel :

Je veux **ravoir** mon livre et le **raurai**. Je le **raurais** si je voulais.

Se ravoir signifiait *réparer ses forces* :

Tâchez un peu de *vous ravoir* (J. J. Rousseau). — A peine Rome pouvait-elle **se ravoir** (Amyot).

Le vieux français savait faire de *ravoir* un meilleur usage que nous :

J'en **rai** un autre (*Élie de Saint-Gille*, 430). Il li **ra** le suen (sien) promis (*Cligès*, 2818). Vous **ravez** Madame la roïne (*Berte aus grans piès*, 3666). Assez il le **ront** cele nuit quis (*Cligès*, 4819). Il **ravoit** papegaus (la *Rose*, 661). Lœwis **rout** grant chevalerie (*Rou*, 1640). Il **rot** (recouvra) son san (sens, esprit ; *Chev. au lion*, 3019). Et il **rout** lui commandé a De (*Erec*, 4306). Il **rara** sa terre ; nos **rarons** no kievre (chièvre ; *Aiol*, 2744-6481). Il le **reüst** jus (à terre, en bas) abatu (*ibid.*, 3393). Elle **reüst** grant joie (*Cligès*, 1174). Il ne cuident pas que jamais il la **raient** (*ibid.*).

— **Bullire**, boulir, **bouillir**, sous l'influence du *yod* de *bullio*, je *bouil*, devenu *bous* comme tu **bous** (bullis, où il n'y a pas de yod). Le verbe, sous l'influence de *bouil* (bullio), **bouille** (bulliam) a pris les *ll* mouillés dans presque toute la conjugaison. L'ancien participe était *bouli* et *boulu*. On trouve cette dernière forme chez Villon, dans sa *Ballade à sa mère* (éd. Longnon, p. 58) : Paradis paint (peint) et ung enfer ou dampnez sont **boullus**. — Le patois belge, en parlant du bœuf bouilli, dit : du **bouli** (subst.), mais : l'eau a **boulu** (participe), de l'eau **boulue**.

PALATALE PRÉCÉDANT LA VOYELLE TONIQUE

Page 64, nous avons vu que *c*, devant *a*, tonique libre, devient **ch**, et que *a* devient *ie*, dont l'*i* est tombé plus tard, ne restant que devant une nasale.

Capra, chievre, **chèvre** ; *canem*, chien ; etc.

— ***Cadēre** (cadĕre), chadeir, chedeir (1), cheeir, che-oir (deux syllabes), *cheoir* (une syllabe), *choir* (*e* tombé sous l'influence de ch-**oi**-s, comme dans *veoir* (**voir**) sous l'influence de v-**oi**-s ; on écrit encore cependant, mais rarement, *cheoir*, *décheoir*, *écheoir*. — *Cado* donne chiet, **chet** (*i* tombé), **chés**, comme tu *chiés*, chés (cadis), chiet, **chet** (cadit), d'où les vieux proverbes : Del premerain colp (coup) ne **chiet** pas arbre, de poi de pluie **chiet** granz venz ; se (si) li ciaus (ciel) **chiet**, donc sera prise maint aloe (alauda, alouette ; *Erec et Enide*, 4436-37). Qui plus haut monte qu'il ne doit, de plus haut **chiet** qu'il ne vaudroit (voudroit ; Marie de France, *Fables*, p. 338) ; **cadomus* (-dimus), n. chaons, cheons, **cadatis* (-ditis), v. chaez, checz ; *cadunt*, ils **chieent**, **cheent**. — *Cade(b)am*, cheeie, cheoie, etc. — Une forme analogique **cadui* (cecidi) donnait je *chui*, devenu *chus* comme tu **chus** (*caduisti, caüsti, *d* et *i* tombés), tu chaüs, cheüs, cheus (lisez chu), *chûs* (contraction), *chus* (accent tombé comme à peu près partout). — *Cad(e)r(e)-habeo*, chadrai, chedrai, **cherrai** (*d* assimilé), encore employé au XVIIe siècle : Tire la chevillette, la bobinette **cherra**. — *Cadam*, que je chiee, **chee** ; **caduissem*, chaüsse, cheüsse, chcusse (lisez chuss) chûsse), **chusse** (*d* et *i* latins tombés) ; *ca(d)entem*, che-ant (*e* resté dans déch-**é**-ance, éch-**é**-ance, éch-**é**-ante ; mesch-**é**-ant est devenu meschant, **méchant**), **cadutum* (analogique), chaüt, cheüt, cheu (*t* tombé ; lisez *chu*), chû, **chu** (le féminin cheüte (2), cheute (lisez chute), **chûte** (graphie que l'on trouve encore parfois) est devenu **chute** (subst. ; accent tombé). — *Ca(d)entia*, che-ance, **chance** (cadence).

Un autre parfait, analogique avec **dedi**, **cadedi* (cecidi) donnait **chaï**, **cheï** : Il **keï** (cheï) en malage et en grant poverte (*Aiol*, 711) ; **cadedissem*, chadisse, chedisse, *chaïsse*, *cheïsse*. — Une forme analogique **cadectum* donnait chaeit, chaet, cheeit, chëoit, chëoite, *choite* (cf. collectum, colleit, colloit, devenu *coilloit*, *-e*, puis **cueillette** ; **tollectum*, toleit, toloit, toloite ; *benedictum*, beneeit, *beneit*, devenu *benêt* et **benoît** ; de l'ancienne forme *colleit* est venu **récollet**).

---

(1) *A* protonique, reste *a* ou devient *e* : amicum, *a*-mi ; *manēre*, m-*a*-noir ; *caballum*, ch-**e**-val ; *capillum*, ch-**e**-veu, etc.

(2) *Fleüte* est devenu fl-**û**-te ; *cheüte*, ch-**û**-te, ch-**u**-te ; tout est caprice dans notre orthographe.

Champcheü signifiait *vaincu en champ clos :*

Chascuns dit qu'il est **champcheüz** (*Chev. au lion,* 410).

Remarque. — Jusque dans le courant du xve siècle on ne trouve guère à la syllabe tonique que la forme en *ie* (chiet, chieent), c'est ainsi qu'écrivent Alain Chartier (1385-1449), Oresme (1320-1382, fin du xive siècle). Dans le *Mistère de la Passion* d'Arnoul Greban, vers 1450, on trouve cependant *chet*, *cheent* (2480, 19096, 19098, 19123, 20512). Au xvie siecle *ie* est le plus souvent remplacé par *e*.

Voici quelques exemples sur *choir :*

Il **chiet** pasmez (*Roland*). Tut **chiet**, tut moert (*Rou*, 66). Les goutes (larmes) des iex li **chieent** (*Rutebeuf*, II, p. 272). Les lermes li **chieent** des iauz (*Chev. au lion*, 1467). Du premier coup ne **chet** pas l'arbre (voir plus haut). Les larmes me **cheent** de l'œil (A. Greban, xve siècle). Li reis **chaeit** (*Rou*, 3996). Tels cuida altre abatre ki al premier **chaï** (*Rou*, 788). Il **cheï** en enferte (1). De ses iex ne **cheï** lerme (*Fabliaux*, IV, p. 214). Il **chaï**, puis n'en releva (Marie de France, *fable* LVIII, 13-14). Il li **meschaï** (*Chev. au lion*, 3095). La boiste an (en) l'iaue **chaï** (*id.*, 3096). Ma force **dechedra** (*Roland*). Il **charra** (*Rou*). James en pechie n'**encharrai** (*Rutebeuf*, II, pp. 276 et 345). Je ne voi nelui cui bien en **chiee** (*Fabliaux*, III, p. 123). Que France ne **chiedet** (*Roland*). Ne **cheiés** en poverté (subj. ; la *Rose*, 8953). S'il ne **chaïst** (ne fût tombé ; *Rou*). Il comanderent que nos vos **chaïssiens** as piez (Willh., 27). Il est **cheüz** (*Rou*, 2609). Entre ses homes il est **chaez** (M. de France, *Eliduc*, 588 ; à côté de **chaüz**). Chape **chaëte** ele prist (eût prise ; *Rou*, 1240). Ge sui **chëois** (la *Rose*). **Chedeiz** (*Roland*) ; *caiant*, *caius* (*Aliscans*), chaant, cheü (*Rou*) ; une forterece **dechoite** (*Croisades*, I, p. 47) ; *chut* (encore avec *t* final ; Garnier, xvie siecle, les *Juifves*, 122). Je suis **cheute** (*Id.*, la *Troade*, 1638 ; remarquons la différence d'orthographe). — Ele veut li **cheïr** as piez (= * cadire ; autre forme de l'infinitif ; *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 31). — Cf. un *méchant* cheval et un cheval *méchant* (2).

---

(1) *Infirmitatem* (infirm'tatem) donnait *enferté* (faiblesse, maladie ; *m* tombé entre deux consonnes) ; il ne reste que la forme savante : *infirmité*. — *Firm(i)tatem* donnait **ferté** ; *ferm-e-té* est une forme mi-savante ; *firmité* (forme savante) n'existe pas.

Le mot *feritatem* (fĕrus, *fier*. adj.) donnait aussi *ferté*, remplacé par *fierté*, dérivé tout français formé d'après l'adj. *fier*.

Le Dict. de Bescherelle cite dix noms d'endroits (substantifs composés), contenant *Ferté* (= firmitatem) avec le sens de *forteresse*, de *château-fort*, entre autres **Ferté**-Milon, où se trouvent encore les restes d'un *château-fort* du xiie siècle, démantelé par Henri IV en 1594.

(2) Outre les participes en *eit* donnés ici on peut encore citer : *creeit* (* credectum ; croire) ; *fuieit* (* fugectum, fuir), *foeit* (* fodectum, fouir = fodĕre, * fodire), *oeit* (* audectum, ouir).

Pour la conjugaison actuelle de tous les verbes irréguliers, voir mon étude (1896) sur le verbe, ou les verbes irréguliers par A. Pachalery 1903, Odessa, chez Rousseau, ou nos bonnes grammaires.

Calere, chaleir, **chaloir**. Il ne reste de ce verbe que l'expression : Il ne m'en **chaut**. On entend quelquefois : Ce n'est pas qu'il m'en **chaille**. De *chaloir* est venu le participe *chalant*, devenu le subst. *chaland* = acheteur *chaleureux*, c'est-à-dire qui aime à toujours acheter dans les mêmes magasins, d'où *chalandise* ; cf. *friant* (de frire) devenu *friand*, d'où *friandise*, et *marchant* devenu **marchand**. *Chaland* est souvent remplacé aujourd'hui par le mot *client*, qui a étrangement changé de la signification qu'avait le *cliens* (clientem) latin.

Calet donnait il *chielt*, *chiet* (1), remplacés par *chalt*, **chaut**, sous l'influence de **chaut** (cal(i)dum), adjectif, devenu chau-**d** sous l'influence du féminin chau-**de**, et de échau-**d**-er. Le vieux français avait il *chaloit*, *chalut*, *chaudra*, *-droit*, *qu'il chaille*, *chalust*. — Au passé défini on trouve aussi il *chalst* (*calsit, analogique), et *chalsisse* (chausisse) à l'imp. du subj.

Aiol (à Aiol) n'en **chiet** (*l* tombé; *Aiol*, 2930). Sire, de l'avoir ne me **chiet** (*Elie de Saint-Gille*, 1887). Mei (à moi) ne **chalt** que fols die (Philippe de Thaon). Ne li **chalt** gaires qui qu'en **muire** (*Rou.*, 10891). Ne li **chaut** se(si) a sa mere en peise (*Rou.*, 2564). Se(si) tu aimes, a moi qu'en **chaut** ? (la *Rose*, 3208-9). Il ne li **chaloit** d'autrui (*Cligés*, 2129). Ne li **chalut** du seurplus (Ruttebeuf, II, 1257). Se(si) je suis fox (fou) ne vous **chaille** (caleat ; la *Rose*, 7962). Ne lor **chalust** (caluisset) quel plait (accord), feïssent (*Rou.*, 4473). Il ne leur **chausist** (*calsisset ; Villh. 1037. De tel faute ne me **chausist** (la *Rose*, 10415). Il ne leur **chaudra** gueres (Calvin, *Instit. chrét.*, 272). Toute peine ne me *chaudroit* (Ronsard, 25). Non pourtant qu'il m'en **chaille** (La Font., conte VII, 2e p., la *Gageure des trois commères*).

Littré demande pourquoi l'on ne conserverait pas *chaudra*, *-drait*, *chaille* :

Si vous faites (faisiez) cela, il ne m'en **chaudra** (chaudrait) nullement. Si vous croyez qu'il m'en **chaille**, v. v. trompez étrangement.

***Decadēre** (decidĕre), *decheeir* (*d* médial tombé), decheoir, **déchoir** (v. choir) ; **échoir** (= e, ex + *cadēre). Ces deux verbes se conjuguaient anciennement comme *choir* ; pour la conju-

(1) Remarquons *calet*, chielt, devenu **chiet** (puis **chaut**) et *cadit*, **chiet**, devenu **chet** (**déchoit**, **échoit**, forme plus récente.

gaison actuelle, voir les deux ouvrages cités plus haut, ou nos bonnes grammaires. — Le futur *déchoirai*, *échoirai* s'est formé sur les infinitifs *déchoir*, *échoir* ; cf. ch-**er**-rai encore employé au XVIIe siècle.

Bossuet, dans les *Variations* a encore employé la forme *déchéent ;* ce faisant, il employait la seule bonne forme venant de **decadunt*, dechieent, devenu **déchéent**. Je *déchois* (etc., ils **déchoient**), que nous employons maintenant, n'est qu'une forme analogique avec *vois* (vais), *estois* (*stao, sto), et il en est de même de *échoit*, *échoient*, etc. — *Vado* donnait aussi je *vet*, *ves*, devenus **vais** ; *vois*, *voise* (subj.) encore parfois employés au XVIIe siècle sont des formes analogiques avec d'autres verbes ; *vais* est aussi dû à l'analogie avec *fais*, *plais*, *sais*, *tait*. Les substantifs *déchet*, *échet*, sont des contractions de cheeit, chaet, décheet, écheet, comme *récollet* de recolleit ; comme *cret* (mot patois), de creit = croit (cretum, *crescĕre*, croître), comme *benêt* de benceit (*benedictum*, qui a donné aussi beneoit, **benoît**).

PALATALE OU YOD SUIVANT LA VOYELLE TONIQUE

**Bragĕre*, braire (*i* dégagé par g, et conservé dans toute la conjugaison). — Voir mon étude sur le verbe (1re partie, 1896); voir plus loin, *traire* et *braire*.

— **Cingĕre**, ceindre (*i* entravé donne *e* + *i* dégagé par *g* et *gr* donne **dr**. — *Cingo* (i entravé), je *cenc*, devenu **ceins** comme tu **ceins**, (cingis, i dégagé par *g* sous l'influence de l'*i* qui suit *g*, de l'*e* qui suit *g* dans cing-*ĕ*-re, ce-i-ndre), *cingit*, il ceint ; **cingomus* (-gimus) n. *ceignons* (*n* mouillé par g ; cèñons ; *ons* = * omus) ; **cingatis* (-gitis), v. ceignez (cè-ñez. ; *ez* = atis), *cingunt*, ceignent (analogie, cè-ñent). *Cinge(b)am*, ceigneie, -gnoie, etc. *Cinxi*, je ceins ; *cinxisti*, tu ceinsis, *cinxit*, il ceinst ; *cinximus*, n. ceinsimes ; *cinxistis*, v. ceinsites ; *cinxerunt*, ils ceinstrent.

Même conjugaison pour tous les verbes en *aindre*, *eindre*, *oindre* (*poindre* est devenu défectif). Par analogie avec *cei-gnons*, *-gnez*, etc., le passé défini, dans tous ces verbes, est devenu : je *ceignis*, etc., je *plaignis*, je *joignis*, etc.

Cingere-habeo (cing'r'habeo ; *gr* donne **dr**), je ceindrai. — *Cingam*, que je ceigne (cè-ñe). — *Cinxissem*, ceinsisse, devenu : **cei-**

gnisse (cè-ñisse ; analogie). — *Cingentem*, ceignant (cèñant, *n* mouillé) ; *cinctum*, ceint (*i* dégagé par *c*).

— **Confĕcĕre**, confieire, **confire** (*e* médial tombé ; *ii* contracté en **i**). Ce verbe n'a rien de remarquable, sinon que *confectum*, confieit, **confit** a gardé le *t* final, tandis que *suffectum*, suffieit a perdu le *t* final dans **suffi**. — De *confit* vient confit-ure ; cf. confiseur (parallèle à fai-**seur**), confiserie.

— * **Conoscĕre**, (pour cognoscĕre ; *co* + noscere), **conoistre**, devenu *connoistre*, *con-noître* (cum + noscĕre), enfin **connaître** (1835). * *Conosco*, conois, *conuis* (cf., *noctem*, noit, **nuit**). * *Conoscomus* (* conocsomus, métathèse), conoissons (deux *s* pour conserver à l'*s* le son *sourd* ou *dur*), etc. * *Conocse(b)am*, conoisseie, connoissoie, etc. * *Conovi* (conoui ; *v* vocalisé en *u*), je *cunui(s)*. * *Conoscere-habeo*, conoistrai. * *Conocsam*, conoisse (*conoscam* donnerait **conoiche**, *c* après consonne donnant **ch** devant *a*) ; * *conovissem* (conouissem, conoussem, *i* tombé), que je coneüsse, conusse, connusse ; * *conocsentem*, conoissant ; * *conutum*, conu (*cognitum*, *-tam* donnaient *coint*, **cointe** (*i* dégagé par *g*), d'où *accointance*.

Dans *Rou*, on trouve : je le *cunuis* (* conocso) ; treis reis Henri (je) vi e **cunui** (* conovi). **Congnois** le tu point (* cognocsis ; la *Rose*, 4866). Je nel **conois** mie (*Cligés*, 4784). Qui le **conoist** si le nos die (*id.*, 4783). Il **conuist** (* conocsit) erbes et racines (Marie de France). Tuit **cunuissent** (* conocsunt) son talent (Id., *fable* LIX). Onques ne **conui** si bele fame (*Erec*, 1204 et 5086). Il le **cunut** (M. de Fr.) et l'apela. Il le **conuistra** (Id., *Chievrefoil*, 57). Leur fames (il) ont **reconutes** (*Fabliaux*, III, p. 152). Je **congnois** bien ton courage (A. Chartier, *Curial*, p. 1). Les princes que j'ai **congneu** (Commynes, *Prologue ;* remarquons le participe invariable). Icele fut bien **cointe** (*Voyage de Ch. à Jérusalem*, 717). *Coint, cointe* (cognitum, -tam) prirent dans le vieux français le sens de : *intelligent*, *-e ; spirituel*, -elle ; *habile, amical*, -e, *aimable*.

Voir nos grammaires pour la conjugaison actuelle.

— * **Construgĕre** (construĕre), **construire** (*i* dégagé par *g*). — * *Construgo*, je constru, devenu *construis* comme tu **construis** (* construgis ; *i* dégagé par *g* suivi de *i* ou de *e*), * *construgomus*, n. construons, *construions* (analogie), etc. ; construiez, construent, -truient, devenus : construi-**s**-ons, -sez, -sent, (influence du parfait *construxisti*, 2e pers.), donnant *construisis* (construi-**s**-is). — *Construxi*, je construis, devenu *construisis*, comme tu *construisis* (construxis-*ti* = * construc-sisti), *i* dégagé par *c* ; construxit, il construist ; -simes, -sistes ; construistrent (construxerunt), plus

tard, construisit, -sîmes, -sîtes, *-sirent*. — * *Construgere-habeo*, constru-**i**-rai ; * *construgam*, construie, construi-**s**-e (analogie). — *Construxissem*, construisisse ; * *construgentem*, construiant, -sant ; *constructum*, construit (*i* dégagé par *c* devant **t**).

Ainsi se conjuguent tous les verbes en *uire*, venant de * *ugĕre* (uere), *ucere* (ducĕre, etc.) ; voir plus loin *nuire* (* nocĕre ; nocēre).

— **Ducĕre** (duc're), **duire** (*i* dégagé par *c*). Le verbe se conjuguait comme *construire*. *Ductum* donne *duit*, qui peut venir aussi de *doctum*, doit, **duit** :

Li peres l'out bien fait **duire** (*Rou*). Il saveit **duire** un oisel (*ibid.*, 1766, 3084). — Vien ça, meschant homme et mal **duyt** (ductum ou doctum ; A. Greban, *Mistère de la Passion*, 19512). Nus (nul) ne s'en pout vif escaper s'il ne fu bien **doit** (= *doctus*, instruit) de noër (nager ; *Rou*, 5257-58).

Souduire (subducĕre), qui avait le sens de *trahir*, a disparu (vieux fr. *soduire*, suduire).

Moult **a** ma mere le mien pere **souduit** (trahi ; *Chrest.* Constans, p. 101, 21, *Amis et Amiles*). Fals sunt e **suduiant** (*Rou*, 51). Cist lerre **a** ma dame **suduite**. Gart toi des **souduians** (traîtres, *Aucassin*, 268). Ki cumbatre l'a fait, malement l'a **suduit** (*Rou*, 329). Macaires, li **souduians** (*Aiol*, 2418, 2429). Mauves homme **souduiant** (*Fabliaux*, I, p. 186),

Le mot a été remplacé par *seducĕre*, *séduire* (entraîner quelqu'un en le charmant), qui a une autre signification que *souduire*, parfois aussi péjorative.

— **Crescĕre** (par *crecsĕre, crecs're, métathèse et chute de l'atone), a donné creistre, **croistre** (*s* sourd + *r*, donne **tr**). — **Crecso* (cresco), je creis, **crois** (l'accent circonflexe sur *i* n'a aucune raison d'être, il n'y a ici aucune contraction, et les accents de *distinction* devraient disparaître, parce qu'on saura toujours distinguer s'il est question dans le discours de *croître* ou de *croire*) ; **crecsis*, tu crois ; **crecsit*, il croist, **croît** (ici l'accent, quoique inutile, se justifie par la chute de l'*s*), **crecsomus*, n. **croissons** (deux *s* pour conserver à l'*s* le son *sourd* ou *dur*) ; **crecsatis*, v. croissez ; **crecsunt*, creissent, **croissent**. **Crecse(b)am*, creisseie, croissoie, etc. — *Crevi* (creui ; *v* vocalisé en *u*), je crui, devenu *crus*, comme tu **crus** (*creuisti, creusti, *i* tombé), creüs, creus (lisez cru), **crûs** (contraction), qui aurait dû devenir **crus** (accent tombé ; aujourd'hui *crûs*, etc., pour le distinguer de *crus*, croire). Dans *Rou*, XIIe siècle, on trouve *crut*, p. déf. sans accent, et nos pères savaient le distinguer de *crut* venant de

croire. — **Crecsĕre-habeo*, creistrai, croistrai, **croîtrai**. — **Crecsam*, que je creisse, croi-**ss**-e (*crescam,* cresche).

Crevissem (creuissem, creussem, *i* tombé), creüsse, creusse (lisez cruss), crûsse, **crusse** (pourquoi l'accent a-t-il ici disparu ? peut-on mieux distinguer ici *crusse* (croître) de *crusse* (croire) qu'on ne pourrait distinguer *crus* (croître) de *crus* (croire). — **Crecsentem*, creissant, **croissant** ; **creutum* (analogique ; cretum), creü, creu (lisez cru), *crû* (contraction), mais *crue* (*creuta, *creüe*; n'y a-t-il pas ici aussi une contraction donnant alors **crûe** ; même chose dans le *cru*, la *crue*, substantifs qui n'ont pas d'accent sur **u**). Le participe *crelum* donne *creit* (croit) devenu **cret** dans certains patois. Notre substantif *croît* a été formé, dans l'ancien français, sur la forme *crois* du radical de **crois**-tre, ou peut-être d'une forme **crescum* (*crecsum). Le XVIe siècle, qui prenait *croist* (**croist**-re) comme radical, écrivit : *croist*, devenu *croît* (*accroît*, *décroît*, *surcroît*).

Du **crois** de sa pecune il s'esjoït (de *David la prophécie*, XIIe siècle). Sainte église esteit en **decreis** (Théod. le martir, 187). Marot écrit encore (XVIe siècle) : se (si) tu vels trover le **surcrois** du cercle. Ils ont prins sur soy le **surcrois** (voir Littré). — Le **décroist** des eaux (du Bartas). L'homme marche entravers son **croist** et son **decroist** (Montaigne, III, 274).

Ce serait là, peut-être, le seul cas où la vieille langue aurait pris le radical de l'infinitif pour en faire un substantif verbal. Elle prenait, comme règle, le participe passé masculin ou féminin, et c'est ainsi que nous avons le *cru*, la *crue* ; au *vu* de tout le monde, la *vue*, un reçu, un dû, etc.

— **Colligĕre** (par *colligire), coillir, cuillir, **cueillir**. — **Coljo* (yod dans *jo*, *io*), je cueil, devenu plus tard *cueille* ; *col'gis*, tu cuels, *cueils* (analogie), *col'git*, cuelt, cueilt ; **col'jomus*, coillons, cuillons, *cueillons* (analogie) ; *col'jatis*, coillez, cuillez, *cueillez* ; *col'junt*, coillent, cuillent, **cueillent**. — *Colligere-habeo* (col'gere-habeo), coildrai, cueldrai, keudrai ; *cueillerai* (vient de *cueille* par analogie, c'était la forme populaire ; *cueillirai* était la forme des lettrés et de la Cour au XVIIe siècle, c'est cueill-**e**-rai qui l'a emporté. — Le passé défini *coilli*(*s*), devenu *cueillis* s'est formé sur *coillir*, *cuillir*, *cueillir*. **Col'jam* (colligam), que je coille, cuille, **cueille** ; **colligissem*, coillisse, cuillisse, **cueillisse** ; *col'gentem*, coillant, cuillant, **cueillant** ; *cueilli* est analogique ; *collectum*, colleit, coilloit, coilloite, devenus **cueillette**, subst.

Une forme *cueillier*, *cueiller*, est venue par analogie avec *cueille*, d'où le p. déf. *cueillai*, etc. — *Cueil*-s a, sans doute, pris un *e* d'appui ou de liaison à cause de la difficulté que présente *l* + *s* qui se faisait encore entendre ; le doublement de *l* était nécessaire aussi pour conserver à l'*l* sa monillure (cf. pariculum, pareil (*l* mouillé), féminin : pareil-**l**-e). — *Cueillai* a disparu.

Au lieu de *cueillez* on trouve parfois *cueillissez*. *Cueillirai* (XVIIe siècle) était formé sur *cueillir*, comme *finirai* sur *finir*. La forme *cueillir*, remplaçant *coillir*, *cuillir*, se rencontre déjà souvent au XIIIe siècle (*Roman de la Rose* et ailleurs).

— **Dolēre**, doleir, doloir, **douloir** ; son composé est *condouloir* (d'où condoléance), ces verbes ont vieilli. — *Doleo*, je deuil (cf. **dolium*, **deuil**), *doles*, tu deuls ; *dolet*, il deult, *dolent*, il deulent ; **dolomus*, n. dolons, doulons, **dolatis*, v. dolez, doulez. — *Dolui*, je dolui, doului, devenu dolus, *doulus*, comme tu dolus, *doulus* (doluisti, *dolusti, *i* médial tombé). — *Dolere-habeo* (dol'r'habeo), je dolrai, deuldrai ; on trouve aussi daudrai, daurai, dorai. — *Doleam*, deuille, **dolientem*, doillant (le latin *dolentem* donne l'adjectif *dolent*, d'où **indolent** ; **dolutum*, dolu, doulu ; *dolu(i)ssem*, dolusse, *doulusse*. — La doléance ; le deuil.

De mes plaies me **dolui** (la *Rose*, 2781), La plaie me **dolu** (doluit ; *ibid.*, 1880). Un damage dont me **dorai** (*Aliscans*, 750). Qu'il **s'en deuille** (*Meraugis*, 4871). Que de mon dit (il) **se doillent** (la *Rose*, 16188). — A femme dure **dueus** (deuil) petit (*Roman de Troie* ; autres formes subst. *diaus*, *dols*, nominatif sujet).

Desdouloir (autre composé), signifiait *ôter de deuil*, d'où : réjouir :

Et que vaut or (*hac-hora) son voloir s'il ne me fait **desdoloir** (la *Rose*, 1702-3) ; un troisième composé était adoleir, *adoler*.

— **D(i)cĕre**, di-*i*-re (*i* dégagé par *c*), **dire** (contraction). — *Dico*, **di**, devenu *dis* comme tu *dis* (dicis), *dicit*, il dit ; *dic(i)mus* (*i* tombé de bonne heure comme dans *fac(i)mus*, **facmus*, n. faimes, *i* dégagé par *c*), *fac(i)tis*, **fac'tis*, v. **faites**, analogie avec fai-**mes** ; comme *dicitis*, *dic'tis*, vous *diz* (z = ts), est devenu vous **dites**, analogie avec di-**mes** ; *dicunt*, il **dient** (*c* tombé), di-**s** ent (analogie, ainsi que di-**s**-ons, avec *dicebam*, diseie, -soie, etc. (*c* suivi de *e* + consonne, devient *s*). *Dixi*, je dis, *dixisti*, desis, deïs, **dis** ; *dixit*, il dist ; *diximus*, desimes, deïmes, dismes, **dîmes** (*s*, dans *dismes*, analogique avec *distes*, dixistis, desistes, deïstes, distes,

dîtes), *dixerunt*, distrent, **dirent** (analogie avec d'autres verbes). *Dicere-habeo*, sous l'influence de *dire*, a donné *dirai* ; on trouve aussi *dirrai*. Dis, disons, dites (analogie avec le présent de l'indicatif). *Dicam*, que je **die** (cf. *amicam*, amie), di-**s**-e (analogie). *Dixissem*, desisse, dcïsse, **disse**, etc. — *Di-c-entem*, di-**s**-ant ; *dictum*, diit, **dit**.

La forme *dient* (prés. de l'ind.), *die* (subj.), était encore employée à l'époque de Molière, qui s'en raille dans les *Femmes savantes*.

Dic(e)re est devenu *dicre*, comme *fac(ĕ)re*, facre, *du(c)ere*, ducre ; **coc(e)re* (coquĕre), cocre ; *c* s'est ensuite adouci en *g* : *digre*, *fagre*, *dugre*, *cogre*, qui ont donné (*g* dégageant un *i*), diire, **dire** (contraction), *faire*, *duire ; coire*, devenu **cuire**.

Di-**s**-ons est analogique avec di-**s**-eie, etc. (*dicebam*, **diceam*, *b* tombé) et avec de-**s**-imes (diximus), etc. ; que je di-**s**-e est aussi analogique.

Le perfectum *benedixi* (*benediski), donnait *benesqui*, remplacé par *bénis* (analogie avec *fi-nis*).

— **Fallire* (fallcre), falir, failir, **faillir** ; **fallēre*, venu plus tard, selon M. le professeur Suchier (Halle), a donné *falloir* ; *fall(ĕ)re* aurait dû donner *faldre*, **faudre** (*l* vocalisé en *u* devant consonne), mais on ne trouve pas cette forme dans les textes. — * *Fallio* (fallo), je fail, devenu *faus* (puis *faux*, sans raison ; cf. **défaus**, et non **défaux**), comme tu fals, *faus* (**faux**) = fallis ; il *faut* (fallit) ; **fallomus*, n. falons, faillons (le verbe a pris presque partout les deux *l* mouillés de fai-**ll**-ir, analogique avec *fail*), **falliunt* (fallunt), ils faillent. — Je *faux* a remplacé la vieille bonne graphie je **faus**, cf. je **défaus** (défaillir) donné encore dans toutes nos grammaires. — *Falle(b)am*, je faleie, *failleie*, etc. — Une forme analogique* *falli(v)i* a donné failli(s), **falluit* (pour fefellit), il falut, *fallut*. — *Fallere-habeo* (fal'r'habeo), falrai, fal-**d**-rai (*d* intercalé), **faudrai** (*l* vocalisé en *u*). — **Falliam* (fallam), que je faille ; **fallissem* (fefellissem), faillisse ; **fallu(i)sset*, falust, *fallût* (la forme **fallio*, *-lliam* se rencontre déjà dans le latin mérovingien). — *Fallentem* (*-llientem*), falant, *faillant* ; **fallutum*, falu, **fallu** ; **fallīlum*, faillit, **failli** (**faillite**, subst., est le participe féminin) ; une forme *fal'ta* (*fallita) a donné le subst. **faute** ; *falsum*, *falsam* a donné *fals*, *faus* (**faux**), false, *fause*, écrit parfois *fauce* pour la prononciation, devenu faus-**s**-e (*s* repris au latin, et redoublement de l'*s* pour la prononciation). — Une troisième forme du passé

défini (parfait latin en *si*, *sisti*) était *fals* (*falsi), devenu falsis, **fausis** comme tu *falsis*, *fausis* (*falsisti), etc., imparf. du subj. *falsisse*, **fausisse** (= *falsissem) ; *fausis*, *fausisse* sont les formes que l'on rencontre le plus souvent dans la vieille langue. — Un participe masculin **fal'tum* (*fallitum) donne falt, **faut**, qui se retrouve dans **défaut**.

La forme *s'en falloir* n'était pas encore, paraît-il, bien usitée au XVII° siècle, car Thomas Corneille, répondant à Vaugelas, dit (*Remarques de Vaugelas*, édition de 1738, Paris, tome II, pp. 217-221) : « Je ne doute point que si l'infinitif *falloir* était *en usage*, on ne dît : Il ne **s'en** peut **falloir** (et non *faillir*), autant que vous dites, pour dire : Il ne s'en peut *manquer* ». « J'ai peine à croire, avait dit Vaugelas, que l'on puisse dire : Peu **s'en est fallu** pour : peu **s'en est failli**, comme on ne dit pas : cuir *boulu* pour cuir *bouilli*, l'abus est clair dans ces deux mots ». Thomas Corneille, dans la même discussion, reproche aux Normands de faire une grande faute en disant : Il **faillira** (**-rait**) faire pour : il **faudra** (**-drait**) faire.

Il évident que *s'en falloir*, venu fort tard, comme on le voit, a gardé le sens de *s'en faillir* (manquer). Le verbe *falloir*, plus souvent employé que *faillir*, a fini par se substituer à *faillir* dans *s'en falloir*, il *s'en est fallu*, etc. *Falloir* et *faillir* sont le même verbe ; leurs formes se sont souvent confondues, comme nous allons le voir. *Différenciées* avec le temps, les deux formes ont fini par prendre des sens *différents* comme presque tous nos doublets (sens de *manquer* pour **faillir** ; de *être nécessaire* pour **falloir**, mais *s'en falloir*, gardant comme *s'en faillir*, tombé en désuétude, le sens de *manquer*, *faire défaut*) :

Il **failloit** (fallait) bien souvent qu'ilz revinssent a nostre charroy (Commynes; nombreux exemples). Bon sens leur **falloit** (manquait) faulte d'expérience (p. 232 ; éd. Chantelauze). Ilz les trouverent, ou peu **s'en failloit**, desarmez (p. 143). C'estoit toute mensonge ou peu **s'en failloit** (III, 2).

Rabelais, Palissy (XVIe siècle) écrivent encore il *failloit* pour il *falloit* (fallait), sens de *être nécessaire*, qui découle facilement de celui de *manquer* ; dans bien des exemples le double sens est encore aujourd'hui acceptable :

Vos parents vous donnent tout ce que vous pouvez désirer, que vous **faut**-il encore ? (= que vous *manque*-t-il encore ? qu'est-ce qu'il vous *est* encore *nécessaire* d'avoir ?).

Voici un exemple tiré des Fabliaux (V, p. 7, d'*Auberée*), où le double sens est également permis :

Se (si) *riens* (*rem*, chose) vos **faut** (vous manque ou vous est nécessaire) dites le nos (1).

Voir, dans *Vermischte Beiträge* par M. A. Tobler (séance de l'Acad. royale de Berlin, 27 nov. 1902) plusieurs exemples de *s'en failli* (p. déf.), il s'en **a** peu **fallu,** petit **s'en fali** (p. déf.). Il ne **failloit** gueres qu'il fussent tuit couvert. On trouve aussi de nombreux exemples dans Ville-Hardouin, dans les *Fabliaux*, dans *Jehan de Paris*. — Voici un exemple du *Mistère de la Passion* par A. Greban (xve siècle), où *fallu* a évidemment le sens de *manqué :*

Et sans avoir bourse ou pécune, vous a-t-il **fallu** (manqué) chose aucune (18512-13) ?

Et voici un autre exemple où les deux sens de *commettre une faute, être nécessaire*, sont réunis dans une même phrase :

Se (si) quelque meschant **eust failli** qu'il **faulsist** (qu'il faudrait, fallût) ja mettre en prison (*ibidem*, 15536-37).

Je trouve dans *Jehan de Paris* (fin du xve siècle) :

Il m'en a **faillu** (fallu) fouyr au mieulx que j'ai peu (pu ; page 5).

Faute signie *manque*, dans :

Faute d'argent je ne puis faire ce voyage.

Dans la vieille langue *failli* avait souvent le sens de *perfide, déloyal ;*

Se (si) li uns a l'altre est **failliz** (déloyal), ambur (*ambo*, tous deux) en ierent (erunt, seront) mal *bailliz* (remarquons cette forme pour la rime plurielle ; le nominatif pluriel ne doit pas avoir *s* final où *z* = ts).

On dit :

C'est **faute** d'attention que cet élève a écrit mal le mot ; mais ; c'est là **une** faute d'inattention.

Faillir, dans la vieille langue, s'employait très bien transitivement, comme le latin *fallĕre* (tromper) :

Li nostre deu (nos dieux) en bataille *le* faillirent (trahirent ; *Roland*, 2600). — La navire faillit *la Sicile* (MONTAIGNE, III, 35). — Il n'y a si bon archer qui ne faille (manque) quelque fois *le blanc* (MALHERBE, II, 62). Combien de fois ont-elles failli *leur coup !* (BALZAC, *le Prince*, XV).

---

(1) *Riens*, avec *s* final, est le cas *sujet* (nominatif ; *rien* (= rem).

A part quelques expressions, *faillir* se conjugue toujours maintenant comme *finir :*

Si son courage **faillissait** (A. Dumas, *Charles VII chez ses grands vassaux*, V, 2). La France ne **faillira** pas à son mandat (Hanotaux, alors ministre des Affaires étrangères). Sans lois le langage **faillirait** (Bréal, *Sémantique*, pp. 80-81) ; on pourrait donner ici des centaines d'exemples.

De la vieille langue il reste :

Au bout de l'aune **faut** le drap (toute chose a sa fin). Le cœur me **faut**. — Au jour **faillant** (à la tombée du jour). Jouer à coup **faillant** (jeu où celui qui manque son coup doit céder sa place à un autre). A jour **failli** (au déclin du jour).

Voir, dans nos grammaires, la conjugaison qu'elles donnent encore à tort pour *faillir* et *défaillir*. **Défaillir** se conjugue maintenant comme *assaillir*. Je *défaille*, etc. ; fut. et condit. : je *défaillirai* (*-rais*), etc., on commence même à trouver défaill-**e**-rai (-rais). C'est V. Hugo qui, le premier, a employé *défaille*, etc. (*Notre-Dame de Paris*, 1837, III, p. 207, livre XI.)

Voici d'autres exemples :

La vertu ne **défaillira** pas (Lamartine; voir Petit de Julleville, Litt. fr., IV, p. 190). — Il s'arrête, sa voix **défaille** et ne peut tout dire (*R. des D. M.*, 15 fév. 1898, p. 901). — Comme mon cœur à moi **défaille** lorsque je me le rappelle (P. Bourget, la *Duchesse bleue*, dans la Lecture du 25 mars 1899, p. 335). — Après tant d'années écoulées, mon cœur **défaille** ici (Mme Georges Renard, une *Jeune Fille* ; Ind. Belge du 24 juillet 1903, *feuilleton*).

— **Facĕre** (fac're), faire (**fere**, de **fare*, a disparu). — *Facio*, (yod), je *faz* (1), devenu *fais* comme tu *fais* (facis; analogie avec *plais*, *sais*, *tais*), **fes** (disparu), *facit*, fet, **fait** ; *fac(i)mus*, faimes, devenu *fesons*, **faisons** (analogie), *fac(ĭ)tis*, faites ; **faciunt* (-ciunt), faont, **font** (analogie avec *sont*, *ont*, *vont*). — **Face(b)am*, faseie, feseie, -soie, etc., faisois, **faisais**. — *Feci*, je **fis** (*e* devenu *i* sous l'influence de *ī* final), *fecisti*, fesis (*c* changé en *s* devant *i* + consonne), feïs (*s* médial tombé), **fis** (contraction et analogie avec la première personne) ; *fecit*, il fist, **fit** ; *facimus*, n. fesimes, feïmes, fimes, fismes (*s* analogique avec fi-**s**-tes), **fîmes** ; *fecistis*,

(1) Des formes sous l'influence d'un yod : *faz* (facio), *jaz* (jaceo), *haz* (*hatio ; hatjan), *luz* (luceo), *plaz* (placeo), *saz* (sapio), *taz* (taceo), je n'ai trouvé, dans mes lectures, que *faz* et *haz* (hais). — Trouve-t-on dans les textes *jaz*, *plaz*, *sas*, *taz* ? D'autres, mieux outillés et mieux informés nous le diront. — *Hatio* peut donner **hais** comme *palatium*, **palais**.

fesistes, feïstes, fistes, **fîtes** ; *fecerunt*, fisdrent, **firent** (1). — Le latin vulgaire **fare-habeo* a donné *farai*, **ferai** (*fairai*, analogique avec *faire*, a été abandonné). *Fac*, fai, **fais** ; faisons, faites (anal. avec le prés. de l'ind.). — *Faciam* (yod dans *iam* comme dans *io*), face, devenu **fasse**. — *Fecissem*, fesisse, feïsse, **fisse**. — **Facentem* (-cientem), f-**a**-sant, f-**e**-sant, **faisant** ; *factum*, fait (*i* dégagé par *c*). — Voir **dire**.

Je me **faz** porter en *paraïs* (Rou, 3158 ; dans Aliscans, on trouve **pareïs** = paradis). Jeo me **faz** e gros e gras (Marie de France, fable XXII, 12). Que **faz** je ? (*Chev. au lion*, 3533). Je vous **faz** present (*Berte auz grans piés*, 1216).

— *Fug(ĕ)re* (fug're) donne **fuire** (disparu) ; **fuir** répond à **fugire*, fui-ir (*i* dégagé par *g*), **fuir** (contraction). *Fugio* (**fugo*), je *fui(s)*, comme tu *fuis* (fugis), etc. ; **fugomus* (-gimus), fui-ons, fu-**y**-ons (*y* pour éviter l'hiatus). *Fugi*, je fui(s) comme tu **fuis** ; fugisti, fui-is, **fuis**), etc. *Fugere-habeo*, fu-**i**-rai (*i* dégagé par *g*) ; *fugiam* * fugam), que je fuie ; **fugiomus* (-giamus), fui-ions, fuy-ions, etc. ; *fugissem*, fui-isse, **fuisse** (contraction) ; *fugita* a donné fui-ite, **fuite** (substantif), *fugitum*, fuit, **fui** (*t* tombé) ; *fuga* a donné **fuie**, mot disparu dans le sens du latin ; *fuie* a pris une autre signification (fugue, forme savante), *fougue* est parfois rapporté, comme *fugue*, à *fuga*, par d'autres à l'italien *foga* rapporté à *focus*, feu ; *fougue* serait alors comme un synonyme d'*ardeur*). Voir plus loin *traire* (**trago* pour *traho*). Paien tornent en **fuie** (s'enfuient, prennent la *fuite* ; *Aiol*, 10117). Il n'a point de colombier, il a une **fuie** pour les pigeons.

— **Jacēre**, jaisieir, devenu **gésir** (*ai* écrit par *é*, qui présente le même son de l'*e* fermé ; voir pp. 26-27). — Jeo **gis** el mien lit (*Rou*, 637). Il **gist** en un pui (colline) aigu (*Roland*). Tant grate chievre que mal **gist** (vieux proverbe). En la champaigne il **jut** (*Rou*, 8973). J'i **jui** (jacui) sans remuer (la *Rose*, 1779). Futur : girrai, girai, gerrai. — Que je **giese** et **gise** (*Rou*) ; *geü* (*Rou*, 1407), **Gissant** (*Aiol*, 3196). Garnier (fin du XVIe siècle) dit encore : je **gis** (les *Juifves*, 480). — Marie de France a *gisir* et **gesir** (infinitif).

A, tonique libre, devient *i* entre deux yods, par le changement de *a* en *ie* après yod + *i* dégagé par le second yod (dans *ceo*), ce qui

(1) *Fec(e)runt* (*e* médial tombé) devint **fegrunt*, fe-**i**-rent, **firent** (contraction).

donne la triphtongue *iei* de la période prélittéraire, triphtongue se réduisant à *ii* par la chute de l'*e* médial, et ensuite à *i* par contraction :

J-**a**-ceo (*a*, entravé) donne *jaz* ; mais *jaces* (*a* tonique libre et entre deux yods) donne *gieis*, giis (*e* médial tombé), **gis** (contraction), *jacet*, il gieist, giist, *gist*, gît ; *jacent*, gieisent, giisent, **gisent** ; gisons, -sez (analogiques), *Jacebam*, jaiseie, -soie, g-**i**-seie, -soie, etc. (analogiques). — *Jacui*, je jui, devenu **jus** comme tu **jus** (jacuisti, *jausti), geüs, geus (lisez ju), jùs, **jus**, etc. — *Jacere-habeo*, gerrai, on trouve aussi girrai, girai (analogie pour *i* de *gi*). *Jaceam*, que je jace, jiese (analogie), jise, etc. — *Jacuissem* (*jaüssem), geüsse, jùsse, jusse ; — *jacentem*, jaisant, g-**i**-sant (analogie), **jacitum*, gieiste, giiste, giste, **gîte** (les réformistes écrivent maintenant **jésir**, ci-**jît**, **jisant**, un **jîte** [1]).

Dans ja-cēre, dont l'*a* est protonique, *a* devient *ai* sous l'influence du yod qui suit : *jaisieir*, devenu g-**é**-sir, qui devrait être aujourd'hui : **jésir**.

Pour *ai*, devenu *é* voir les pages 26-27 :

Fraxinum, fraisne, fresne, **frêne** ; *graphium*, graife, grefe, **greffe** ; etc. : *jacēre*, *jaisieir*, j-**é**-sir, encore écrit, gésir (g-ésir), etc., *jace(b)am*, *jaiseie*, etc. (**gisais** est analogique).

— **Hatire** (anglo-saxon *hatjan*, all. *hassen*, flam. *haten*, ang. *to hate*), *hadir*, haïr (*d* tombé entre voyelles). — **Hatio*, haz, devenu het, he (= *hato), hais, comme *hes*, **hais** (*hatis) ; *het*, **hait** (*hatit), **ha(t)omus*, haons, **hayons** (*y* pour éviter l'hiatus), **ha(t)atis*, haez, hayez ; **hatunt*, *heent*, **haient**, devenus : *hais*, etc., *haïssons*, etc. — **Ha(t)ebam*, haeie, haoie, etc. — *Haïs* (p. déf.) est formé sur *haïr* (= ha(t)i(v)i). — **Hatire-habeo* (hat'r'habeo), *haarai* (*t* changé en *d*, consonne douce au milieu du mot), *harrai* (*d* assimilé) ; condit. harreie, -roie. — **Hatiam*, que je hace ; **ha(t)issem*, que je haïsse ; **hatentem*, haant, hayant ; **ha(t)itum*,

(1) Jusqu'à Corneille, qui distingua le premier *i* de *j*, on n'avait qu'un seul caractère *i* pour rendre les deux lettres. Le latin *iacēre* (jacēre) donne iaisieir, *iesir* (lisez jesir). Pour avoir le son de *j*, on dut avoir recours au *g* (doux devant *e*, *i*, *y*) et l'on écrivit *gésir* (pour ne pas lire *iésir*), *gisant* ou *gissant* pour ne pas lire *iisant*, *iissant* ; *gîte*, pour ne pas dire *iîte*. C'est aussi Corneille qui distingua par des caractères différents les deux lettres *u* et *v*, représentées auparavant par la seule lettre **v** : j'*avrai* (lisez : *aurai*) ; je *savrai* (lisez : *saurai*) ; *vevve* (veuve), etc.

*

haï (*t* médial tombé entre voyelles ; *t* final également disparu ; cf. *fenit* (finitum), **fini** ; etc.). — **Hatina*, *haïne*, devenu **haine** (contraction), autres formes : *he*, *haenge* (= haine) :

Jo **haz** a faire cuardise (*Rou*, 3018. Biaus sĕre, je ne vous **haz** mie (*Fabliaux* II, 60). Vous le **haez** (la *Rose*, 11685). La roine **haï** (p. d.) Henri cume marastre **het** sun fillastre (*Rou*, 2539-40). Li rois le **haoit** (*Croisades*, II, p. 23). Jamais (je) ne te **harrai** (*Rou*, 373). Se (si) il me **het**, je **harrai** lui (*Rutebeuf*, II, p. 239). Jel **he** plus que toi (*Merangis*, 3636). Il n'i a nul qui ne le **hace** (*Rou*, 174 ; qui ne le **hee** = * hatat ; *ibid.*, 3140 : *hace* = * hatiat). Je ne le *he* (* hato) mie (*Chrest* Constans, p. 138). Ele ne le **het** pas (*Cligés*, 1147). Les scribes vous **heent** (*M. de la Passion*, 12578-74). Mes sire m'a **anhaïe** (*Erec et Enide*, 2790-91). Desportes, à la fin du XVIe siècle) écrivait encore **hayant**, Malherbe (IV, pp. 306 et 313), lui dit qu'il faut **haïssant**.

Vangelas (*Remarques*, I, p. 131) dit : « Ce verbe se conjugue ainsi au présent : Je *hais*, tu *hais*, il *hait*, n. *haïssons*, etc. Ce que je dis, parce que plusieurs conjuguent : je *haïs*, tu *haïs*, il *haït* (de deux syllabes). D'autres font encore bien pis en conjuguant et prononçant : j'*haïs*. Au pluriel il ne faut pas dire : n. *hayons*, v. *hayez*, ils *hayent*, comme font plusieurs, même à la Cour, et très mal. Une note dit : « Quelques-uns écrivent je *hai* au lieu de : je **hais**.

— **Exire**, eissir, devenu **issir** (inusité). De ce verbe il ne reste plus que *issant*, *issu*, *issue* (ce dernier participe-adjectif et subst.). — **Exo* (exeo), j'ieis (triphtongue), j'**is** ; tu *is* (exis), il *ist* (exit), n. eissons, v. eissez, ils issent (= icissent = *exunt pour exeunt), deux *s* au pluriel pour conserver à l'*s* (de *ec-somus, *exomus), le son *sourd* ou *dur*. — J'isseie, issoie ; j'*issis* comme tu *issis* (analogie, pour eissis). — J'istrai (*t* intercalé), isterai, ystrai. — Is, issons, issez. — Que j'isse (= *exam, pour exeam, ieisse, **isse**), que j'eississe, j'ississe ; eissant, **issant** ; **exutum*, eissu, **issu**. — *Réussir*, de l'italien *riuscire* est rattaché à *issir*, formé sous l'influence de **ustium* (ostium), porte. En parlant d'une photographie bien *réussie* le russe dit : la photographie *a* bien *sorti* (= *est* bien *sortie*).

Les exemples seront donnés dans une autre édition.

— **Jungĕre** (jung're), joindre (*gr* donne **dr** ; *i* dégagé par *g*). — *Jungo* (*u* entravé), je **jonc** (cf. *juncum*, jon, jonc), devenu **joins** comme tu **joins** (jungis ; *i* dégagé sous l'influence de l'*i* qui suit *g*), jung-**i**-t, il joint ; **jungomus* (-gimus), joignons (joiñons, *n* mouillé sous l'influence du *g* dégageant *i* = yod), **jungatis* (-gitis), joignez (joiñez ; *n* mouillé), *jungunt*, joignent (analogie ; *joiñent*, **n** mouillé).

Junge(b)am, joigneie, -gnoie, etc. — *Junxi*, je joins ; *junxisti*, tu *joinsis* ; *junxit*, il joinst ; n. *joinsimes*, v. *joinsistes* (junximus, junxistis) ; *junxerunt*, ils joinstrent (*sr* donne **tr**), devenus : je *joignis*, etc., sous l'influence de *joignons*, *joignez* (*n* mouillé). *Jung'r'habeo*, joindrai, (*gr* donne **dr**). — *Jungam*, joigne. — *Junxissem*, joinsisse, devenu **joignisse**. — *Jungentem*, joignant (joiñant) ; *junctum*, joint (*i* dégagé par *c* devant *t*) ; *junte* (esp. junta = assemblée, sens de *conseil*).

A plusurs il **joinst** (junxit), lor penitances (*Rou*, 7376). — Il **joinstrent** (junxerunt) le chastel au mur (Croisades, I, p. 94, ch. VII).

— **Licere**, leiseir, leisir, **loisir** (devenu substantif). — Il *loist* (licet), il *lut* (licuit), qu'il **loise** (liceat), qu'il *leüst* (licu(i)sset). *Leisir* était employé comme verbe et comme substantif dans le vieux français.

Pas ne poise (pèse) sëoir, et parler vos i **loist** (*Erec*, 3306-7). Garir ne lur **lut** (licuit ; *Rou*, 61, 622). Ainz que mot dire lui **loise** (liceat ; *Cligés*, 3537). Il volsist qu'a li parler li **leüst** (licuisset, sens de *licēret* ; *Vie de saint Alexis*, 98). Tut **a leisir** (M. de France ; *Guigemar*, 472-73 ; *Chievrefoil*, 185).

— **Lĕgĕre**, lieire (triphtongue ; *li-ire*, *e* médial tombé ; *lire* contraction : la triphtongue a dû exister, au moins *théoriquement*, à l'époque *prélittéraire*, mais on ne la trouve nulle part dans les textes). — *Lĕgo*, je liei(s), *lis*, comme tu *lis* (*legis*, lieis, lis), *lĕgit*, lieit, *lit* ; *legomus, n. *leions*, *legatis, v. *leiez* ; lĕgunt, *lieient*, *lient*[1], devenus : n. **lisons**, analogique, selon les uns, avec *disons*, *disais*, v. **lisez**, ils **lisent** (analogie) ; l'*s* est analogique partout où il se trouve dans le verbe : *lege(b)am*, leieie, leioie, li-**s**-ais ; *lĕgam*, lieie, lie, li-**s**-e ; li-**s**-ible (cf. *éligible*, forme savante = eligibilis). — **Legui* (legi), je *lui*, devenus **lus** comme tu lus (*leguisti, legusti, leüsti), leüs, leus (lisez lu), lùs (contraction), **lus** (accent tombé), etc. — *Legere-habeo*, lirai (influence de *lire*). — Lege, liei, **lis**, lisons, lisez (analogiques avec le prés. de l'ind.). — **Leguissem* (-gussem), leüsse, leusse (lisez luss), lùsse, **lusse**. — *Legentem*, leiant, li-*s*-ant ; **legutum* (lectum), leü, leu (lisez lu), lù, **lu** (le latin *lectum* donnait lieit, **lit**, que l'on retrouve dans le subst. **lit** et dans le participe féminin *élite*, devenu subs-

(1) Dans le patois belge le *g* (doux) se conserve : **n. ligeons** (lijons), **vos ligez**, **i** (ils) **ligent**, etc.

tantif = *electa*, cleite, **élite**. Le participe d'*élire* est *élu*, *élue* (analogie).

Au passé défini, on trouve aussi : lis, lesis, list ; on trouve l'infin. *liere* dans *Rou* et le part. *litte* (*Rou*, 8), ainsi que *lut*, *lute*, *parlute*. Le pape *lissit* les lettres (Froissart, p. 17 ; **lissirent**, p. 15 : on *lissoit* les fais (p. 51). Li rois **lissit** les lettres (p. 51). Ici **list** l'Évesque la chartre) et dist (Rutebeuf, II, p. 261). Il **list** la chartre (charte), li altre l'escoltèrent (*Vie de saint Alexis*, 77).

Un passé défini **lesi* donne en effet *lis*, comme **presi*, pris ; *lesisti*, tu lesis, leïs, lis ; *lesit*, il list, etc. C'est à cette forme le-**s**-is que quelques philologues attribuent l'*s* dans li-**s**-ons, li-**s**-ais, que je li-**s**-e, li-**s**-ible, etc., comme l'*s* dans condui-**s**-ons est dû à l'analogie avec condui-**s**-is (conduxisti) ; *lisons*, qui se trouve dans la *Vie de saint Alexis*, est antérieur à *disons*, qui a remplacé *dimes* (dicimus), que l'on trouve dans le même poème. D'autres encore attribuent l'*s* de li-**s**-ons, etc., à l'all. *lesen* (le-**s**-en), mais cette opinion est peu probable. — *Dicebam* donnant *diseie*, etc., *legebam* par analogie, a pu devenir *lisais*, d'où, également par analogie avec l'imparfait : di-**s**-ons, li-**s**-ons, que je di-**se**, li-**s**-e, etc., *diseie* est aussi ancien dans la langue que li-**s**-ons, li-s-eie.

Le participe féminin *lite* (cf. élite), employé comme substantif, avait parfois le sens de *choix*, *zèle*, *préférence :*

Cil sunt larron ipocrite et traïtor qui metent **lite** as (à les) cuers anbler (involare, *voler*, don (ce dont) aus (à eux) ne chaut (*Chev. au lion*, 3737-39).

— **Lucēre**, luisieir, **luisir** (disparu ; **luire** = * lucĕre). — *Luceo*, je luz, devenu *luis* comme tu *luis* (luces ; *i* dégagé par *c*), il *luist* (lucet), devenu : **luit**), etc. — *Luxi*, je luis, devenu *luisis* comme tu *luisis* (luxisti), luist (luxit), **luisit** (analogie), luisîmes, -sîtes ; *luxerunt*, luistrent (**luisirent**). — *Luceam*, luze, **luise** (anal.) ; *luxissem*, luisisse ; *lucentem*, luisant ; pp. *lui* (composé seulement du radical de *lui*-re ; cf. **nui**, *nui*-re). Tout n'est pas ors c'on voit **luire** (Fabliaux ; *Frère Denise*, III, p. 263).

— **Morire** (mori), mourir (voir plus haut, p. 126) ; **morio* (rior), donnait moir, muir ; **moriam* (-riar), moire, muire ; *morientem*, moriant :

Lis reis al **moriant** (au lit de mort) ses terres departi (*Rou*, 193). — Il n'a de terre quite tant ou (où) sis cors giese (jaceat) al **moriant** (*Ibid*, 9349-50).

Je trouve dans les *Fabliaux* (III, p. 119) :

Miex voil (je veux) que nos **morissons** andui (ambo duo, tous deux).

— **Movēre**, moveir, movoir, **mouvoir** (voir la p. 127).

— * **Nascĕre** (nasci), naistre, **naître**. — **Nacso* (nascor), je nais, etc.; **nacsomus* (nascimur), n. nais-**s**-ons (deux *s* pour conserver à l'*s* le son *sourd* ou *dur*), etc. P. défini : je *nascui*, devenu **naquis**. Chabaneau tire ce temps de *naxi, naesi, *naski* (métathèse). Brachet de *naski(v)i*, les philologues allemands de **nascui*; M. Léopold Sudre (gram. de Darmesteter) de *nascuedi*, mais comme on trouve souvent tu *nacquesis*, v. *nacquesistes*, il vaudrait peut-être tout autant le rapporter à une forme **naskesi*, analogique avec **presi*, je pris, *presisti*, tu presis, preïs, **pris**, *presit*, il prist, **prit**, d'où **naskesi*, nasquis, **naskesisti*, tu nacquesis, nasqueïs, nasquis, etc ; *naski* (accent sur la dernière syllabe comme dans le latin d'église) a pu donner aussi *nasqui(s)*, comme *nasquis* (naskisti), etc. *Nascui* donne également *nasqui(s)*, mais **nascuisti* (nascusti) donne *nascus* ; il y aurait alors ici exception, la seconde personne, et non la 1re, donnant généralement tout le passé défini. Il est vrai qu'au part. passé on trouve aussi l'analogique *nascu*, à côté de **né** (natum), écrit parfois *nay*, au XVIe siècle, pour le rapprocher de *nai*-stre, *nai*-s, etc. **Nascuedi* donne je nasquiei(s), nasqui(s), **nascuedit*, nasquiet, devenu *nasquit* (analogie). C'est le cas de dire ici : quot capita, tot sententiae. — *Na(t)ivum*, naïf, **natif** (forme savante) ; *nativus* (nominatif) donnait **naïs** (disparu ; *f* tombé devant *s* final). Le futur était *naistrai* (*sr*, *cr* donnent *tr*), *nestrai*, *naisserai* ; **nacsam* (nascar), que je naisse ; imp. nasquisse, **naquisse** ; **nacsentem* (nascentem), naissant.

De virge **nasquesistes** (*Berte*, 711).

— **Nocēre**, noisieir, *nuisir* (disparu) ; de la forme *nuisir* est venu le passé déf. **nuisis** (analogie) ; *nuire*, vient de **nocĕre*. — *Noceo*, je nōz, devenu *nuis* comme tu *nuis* (noces), il *nuist* (nocet), devenu **nuit** (*s* tombé comme dans *luist*, **luit**) ; *nocent*, ils nuisent ; etc. — **Noxi* (analogique avec *coxi*) donne je nuis, **noxisti*, tu nuisis, **noxit*, il nuist ; ** **noxerunt**, nuistrent, devenu : je *nuisis*, etc., Le latin *nocui* donnait noi, *nui*, devenu **nus** comme tu *nus* (nocuisti ; noüsti), noüs, neüs, neus (lisez nu), **nus** ; cette forme a disparu. — *Nuirai* s'est formé sur **nuire** ; *noceam*, noise, **nuise** ; **noxissem*, noisisse, **nuisisse** ; *nocuissem*, noüsse, *neüsse* (disparu) ; *nocentem*, noisant, **nuisant** ; *nui* (cf. *lui* de luire) ne contient que le radical de **nui**-re ; *neü* (= * nocutum), une 3e forme *nuisi* venait de *nuisir*.

Taisirs (infin. pris substantiv[t]) a home ne **nut** (nocuit), mes (mais) *parlers* **nuist** (nocet). Aucune riens ne lui **neust** (nuirait ou eût nui; *Rou*, 2404 avec sens du second conditionnel; je traduis indépendamment du texte). Car s'il le coneüst (l'eût reconnu), (il) ne li **nuisist** (ne lui eût pas nui; *Aiol*, 3230; autre forme); **nuisist** (*Croisades*, p. 84), **neüst** (*Rou*, 10505). — Li *celers* (celare, cacher) m'a moult **neü** (*Cligés*, 2324). Ma loiautés m'a **nuisf** vers amour (*Chrest.* Constans; p. 180); participe formé sur *nuisir* comme le p. déf. *nuisi(s)*.

— **Ung(ĕ)re, oindre** (voir **joindre**, p. 148, ou **plaindre**).

— **Plang(e)re**, plaindre. — *Plango* (*a* entravé), planc, devenu *ptains* comme tu *plains* (plangis; *i* dégagé sous l'influence de l'*i* qui suit *g*); **plangomus* (-gimus), n. plaignons (plaiñons, *n* mouillé sous l'influence du *g* dégageant un yod); **plangatis* (-gitis), v. plaignez; *plangunt*, plaignent (ñ mouillé). — *Planxi*, je plains; *planxisti*, tu plainsis, *planxit*, il plainst; *planximus*, plainsimes, -sismes; *planxistis*, plainsistes; *planxerunt*, plainstrent, devenus je *plaignis*, etc. (analogie avec *plaignons*, *-gnez*; *ñ* mouillé). *Plangere-habeo*, plaindrai (*gr* donne **dr**). — *Plangam*, plaigne; *planxissem*, plainsisse, devenu **plaignisse**; *plangentem*, plaignant (plaiñant); *planctum*, plaint (*i* dégagé par *c* devant *t*).

La forme populaire *plaindons*, *-dez*, que l'on trouve parfois ici, comme ailleurs (*prendons*, *prendez*) disparut au XVIe siècle. Au passé défini (vieille langue) on trouve parfois *ptaindrent* (pour *plainstrent*), on trouve aussi *plaindirent* (analogie). Chez A. Greban (XVe siècle), je trouve : *plaindoit* (5032), *plaindez* (30939). Froissart (XIVe siècle) écrit : Nuls ne se **plaindoit** (CXXXVII). Li contes se **complandi** a lui (XCVII).

Chascuns se **plainst** (planxit; *Rou*, 10529). Il quidierent qu'il **pleinsist** (planxisset, sens de plangeret) la mort de sun ami (*ibid.*, II, 2059).

— **Ping(e)re**, peindre. Ce verbe se conjugue comme *plaindre*, *ceindre*. — Je peins, n. peignons, etc.; je peignais, peignis, peindrai; peins, peignons, peignez; que je peigne, peignisse; peignant; peint (= *pinctum pour pictum).

Quelques-unes des formes de *peindre* se confondent avec celles de *peigner* : n. peignons, v. peignez, ils peignent (*peindre* et *peigner*), que je peigne, etc. (peindre et peigner); etc., etc.; mais la confusion est encore ici rendue impossible par le contexte.

— **Poindre** (pungĕre, piquer) ne s'emploie plus guère que dans les deux cas suivants comme verbe transitif :

Quel taon vous **point** ? **Poignez** vilain, il vous *oindra, oignez* vilain, il vous **poindra**.

Comme intransitif, on trouve :

Le jour commence à **poindre**, il **poindra** bientôt.

L'ancien passé défini (voyez **plaindre**), était :

Punxi* (analogie pour pupugi), je poins, tu poinsis, il poinst (*punxit*), n. poinsimes, v. poinsistes, ils poinstrent (punxerunt*). Imp. du subj. poinsisse (**punxissem*), etc.

Il **poinst** le cheval. — Eue ne feus nel retenist, se (si) sis sire bien le **poinsist** (*Rou*, 8407-8). Charité **oingt** et peché **poinct** (Cotgrave). Il se sent **poind** (Desportes, il faut écrire **point**, lui disait Malherbe).

— **Audire**, oïr, **ouïr**. — *Audio*, j'oi(s), *audis*, tu *os*, **ois** (anal.), *audit*, ot, **oit** ; **audomus* (-dimus), n. oons, oions, **oyons** (*y* pour éviter l'hiatus), **audatis* (-dites), oez, oiez, **oyez** ; *audiunt*, oient. — *Audi(v)i*, oï, ouï, **ouïs**, etc. — *Audire-habeo* (aud'r'ai-habeo), odrai, **orrai** (*d* assimilé), et **oirai** (anal.). — *Audiam*, oie. — Impér. ois, oyons, oyez. — *Au(d)issem*, oïsse, **ouïsse** ; *au(d)ientem*, oyant ; *au(d)itum*, oï, **ouï** :

Jo **oi** le corn Roland (*Roland*, 1768). O Dieux ! qu'est-ce que j'**oy** (Montchrestien, *Hector*, IV). J'en **os** tant parler (A. Greban, anal. avec tu *os* = entends ; 13143). Quant vous **orrez** le carrillon (Villon, p. 107).

Littré et Bescherelle donnent toute la conjugaison de ce verbe, parce qu'on en trouve encore des exemples dans les ouvrages du XVIIe siècle :

— * **Pascĕre** (pasci), paistre, **paître**, voyez **naître**. — *Pavi* (paui, *v* vocalisé en *u*), *poi*, devenu **pus** comme tu pus (*pauisti, poüs, peüs, pùs, **pus**) ; tout le temps a disparu, ainsi que je **pusse**, imp. du subj. — * *Pavutum* (*pauutum), poü, peü, peu (lisez pu), pù, **pu** (rarement employé) : Le faucon a bien **pu** (bien *mangé*). — *Repaître* a le passé défini repus, l'imp. du subj. *repusse*, et le participe passé *repu*.

Pastum a donné *past*, disparu, mais resté dans : *appast*, devenu *appât*, pl. **appâts** ; le pluriel ancien *appas*, où le *t* tombait devant *s* final, s'employait au singulier et au pluriel, mais aujourd'hui exclusivement au pluriel (voir Littré et le Dict. général) ; **repas** (repastum) n'a gardé que la forme du pluriel. Les animaux **se repaissent** (se nourrissent) de chair, etc. ; les hommes **se repaissent** d'espoir, d'illusions, de chimères ;

— **Placēre**, plaisieir, **plaisir** (devenu substantif) ; **plaire** = * plac(ĕ)re (plac're). — *Placeo*, plaz, devenu : *plais* comme tu plais (places ; *i* dégagé par *c*) ; *placet*, plaist, **plaît** ; plaisons, plaisez ; *placent*, plaisent (*c* suivi de *e* + consonne donne **s**). — *Placui*, ploi, devenu **plus** comme tu **plus** (placuisti ; * plauusti), ploüs, pleüs, pleus (lisez plus), plûs. **plus**. — *Placeam*, place, **plaise** (anal.), *placu(i)ssem*, ploüsse, pleüsse, pleusse (lisez pluss), plûsse, **plusse** ; *placentem*, plai-**s**-ant ; * *placutum*, ploü, pleü, pleu (lisez plu), plû, **plu**. — *Plac(i)tum*, plait (= plac'tum, atone tombée, *i* dégagé par **c**), devenu : *plaid*, sous l'influence de *plac(i)tare*, plaidier, *plaid*-er (*t* adouci en *d* au milieu du mot) ; *placidum*, placide (forme savante). Tot al vostre **plaisir** (subst., *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 592).

— **Tacēre**, taisieir, taisir (disparu), **taire** (= * tacĕre) se conjugue comme *plaire*, à l'exception de *tait* (tacet) pour taist, taît (*s* ou accent tombé) ; * *tacutum*, toü (*c* tombé), teü, teu (lisez tu), **tû**, **tu**. L'Académie s'est enfin décidée à écrire **tu**, au lieu de *tû*, que l'on trouve encore dans certaine grammaire en retard, l'auteur étant sans doute partisan à outrance des accents de distinction (*tû* se distinguant de *tu*, pronom) ; *tacitum* a donné **tacite** (forme savante). — **Se taire** (v. pron.).

Vos avez perdu un beau **taisir** (*Renard*, 8832). Je ne puis **teisir** que (je) ne die vostre *pleisir* (*Erec* et *Enide*, 5459-60). **Taisirs** (subst.) a home ne nut (nuisit), mais *parlers* nuist. (*Erec*, 4630-31).

Au passé défini, on trouve aussi *taisi*, etc., formé sur *taisir* comme *finis* sur finir :

Li rois **se taisi** (Froissart). — Cil qui **se taist** est semblable a celui qui conferme (vieux proverbe rendu aujourd'hui par : Qui **se tait** consent). — Quant d'autruy parler tu voudras, regarde toy et **te tairas** (autre vieux dicton).

— **Potēre**, podeir, poeir, pooir, pou-**v**-oir (*v* intercalé). — **Potio* (* possio ou * pocso, pour possum), je **pois** (voir les Serments de Strasbourg en 842), **puis** ; *potes*, tu peus (peux), d'où : je peus (**peux** ; analogie) ; **potet*, peut ; * *potomus*, podons, poons (*d* tombé entre voyelles), pouons, pou-**v**-ons ; * *potatis*, po-**d**-ez, poez, pouez, pou-**v**-ez ; **potent*, peuent, peu-**v**-ent. — *Potui*, poi, devenu *pus* comme tu *pus* (potu(i)sti), poüs, peüs, peus (lisez pu), pûs, **pus** ; *potuit*, pout, pot, put ; *potuerunt* (potverunt), povrent, porent, purent ; poümes, poüstes. — *Potere-habeo* (pot'r'habeo),

podrai (*t* adouci en *d* au milieu du mot), *porrai* (*d* assimilé), **pourrai**. — **Possiam* (ou *pocsam), poisse, **puisse** ; *potuissem* (*poussem), poüsse, peüsse, peusse (lisez puss), pùsse, **pusse**. — *Po(t)entem*, poant, pouant, pou-**v**-ant ; *possientem, (*poesentem), poissant, **puissant**. adj.), **potutum*, poü, peü, peu (lisez pu), pù, **pu**. — Je *peux* s'emploie maintenant rarement.

A l'indicatif présent, on trouve aussi *peult*, *peulent*, sous l'influence de *veult* (veut), *veulent*, et à l'imp. du subj. **poïsse** = *po(t)issem, ce qui indique un passé défi. *poït* = *poti(v)it.

En interrogeant, on dit : *puis-je* ou *est-ce que* je peux ; on ne dit pas : *peux-je* ?

— *Salire*, salir, devenu **saillir**, sous l'influence de *sail* (=salio). *Salio*, je sail ; *salis* donne régulièrement *sels*, *seus*, remplacés, dès les origines de la langue, par *sals*, **saus**, d'où : je *saus* (tressaus. assaus), sans doute sous l'influence des formes en *au* : s-**au**-drai, ass-**au**-drai, tress-**au**-drai, s-**au**-t = saltum, *as-saltum*, assalt, assaut ; *supersaltum*, sursaut, ou pour conserver surtout la voyelle *a* dans tout le verbe (création populaire) ; cf. **valoir**.

Plus tard, *saille*, *assaille*, *tressaille*, ont remplacé la forme en *au* (voir *assaillir* dans mon étude sur le verbe, 1896, 1re partie). **Assalire-habeo*, assaudrai, devenu *assaillirai* (formé sur *assaillir*, et il en est de même de *tressaillirai*, mais *saillir* a, au futur : saill-**e**-ra et saill-**i**-rai, etc.

Je trouve tressaill-**e**-rai (disparu de nos bonnes grammaires) dans la belle histoire de la litt. fr., par Petit de Julleville (VII, p. 788) :

Quand toute la nation **tressaillera** d'une émotion commune (l'*Art français au* XIXe *siècle*).

La troupe l'**assaut** (Malherbe). Amour m'**assaut** (Regnier). Li pelerin ne vous **assaudront** mie (Villh.). Le dit duc **assaudroit** de son costé (Commynes).

En 1835, l'Académie française ne donnait plus que assaill-**i**-rai, tressaill-**i**-rai. — *Tressaillir* a le sens du latin *trans* + *salire* (franchir, sauter au-delà), dans :

La haie (il) m'a fait **tressaillir** (la *Rose*, 2958).

Saltum a donné **saut** ; *assaltum*, assaut, etc. ; *saillie* répond à un fictif **sallīta*, avec les *ll* mouillés de *sail*, mais est, en réalité le participe fém. *saillie* (formé sur *saillir*), devenu substantif. Il

salt se trouve déjà dans *Roland*, comme il **falt** (fallit), il *valt* (*valet* qui devrait donner *velt*, *veut* ; *a*, tonique libre, donne **e**).

Sels, *seus* (salis), *vels*, *veus* (vales) se seraient confondus avec *seus* (soles ; *solēre*, avoir coutume), *veus* (veux) de *vouloir*. — Les formes *sals* (saus), *vals* (vaus, vaux) ont dû être créées par le peuple avant l'époque littéraire, car on ne trouve ni *sels*, ni *vels*, *sell*, ni *velt* dans les textes. — Remarquons aussi *saillir* (au lieu de *salir* que donne *salire*) qui distingue aussi heureusement ce verbe de *salir* (rendre sale) ; Froissart écrit cependant *assalir* (= assaillir).

Et pour donner encore une preuve que le vieux français ne craignait ni ici, ni ailleurs une confusion, le contexte rendant toujours le sens clair, je citerai encore ces deux exemples :

Li sans en **sali** (saillit) bien en XII lius (*Aucassin*, 16-20). Contre lui en piés (Nicolette) **sali** (*ibid.*, 41-20).

Le passé défini *saillis* (assaillis, tressaillis) est formé sur *saillir* ; une autre forme était : je *sals* (* salsi), tu *sausis* (* salsisti), * *salsit*, il salst ; n. salsimes, *sausimes* ; v. salsistes, *sausistes* ; salstrent, saustrent (* salserunt, sals'runt), d'où l'imp. du subj. * *salsissem*, salsisse, *sausisse*, forme presque exclusivement employée dans la vieille langue. — *Salientem*, saillant ; * *sallītum*, sailli (formé d'après l'infinitif) ; * *sallīta*, saillie (participe et substantif) ; une forme analogique * *salutum* donnait *salu*, **saillu** ; *saltum*, **saut**, comme *assaltum*, assaut (*l* vocalisé en *u* devant consonne).

Il s'accorderent qu'il l'**assausissent** par mer (Villh., 73). Il orent pour (peur) que li enemi ne venissent et les **assausissent** (*Croisades*, p. 245).

J'**assaudrai** n'est pas une faute, disait Ménage (XVIIe siècle), mais cette forme du futur était déjà pour lui comme un archaïsme.

Ce verbe et ses composés ont pris partout, comme *faillir* l'*l* mouillé de *sail*, *fail*, qui doit être redoublé devant une voyelle.

—* **Sapēre** (sapĕre), saveir, **savoir** ; on trouve aussi *savir* (Serments de Strasbourg et ailleurs). *Sapio* (*yod* dans *io*) donne *saz*, et, par * *saio*, a donné *sai*, **sais**, comme *habeo* (ayo) a donné **ai** ; *sapis*, tu ses, **sais** ; *sapit*, set, *sait* ; * *sapomus* (-pimus), savons, * *sapatis* (-pitis), savez ; * *sapunt* (-piunt), sevent, devenu **savent** (analogie avec *sav*-ons, *sav*-ez). *Sa(p)ui*, je soi, devenu *sus* comme tu **sus** (sapuisti, * sausti), tu soüs, seüs, seus (lisez *su*), sùs,

sus(1); *sapuit* (savuit, sauuit), il sout, sot, sut; *sapuerunt*, sovrent, sorent ; soûmes et soûsmes, soustes. — *Sapere-habeo*, savrai, **saurai** (cf. *avrai*, **aurai**); on trouve aussi *sarai* (comme *arai* de avoir). *Sache*, *sachons*, *sachez* sont l'ancienne forme du subjonctif où *i* ne se trouvait pas toujours devant *ons*, **ez**. — *Sapiam*, sache; *sapiamus* (*sapjomus), sachons; *sapiatis* (*sapjatis), sachez; **sachions**, **-chiez** sont analogiques, **sapiant**, qu'ils sachent; *sapiunt* (prés. de l'ind.) donnait aussi **sachent**. — *Sa(p)uissem*, soûsse, seûsse, seusse (lisez suss), sûsse, **susse**. — *Sapientem*, (sapjentem), sachant; **sapentem*, savant (adj. et subst.); **sa(p)utum*, soû, seû, seu, sû, **su**.

Remarque. — Dès le XIIIe siècle, on trouve ordinairement la graphie *sçavoir* que l'on rattachait à *scire* (savoir). cette graphie se trouve jusque chez Montesquieu ; Voltaire écrivait *savoir*.

Nus ne **scet** sa langue taire (la *Rose*, 4750).

Si l'on vient à **sçavoir** mon nom (Montesquieu, *Lettres persanes* (p. 31 ; voir la belle édition Louis Lacour, imprimée par D. Jouaust). Si l'on **sçavoit** qui je suis (*ibid.*, p. 4) ; Montesquieu n'emploie que cette forme dans les *Lettres persanes*.

Nos Dictionnaires donnent encore, quoique la graphie soit tombée en désuétude, *à l'insçu* (in-sçu) à côté de **à l'insu** (in-su = non su).

— **Solēre**, soleir, soloir, **souloir** (avoir coutume). — *Soleo*, soil, seuil ; **solo* donnant *seul*, devenu *seus* comme tu seuls. **seus** (soles), il seult, **seut** (solet) ; **solomus* (-lemus), solons ; **solatis* (-letis), solez ; *solent*, seulent. — *Solui*, je solui, devenu *solus* comme tu *solus* (solu(i)sti), il solt, *sout* (soluit), devenu *solut* (analogie), etc. — *Solēre-habeo*, solrai, *soldrai* (qui se confondait avec *soldrai* = solvere-habeo), seudrai, seuldrai. — **Solutum*, solu (se confondant avec *solu* (de solvĕre), *solentem*, solant.

— * **Sequĕre** (sequi), sicivre, sivre, siuvre, sui-**v**-re sous l'influence de **sequit* (sequitur), sieut, siut, suit (métathèse) ; une forme **se(q)uire* donnait siur, *suir* (métathèse), sievir (*u* devenu *v*), *suivir*, d'où le passé défini *suivis* et le participe *suivi*. — *Sĕquo*, sieu, siu, *sui*, devenu **suis** comme tu **suis** (= sequis, pour seque-

(1) Dans *sapuisti*, *p* a pu se changer en *v* et *v* se vocaliser en *u*, ce qui donne (i medial tombé comme ailleurs) : sa-**v**-usti, (*sau*-usti), soûs (*au* donne *o*), seûs, seus, sûs, **sus**. — Même procédé probable dans *habuisti*, *debuisti*, etc., etc. * *Saputum*, savutum, sau-utum, soû, seû, seu, sû, *su*.

ris), tu sieus, sius, **suis** ; **sequit(-tur)*, sieut, siut, **suit** ; **sequomus* (-quimur), seivons, sievons, siuons, suions, sui-**v**-ons ; **sequatis* (-quimini), seivez, sievez, siuez, suiez, sui-**v**-ez ; **sequunt* (-tur), sieuvent, siuvent, **suivent**. — **Sequam* (-quar), sieive, sive, siue, suie, sui-**v**-e. — *Sequentem*, seivant, sievant, siuant, suiant, sui-**v**-ant ; *secutam*, sieute, siute, **seü**(t)e, *suite* (participe devenu substantif), *suivi* vient de la forme *suivir* (disparu).

Ses filz le **siut** (*Roland*, 3215). Jeo le **suirai** (*ibid.*, 84). Il me **siura** (*id.*, 188). Il le vait **sivanz** (= siuanz ; *siwanz* ; 2649). Erec va **sivant** tote voie (*Erec et Enide*, 342) ; Ville-Hardouin donne *siure*, *sevre*, *sivir*, *sievir* : Vostre gent les **sivent** (= siuent, 629). Il **sivoient** (= siuoient). Au passé déf., on trouve *suit*, *sivit*, *sievi*, *sieuwi*, il le *suivent* (433) ; il les a **suiz**, — mar (mal) vos le *siwistes* (= siuvistes ; Marie de France, *Eliduc*, 942). El les **sievi** (*id.*, fable XCV, 22). Sis frere le **siui** (= sivi ; *Rou*, II, 157). Il **l'aconsut** (*Id.*, II, 3849). Il me **siwra** (= siuvra, suivra ; *ibid.*, 354). Il m'a **seüe** anjusque ci, (*Chev. au lion*, 5948). L'esclo (la trace) des chevaus (il) a **seü** (*Erec*, 3529). **Siure** m'estuet le chevalier (*Erec*, 270).

Les diverses formes de ce verbe sont difficiles à suivre, à démêler dans la vieille langue.

S'ensuivre. — Voir un peu plus loin le verbe *aller* où l'on trouvera des exemples où *en* est séparé de l'infinitif dans la vieille langue. — *S'ensuivre* ne s'emploie plus aujourd'hui qu'à la troisième personne et souvent comme verbe impersonnel :

Il s'ensuit que, etc. Il **s'ensuivra** que, etc. Il **s'en est ensuivi** un grand malheur.

Le XVIIe siècle savait déjà employer *s'ensuivre*, *s'en ensuivre*, comme toutes nos grammaires, tous nos manuels apprennent que nous devons le faire, et non *se suivre*, *s'en suivre* « qui, dans cet emploi, ne sont pas français », dit ici Littré, d'accord avec les grammairiens :

Les inconvenients qui auraient pu **s'en ensuivre** (Molière, *Amphitryon*, II, 3). Il **s'en est ensuivi** un malheur (Idem). Des accidens **s'en ensuivirent** (Vaugelas, *Trad. de Quinte-Curce*, III, 6).

Bernardin de Saint-Pierre a cependant dit, pour ne pas répéter le pronom *en* :

Elle se reprochait la fin prématurée de sa charmante nièce et la perte de sa mère qui **s'en étoit suivie** (*Paul et Virginie*).

Alfred de Vigny écrit aussi :

Le hasard nous les a fait rencontrer ; il **s'en est suivi** quelques propos un peu vifs (*Cinq-Mars*, ch. XIV).

Je trouve encore dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1897, p. 549 (et les exemples sont nombreux dans nos journaux et revues) :

Il **s'en est suivi** (de la révolution espagnole) que le serment royal et les décrets signés par le roi ont été nuls (*Châteaubriand et la guerre d'Espagne*, par le Marquis de Gabriac).

Et dans le bel ouvrage de Petit de Julleville, *Hist. de la langue et de la littérature françaises*, IV, p. 309 :

Et si un prologue nous avait fait voir les évènements, nous n'aurions plus aucune peine à débrouiller les complications qui **s'en suivent** (Jules Lemaître).

Dans l'*Indépendance Belge*, Corresp. française du 22 avril 1903 (p. 1, 6e colonne) : « Une altercation se produisit entre les deux hommes et un échange de témoins *s'en est suivi* ».

Ces exemples et tous ceux que l'on rencontre aujourd'hui chez nos bons écrivains (romans, revues, journaux), prouvent à l'évidence que la langue évolue et que *s'en suivre* s'emploie ici tout aussi bien que *s'ensuivre*. Littré, s'il vivait encore, et nos grammairiens, s'ils lisaient davantage et mieux, ne donneraient plus la règle *absolue* à laquelle ils veulent tous nous asservir en se copiant, comme à l'envi, les uns les autres.

— * **Tragĕre** (trahĕre, tirer), **traire** (*i* dégagé par *g*). — * *Trago* (-ho), trai(s) comme tu *trais* (tragis), il trait (* tragit), * *tragomus*, n. traions, **trayons** (*y* pour éviter l'hiatus), * *tragatis*, trai-ez, **trayez** ; * *tragunt*, traient. — *Traxi* (* tracsi), je trais (*i* dégagé par **c**), traxisti, tu traisis, **traïs**, *traxit*, il *traist ; traximus*, **traisimes**, *traxistis*, **traisistes**, *traxerunt*, **traistrent** ; sous l'influence de tu *traisis* on trouve aussi je *traisis*, etc. (le passé défini a disparu). *Trage-e-habeo*, trairai (*i* médial dégagé par **g**), *tragam*, que je traie ; * *tragomus*, trai-ions, trayons, devenu tray-**i**-ons (= * *tragiomus*, pour * trahamus, * tragamus). Le latin * *tragimus*, (prés. de l'ind. donnait aussi n. **traimes**, * *tragitis*, v. **traites** (cf. *facimus*, faimes, *facitis*, faites ; *prendimus*, prenmes, *prenditis*, prentes dans le patois des Vosges). *Traisons*, *traisez*, que l'on rencontre également, sont analogiques avec *plaisons, -sez*. A côté de tr-*ai*-rai, -roie, on trouve tr-**e**-rai, -roie (cf. f-**ai**-rai, f-**e**-rai).

Il **traist** (traxit) l'espee (*Aliscans*, 1615). Il les **trestrent** (traxerunt) pres du chastel (*Croisades*, I, p. 286). **Trahez** vos a parfunde mer (*Rou*, 149 ; *h* de

trahere). **Traiez** la fors de l'eue (eau ; *ibid.*, 454). Qu'on les **traisist** (traxisset ; la *Rose* ; **traissist**, *Croisades*, p. 287). Li nostre s'estoient **tret** (tracti) avant (*Croisades*, I, 287 ; *tractum* donne **trait** ; *traxissem*, traisisse) ; *tracta* (retracta), traite, retraite (part. et subst.) ; le **tret** des arbalestres (Froissart, LXVI).

Dans le vieux français *traire* a toujours, comme on le voit, le sens de *tirer*, sens qu'ont conservé tous les composés : *attraire, retraire*, *soustraire*, etc. — Dans le sens qu'il a pris dans *traire* (les vaches, etc.), la vieille langue disait : **moudre** (* mulg(ĕ)re, mulgēre) les vaches, etc.

A *traire*, qui a pris un sens particulier, comparons *sevrer* (* seperare ; separare) et séparer ; *changer*, qui a pris presque toute la place de *muer* (mutare), de *gésir* remplacé par *être couché* (se coucher), de *mettre* (mittere, envoyer), par *envoyer ;* de *battre* remplaçant souvent *vaincre* et *férir* ; de *fermer*, qui s'est presque partout substitué à *clore*, et *entendre* à *ouïr ;* etc., etc.

— **Braire** (* bragĕre) se conjugue de même. Pas de passé défini, pas d'imparfait du subjonctif. Bescherelle dit qu'il n'y a pas de participe passé ; Littré dit : il a brait, etc. Littré et Bescherelle trouvent avec raison que l'Académie française, en ne traitant ce verbe que comme impersonnel, ne réussira pas à en consacrer la mutilation.

Dans la vieille langue, *braire* signifiait *crier* ; de nos jours il se dit surtout en parlant du cri de l'âne. — Dans le patois belge, *braire* s'emploie pour *pleurer* (1) ; ce dernier mot se comprend, mais je ne l'ai jamais entendu employer ; i (il) **brait**, *i* **braira**, il **a brait** (*i* suivi d'une consonne ; *il* devant une voyelle) ; *dj'* (je) **brais** (= je pleure), vos **brayet** (vous pleurez)..

—**Valēre**, valeir, **valoir**.—*Valeo*, vail, devenu vaus, **vaux**.— *Vales*, *valet*, qui devraient régulièrement donner *vels*, veus, **veux**,

---

(1) Ce verbe *braire*, pour *pleurer*, étonne toujours beaucoup les étrangers nouvellement établis dans les villages belges ; mais ce qui les étonne le plus, c'est la syllabe *nu* ajoutée dans beaucoup de verbes à la 3e personne plurielle de l'indicatif présent, et qu'ils prennent pour l'adjectif *nu* : i (ils) *braienu* (ils pleurent), i *vènnu* (viennent), i *djouenu* (jouent), i *maindjnu* (mangent), etc. (*nu* = nunc, maintenant) :

Un fait analogue se rencontre dans le patois lorrain. Il s'y s'est formé, il n'y a pas bien longtemps, un imparfait finissant par **or** (= *hac-hora*, or = *alors*) : Je *chantaisor* (ou *chantèsor*, rendant l'idée de l'anglais : *I was singing*, *j'étais* (alors), *chantant*.

velt, **veut**, donnent, par analogie avec **val**-oir, dès les origines de la langue, *vals*, vaus, *vall*, vaut [1], * *valomus* (-lemus), valons ; *valatis* (-letis), valez ; *valent*, qui devrait donner *velent*, a toujours donné **valent** (il y a ici des irrégularités comme nous en avons vu dans *sals*, saus ; *salt*, saut, de **saillir**). — *Valeam* donne que je **vaille** ; *aequivaleam*, **équivaille** ; *prévale* (subj.) est analogique avec **vale**-nt, *prévale*-nt, du présent de l'ind. — *Val'r'habeo*, valdrai, vaudrai. — *Valu(i)ssem*, valusse. — *Valentem*, valant ; * *valientem*, vaillant (adj. *ll* mouillés) ; * *valutum* (-litum), valu. — *Valui*, je valui, devenu *valus* comme tu *valus* (* valusti, -luisti), etc., *val(u)erunt* donnait valdrent, vaudrent (*d* intercalé), *valurent* est analogique. Une forme * *valsi*, -sisti, -*sit* donnait : *vals* ; *valsis*, vausis ; *valsl*, vaust, et * *valsissem*, valsisse, **vausisse**, la forme la plus employée dans la vieille langue.

Que **valt** cist criz ? (*Vie de saint Alexis*, p. 164). Tu ne **vals** pas tant (*Rou*, 9542). Teus (tel) **vaut** petit qui mout se loe (laudat ; *Erec*, 4438). Contre liepre ne **valt** medecine ne *mire* (medicus ; *Rou*, 260). Ma force **vauroit** (*d* non intercalé) une castaigne (*Aliscans*, 593 ; les patois belges n'intercalent pas non plus le **d** : il *vaura* = vaudra). Miex li **vausist** estre a Pavie (la *Rose*, 4360). — Un chevalier **vailant** (*Rou*, 247), **vaillant** (*ibid.*, 2626) ; **valissant** et **vaillant** (*Aiol*, 1499, 7967) ; *vaillissant* (*ibid.*, 2528), *vaillissant* (*Aliscans*, 2151), **vallant**, **valiant** (*ibidem*). — Au lieu de *vaille*, on trouve parfois **valge** (= * valiat, * valjat).

QUELQUES AUTRES VERBES.

— * **Essere** (esse), estre, **être**. — Je *sui* ne vient pas de *sum*, mais de * *sui*, analogique avec *fui* ; *ĕs*, tu *ies*, devenu **es** comme il **est** (est ; *e* entravé) ; *sumus* (= * somus), n. suns, sons, devenu *somes*, **sommes** (terminaison *es*, analogique avec *es* de *estes* = estis, ou venant de *esmes* (* esumus) que l'on trouve dans la *Vie de saint Alexis* : Cum **esmes** encumbret (124), *estis*, v. estes, êtes, *sunt*, sunt, **sont**. — *Eram* (ĕram), iere (*e* tonique bref donne *ie*), *eras*, ieres, *erat*, iceret, iert (*e* tombé devant *t*) ; *eramus* donne *erains*, qui aurait dû devenir *eriens*, *erions*, comme *eratis*, *erez*, *eriez*,

(1) Sans doute, comme dans la vieille conjugaison de *saillir* (assaillir), pour conserver la voyelle *a* dans tout le verbe, la forme régulière sels, *seus*, selt, *seut*, vels, *veus*, velt, *veut* s'éloignant trop de s-a-lir (ass-a-lir), devenir s-ail-lir (as-sail-lir et de v-a-loir.

mais aucune de ces formes ne se trouve dans les textes, elles sont remplacées, dès les origines de la langue, par[1] *estiiens*, estiens, *estiiez*, estiez, *erant*, ierent. — *Fui*, je fui, devenu **fus** comme tu **fus** (fu(i)sti), etc. — *Ero* (ĕro), ier, *eris*, tu iers, *erit*, iert ; *ĕr(i)mus*, iermes ; v. **iertes** (eritis) ne se rencontre pas dans les textes, remplacé par *estrés*, *estrez*, *serez* ; *ĕrunt*, ierent. Condit. : estreie ou sercie. La forme **essĕre-habeo* donne *estrai*, et, par apocope de la 1re syllabe *es*, *serai* ; l'explication donnée par Darmesteter de **sedere-habeo*, qui aurait donné *sedrai*, *serrai* (*d* assimilé), *serai* (un *r* tombé comme dans d'autres verbes) est aujourd'hui abandonnée. — **Siam* (vieux lat. *siem*), soie, devenu **sois** ; *sias*, soies, **sois** ; *siat*, soiet, devenu **soit** (sous l'influence du latin *sit* ; *ĭ* bref donne *ei*, **oi** ; cf. *habeat*, aiet, devenu **ait**, *ĕrat*, ieret, devenu **iert**), *siamus*, seiens, seions, soions, **soyons** (*y* pour éviter l'hiatus ; n'est pas devenu *soy-ions* (XVIIe siècle), comme n'ayant pas besoin, à l'instar d'autres verbes, de se distinguer ici du présent de l'indicatif (*sommes*, **soyons** ; cf. *avons*, **ayons**, mais envoy-**ons**, envoy-ions). — *Fu(i)ssem*, que je fusse ; estant, *étant* (= stantem), esté, *été* (= statum), *étant* aurait pu venir de *être*, comme *metant* (mettant) est venu de *metre* (mettre).

Je cuit (cogito)) qu'ele **n'iere** mes (plus) sage (la *Rose*, 398). Il **n'iert** mie chevaliers, encore **ert** (erat ; pour iert) valletun (*Rou*, 3076 ; nombreux exemples). Ele **iert** trestote rassotee (la *Rose*, 399). Elle **n'ert** pas petite ne manche (manchote, *Fabliaux*, I, p. 306). Jo **esteie** à une feste (*Roland*). Mout **estoit** joians et liee (laeta ; *Erec*, 66). Un tertre qui pres de la **iere** (*ibid.*, 108). Nos **estiiens** jeunes (Rutebœuf, II, p. 279-80). Li Frere qui leens **erent** (*ibid.*, pp. 161-162).

A ma ame (à mon âme) en **serreit** mielz, ceo crei (*Rou.*, 2127). Se (si) nous **estiemes** percheut (aperçus), nous **seriemes** tout *descheut*, car on diroit, et a grant tort, que, por le sien (son avoir, son argent) nous l'*ariemes* **mort** (l'aurions tué ; *Fabliaux*, IV, p. 117). Vous **estiés** XL u (ou) plus (*Ibid.*, p. 27). Hunte **serreit** e cuarderie (*Rou*, 1497). S'**esties** desarmes, il m'**esteroit** plus bel (*Aiol*, 5844). Grant cumpaignie **estieins** (Marie de France, *fable* XXXIII, 21). Se (si) vos **esteiez** trovée (Id., *Yonec*, 409). Se (si) vos **estiez** vint fois tant de gens (Ville-Hardi, 143).

Le composé *reêtre* s'employait souvent dans la vieille langue :

Il **resont** revenu (*Rou*, 220). Tels fu desus qui **riert** (= re-sera) desoz

(1) M. L. Sudre, qui a écrit tout le chapître du verbe dans la grammaire de Darmesteter, reconnaît maintenant que ni *eriens*, *erions*, ni *eriez*, ne se trouvent dans les textes. M. Sudre ne donne pas *iert*, venu de *ieret* (ĕrat).

Je me contente de donner ici quelques exemples seulement sur le verbe *être*.

(*ibid.*, 11215). Il **refussent** oublié (*id.*, 63). A cel soir (il) i **refu** alez (*Cligés*, 1557). Lors tu **reseras** un grant martir (la *Rose*, 2428). Cresus **refu** sire de sa terre (*ibid.*, 7237). Je **resui** certains que vos m'amez (*Erec.* 4924). Que la puissance **resoie** moie (mienne) de vos servir (*ibid.*, 5275-76). Il se **rest** cochiez (s'est recouché; *Fabliaux*, p. 139; nombreux exemples dans les ouvrages de la vieille langue).

Remarque. — Le verbe *être*, dans ses temps composés, s'emploie souvent au lieu de *aller* pour exprimer qu'on *est allé* dans un endroit, et qu'on n'y est plus :

Mon ami **a été** à Paris (il n'y est plus). — Il **est allé** à Paris (il est censé y être encore ; peut-être même n'y est-il pas encore arrivé) ; en ce dernier cas on dit plutôt : il est **parti** *pour* Paris ou *à* Paris (l'emploi de *à* est récent après *partir* suivi d'un nom de *ville*). — Mon ami **est allé** à Paris le mois passé, il en est déjà revenu depuis quinze jours en passant par Vienne, où il s'est aussi arrêté (*est allé* est ici parfaitement à sa place, très correctement employé).

A la question : Où avez-vous passé votre soirée d'avant-hier ? On répondra donc tout aussi correctement par :

Nous **sommes allés** au théâtre, que par : Nous **avons été** au théâtre.

« Rien, absolument rien dans la logique de la langue n'empêche de parler ainsi », dit M. L. Clédat (*Rev. de philol. fr.* 1er trimestre 1903, p. 33). *Être allé*, dit l'Académie française, marque simplement le voyage *sans indiquer* le retour. « Sans doute, dit M. Clédat, mais *sans l'exclure non plus.* » (Voir ma grammaire de 1878-79, p. 250).

« Francisque Sarcey, dans un des derniers *Fagots* qu'il ait publiés (*Le Temps* du 28 février 1899), commentant la fausse règle de Ménage en vertu de laquelle *être allé* impliquerait le non-retour, remarquait spirituellement : « En sorte que, si je parle de deux frères qui sont partis pour la guerre, dont l'un a été tué et l'autre est revenu officier, je suis obligé de dire, pour parler congrûment : Ils sont l'un, allé, l'autre été... non, ça ne va pas. Ils ont l'un été, l'autre allé..., non, ça ne va pas encore. Ah ! mon Dieu, qu'il est difficile d'écrire en français ! » Il constatait très justement (15 février) que tout le monde dit : « Je *suis allé* hier à la Comédie-Française et j'y ai vu Mercadet. » « Je *suis allé* hier à... » est tout aussi régulier que « je *suis sorti* hier, il *est parti* mardi, etc., autres verbes qui se conjuguent aujourd'hui exclusivement avec être ; il *est mort* la semaine dernière = il *a trépassé* la semaine dernière, il *a passé* de la vie à *trépas*, etc., etc.

Sarcey disait encore avec infiniment de raison (15 février) : « Le verbe *être*, après tout, vous n'avez qu'à consulter nos grammairiens, les lexicographes et le bon sens, n'exprime que l'état ou l'existence. C'est par extension pure qu'il a pris la signification d'*aller*. « J'ai été à Rome » marque qu'on a habité Rome un certain temps, et que, l'ayant habité, on y est allé, on s'y est rendu. C'est de là, apparemment, que le verbe *être* est parti pour exprimer le mouvement. « J'ai été » a remplacé « je suis allé »; mais ce n'est qu'un succédané du premier, il ne le vaut pas. »

« On est arrivé à dire incorrectement : « Il *a été* se promener[1] » au lieu de « il *est allé* se promener », et même « il *fut* à Rome » dans le sens de « il *alla* (il se rendit) à Rome ». Ces expressions ont été certainement, à l'origine, de véritables solécismes, auxquels on s'est habitué, et que de grands auteurs ont consacrés, placés qu'ils étaient sous l'influence de la règle néfaste de Ménage. Toutefois, grâce au discrédit où est tombé le passé défini, *il fut* pour *il alla* a presque cessé de se dire. Voltaire s'en moquait déjà, quand il citait ces deux vers de Lefranc de Pompignan :

Je *fus* dans mes déserts
Ensevelir ma honte et le poids de mes fers

Il ajoutait, en soulignant *fut* : « L'auteur qui *fut* de Montauban à Paris donner cet ouvrage fut assez mal conseillé. »

La vieille langue (surtout celle des XVIIe et XVIIIe siècles) a souvent employé aussi le passé défini de *être* au lieu du passé défini de *aller*, ce qui se fait encore aujourd'hui, il est vrai, mais très rarement, et cet emploi sent l'archaïsme :

Ce jour-là nous **fûmes** à (Molière). Elle **fut** au devant de son amie (Sév.). — Ils **s'en furent** dîner à l'hôtel (G. Ohnet ; remarquons les deux pronoms devant le verbe chez nos contemporains). Elles **s'en furent** jusqu'à la cathédrale (R. des D. M., 1890, p. 518). Elle **s'en fut** la trouver dans sa chambre (*ibid.*, p. 500). Il **s'en fut** rue de Rivoli (Paul Margueritte, *Jour d'épreuve*). Il **s'en fut** chercher le mignon soulier (Armand Silvestre ; Lecture, 25 déc. 1896, *Conte de Noël*, p. 625).

— **Aller** († allare ?). Voici quelques exemples où l'on trouve surtout les formes anciennes qui diffèrent des formes actuelles (celles-ci souvent employées déjà dans le vieux français).

Le trezieme rei (roi), je **vois** (vais) querre (*V. de Ch. à Jérusalem*, 153). Je m'en **voi** outre mer (Joinville, 3). Je **voi** conquerre l'onhor mon pere (*Aiol*, 768). Il **vait** querre son nevold (*Roland*, 2873). En Flandres il **vet** (M. de Fr., *Guigemar*, 51). Il s'en **vait** (*Vie de saint Al.*, 9 et 10). U (où) **vais** tu (*Rou ;* il s'en vait ; *id.*, 2413 ; tu t'en **vas** ; *ibid.*, 5801). Quel part qu'ele **voise** (*Berte*, 1526). Que ne soit qui **voist** (*Amis et Amiles*, 2365). Alez dire à la royne qu'elle **voise** vers le roy (Joinville, 647). La voie **ala** que tuit **irront** (*Rou*, 2855). Il **ont** la droite **alée** la ou il firent lor **alée** (Rutebeuf, II, p. 129). Franc s'en **irront** (*Roland*). La terre a dueil **irreit** (*Rou*, 1796). Vile ne remaint qui n'**alt** (* allet) en flambe (*Rou*, 358-59). **Aut** (* allet) si cum **aler** porra (la *Rose*, 4806). **Alge** (* alliat, * aljat) quel part il volt (*Rou*, 124). Qu'il s'en **algent** (*ibid.*). Ke Normant ne les **augent** (* alliant) sivvant (*Rou*, 162). Vos **iroiz** (fut. ; *Chev. au lion*, 603). Que (vous) **algez** (*Roland*, 2673). Qu'il n'**aut** (* allet) avant (*Rou*, 10378). Il est droiz que je m'en **aille** (*Chev. au lion*, 5904). Ne sai ou j'**alle** (* allam ; *Aliscans*, 600). Nos vos *desissiens* que vos **alissiez**

(1) Pour se rendre compte de l'incorrection, dit M. Clédat, on n'a qu'à mettre le verbe *être* à un autre temps : « il est se promener, il sera se promener ».

cacier (chasser ; *Aucassin*, XXIII, 34-35). Il prist un autre cemin qu'il n'**euist** (n'eût, eut) **alé** (Froissart, remarquons ici *aller* conjugué avec *avoir* et souvent *transitivement* en d'autres exemples).

On trouve encore *voise* chez Malherbe (XVIIe siècle). — Voici des exemples du XVe et du XVIe siècle :

Que chascune **voise** a son mesnage (A. Greban, 9161). Il est grant temps que je m'en **voise** (Id., *Mist.*, 12453, -73). — J'ai crainte que quelqu'un me **voise** deceler (Garnier, la *Troade*, 705). Qu'on te *meine* chez Pluton et que je n'y **voise** pas (Id., *Antigone*, 1958).

Remarque. Toutes nos grammaires nous enseignent qu'il faut dire nécessairement :

Je **m'en suis allé**, tu **t'en es allé**, et non : je **me suis en allé**, tu **t'es en allé**, etc.

Mais il faut reconnaître qu'il y a aujourd'hui une forte tendance à accepter comme correcte la seconde tournure. Nous serions loin maintenant de reprocher au Gouvernement de la République, comme les journaux le faisaient il y a une cinquantaine d'années, d'avoir nommé ambassadeur un homme qui écrivait : Je *me suis en allé*.

Les écrivains emploient maintenant très bien cette tournure, et nous ne sommes peut-être pas loin du temps où nous écrirons *s'enaller* (un mot), il s'est *enallé*, comme nous écrivons *s'enfuir*, il s'est *enfui* (1).

Molière savait encore écrire, comme le faisait la vieille langue :

Il **s'en est fui** (il s'est enfui) de chez moi (*Pourceaugnac*, II, 2). Mais *fuyez-vous-en* (id.).

---

(1) Si l'on écrit un jour *enaller* en un mot, cela n'empêchera pas plus de dire : *Va-t'en, allons-nous-en, allez-vous*-en, que *s'enfuir* n'empêchait Molière de dire ou d'écrire : Fuis-**t'en**, fuyons-**nous-en**. Il y a des expressions qui restent comme *figées* dans la langue, et c'est ainsi que tout ce que nous appelons nos *gallicismes*, sans pouvoir souvent nous les expliquer, est resté jusqu'à nous. — M. Léon Clédat, dans le dernier fascicule de 1903 de la *Revue de philol. fr.* dit « que le langage *courant* ne connaît plus que : **il s'est en allé** » (il *s'en est allé* est de l'histoire).

Pour la question : **vas** en chercher ou **va** en chercher, **vas**-y voir ton père, ou va y voir ton père, voir la phonétique p. 88. **Va** en chercher, **va** y voir ton père est encore ici le triomphe du langage populaire sur celui des lettrés, comme le *t-i* (pour t-il) dans le langage courant : viendra-**t-i** (t'-il), ou ne viendra-t-**i** pas ? (et *i* pour *il* devant consonne) : **I** (il) viendra ou **i** (il) ne viendra pas. **I** (ils) ne viendront pas. Les enfants iront-**i** (ils) se promener ?

On trouve ailleurs *s'en fuir* (Haase, § 9, 1, B) et *s'enfuir*.

Les Barbares **s'en** étoient **fuis** (Vaugelas, Trad. de Q.-C., III, 4). Lequel **s'en** étoit **fui** aux Indes (id., *ibid.*, VI, 6). **Fuis-t'en** (La Font., *Contes*, IV, 12, 155). On l'accusa de **s'en** être **fui** (Fléchier, *Théod.*, I, 81). Celui qui **s'en** est **fui** au désert (Balzac, *le Prince*, VIII). — Il s'est **enfui** (Malherbe, II, 415). Les fantômes s'**en** sont **enfuis** (Balzac, *Diss. crit.*, III).

Voici des exemples sur *en aller*, *s'en aller*, dont quelques-uns ont été donnés par A. Tobler :

Voilà une fortune **en allée** (Rod.). Les sanglots où l'on appelle l'être **en allé** (Richepin). On s'était **en allé** sans bruit (*idem*). Je me serais **en allé** (Bourget, *Crime d'amour*). Il s'était **en allé** dans la campagne (*idem*). La petite fille paraissait s'être **en allée** (*idem*). Ce scélérat avait perdu tous ses droits sur la propriété, puisqu'il s'était **en allé** (Id., *Outre-Mer*). Ah, tu t'es **en allé** (Daudet). C'est moi qui me suis **en allé** (J. Quesnay de Beaurepaire, *Marie Glouvet*). Quelques rêves se sont **en allés** en fumée (*Rev. pol. et litt.*, 1889). — Zola dit, comme l'avait déjà fait G. Sand : La fille **ensauvée** d'un concierge (*L'Argent*, 85). — Voir les *Vermischte Beiträge* de M. A. Tobler (Berlin, 1894).

Victor Hugo a dit :

Dieu, comme il se sera brusquement **en allé** (*Le Roi s'amuse*). Ils se sont **en allés** (*idem* ; voir Petit de Julleville, *Litt. fr.*, VII, p. 268).

Scribe, dans son vaudeville *Héloïse et Abailard*, fait dire à un docteur :

Et s'il s'était **en allé**, que ferions-nous ? (I, 1).

Frédéric Soulié avait déjà dit, en 1846, avant Zola (voir plus haut) :

Elle s'est **ensauvée** avec son enfant (*Closerie des genêts*, V, 3).

Voici encore un exemple à ajouter à ceux de Zola et de Soulié :

Il m'a remis le paquet et s'est **ensauvé** prestement (la *Sainte Catherine*, par Jean Barancy ; Journal de Saint-Pétersbourg, 28 nov. 1903).

Dans le verbe *s'en aller*, nous trouvons chez Wace (*Roman de Rou*), l'adverbe pronominal *en* toujours employé comme nous le faisons maintenant, à l'exception des deux cas suivants :

Aut s'en (s'en aille) li dus (le duc) quant lui plaira (10751). Et si (ainsi) **t'en va** (va-t'en) en ta contrée ainz (avant) qu'entre vos sorde (surgisse) meslee (6901-6902).

Dans *Aliscans*, à côté de : Guillames **s'en va** (955), je trouve : **Vai s'ent** Guillaumes parmi la terre estragne (1356).

Et dans *Aiol* : Il **s'en vait** plus tost que li chevaus ne fait (2024). **Vai s'en** lis petis lere, s'en maine le destrier (2025).

Nous avons vu le verbe *s'en aller* employé sans le pronom *se* dans l'exemple de Rod ; en voici d'autres exemples :

(Li reis Marsilies) **alez en** est en un verger suz (sous) l'ombre (*Roland*, 11). Desuz un pin **en** est li Reis **alez** (*id.*, 163). Si (tu) as juget qu'à Marsiliun (j')**en alge** (*id.*, 288). — En un lointain reialme, se (si) Deu plaist, **en irez** (*Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 68). A grant procession (il) **en** est al rei **alez** (*id.*, 144). Li reis Hugue li Forz **en** est avant **alez** (*id.*, 594). — Or (vos) **en ires** en France (*Aiol*, 180, exemple six fois répété, jusqu'au vers 493). — Il lairoient (laisseraient) l'ost (l'armée) **en aler** (Ville-Hardouin, 113). Quant l'ost (armée) **en seroit aléz** (*id.*, 113). — La meschine devant sa dame **en est alée** (Marie de France, *Lais*, *Guigemar*, 389). Walwains **en** est a lui **alez** (Id., *Lanval*, 521). Laist l'**en aler**, il volera (*id.*, *Milun*, 245). Les creatures a la destinée **en alerent** (*id.*, *Fable* VI, 5, 6). Al bois (il) **en** ert (erat) **alez** tut dreit (*id.*, *ibid.*, XXX, 8). — Li roys **en ala** grant pas (Joinville, 162). (Nostre ost), qui **en fu alez** après les Sarrazins (*id.*, 197). Li connestables et je **en alames** amont (*id.*, 247).

Voici des exemples où *en* est séparé du verbe dans la vieille langue :

Fuir s'en voelt (*Roland*, 600). Uns miens escuiers qui **s'en** estoit **fuis** (Joinville, 229). Erec s'en va, sa femme **an mainne** (emmène ; *Erec et Énide*, 2766 ; chez Chrestien de Troyes, on trouve partout **an** pour **en** : **patiance**, etc.). **Fuions** nos **ent** (*Aliscans*, 3042). Vous **m'en merriez** (emmèneriez) o (avec) vous (Huon de Bordeaux). Li jones (jeune) contes de Flandres **s'en** estoit **volés** en France (Froissart, ch. 250). Se (si) il **l'en meinent** (emmènent ; *Rou*, 2662). Il **an porte** (emporte) le pris (*Cligès*, 2957).

Le composé *raller* ne s'emploie plus que familièrement au présent de l'indicatif et seulement sous la forme *revais* :

Je m'en **revais** voir demain mon ami malade (auparavant on disait : je *revas* comme je *vas*).

Le vieux français employait assez souvent *raller*, s'en raller :

E (et) par bone amor (il) li mandout que en sa terre il **s'en rallast** (*Rou*, 6748-49). Cil li **reva** tel cop doner (*Cligès*, 1921). Il **s'an rala** (*Erec*, 233). **Ralez** vos an (*Id.*, 4111). Mais **reva** t'an (*Chev. au lion*, 4463). Il **reva** ferir l'autre (*Aiol*, 840). Il s'en **revait** el bos fuiant (*id.*, 3189). Ariere s'an **revont** (*id.*, 4856). Qu'il **revoisent** ariere (*id.*, 4651). Les gens **riroient** (retourneraient) *an* lor terre (*id.*, 10630).

D'ou vient *aller* ? M. A. Tobler, de l'Acad. royale de Berlin, pense que le mot peut venir de *ambulare*, d'où vient *ambler* (1), et

(1) Un autre mot *enbler*, *embler*, écrit parfois *ambler* vient de *involare* (voler). On trouve souvent : *embler* les cuers (*voler* les cœurs) des dames et des damoiselles, de là vient d'*emblée*.

qui a pu aussi donner *aller*. — Quelques-uns voyant, dans *arriver*, un terme de marine, pensent que *ad-natare* a pu donner *aner*, aler (changement très possible de *n* en *l*), puis : **aller**. L'opinion acceptée maintenant comme la plus probable rattache *aller* à **allare*, sous l'influence du participe *allé* (= allatum).

Les anciens substantifs *aleüre*, *ambleure* se trouvent souvent à côté l'un de l'autre dans le vieux français :

Or, venez petite **ambleüre** ! J'irai devant grant **aleüre** (*Erec*, 4189-90). Il l'an mainnent le petit pas et l'**anbleüre**, et li sis (six hommes) vont grant **aleüre** (*Cligès*, 3836-37). Il s'en fui grant **aleüre** (*Fabliaux*, I, p. 191). Il a tant **alée s'ambleüre** que venuz est grant **aleüre** (*ibid.*, I, p. 61 ; remarquons *aller* avec *avoir*, et l'accord du participe lors même que le complément vient après le participe ; *règle générale* dans le vieux français avec de très *rares exceptions*)

Remarque sur je **vas** (je vais). — Je *vas* ne s'entend plus guère aujourd'hui que dans la bourgeoisie ou le peuple, mais on le rencontre jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle ; on le trouve fréquemment dans les œuvres de Georges Sand, notamment dans l'*Histoire de sa vie* ; cette forme je *vas* était souvent employée au XVIIe siècle :

Mais plutôt qu'elle (Votre Majesté) considère que je me **vas** désaltérant (La Font.). Je m'en **vais** ou je m'en **vas**, disait Malherbe en mourant, l'un et l'autre se *dit* ou se *disent*. — Ma fille, il faut que je te marie bien vite, car je m'en **vas** (G. Sand, *Hist. de ma vie*, III, p. 252). Je **vas** vous donner l'absolution (*Id.*, p. 321). Je **vas** où il veut aller (*Id.*, IV, p. 15). Je me chauffe et je m'en **vas** (*Id.*, IV, p. 121). Je me promène, je cours, je **vas**, je viens, je m'amuse (*Idem*, *Lettre à sa mère*).

Dans la vieille langue on trouve souvent, par analogie avec d'autres verbes : j'**irrai** (deux r) ou j'*irai*, **dirrai** ou *dirai* ; — **rirrai**, *rirai* ; **clorrai**, *clorai* (les deux *r* s'expliquant dans *clorrai* (claudere-habeo, clodrai, clorrai, **clorai** ; *ridere-habeo:* ridrai, rirrai, **rirai**), etc.

— **Claudĕre**, clodre, clorre (*d* assimilé), **clore** (un *r* tombé) ; dans *Rou* on trouve une fois la forme *closre*, **clostre** (= *clausĕre, claus're ; *sr* donne **tr**). *Claudo*, je clot, **clos** comme tu cloz, **clos** (claudis ; z = ds), *claudit*, il **clot**, devenu arbitrairement **clôt**, qui répond à *clausit*, clost, **clôt** ; **claudomus*, n. cloons (qui se confondait avec *cloons*, de *cloer*, clouer) ; * *claudatis*, v. cloez (cf. cloez, clouez), *claudunt*, il cloent, devenus : *closons*, *closez*, *closent* (analogie pour l'*s* médial avec *closis* du passé défini ; clos, clo-**s**-e;

closeric, clo-s-e, clo-s-ier, clo-s-oir. — *Clausi*, je clos, devenu *closis* comme tu *closis* (clausisti), *closit*, il *clost ;* n. closimes, v. clo-sistes ; il clostrent (clauserunt). *Claudere-habeo,* clodrai, clorrai, **clorai.** — *Clau(d)am*, cloe, clo-**s**-e (analogie), *clausissem*, clo-sisse; *clau(d)entem*, cloant, closant; *clausum*, clos, *clausam*, close (**clause**, forme savante, est devenu substantif). — Un **clos**.

Une terre ou (où) mer **clot** (Saxons, XVII). Li cuers li **clot** la boche (*Méraugis*, 3588). La mort nous **clorra** la bouche (Rutebeuf, 97). Li roys fist **clorre** tout l'ost (Joinville, 218). Il commanda que l'on **clousist** (clausisset, sens de *clauderet*) nostre ost (Id., 221)). Il commanda qu'on **cloyst** = * claudisset, analogie, sens de *clauderet*; Commynes, I, 4). La ville **cloyoit** contre la cité (Id., VI). Quant je me fui mis ens (intus, dedans), si (je) le **clos** (clausi ; la *Rose*, 1568). Il l'**encloïrent** (Froissart, LXXXVII). — **Clos** (impér.) l'oreille et tourne le pas (Montchrestien ; *Aman*, I). Li palais fu **cloans** *V. de Ch. à Jérus.*, 346). Il le fit closre (**clostre**) de boen fossé (*Rou*, 6999 ; **clore** (*ibid.*, 2381). Il l'**enclost** (* inclausit) el chastel (*ibid.*, 4192). Se (si) bouche fust **close** tous jours, ja parole ne fust nee (ancien proverbe).

« Des grammairiens, dit Littré, se sont plaints qu'on laissât, sans raison, tomber en désuétude plusieurs formes du verbe *clore.* Pourquoi, en effet, ne dirait-on pas : n. *closons*, v. *closez*, etc., je *closais*, je *closis*, que je *closisse, closant* ? Ces formes n'ont rien de rude ni d'étrange, et il serait bon que l'usage ne les abandonnât pas ». Je *closis* (1) n'est ni plus rude ni plus désagréable, en effet, que *closet*, *closoir*, etc. Bescherelle dit aussi que le passé défini et l'imp. du subj. sont les seuls temps inusités ; pourquoi cette exclusion ? L'Académie dit que *clore* n'est usité qu'aux troisièmes personnes du présent de l'indicatif, au futur, au conditionnel, et au présent du subj., mais les écrivains, ajoute-t-il avec raison, ne prennent pas cette décision pour un arrêt souverain. » Or, ce sont les écrivains, ne l'oublions pas, qui font la langue. L'Académie devrait se contenter d'enregistrer ce qu'ils écrivent, elle n'est pas même capable, disait feu Gaston Paris, de nous donner un bon dictionnaire.

---

(1) *Closis*, *closisse* ne nous paraissent désagréables que parce que nous ne les entendons pas employer. Disons avec le *Roman de la Rose* (7890-91) :

Mainte chose deplest novele
Qui par accoutumance est bele.

Closis, *closisse* seraient-ils plus désagréables à entendre que *cousis*, *cousisse* de *coudre ?*

— **Éclore** (*exclaudere ; excludere). — L'Académie française a fait disparaître en 1878 l'accent circonflexe qu'elle mettait encore en 1835 sur écl-**ô**-rai, -rais ; elle écrit maintenant écl-**o**-rai, -rais, comme cl-**o**-rai, -rais.

Éclore ne s'emploie qu'à la troisième personne dans les temps suivants : Il éclôt, ils éclosent ; il éclora, ils écloront ; il éclorait, ils écloraient ; qu'il éclose, qu'ils éclosent ; le participe passé éclos, -éclose, s'emploie comme adjectif : Ces fleurs sont *écloses*. Les petits sont *éclos*.

— **Enclore** (*inclaudere, includere) se conjugue comme clore.

La forme venant du latin est *conclure*, *inclure*, *perclure*, *reclure* (concludĕre, etc.). *Perclure* n'a laissé que son participe *perclus*, *-e* (employé adjectivement) ; *reclure* a les temps composés : *j'ai reclus*, etc. Un *reclus*, une *recluse*. — Un **enclos**.

Conclusi donne conclus ; *conclusisti*, tu conclusis ; *conclusit*, il conclust ; *concluserunt*, il conclustrent ; n. conclusimes, v. conclusistes ; mais tout le temps se conjugue par analogie sur *reçus*, *dus*, *valus*, etc. Même conjugaison pour *inclure*.

Dans la vieille langue on trouve *conclus* (conclusum), comme *exclus* (voir la p. 86) :

Elle se rent **concluse** (la *Rose*, 22174). Mes la dame la fist *concluse* (Rutebeuf, *Frere Denise*, 422).

Le verbe *éclore*, d'après nos grammaires, ne se conjugue qu'avec *être* ; voici cependant un exemple avec *avoir* pour exprimer *l'action* :

Tant d'autres fantaisies depuis **avaient éclos** dans son esprit capricieux (Jean Barthélémy, Supplément litt. de l'Ind. Belge, 14 juin 1903).

Pourquoi, en effet, ne pas faire une distinction entre l'*action* et l'*état* ? en disant :

Les fleurs **ont éclos** (se sont épanouies, ouvertes, déployées) *pendant* la nuit (*action*) ; les fleurs **sont écloses** (sont épanouies, ouvertes) *depuis* ce matin.

Éclore s'emploie ordinairement en parlant des fleurs et des petits des oiseaux, mais, au figuré, il s'emploie très bien, comme dans l'exemple précédent, en parlant des choses :

Nous voyons toujours éclore *de nouveaux* projets. — Dans la matière, il est rare que des formes périssent sans que *d'autres* éclosent. C'étaient *d'en-*

fantines amours écloses, pour ainsi dire, parmi les langes d'une *nursery* (Henri Rabusson, R. des D. M., 15 octobre 1889, p. 721, *Idylle et Drame de Salon*).

Éclore, d'après l'Académie, n'a que les temps suivants :

J'éclos, tu éclos, il éclôt, n. éclosons, v. éclosez, ils éclosent. J'éclosais, etc. ; j'éclorai, -rais, etc. — Que j'éclose, etc. — Éclos, éclose.

Au XVIe siècle, *éclore* s'employait transitivement et pronominalement :

Les serpents escloïrent *leurs œufs* (Amyot). — Les fleurs ont esclos *leurs calices*. Les roses *s'esclou'ront* (Ronsard). Il est capable d'esclore *quelque accident* qui n'ait encore jamais été vu (Malherbe ; voir le dict. de la langue de Malherbe).

Et l'on dit encore parfois :

Éclore *un moulin* (en retenir les eaux qui le mettent en mouvement).

— **Prendre** (prendĕre, pour praehendere). — *Prendo*, prent, **prens** comme tu *prens* (prendis, prenz, z = ds ; *prens* analogie avec la plupart des verbes), devenus, sans raison : je pren-**d**-s, tu pren-d-s ; il *prent* (prendit) est devenu pren-**d** ; n. prenons, v. prenez, prenent, devenu *prennent* sont analogiques avec *tenons*, *tenez*, *tienent*, devenu **tiennent**. Dans la vieille langue on trouve aussi *prendons*, *-dez*, *prendent*, etc. Je prenais (anal. avec tenais). — **Presi* (prehendi), je **pris** (*e* devenu *i* sous l'influence de l'*i* final de pres-i) ; on trouve aussi *prins*, etc. *Prendam, prende*, remplacé par *prenne* (anal. avec tienne), on trouve aussi *prenge*[1], et *preigne* (anal. = *prendiat). **Presissem*, presisse, preisse, **prisse** ; *prinsse* (autre forme). — Prenant (cf. tenant) ; *pris* (= presus ; analogie avec le passé défini pris), on trouve aussi *prins, prinse*, d'où, par analogie, *tins*, *tinse*.

Teus cuide **prandre** qui faut (vieux proverbe ; *Erec*, 2943). Je vos **prenc** (*Rou*, 9232). Il les **pranent** (*Cligés*, 2063). Il **prengent** (cf. *surgunt*, il sourgent) un messager (*Aiol*, 8770). Il **prist** escharpe et cordon (Rutebeuf, II, p 171). Il **pristrent** le bien (Id., II, p. 207). **Prendons** le prestre (*Fabliaux*, I, 9). Qu'il ne vous **prenge** (v. *sourdre* ; *ibid.*, II, 44). Qu'il **prenget** mulier (*Saint Alexis*, p. 41). Li chien **prirent** le lievre (Ruteb., II, p. 199). Male mort le **praigne** (*n* mouillé ; Ruteb., II p. 67). Onques ne

(1) On trouve aussi *renge* (à côté de *rende* = **rendat* (reddat); *prenge*, *renge*, sont anal. avec d'autres verbes comme surgat, *sorge*, devenu *sorde*, **sourde** (voir *acquérir*, *mourir*). On trouve aussi je *prenc* et *preng* (= prendo). Pour *pris*, *presis*, etc., v. *sis*, *sesis*, etc. (asseoir, seoir).

vous **prenge** talens de faire honte a bones gens (*Fabliaux*, II, p. 44, le *Manniers* = meunier). Il paioient bien tout ce qu'il **prendoient** (Froissart, CXIV). Se (si) tu l'as **prins** (autre forme ; Alain Chartier, *Curial*, p. 9). Affin que je ne soye **sourprins** (Id., *ibid.*, p. 19). La cane est **prinse** (*Jehan de Paris*, 161-162). Chascun **print** congie (*ibid.*, p. 48). Il avait **pris** le port (*Rou*, 4622). Il **a prise** une autre floiche (la *Rose*, 1849-50; remarquons encore, dans la vieille langue, la règle générale d'accord du participe, soit que le complément direct le précédât ou le suivît). — Ce qu'on **apprent** au bers (berceau) dure jusques aux vers (jusqu'au tombeau ; vieux proverbe). Lus (loup) ne **prent** mie lu, ne [1] gulpis (renard) sun semblant (*Rou*, 520).

Remarque. — A côté de *pris* (p. déf.) et de *pris* (partic.), on trouve (*n* intercalé par analogie avec *prendre* ; **penre**, autre forme) : je *prins*, etc. ; *prins*, *prinse*. Cette forme *prins* se rencontre déjà dans Joinville à côté de *pris*, *presis*, *prist*, etc. (vieille langue), surtout dans le courant des XIVe, XVe et XVIe siècles (pour le XVIe siècle on trouve de nombreux exemples dans le XVIe *siècle* de Darmesteter chez la plupart des écrivains). — Voici quelques exemples pris dans Joinville :

Quand (je) vis que **penre** (prendre) nous esconvenoit, je **prins** mon escrin et mes joiaus et les getai ou flun (320). Il **print** congie (id., 497). Il **prindrent** (à côté de **pristrent** ; id., 82).

Je trouve dans *Amis* et *Amiles* (XIIIe siècle ; Chrest. Constant, p. 104) :

Tost avez ores **aprins** a porchacier.

« **Print, prindrent, prinrent.** — Tous trois ne valent rien ; ils ont été bons autrefois, dit Vaugelas (*Observations*, I, p. 294), et M. de Malherbe en use toûjours. » — « Autrefois on disait *prins*, *prinse*, dit Thomas Corneille (*Observations*, même p. 294), mais c'est une grande faute de même que *tins* (j'ai **tins**) pour *tenu*. Cette dernière faute est aussi lourde que de dire : il **print**, il a **print** » (cette graphie est sans doute une faute d'impression, le participe étant écrit *prins* quelques lignes plus haut).

La forme *prins* (p. déf. et participe) disparut dans le courant du XVIIe siècle, Vaugelas ou Ménage faisant alors la loi quant à la langue et à l'orthographe. On avait surtout une si haute idée de Ménage que l'on disait qu'il savait non seulement d'où *venaient* les mots, mais aussi où ils *allaient*.

---

(1) *Ne.... ne*, de *nec*, est devenu, plus tard, arbitrairement **ni**.

A l'indicatif présent on trouve *pernons*, *-nez*, *pernent*, surtout chez Marie de France ; à l'imparf. *perneie :*

Congie (il) **pernent** (M. de Fr., *Milun*, 503). Si nule (quelque) beste (1) la **perneit** (Id., *fab.*, ZI, 23). Les berbis (il) **pernent** (*Rou*, 1086).

Le composé *porprendre* (disparu) avait comme participe *porpris*, *porprise*, dont le masculin est devenu le substantif **pourpris** (= enceinte, sf.) :

Engleis orent (eurent = occupèrent) un champ **porpris** (Rou, 7729). — Qui en ces **porpris** l'amena (la *Rose*, 2943). — Tout brille en ces **pourpris** (La Fontaine). Les célestes **pourpris** (= les cieux, le ciel).

Un autre composé *emprendre* (également disparu) a laissé le participe féminin *emprise*, qui signifiait, dans la vieille langue, *entreprise militaire*, *prouesse*. Le mot est devenu substantif et ne s'emploie plus guère aujourd'hui que pour *action de prendre des terrains par expropriation :*

Ains que li dux par nule (1) guise aperceüt si faite **emprise** (*Chron. des ducs de Normandie*). — Afin que honorables **emprises** soient notablement registrées (Froissart, *Prologue*). — Hardis feront des **emprises** si belles (Ronsard, 684).

— **Surgĕre** (surg're), sordre, **sourdre** (*gr* donne *dr* ; le *g* latin ne tombe pas ici ; combiné avec **r**, **gr** donne **dr**) comme *s* sourd + *r* = **tr** : **crecs(e)re*, creistre, croistre, croître ; si *g* tombait simplement, comme le dit le *Dict. général*, on aurait *sur(e)re* qui donnerait *sorre*, sore, comme clorre, clore, ou sourre, **soure**, et l'on n'aurait aucun besoin d'un *d* euphonique, car *sore*, *soure*, ne présentent rien de cacophonique ; **surgir** (= *surgire) ; certaines formes de *sourdre* lui sont communes avec celles de *sortir*.

Sursi* (pour surrexi) donnait sors, sours ; **sursisti*, tu sorsis, soursis ; *sursit*, il sorst, sourst ; *surs(e)runt*, sorstrent, sourstrent. — *Surgam* donnait **sorge ; *sorde* est analogique avec *morde* (*mordam pour *mordeam*, qui donnerait aussi *morge*). Le passé défini *sourdis*, etc., venu plus tard, est analogique avec la forme dite régulière : *rendis*, etc. (*sourd*-re, *sourd*-is, comme *rend*-re, *rend*-is), — **Sursa* (pour surrecta) a donné *sourse*, devenu source

(1) Dans le vieux français *nul* (nullus) se confondait très souvent avec *ullus* = quelque (sens positif) ; *ullus* (quelque) n'a donné aucun mot français. Voir les nombreux exemples qui se trouvent dans mon article sur *nul* et *point* (*Revue de philol. française* publiée par M. Léon Clédat, 3e trimestre, pp. 214-219 ; 1896).

(subst.); **re-sursa*, resourse, resource, res-**s**-ource (1) (*s* doublé pour la prononciation).

Le présent *surgo* donne *sorc*, *sourc*, devenu *sur s*, *sors*, **sours**, comme tu surs, sors, *sours* (surgis ; *g* tombé devant *s*), *sur(g)it*, il surt, sort, sourt, **sourd** (rapproché de ren-**d**, etc.), **surgomus* (-gimus), surgeons, devenu **sourdons** (analogie avec sour-**d**-re), **surgatis* (-gitis), surguez, **sourdez** ; *surgunt*, surgent, sorgent, sourgent, surdent, sour-**d**-ent.

Dans la *Chanson de Roland*, la forme *théorique sorgent, sourgent* est déjà remplacée par la forme *analogique* populaire *sourdent*, *surdent* :

Quant de paiens **surdent** les antgardes (CCXI).

On a donc encore ici un exemple de l'action de l'analogie due uniquement à l'instinct populaire, dès les origines de la langue, comme je l'ai déjà constaté dans *tien*-drai, *vien*-drai, *sié*-rai (seoir), *criem*-brai (criembre, craindre), sous l'influence de la forme *tonique* : *tien*, *vien*, *sie(t)*, *crien* du présent de l'indicatif.

Ailleurs, c'est sous l'influence de l'infinitif que le futur s'est formé : *Croire*, *croir*-ai ; *boire*, **boir**-ai ; *asseoir*, as-**seoi**-rai, devenu as-**soi**-rai, cf. sur-**seoi**-rai ; *déchoir*, *échoir*, *déchoir*-ai *échoir*-ai ; *finir*, *finir*-ai, au lieu de *finrai* (verbes de la 2e conjugaison), chant-**e**-rai au lieu de *chantrai* (verbes de la 1re conjugaison) ; *voir*, **voi**-rai (disparu, mais resté dans pour-**voi**-rai, pré-**voi**-rai), etc., etc. — Voir *saillir* (assaillir), *valoir*, pour les formes sals, *saus* (*assaus*), vals, *vaus* (vaux) du présent de l'indicatif (*saus, assaus* ont disparu).

On trouve à l'imparfait *surgeoit* (surgebat) au lieu de l'analogique *sordoit*, *sourdoit*.

En ce port **surgeoit** le beau convoi (Rabelais, *Pantagruel*, IV, 26) ; nous dirions maintenant : *surgissait*.

Li vent qui **surt** de la (là ; *Rou*, 51). La fontaine **sort** d'un perron (*ibid.*, 6400). S'aucun grief **sourgit** (surgit) de ce fait (A. Greban, *Mist.*, 26494). Doutes nous **sourdent** de tous les (côtés ; *ibid.*, 15670); **sordeit** (*Rou*, 5004); **surst** (* sursit ; *id.*, 1352), *surstrent* (*id.*). Li vent **sordi** (*Croisades*, p. 509), **sourdit** (*ibid.*, I, 4-7). Puis il **sourdit** apres une race feconde (Garnier, *Porcie*

(1) Le mot *ressource*, du vieux fr. *resourdre* (resurgere, se relever), indique proprement : ce qui *relève*, *fait sortir* d'affaire, d'embarras, de difficulté. — **Resursus* donnait resours, **ressours** (disparu).

743). Qu'il **sorge** (*Aiol*, 6503). Ainz (avant) qu'entre vous **sorde** meslee (*Rou*). Li mals est **sors** (* sursus pour surrectus). Une compaigne est **sorse** (*Rou*, 7952-7959). *Sourse* (*Croisades*, p. 39). Dieu lui **sourdit** (suscita) un ennemi (Commynes, V, 18). Ceste nuyt **sourdit** une grande tourmente (*Id.*, III, 5). Des troubles **sourdirent** entre les Grecs (Amyot, *Timoléon*, 47). Li lous en la **surse** beveit (Marie de France, fab. II, 3.). A cette **surse** (Id., *ibid.*, II, 23). Amont les eues il chevalcha tant que les **sorses** (il) sormonta (*Rou*, 9909-9910). Normand **sourstrent** d'un vaucel (*Ibid.*, 2675 ; p. déf.).

Nos savants géologues emploient très bien aujourd'hui les formes *sourdant*, *sourdait*, *sourdit* (troisième personne) comme nos chimistes emploient, au besoin, le passé *dissolus*, etc., de *dissoudre*.

L'eau **sourdait** (**sourdit**) de terre en cet endroit. L'eau, **sourdant** en plusieurs endroits, avait fini par former un petit ruisseau (*Géologie* du savant abbé Lapparent, ouvrage qui fait autorité).

Sourdit est-il plus désagréable à l'oreille que *ourdit* (de ourdir) ? Le XVIIe siècle disait encore :

Là **sourdoit** une eau qui avoit la propriété de rajeunir (La Font., *Psyché*, II, p. 176). — De grands débats **sourdirent** de là (Racine, *Épigrammes*, I).

Les temps employés ici ne sont nullement tombés en désuétude ; ce ne sont pas là des barbarismes comme le **sourdissent** (prés. de l'ind.) de Buffon ; nos bons dictionnaires conjuguent, du reste, presque encore en entier le verbe *sourdre*. Et que dire de ces grammairiens qui, à propos des formes délaissées dans nos verbes défectifs, approuvent tantôt la manière de voir de l'Académie française quand elle leur agrée, en la condamnant de leur propre autorité lorsqu'elle ne leur duit pas ?

Lorsque l'Académie n'est pas d'accord avec les écrivains, sa manière de voir est à accepter partout, les yeux fermés, ou à n'admettre nulle part ; ce qu'elle dit a la même valeur dans toutes les questions. Ces grammairiens n'oublient-ils pas là aussi leur Horace ? qui a dit (1) :

Multa renascentur, quae jam cecidere, cadentque
Quae modo sunt in honore vocabula, si volet usus.

---

(1) Si nous trouvons *absolus* (p. déf.) chez Littré, *dissolus* chez les chimistes, *sourdit*, etc, chez les géologues, nous trouvons maintenant chez nos philologues *assibiler* (donner au *c*, d'abord prononcé comme *ts*, ou au *t* (patient = pa-sian), le son sifflant de l'*s*), mot que l'on ne trouve ni dans Littré, ni dans le Dict. général ; nous trouvons dans les ouvrages de *phonétique*, **phonéticien** (que l'on ne trouve non plus dans les dictionnaires). De *poli-*

Ce que Meigret (XVIe siècle) traduit très bien par :

> Plusieurs mos de pieça par l'uzage lessez
> Renetront, et seront les reçuz delessez.

La phrase de d'Ablancourt (*Commentaires de César*, 1650) : Pompée disoit qu'en frappant le sol, il en feroit **sourdre** des légions, n'est à peu près qu'une reproduction de celle d'Amyot (*Vie de Pompée*) :

> Toutes et quantes fois, dit-il, que je frapperay du pied seulement la terre d'Italie, je feray **sourdre** de toutes parts gens de guerre a pied et a cheval (*Pompée*, 82).

Voici ce que donne Bescherelle :

> Sourdre (surgere), il sourd, ils sourdent. Il sourdait, il sourdit, il sourdra, -drait, qu'il sourde, qu'il sourdît ; sourdant ; point de participe passé.

Littré donne la même conjugaison.

— **Viv(ĕ)re** vivre. — *Vivo*, je **vif**, devenu **vis** comme tu **vis** (vivis, consonne tombée devant l'*s* final et devant *t* dans il **vit** = vivit) * *vivomus*, n. vivons, * *vivatis*, v. vivez ; *vivunt*, **vivent**. — *Vixi* (* vicsi, * viski, métathèse, accent sur la dernière syllabe comme dans le latin d'église) a donné vesqui, **vesquis**, comme tu *vesquis* (* viskisti), etc. * *Viscui*, que donnent les philologues allemands, a pu donner aussi *vesqui*(s), mais *viscu*(*i*)*sti* donne tu *vescus* ; tout le temps serait donc venu, par exception, de la 1re personne, et faut-il admettre cette exception ? Une forme analogique * *viscuedi* donnerait aussi vesquieis, **vesquis** (voyez *naître*). La forme *vescus* (vécus) est venue beaucoup plus tard, ne commence à apparaître qu'au XVe siècle, et doit être due surtout à une analogie avec le participe *vescu* (vécu) ; jusqu'au XVIIe siècle on ne trouve guère au p. défini que la forme *vesquis* ; *vescu* (= * viscutum, analogie avec les participes en *utum*). Le reste du verbe ne présente aucune difficulté, excepté *vesquisse* et *vescusse*, l'imparfait du subj. s'étant formé comme le passé défini. Le participe *vescut*, *vescu* (vécu) est très ancien dans la langue.

---

tique on a fait *politicien*, *politiquer*, *politiqueur* ; de *polémique*, polémiser, mots qui n'ont peut-être pas moins étonné à leur apparition que peut le faire maintenant *phonéticien*, et que le feront un jour phonétiser ou *phonétiquer* = s'occuper de phonétique, parler de phonétique ; *phonéticien* (cf. politicien) et *phonétiqueur* (cf. politiqueur), chaque *nouvelle* science a besoin de mots *nouveaux*.

Avec le subjonctif (propositions *optatives*) on peut dire en prenant le mot comme interjection ou comme verbe :

Vive ou **vivent** les gens d'esprit (voir Littré). Parbleu, **vive** les gens d'imagination (Regnard). **Vive** le vin et la joie. Les groupes criaient : **Vive** les Jacobins (Thiers). **Vive** les gueux (*Correspondance du cardinal Granvelle et Troubles des Pays-Bas*). **Vive** les alliés, **vive** les Russes, *vive* le Roi (E. Daudet, *Frédérique*, Lecture, 17 janv. 1869, p. 160). *Vive* la joie, **vive** les plaisirs (le Trésor des plus belles chansons, Rouen, 1606).

A *vive* comparons *soit* dans :

Soit eux, **soit** elles = que ce **soit** (**soient**) eux, que ce **soit** (soient) elles; voir ma Gram. de 1879; *ce* suivi du verbe être, ou mon étude sur le verbe 1896, 2e partie, 1res pages).

Viande (* vivanda pour vivenda) désignait autrefois une *nourriture* quelconque (voir mon étude sur le verbe, 1896) :

Les poires sont **viande** très salubre (Rabelais, IV, 54). Il (Dieu) donne la **viande** aux jeunes passereaux (Nérée, 1607, le *Triomphe de la Ligue*). On a donné la chair de ton peuple en **viande** aux oiseaux carnassiers (Montchrestien, *Aman*, III). Aux petits des oiseaux il donne la **pâture**, a dit Racine.

Je trouve dans la vieille langue :

Toz jors li maindres est **viande** dou graignor (Bruno Latinï, *Thresor*, p. 183). Li cos (coq) purchaçot sa **viande** (Marie de France ; *fable* I, 4). Il orent suffraite de **viande** (*ibid.*, IV, 32) Dans *Rou* et généralement dans le vieux français, *viande* a toujours le sens de *vivres*, *provisions*.

— **Vestire**, vestir, vêtir ; * *vesto* (vestio), je vest, *vêt*, **vêts**. — Desportes (fin du XVIe siècle) disait : je **vêtis** ; Malherbe, le tyran des mots, le reprend en lui disant qu'il faut : je **vêts** ; nous avons, hélas, encore aujourd'hui des Malherbes :

Malherbe n'a pas été suivi par tous les écrivains, car nous trouvons après Desportes :

Je veux qu'on le **revêtisse** de la pourpre (Voltaire, XXXV, p. 310). Le cocotier ombrage, loge, **vêtit**, nourrit, abreuve les enfants de Brahma (*Idem*). On parle et l'on **revêtit** ses pensées de paroles (*États d'oraison*, Bossuet). Les zéphirs **revêtissent** la nature de la robe du printemps (Bernardin de Saint-Pierre). En **se revêtissant** d'une robe nouvelle (Le Bailly, *Fables*) Il le trouve **revêtissant** sa robe de bedeau (A. Dumas, *Vingt ans après*). Les étoffes dont ils **se vêtissent** (Buffon). De leurs molles toisons les brebis se **vêtissent** (Delille). Les gens qui ne se **dévêtissent** qu'après leur mort n'ont pas le plaisir de contempler le visage des heureux qu'ils font (V. Cherbuliez, *Après fortune faite*, p. 38). Pour les exemples qui précèdent, voir Littré et Bescherelle.

Dans la grammaire, dite de Darmesteter, M. Léopold Sudre (p. 156), écrit :

« Il y a aujourd'hui une tendance marquée à faire rentrer *vêtir* dans la conjugaison vivante de *finir*. Lamartine, à côté de *vêts*, disait **vêtissait** ; Bossuet, plus complètement encore, conjuguait : je *vêtis*, n. *vêtissons*, etc. » Et à ces noms, ajoutons ceux de Voltaire, de Bernardin de Saint-Pierre, Delille, Buffon, A. Dumas, V. Cherbulicz, tous noms d'écrivains qu'il est absurde de voir condamnés par certains grammairiens.

Il n'y a aucun mal à ce que *vêtir* se conjugue comme son composé *investir*. Littré et M. L. Clédat prononcent *vétir*, *-tu*, *vêture*, le Dict. général *vètir*, *-tu*, *-ture*.

— **Mettre** (mitt're, mittĕre). — *Mitto* (*i* entravé), met, devenu *mes*, **mets** comme tu mes, **mets** (mittis, mez, z = ts ; *mes* analogie avec les autres verbes, **mets**, *t* repris sans raison au latin), *mittit*, il met, **mittomus* (-timus) n. *metons* (le vieux français ne connaissait pas le redoublement des consonnes, *mettons*) ; *mittatis (-titis), v. metez, **mettez**, *mittunt*, metent, mettent. — *Mitte(b)am*, meteie, metoie, mettoi, -tois, -tais. — *Misi*, mis ; *misisti*, mesis ; meïs, **mis** ; *misit*, mist ; *misimus*, mimes, mismes, *misistis*, mistes, miserunt, misdrent (*s* sonore + *r* donne **dr**), écrit le plus souvent *mistrent* (par analogie avec d'autres verbes. — *Mittere-habeo*, metrai, mettrai. — **Mittam**, mete, mette ; *misissem*, mesisse, meisse, **misse**, etc. — *Mittentem*, metant, mettant ; *missus*, mes, devenu **mets** (substantif), *mis* est analogique avec *pris*, etc., avec le passé défini *mis* et peut-être regardé comme une forme savante prise sur **mis**-sus.

Avec *mettre* comparons *batre* (*battere, pour *battuere*, *u* tombé), devenu **battre** ; je bat, bas, **bats**, etc., n. batons, **battons**, etc. (une seule consonne dans la vieille langue).

Le participe féminin *missa* (*e* entravé) donne *messe*, devenu substantif ; le participe *mise* est une forme analogique ; Froissart écrivait *misse*, copié du latin *missa*. Le mot *messe*, qui a pris un sens religieux est devenu synonyme de *offerte* (= offertoire, sacrifice). Le masculin *mes* **(mets)** est employé comme substantif, signifiant *mis* sur la table, présenté à table, dans :

Quant toz les **mes** orent eüs, lors ne s'est plus li rois teüs (*Cligés*, 5041-42). Car de toz **mes** est li plus douz la bele chiere (le bon accueil) et le liez vouz (laetus vultus, la joyeuse figure, le joyeux visage, la bonne *mine*, le bon accueil).

Et voici *mes* (missus, l'envoyé) employé avec le sens de *messager* (synonyme du bas-latin **missaticus*, message, messager) en usage dès l'époque de Charlemagne :

Li **mes** (messager, envoyé, héraut) est a Heraut venuz (*Rou*, 6951). Un **mes** des Sarrazins apelés Tornebeus ((*Aïol*, 3981). Asez je troverai **mes** (*ibid.*, 4588). Li **mes** monte el destrier (*ibid.*, 8782).

Message (* missaticus) a le même sens que *messager*, dans :

Li **message** (envoyés) estoient haut home (*Cligès*, 6715). — La damoisele estoit **message** ; oëz que dit (*Méraugis*, 5836-37). — Al **message** (ele) dona granz duns (Marie de France, *Milun*, 34). Li **messages** prit congie (*Rou*, 6902).

L'anglais *mess* (mot francisé) vient également de *missum*, par la forme du vieux français *mes* (*s* final se faisant entendre). Le mot désigne la table particulière d'officiers du même corps prenant ensemble leur repas.

Messe (sens religieux) signifiant *mise*, *offrande*, *offertoire*, *sacrifice*, les paroles de la fin de la *messe* : Ite *missa* est, signifient: Allez *le sacrifice est* (consommé), ou, en sous-entendant *ecclesia* (assemblée des fidèles) : Allez l'*assemblée* (1) *est* (congédiée).

Au mot *messe* on peut comparer *oblata* (de *offerre*, offrir), signifiant également *offerte*, devenu *oublée*, *oublie*, qui avait dans la vieille langue le sens donné plus tard à *hostie*, cf. le russe *prosphora* (qui signifie aussi proprement *offrande*). Le mot *oublie*, comme le russe *oblatka*, a changé de signification (2), il signifie maintenant *pain à cacheter*, et pâtisserie très fine dans laquelle on enveloppe les médicaments secs pour les avaler plus facilement (dans plusieurs localités on les appelle en France **cachets** ; comme *hosties*, c'est du pain *azyme*). Le mot *oblat* (offert) était aussi appliqué aux enfants *offerts*, consacrés à Dieu dès leur naissance, puis on a désigné, sous ce nom, les moines qui *offraient* à la communauté tout ce qu'ils possédaient, les laïques qui se retiraient dans les cloîtres en faisant le *sacrifice* de tous leurs biens, les soldats invalides nourris dans les monastères ; il y a aussi un ordre religieux, portant ce nom, fondé au commencement du XIXe siècle.

---

(1) *Messe*, employé comme substantif, n'a besoin d'aucun sous-entendu, tandis qu'on ne peut guère s'expliquer pourquoi le mot *ecclesia* eût été ici omis.

(2) En allemand le mot *Oblate* conserve la double signification de *oublie* et d'*hostie*, et il en est de même du russe *oblatka* chez les catholiques.

Remarque. — On voit que tous ces mots se rapportent au sens d'*offrande* (de sacrifice). *Hostire*, en latin, est le synonyme de *ferire*, frapper. *Hostia* signifie proprement : *la* (victime), *frappée*, la *sacrifiée*. De *hostire*, le latin, par *hostia*, avait créé *hostiare*, réconcilier (les dieux étant *réconciliés* par l'offrande de l'**hostie**, de la victime).

Voici *hostie* employé dans le sens de *victime :*

Le prestre contemplant le dedans de l'**hostie**, n'y trouva point de foye en aucune partie (Garnier, *Hippolyte*, 273-74). Je reste encore de luy quelque partie (de mon espoux), doncques pren moi pour ta derniére **hostie** (Jean de la Taille, *Saül furieux*).

Aux mots qui précèdent on peut encore comparer le mot hébreu *pascha* (passage) qui a pris le sens de *agneau*, la *victime offerte*, dans :

Immoler **la pâque** (l'agneau), que la loi de Moïse ordonnait d'immoler et de manger à la fête de *Pâque*, (le passage du Seigneur). *Pascha* a certainement aussi le sens d'*hostie* (= victime) dans ces paroles de l'offertoire : cum *pascha* (= hostia, victima) nostrum immolatus est Christus. Ipse enim verus est *agnus* (l'agneau-victime) qui abstulit peccata mundi.

A *missum* (mets, *mis* sur la table) on peut comparer, avec un sens un peu différent, le latin *ferculum* (de *ferre*, porter), signifiant *plat* ou *vaisselle* contenant les *mets*, les différents *services* (de table).

— **Rump(ĕ)re** (rump're), rompre [1]. — *Rumpo* donnait je *ron*, devenu **rons** comme tu **rons** (rumpis), il **ront** (rumpit ; *p* tombé devant *s* et *t* finals), **rumpomus* (-pimus), n. rompons ; **rumpatis* (-pitis), v. rompez ; *rumpunt*, ils rompent. — *Rompis* (p. d.) = **rumpi* (accent sur la dernière syllabe comme dans le latin d'église, ou *rumpi(v)i* pour **rupi**), etc. — **rompu** = *rumputum (ruptum) ; les autres temps se tirent facilement du latin ; *rompisse* = *rumpissem (rupissem). — *Ruptura* a donné *roture* [2] et **rupture** (forme savante).

---

(1) *O* devant une nasale reste : *(H)omo*, ou, *(h)om(i)nem*, ome, home, **homme** ; etc.

(2) *Terra in rupturam* (terre en *roture*), comme on disait au moyen âge. C'était un champ nouvellement *défriché* par les *manants*, d'où la signification de terre *non-noble*, puis état de ceux qui appartenaient à la classe des *défricheurs* de la terre, c'est-à-dire des *non-nobles*, autrement dit : des **roturiers** (autrefois synonyme de *défricheurs*).

Le latin *ruptum* a donné **rout** (*p* tombé devant *t*), devenu subst. en anglais, mot francisé, écrit parfois **raout**, sous l'influence de la prononciation de l'ang. rout. — *Ruptam* (fém.) a donné *route*, anciennement : *troupe*, *division*, compagnie (d'hommes). De ce mot *route* sont venus l'all. *Rotte* et le russe *rota* (compagnie de soldats ; cf. les *divisions* d'une armée, un général de *division*, commander une *division*). A ce mot *route* (proprement ; *brisée*, *rompue*) on peut aussi comparer le mot *brisée* (= chaussée) encore en usage en Belgique, mais qui, en français, ne s'emploie plus qu'au pluriel avec le sens figuré de : *exemple*, *route*, *indication de route*, de *voie à suivre*. Marcher sur les *brisées* de quelqu'un, revenir sur ses *brisées* ; faire des **brisées**, le mot anglais (devenu français) ayant pris, de son côté, la signification de réunions d'hommes, *multitude*, société, et en même temps celle de *déroute* d'une armée, sens que n'a plus le mot français.

La **rote** (troupe) s'en alla avant (*Rou*, 11395). Bien vaigne ceste **rote** (*Érec*, 5549). Messires Loïs d'Espaigne ne sa **rote** ne le peurent rataindre (Froissart, 146). Il trouverent la roine et toute sa **rote** (Id., 12). Fu si la bataille (l'armée) **derote** que cinq liues dura la **rote** des morz (*Cligés*, 1805-1807).

Vos cauches sont **routes** (déchirées ; *Aiol*, 1052). — Li las (lacets) en sont **rompu** (*ibid.*, 1952). Il ont les haubers **desrons** (*ibid.*, 4823). **Rous** ont les las de l'iaume (*Aliscans*, 607). L'auberc il a **rompu** (autre forme).

Le mot *route*, comme peut l'avoir encore l'ang. *rout*, a le sens de *déroute* dans l'exemple suivant (XVIe siècle) :

A peine eut nostre Hector entendu le message de la **route** des siens qu'il bout de vive rage (Montchrestien, *Hector*, IV, p. 48) ; *route*, en ce sens est remplacé maintenant par *déroute*.

Voici un exemple où le roi Pépin, qui ne veut pas se faire connaître, parle de sa *compagnie*, de sa *suite*, mais où le mot *route* pourrait déjà être pris dans le sens de *chemin*, *voie* :

Je sui des gens le roi, j'ai ma **route** perdue, s'en ai le cuer dolent (*Berte aus grans piés*, 2659-60).

Et voici *route* avec le sens de *chemin*, *voie* :

On ne le peut geter (faire sortir) de la **route** as frans homes (*Aiol*, 7127). Il treuvent les **routes** (voies suivies) des destriers (*ibid.*, 7450-51).

On dit avec *rompu* comme avec *recru* (voir **croire**).

Rompu de fatigue. J'ai les jambes **rompues**, impossible d'aller plus loin.

Et *rompu* signifie *exercé*, dans :

Un homme **rompu** aux affaires ou dans les affaires. Vous trouverez en lui, avec une main toute **rompue**, une orthographe parfaite (Mme de Sévigné). Il est **rompu** à ce métier.

On dit qu'un homme a les bras **rompus** quand il ne veut pas travailler et qu'il est payé pour cela.

Rompre la paille signifie (sens figuré) *rompre un marché, un accord* ; il signifie aussi *se brouiller avec quelqu'un*. L'expression signifiait surtout autrefois : se brouiller avec un ami dont on voulait se défaire, parce qu'il était devenu gênant.

Rompre, on le sait, est regardé par nos grammairiens comme le plus régulier des verbes de la 4e conjugaison (avec ses composés cor-*rompre*, inter-*rompre*), parce qu'il a le *t* final (dans il rompt), caractéristique de la 3e personne du singulier.

Bossuet (XVIIe siècle) conjuguait encore : je *rons*, il *ront*, etc.

— ***Ridĕre** (ridēre), ridre, rirre (*d* assimilé), **rire** (un *r* tombé). **Rido* (-deo), rit, devenu *ris* comme tu *ris* (rides, riz, z = ds ; **ris**, par analogie avec les autres verbes), *ridet*, il **rit** (*d* tombé devant **t**) ; *ri(d)omus (-demus), rions (*d* tombé entre voyelles), **ri(d)atis* (-detis), riez ; *ri(d)ent*, rient. — *Risi*, ris ; *risisti*, resis, reïs, **ris** ; *risit*, il rist ; *risimus*, resimes, reïmes, rimes et rismes ; *risistis*, resistes, reïstes, ristes, **rîtes** ; *riserunt*, risdrent, et plus souvent : *ristrent* (analogie). **Ri(d)am* (-deam), rie ; *risissem*, resisse, reïsse, **risse**. — *Ri(d)entem*, riant ; *risus*, ris, devenu **ri** ; ainsi que *subrisus*, souris, **souri**, tandis que, comme substantifs, ces mots sont restés *ris*, *souris* (= le rire, le sourire) :

Il unt **ris** et gabé (*V. de Ch. à Jérus.*, 648). Quant (il) unt assez **ris** (M. de Fr., *Yonec*, 197). — Charlemaignes s'en **rist** (risit ; *V. de Ch.*, 700). Asez s'en **ristrent** (riserunt) tuit (*Rou*, 1156). Il **ristrent** moult et firent feste (la *Rose*, 14802). Il s'en **resist** (risisset) ; **reïst** (*Cligés*, 824), **resissent** (la *Rose* ; ailleurs *risissent* par analogie avec **ris**). Au passé défini on trouve **risirent** dans le vocabulaire de la chrestomathie de Constans mais sans indication de l'ouvrage où le mot a été trouvé.

— **Géhir**, pour *jehir* (confesser, avouer) vient du germanique *jehan* (même signification). Le substantif *gehine* (aveu, confession) est devenu *gêne* (aveu, puis : *question*, *tourment* pour obtenir *un aveu*, *torture* pour obtenir une *confession*, le mot ayant été rapporté à tort à *gehenna*, γέεννα, venant de l'hébreu et signifiant au figuré : *tourment*, puis : *enfer*, *tourment* de l'enfer, etc., etc). Je ne donne ce verbe, qui a disparu comme plus loin *manoir*, que parce qu'on le rencontre souvent dans la vieille langue :

La parole (il) li conta et **gehi** (dévoila ; Raoul de Cambrai, *Chrest. Constans*, p. 96, 40). Li maris et sa fame vindrent a genillons, lez li (le juge) se tindrent et **regehirent** lor pechie (Rutebeuf, II, p. 367, 1577-79). Biaus Diex qui me feïs, qui le tien secré me **gehis** (Id., *ibid.*, p. 299, 998-99). Garde que tu ne **regehis** (pour regehisses, par exigence de la rime) mon secre (Id., *ibid.*, p. 302, 1093-94). Je ne voil mon corage nient **iehir** (faire connaître ; *Aiol*, 3347). Ge li ferai par la goule **jehir** (*Chrest. Constans*, p. 68 ; **gehir**, même page). La grant traison (il) ne lor **a jehi** (*Aiol*, 9528). Une vieille a qui tut sun estre (ele) **geï** (Marie de France, *Milun*, 91). De son cuer point ne **gehi** (*Fabliaux*, I, p. 163). Si nous n'osons nos besoins **gehir** (*ibid.*, I, p. 183). Il li **regehi** tot ce que avez oï (*ibid.*, III, p. 283). — Il le mistrent a **gehine** (à la question, torture), si leur connut la verite (*Croisades*, III, 4). Nostre loi veult et dispose que le pecheur son mal **gehisse** (confesse, avoue ; Arnoul Greban, *Mistère de la Passion*, 20628-29). Vous ne voulez **gehir** qu'à grand tort l'avez fait mourir (*ibid.*, 28291-92). Il vos convient a **jehir** que par vos li prestres fu noiez (*Fabliaux*, V, p. 250).

De là les mots *gêne*, *gêner*, etc. (avec les significations qu'ils ont prises).

— **Pondre**, va (ponĕre, *pon're), pon-**d**-re (*d* intercalé) ; le patois belge dit *punre*.

Au XVIIe siècle, le verbe, selon la grammaire de Duez, se conjuguait encore comme suit :

Je pons ou ponds, etc. ; n. ponnons, v. ponnez (rarement : pondons, -dez), ils ponnent ou pondent. Je ponnois (rarement : pondois), je ponnus. Je pondrai, -drois. Que je ponne, ponde, que je ponnusse. — Ponnant (rarement : pondant) ; *ponnu*, plus tard : **pondu**. La *ponte* vient de **pon(i)ta* (pon'ta) ; *positum* (pos'tum), *post*, usité surtout dans *repost* (repositum), *pos(i)ta*, poste (composé *reposte*).

Le verbe *pondre* est maintenant regardé comme régulier, se conjuguant comme *répondre* (respondere).

Quant à *poser* (répondant par le sens à *ponĕre*) et ses composés, il vient du latin du moyen âge *pausare* (παύειν, cesser) et a pris la place et la signification de *ponĕre*. A *poser*, comparons son composé *reposer*, qui, dans le sens intransitif, et souvent sous la forme pronominale, a encore le sens de *cesser*, *s'arrêter*, *se calmer*, *se reposer* (prendre du repos, cesser de travailler). Le latin du moyen âge disait : *pausare arma*, proprement : *cesser* (quitter le métier des) *armes*, *cesser* (finir) *de guerroyer*, d'où : *se reposer* (en posant les armes).

Dans la langue actuelle, il est naturellement difficile de séparer des mots comme *poser* et *position*, ce dernier mot (positionem)

dérivant évidemment de *ponere* (positum) et non de *pausare*, et il en est de même de dis-*ponible*, dis-*position*, etc.

A *poser*, comparer *mettre*, *traire*, *saillir*, *tressaillir*, etc., dont la signification s'est aussi éloignée de celles qu'ils avaient en latin.

Le composé **repondre** (reponĕre) avait dans la vieille langue le sens de *mettre en place*, surtout dans le but de *cacher*; **despondre**, **espondre** signifiaient : *exposer*, *expliquer*.

Il les a fait (ses armes) **repondre** et celer (*Cligés*, 4621). Por quel chose les fist il **repondre** (cacher; *ibid.*, 4623). Il comande que ses armes soient **repostes** (*Id.*, 4817; le contexte indique clairement que c'est d'armes qu'il faut *cacher* qu'il est question). Il s'an (s'en) est partiz en **repost** (en cachette; *ibid.*, 4874). Il les ocistrent touz, fors aucuns qui se **repostrent** (*se cachèrent* = repos(u)erunt) es buissons (*Croisades*, I, p. 202). L'on en meurtrissoit plusieurs en **repost** (*Id.*, I, p. 20). Lucrece tenoit en son sein un coutel **repost** (caché; la *Rose*, 9383). Lors il ne pot plus **repondre** (cacher) ce qu'il *pense* (*Meraugis*, 5716-17; remarquons le présent : *pense*, au lieu de l'imparfait). Il se **reponent** et tapissent (*Chev. au lion*, 5870). Avarice en main tenoit une bourse qu'ele **reponoit** (la *Rose*, 227-28). — Nicolete se **repost** delés le loge en un espes buison (*Aucassin* et *Nicolete*, 20, 3-4; = *repos(u)it*). — Vos m'orrez **espondre** (exponĕre, exposer, raconter) le songe (*Id.*, 2085). Que je l'**espoigne** (= *exponian, -nam; *id.*, 2081). Il convient que la vie nous **espoingnes** (*Id.*, 11757; *n nasal* mieux caractérisé). Pres d'ilecques uns vilains s'estoit **repost** (caché; *id.*, 2838). Il nous **espont** (expose) la cause (*id.*, 7098). Il savoit les songes **espondre** (expliquer; *id.*, 7251). Vous m'avez **espons** mon songe (*id.*, 7342). Il vodra la chose **espundre** (*id.*, 11368). Prendons le prestre esnel le pas, et si (ainsi) le **reponons** el tas (*Fabliaux*, I, p. 9). Li monne (moines) orent si grant paour que il s'en alerent **reponre** (Froissart, 11). Mes sires vient, **reponez** vos (*Fab.*, I, p. 314). N'est chose si **reposte** ki ne seit revelee (*Rou.*, 1263). La verite dedans **reposte** seroit clere s'ele iert **esposte** (la *Rose*, 7916-17). La question est doubteuse a **espondre** (A. Greban, 1951). Il le tendront (tiendront) **repost** et le feront si fort celer (Id., *Mist. de la Passion*, 22440-41).

Ponant (ponentem) s'emploie encore comme substantif avec le sens de *couchant*, *d'occident* (où le soleil *se cache, se couche*) : L'escadre du **ponant** (de l'Océan), par opposition avec celle de la Méditerranée. Sur la Méditerranée on appelle *ponant* le vent d'*ouest* (du couchant).

— **Ra(d)ĕre**, rere devenu **raire** = **raser**, qui vient de *rasare* (rasum), fréquentatif de *radĕre*. *Raire* n'est resté qu'à l'infinitif. Le participe passé *res* (rasum), devenu **rais** est maintenant substantif; une forme *rez* entre dans certains composés : **rez**-de-chaussée, etc. ; **ras** (rase) est la forme savante.

Rado, je ret, devenu *res* (rais), comme tu *res* (rais) = radis; il *ret* (rait) = radit; n. *raons* (* radomus; *d* tombé entre voyelles),

v. *raez* (* radatis); *reent* (raient) = radunt. *Rasi*, je res, *rasisti*, tu rasis, *rasit*, il rest; etc. *Radere-habeo*, radrai, redrai, rerrai, rairai (un *r* tombé); *radam*, ree, raie; *rasissem*, rasisse (on trouve parfois *rassisse*).

Raire a le sens de *couper*, *trancher*, dans :

La teste (Tybers) me vouloit des espaules **rere** (*Berte aus grans pies*, 3398).

Rasé, outre le sens propre, avait aussi, dans la vieille langue, ainsi que le composé *arasé*, le sens de *rempli*, *plein* (comme un verre dans le mot *rasade*); *raser* signifiait parfois aussi *remplir* :

Car (je) ne voi tertre qui ne soiet **rasés** (= couvert d'ennemis; *Aliscans*, 528). Ore Guillaumes voit des païens les grans vaus (vallons, vallées) **arasés** (*ibid.*, 667-68). Si (ainsi) la facet **raser** (remplir la cuve; *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 570).

Du mot *radĕre* viennent probablement : * *rad(i)e(u)lare*, railler et * *ras(i)c(u)lare*, rascler, **racler** (*s* tombé).

Rez est devenu préposition, dans : **rez** pied, *rez* terre (= au niveau de la terre, terre à terre) (expressions qui ne s'emploient plus; il est substantif dans **rez**-de-chaussée.

Un barbier **rase** l'autre (proverbe qui répond à peu près au proverbe latin : manus manum lavat). — Cinq ou six **rasades** aplanissent bien des difficultés.

Il ne se soucie ni des **rais** ni des tondus (proverbe). On l'a (le vilain mire) tondu et **res** (Chrest. Clédat, p. 228). Il porte les cheveux **ras** (adj.). Faire table **rase**. — Uns des Engleis qui out *veuz* les Normanz toz **res** et tondus (*Rou*, 7119; remarquons l'accord du participe). La porte au **res** (ras) del dos li vint **reant** (rasant) e li trancha les esperons au **res** des talons (*Chev. au lion*, 950-52). Il (li) trancha une piece **res** a **res** de la coife blanche (*Erec et Enide*, 939-40). Eles le firent **rere** (*Chev. au lion*, 3135). Il soufferroit qu'on li **rassist** (rasât) la barbe (*Croisades*, XI, p. 397). Sans estre ne **rais** ne tondu, incontinent on le fait moyne (Marot, I, 188). A barbe de fou on apprend à **raire** (proverbe). La place estoit **rese** (*Chev. au lion*, 3779). Il n'est souvent **res** ne tondus (*Fabliaux*, IV, p. 168).

Dans *rez terre* on avait l'ablatif absolu *rasa terra*, *rasa* donnant *rese*, devenu **rez**, comme *casa*, chiese, chese, est devenu **chez**, comme mots employés comme *proclitiques*.

Rez-**de**-chaussée est un mot relativement récent, où la préposition *de* relie les deux composants (au *ras* de la *chaussée*).

— * **Ragĕre**, formé sur le type de * *bragere* (braire), de * *mugĕre*, muire (devenu **mugir** = mugire), *rugire* (rugir), *vagire* (vagir), a aussi donné **raire**. Une autre forme **réer** répond à * *ragare* (*g* tombé).

Je rais, n. raions, etc. (voyez *braire*, *traire*), je rayais; je rairai,

que je raie, rayant, rait (les autres temps manquent. Ou : je rée, etc., n. réons, je réais, réai, réerai, -rais, que je rée, réasse, réant, réé.

Raire, réer se disent du cri du cerf (1) :

Les cerfs ont **rait** ou **réé** toute la nuit. Les cerfs **raient** (**réent**) parfois d'un cri terrible. La biche ne **rait** (**rée**) que de crainte.

— **Manoir** (manēre, rester, demeurer), a disparu comme verbe, mais est resté comme substantif, avec le sens actuel de *maison*, *demeure* ; le participe présent est aussi devenu substantif : **manant**. — *Maison* (= * masionem, mansionem), *ménage* (* ma(n)sionaticum), devenu *maisnage* ; **ménage**) ; *permanent* (permanentem) ; etc. (2). *Manant* qui signifie *restant*, *demeurant* ou *vivant* d'une manière fixe dans un endroit, prit dans la vieille langue le sens de *paysan*, *vilain*, *roturier* (voyez **rompre**), et signifie maintenant *rustre*, *grossier*, *mal élevé*.

C'est un **manant** qui ne sait pas vivre. — C'est un **manant** qui n'entend pas raison.

Au moyen âge le mot *manant* signifie souvent aussi : homme à son aise, riche même, opulent, puissant ; *manantise* signifiait souvent aussi : biens, fortune, richesse, puissance :

Il n'i out *gentil* homme, tant la vile esteit bele qui ne se fist **manant** (= habitant, citoyen) d'icele (*Rou*). La terre est plentive (plantureuse) e li hume **manant** (à leur aise, dans l'aisance, riches ; *Ibid.*, 2678). Heraut fu **mananz** et forz (*Id.*, 5858). **Mananz** (il) fu d'or et d'argent (*Id.*, 7386). Qu'il (le roi) face Henri (son frère) riche et **manant** (*Id.*, 9187). — La soe **manantise** (Charles) ne priset mie un guant (*Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 363).

Manēre donnait *maneir*, devenu **manoir** (XIIe siècle), * *manĕre* donnait **maindre** (*d* intercalé), on le trouve souvent dans le composé **remaindre**, ou *remanoir*. — *Maneo* donnait je *maing* ou *mainc* ; * *mano*, je main ; *manes*, tu mains ; *manet*, il maint ; *manomus* (-nemus), n. manons ; *manatis* (-netis), v. manez ; *manent*, il mainent. — *Mane(b)am*, maneie, -noie, etc. — * *Masi* (mansi ; *n* tombé devant *s* dans le latin populaire), je *més* (composé : **remés**), * *masisti*, tu masis ou mainsis (analogie) ; * *masit*, il mest,

(1) Pour *rere* devenu **raire** (analogie avec *braire* = * bragĕre), voir p. 27 : *ala*, ele, **aile** ; *brasa*, brege, brese, **braise**, etc, — A protonique donne *a* ou *e* : raons ou reons, etc. ; raant ou rëant (voir la p. 23).

(2) Pour le changement de *ai* en *e*, voir la page 27.

etc. (une forme analogique *manui* donnait manui (cf. *dui*, *dus*, de *devoir*). *Manere-habeo*, je mandrai, maindrai (analogie, pour *main*, avec le présent de l'indicatif *main* = *mano). *Maneam*, maigne (*remaigne*, composé). *Masissem*, masisse, et mainsisse (analogie). — *Manentem*, manant ; **masus* (mansus), més (remés), resté en certains endroits comme substantif au sud de la France [1] ; ailleurs on dit **mas** (= ferme, s. f.).

France dulce, (tu) **remeins** deserte (*Roland*, 2928). Glorieus sire, qui **mains** la sus (*Aiol*, 3048). N'i a castel ki devant lui **remaigne** (remaneat ; *Roland*, 4). — A Loeys remest (* remasit, remansit) li tere (*Aiol*, 25). Il **remestrent** (* remaserunt ; *Roland*, 714). Il est **remes** (*Id.*, 281). **Maneient** (mane(b)ant) jadis en Bretaigne dui chevalier, riche home furent et **manant** (Marie de France, le *Fraisne*, 3-4). Je **remanrai** ichi (*Aiol*, 92, *d* non intercalé). Je **remeindrai** en dolur (M. de France, *Guigemar*, 552). Que cele eue (eau) **remaigne** (*Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, 790). Qu'ele (l'église) **remainsist** sans servise (Rutebeuf, II, 697). Un an sui **remes** od (*apud*, auprès, avec) le rei (M. de Fr., *Eliduc*, 547). As (à les, par les) barons vos fis preier que a Londres **remainsissiez** (*Rou*, 7048-49). Avant qu'il eust **mes** annee ne demie (*Berte*, 1448). Trente caitif (captifs) sont **remansu** (autre forme analogique avec les participes en **u** ; *Aliscans*, 2113). Il sont illuec **remansu** (*Berte*). S'en (si en) tes ongles (il y) a point (un point) de noir, ne l'i laisse pas **remanoir** (*la Rose*, 2177-78).

A. Greban (xve siècle, *Mistère de la Passion*), emploie encore ce verbe :

En moy ne **remaint** grain ne goute (14733). Les meschans avec qui tu **mains** (19549).

Voici, dans le Roman de Rou, les deux formes de l'infinitif :

Aventure qui estre deit, ne poet **remeindre** (5631-32). Qui por tei poisse **remaneir** (forme devenue **remanoir** dans l'Ile-de-France au XIIe siècle).

Et voici le mot employé dans la même phrase comme substantif et comme verbe :

J'ay bien preparé mon **manoir** s'il vous y plest venir **manoir** (*Mistère de la Passion*, 13767-68). — Logez vous en quelque **manoir** ou (où) dignement vous puissiez **manoir** (*Ibid.*, 31387-88). — Lez le bois avoit un **manoir** ou (où) li vilains soloit **manoir**, qui moult avoit cos et gelines (*Renard*, 8593).

Remanoir a le sens de *cesser*, dans :

Et quant cele granz noise *remest* (* remasit, remansit), li bons dus (doge), de Venice monta el leteril (lutrin = l'endroit d'où on lit; Ville-Hardouin, 29).

---

(1) Dans les environs de Nîmes, *més* désigne un petit réduit gentiment construit dans les jardins, où l'on se réunit pour boire un verre de vin, causer et fumer ; la forme *mas* se dit surtout pour *métairie*, *ferme*, le long des Pyrénées.

— **Paroir** (parēre; *paraître* = *parescĕre, *pareesere); composés : *apparoir*, **comparoir** (apparaître, comparaître .

Paroir a disparu, mais le vieux français l'employait à tous les temps, le plus souvent aux troisièmes personnes. Le passé défini *parus*, l'imparfait du subj. *parusse*, le participe passé *paru* appartiennent en réalité à la forme *paroir* (disparue), et non à *paraître*. De *apparoir*, il reste; il **appert** (ap-*paret, a* tonique libre, accent porté sur la racine), ainsi que les temps dont nous venons de parler ; à la forme *comparoir* appartiennent aussi le passé déf., l'imp. du subj. et le participe passé attribués maintenant à *paraître*, *apparaître, comparaître* (1).

Molt tu **pers** (parais) estre lases (las; lassus, fatigué, *Aliscans*, 534). Bien i **pert** (paret, paraît) qu'il s'est combatuz (*Erec*, 1158). **Pert** (il paraît) que fu faite en paradis (la *Rose*, 2918). Mal est couvert cui le cul **pert** (*Fabliaux*, II, p. 23). Il fait bon bien faire, en la fin **pert** le bien (*Berte*, CXXXIX). Les ruines encore i **perent** (parent, *Rou*, 327). Il **pareit** (parebat) plus gentis (*Id.*, 2272). Bien **paroit** a sa color qu'ele avoit au cuer grant dolor (la *Rose*, 293-94). Les ondes n'i **paroient** (parebant) si (tant) estoient des nes (*Cligès*, 1098-99). Lor estandart ne **parut** (paruit; *Rou*, 8870). Entretant Normant **aparurent** (*Rou*, 7881). Il n'i **parra** (*Fabliaux*, IV, p. 70). Ele le batra tant que i **parront** les traces (*Amis et Amiles*, 2231). Li jor **parra** cler (*Elie de Saint-Gille*, 810). Chose n'i **perra** (Joinville; *a* protonique reste *a* ou devient **e**). Que nos proueche y **paire** (pareat; Jean Bodel). Si k'a Dieu et au siècle la bonté de vous **pere** (parat pour pareat), car qu'ainsi le fait moult noblement le **pere** (parat, de *parare*, orner; *Berte*, 141-42). Dame (Domine, Seigneur) (je) te pri que a moi **pere** (pareat, *parat) ce qu'il (Diex = Dieu) a pechéors promist (Rutebeuf; II, p. 274, 300-301. N'i ot maisun, sale, ne tur qui ne **parust** tute d'argent (Marie de Fr., *Yonec*, 366, 67). Li maus (= le mal) del domage est **paranz** (*Chev. au Lion*, 499). A l'aube **aparant** (*Rou*, 7005), **aparissant** (*id.*, 3525). Li soleiz ne puet **pareir** (M. de Fr., *Fable*, LXXIII, 18).

— **Teindre** (tingĕre) se conjugue comme les autres verbes en *aindre, eindre, oindre*. Le participe *tinctum* a donné **teint** (*i* entravé donnant *e*, et *c* dégageant un **i**), *tincta*, **teinte**. Les deux mots sont employés comme participes et comme substantifs : le *teint*, la *teinte*. Sous l'influence du participe *teint* est venu

(1) *Parare* (orner, parer) donnait : *paro*, je per, pere; *paras*, tu peres; *parat*, peret, **pere** (*t* tombé à la fin du XIe siècle); n. *parons* (*paromus), v. *parez* (paratis), il **perent** (parant). Imp. : je pareie, -roie (*pare(b)am pour parabam), confusion dans certains cas avec *paroir* (paraître). Les deux verbes *parer* et *paroir* se rencontrent encore dans les vers suivants :

Tout ainsi les dames se **perent** (se parent) por ce que plus beles (eles, elles) **perent** (*parant, pour pareant; la *Rose*, 9666-67; voir plus haut l'exemple cité de *Berte aus grans pies*).

tain (1), altération de *étain* (*stagnum, pour *stannum*, *i* dégagé par *g*). Au XVIIe siècle, nous dit, en 1657, Duez, dont l'autorité n'est cependant pas bien grande, le verbe se conjuguait :

Je teinds, tu teinds, il teind ou teint, n. teignons et teindons, v. teignez et teindez, ils teignent et teindent. Je teignais et teindais; je teignis et teindis. Je teindrai, -drais. Que je teigne ou teinde, teignisse ou teindisse. Teignant, teindant; teint, teinte.

La forme *teindons*, etc., *teindant*, etc., était surtout celle du peuple, porté, par l'analogie, à ramener à la forme dite régulière (**rend**-ons, **rend**-ez) les verbes qui s'en éloignent. Dans la vieille langue on trouve souvent *prendons*, etc., *prendois*, etc., et nous avons vu, plus haut, le célèbre grammairien Patru préférer *dissoudons*, *dissoudez* à *dissolvons*, etc. Chez Marie de France, et encore aujourd'hui dans certains patois, on trouve nous *pernons*, v. *pernez*, etc., pour *prenons*, *prenez* :

Le piz (il) **pernent**, le mielz (il) despicent (despiciunt) (2), méprisent, dédaignent ; MARIE DE FRANCE, *Fable*, I, 22).

Je trouve aussi dans *Rou* :

Les berbis (il) **pernent** et l'almaille (aumaille, 1085).

On trouve aussi *prendons*, etc. :

Ales, **prendes** le par les pies (MARIE DE FRANCE, *Fables*, Supplément, p. 231). **Prendes** la fille à un roi (*Aucassin*, 6, 9). **Prendons** le prestre (*Fabliaux*, I, 9). Il paioient bien tout ce qu'il **prendoient** (FROISSART, CXIV).

Dans la vieille langue le verbe *teindre*, outre sa signification ordinaire, avait encore, lorsqu'il était question de personnes, celle de *jaunir*, *gâter le teint* (de la figure), altérer les traits du visage, donner à quelqu'un une *physionomie méchante* :

Et ces deus choses si l'ateignent que mout (multum) la palissent et **teignent** (*Cligés*, 2993-94). — Thessala vit **teinte** et palie celi (celle) qu'Amors a en baillie (*ibid.*, 3011-12). — Ses brans (épée) est **tains** de sanc (*Aliscans*). — De pesance (il) ne set que dire, moult veïssiez son cors defrire, viaire (visage) **teindre** d'ire (*Rou*, 5274-96).

— **Espardre** (spargĕre), qui se trouve encore dans certaines grammaires du XVIIe siècle, a disparu en ne laissant que son participe *espars*, *-e*, devenu **épars, éparse** (adjectif).

---

(1) Voir la p. 102, où *tain* est écrit erronément tain-**t**.

(2) La langue anglaise a conservé le verbe *to despise* (mépriser, dédaigner, abhorrer) ; c'est le latin *despicere*, mépriser.

Sparg're (spargere) donne espardre (*gr* donne **dr**); son composé fréquentatif *dispersare* a donné **disperser** ; un autre composé *aspergere* a donné **asperger**. Le futur latin (2e personne) *asperges* (tu arroseras) a donné **aspergès** (pron. *-gèss*) de la prière *asperges me*, Domine (tu m'aspergeras, Seigneur) ; — aspersion, -soir (dérivés).

Les nouvelles **s'espardirent** sus le païs (Froissart, LXXVII). Il **s'esparderoient** en trois batailles (trois corps de troupes ; Id., XLII). Il estoient logiet **espars** (Id., XLII). Avant que la feste fust **esparse** (Id , CXXXI).

— **Estoveir,** devenu **estovoir,** mot disparu et d'origine jusqu'ici inexpliquée, signifiait : *falloir, être nécessaire.* Voici quelques-uns des exemples que j'ai rencontrés dans mes lectures :

Qui plus viaut faire qu'il ne puet, recroire ou reposer l'**estuet** (*Erec,* 5013-14 ; voir plus haut p. 122). — De deus maus, quant faire l'**estuet,** doit an (on) le mains mauves eslire (*Cligés,* 4142-43). — Tere m'**estuet,** je me terai (Rutebeuf, II, p. 124). — Lessier l'**estuet**, je le lerai (Id., p. 294), Par mi un bois l'**estut** passer (Marie de France, *fable* IX, 4) Mais as espedes l'**estuverat** eslegier (payer; *Roland,* 1051). Ne m'**estuvreit** pas remuer (M. de Fr., *fable* LXI, 31). Ne pout nul guarir, n'**esteüst** morir (Id., *fable* LXIV, 58-59). Or est li jurs que les **estuverat** murir (*Roland,* 1242).

— **Aimer** (amare). *Amare* (*a* initial protonique) donnait **amer,** devenu *aimer* (voir la p. 106). *Amo* (*a* tonique libre devant une nasale devient *ai*), j'*aim*, devenu aim-**e** ; **amomus* (amamus), n. *amons*, devenu **ai**-mons ; etc. Le verbe *aimer* se conjugue maintenant entièrement d'après la forme accentuée, à l'exception de **amant**, ancien participe présent devenu substantif, et de *amé* dans la vieille expression disparue : A nos féaux et bien **amés** sujets (Souverain s'adressant à ses sujets). Cf. **ai**-mable, mais **a**-mabilité, **a**-miable ; **a**-mant (subst.), **ai**-mant (participe ou adj. verbal).

REMARQUES SUR *I* DEVANT *ONS*, *EZ* DU SUBJONCTIF PRÉSENT (1)

Cet *i* se trouvait surtout d'abord au subjonctif finissant en latin par *iamus* (remplacé par **iomus*), *iatis*, donnant *iens*, devenu

(1) Même analogie à l'imparfait du subjonctif pour *ions, iez* remplaçant *ons, ez* (eiz = etis).

ions, *iez*. — Dans les verbes venant de la terminaison *amus* (remplacée par **omus*, analogie avec l'indicatif présent), *atis*, on avait *ons*, *ez*, mais ces formes se confondaient souvent. A côté de *recevions* (*recipiomus, -piamus), *recevez* (recipiatis), on avait souvent *recevons*, *recevez* (= *recipomus, *patis), analogie avec le présent de l'indicatif ; et à côté de *rendons*, *rendez* (*rendomus, rendatis pour reddamus, -datis), on rencontre souvent *rendions*, *rendiez*.

Il n'est resté, comme vestige de la vieille langue que *ayons*, *ayez* (cf. pay-**ions**, pay-**iez**), *soyons*, *soyez* (cf. envoy-*ions*, envoy-*iez*) qui n'avaient pas besoin de se distinguer, au subj. du présent de l'indicatif ; cette forme est restée aussi à l'impératif des mêmes verbes, et il en est de même de *sache*, **sachons**, **sachez**, *veuille*, **veuillons**, **veuillez**, qui représentent l'époque où *savoir*, *vouloir* n'avaient pas encore *i* devant *ons*, *ez* du subjonctif (sach-**ions**, sachiez ; *veuill*-**ions**, ou remplacé par voul-ions, *veuilliez*, remplacé par *vouliez* (1) ; voir Littré pour *veuillions*, *-lliez*).

Le vieux français, pour *avoir*, *être*, avait au subj. et à l'impératif : **aie**, *aions*, *aiez*, **soie** (devenu **sois**), *soions*, *soiez*, où l'*y* n'a été introduit, comme ailleurs, que pour éviter l'hiatus.

Dans les verbes où l'*i* a été introduit après *i* ou après *y* (pri-**ions**, envoy-**ions**, pay-**ions**, essuy-**ions**, etc.), il n'y a, comme le dit très bien M. Léon Clédat, aucune différence de *prononciation* entre pri-**ons** et pri-**ions**, envoy-**ons** et envoy-**ions**, etc. ; il faut, ajoute notre philologue, y mettre de l'affectation pour distinguer en ces cas le subjonctif de l'indicatif (deux premières personnes du pluriel).

Au commencement du XVIIe siècle on trouve encore beaucoup d'exemples finissant par *ons*, *ez*, mais plus tard la règle par *ions*, *iez*, devint générale :

Gardez que (vous) ne **resanblez** pas a vilain qui va a offrande (Rutebeuf, II, pp. 234-35-43). Vostre seigneur nos mandent que nous **creons** (croyions) ce que (vous) nous direz (V. Hard., 16). Que vous **metez** (Joinville, 62). Tant que nous **poissons** (puissions) paier (V. Hard., 59). Il est mielz que nous

(1) Quant à l'*impératif*, *ons*, *ez*, des deux personnes du pluriel, sont évidemment analogiques avec *ons*, *es* du présent de l'indicatif, mais peuvent avoir été tirés directement du *subjonctif* avec lequel l'impératif est plus en rapport, et naturellement de l'époque où le subjonctif n'avait pas encore *i* avant *ons*, *ez*.

metons toz nos avoirs ci (Id., 59). Nos vos prions que vos le **facez** (malgré fac-*ciatis*) et que vos **viegnez** (malgré ven-*iatis*) avec nos (Id., 66). Je criens que mal gré (mauvais gré) me **savez** (malgré sap-*iatis*; la *Rose*, 4637). Bien est droiz que nous **façons** toutes vos volontés (*Berte*, 3254). Il faut que nous **rentrons** (Froissart). Avant que nous **chevauchons** (Id.). Je desire que vous **continuez** (Montaigne). Vos crediteurs prieront Dieu que vous **vivez**, craindront que vous **mourez** (Rabelais). Nous vous prions et requerons que (vous) **veuillez** mectre sur nous tel tribut (*Jehan de Paris*, p. 16; plusieurs exemples). Que vous ne **veuillez** (Desportes; il faut **veuilliez**, lui dit Malherbe). Nous vous prions que vous **veuillez** sentencier (Rabelais, III, 43). Agamennon mande que vous **envoyez** au port (Garnier, la *Troade*, 2058-60). Je ne veux pas qu'aucun mal vous **souffrez** (Id., les *Juifves*, 1093). Il faut que vous **allez** vers l'empereur (Id., *Bradamante*, 1267-68).

XVIIe siècle. — Je ne doute point que vous ne vous **justifiez** (Racine, *Lettre à Nicole*). Je prétens que vous **payez** (Id., Lettre XXIV). Afin que vous me **renvoyez** (Id., Remarques sur l'Odyssée). Sans que vous les **appuyez** (Id., Lettre V). — Si vous voulez que nous nous **revoyons** (Pascal). Afin que **connaissiez** et que vous **croyez** (Id., double graphie). De quelque côté que vous **jetez** les yeux (Balzac).

FUTUR ET CONDITIONNEL

Le français a abandonné le futur latin *amabo*, *movebo*, *legam*, *audiam*, en le remplaçant par une périphrase : *amare-habeo*, *movere-habeo*, *legere-habeo*, *audire-habeo*, c'est-à-dire j'**ai** à **aimer**, à **mouvoir**, à **lire**, à **ouïr**, mais sans l'idée d'*obligation* que donne cette tournure. J'*aimerai*, etc., ne contient aucune idée de devoir, d'obligation [1].

Le latin n'avait pas de conditionnel; il remplaçait ce temps dans la proposition principale, ou après *si*, par l'imparf. du subjonctif ayant alors un sens conditionnel: *Amarem*, si... j'**aimerais** si (le vieux fr. disait : j'*ameroie*, si, et j'*amasse*, si...). Le français a formé le conditionnel par un infinitif + l'imparfait du verbe *habere* : *Amare-habe(b)am*, j'amereie (-roie) ; j'**aimerais**.

---

(1) Au lieu de *ez* à la deuxième personne plurielle du futur on trouve parfois dans la vieille langue *oiz* remplaçant *eiz*, que donne *etis* : **ire-habetis*, v. *ireiz*, **iroiz** : Vos en **orroiz** les ços (*Erec*, 862). Ne vos poist pas, ja avuec moi (vos) n'**iroiz** un pas (*Ibid.*, 4299-4300). Se (si) vos *aveiz* (habetis) vos **averoiz** (*habere-habetis), se vos n'*aveiz* vos i **seroiz** (*essere-habetis) comme l'oe sur la glace (Rutebeuf, II, p. 224). Dex dit que vos jugiez **seroiz** issi (ainsi) con autrui **jugeroiz** (judicare-habetis (*de David la prophecie*, poème du XIIe siècle, 177-178).

Le futur est le futur du *présent :* je *sais* qu'il **viendra** ce soir. — Le conditionnel est le futur de l'*imparfait* et (par extension) de tous les temps passés, ce que je disais déjà dans ma grammaire de 1878-79.

Je savais déjà hier matin qu'il **partirait** le soir. — Mon père raconte qu'il **partira** ce soir pour Moscou ; hier il disait qu'il **partirait** après demain (le russe emploie le *futur* dans les deux cas).

Il faut distinguer le conditionnel comme *mode* du conditionnel employé comme *temps*. Employé comme *temps*, le conditionnel est, comme nous venons de le dire, le futur des *temps passés* et comme tel, appartient au *mode indicatif*, qui est le mode de la *réalité*. Dans :

Mon père disait ce matin qu'il **ferait** bientôt un voyage.

Le fait exprimé est représenté d'une manière aussi *positive*, aussi *certaine* que dans :

Mon père dit en ce moment qu'il **fera** bientôt un voyage.

Il n'y a dans les deux phrases aucune *condition* exprimée, ni même sous-entendue.

Comme *mode*, le conditionnel est le *mode* de l'*irréalité*, représentant des faits dépendant, pour leur réalisation, d'une *condition* parfois *imaginaire*, *impossible :*

Si j'étais le soleil (si j'étais souris, si j'étais oiseau), je **ferais**, etc. — Si je *suis* roi un jour, dira un prince héritier, je **travaillerai** au bonheur de mes sujets. — Si j'**étais** roi, pourra dire le premier venu, je **travaillerais** au bonheur de mes sujets.

Remarque. — Après le passé indéfini, s'il est question d'un fait *futur*, mais qui a déjà pu se passer avant le *moment présent* où l'on est, il faut nécessairement employer le conditionnel :

Notre ami nous *a raconté* hier matin qu'il **partirait** le soir (il est parti ou a pu partir).

Lorsqu'il s'agit d'un fait qui ne passera qu'*après le moment présent où l'on est*, on peut, après le passé indéfini, employer le conditionnel (d'après la règle), ou le *futur* (l'idée du présent étant alors dans l'esprit de celui qui parle) :

Mon ami nous a dit ce matin qu'il **partirait** (ou : qu'il **partira**) demain pour Paris.

Dans la vieille langue, après les temps *passés,* on trouve assez souvent le *futur*, mais ordinairement le *conditionnel :*

Cil *respundirent* tuit que bien le **servirunt,** que partut le **siuront,** ceo qu'il **fera feront,** pur lui se **cumbatrunt** (*Rou,* 123-126). Renier *dist* que ja mais escu ne lance vers lui ne **portereit,** qu'en sa merci **sereit** (*Ibid.*, 389-81).

REMARQUE SUR LE PASSÉ DÉFINI DE CERTAINS VERBES

Dans des mots comme *coxisti, dixisti, duxisti, traxisti,* etc. (= coc-*sisti*, dic-*sisti*, duc-*sisti*, trac-*sisti*, etc. où l'*s* est sourd, on devrait avoir aussi en français un *s* sourd, qui serait représenté, entre deux voyelles, par deux *s* ou par *c* doux (on en trouve plus haut un exemple dans *traissis*, voir **traire**). *Traire* n'a plus ni passé défini ni imparfait du subjonctif ; les autres verbes ont reçu un *s* sonore par analogie avec di-**s**-eie (dicebam), dui-**s**-eie (ducebam) : cui-**s**-is, dui-**s**-is, etc. — *Dixisti* a donné de-**s**-is, devenu *deïs,* **dis** (analogie avec la première personne **dis** = dixi). Même chose à l'imparfait du subjonctif : cui-**s**-isse, dui-**s**-isse ; *desisse*, deïsse, **disse**. — Même chose encore dans **volsissem*, * *falsissem,* vousisse, fausisse, etc. (mots disparus). Comparons *fecisti*, fe-**s**-is ; *presisti*, presis (mots disparus), où l'*s* devait être *sonore*, comme aussi dans **cosisti*, tu **cousis,** ou dans * *cosu(i)sti*, tu **cousus** (disparu), **sesisti* (seoir) : sire Diex, qui **sesis** a la Çaine (Berte, 2780).

Voici quelques exemples de la forme en *si* la plus employée en la vieille langue, dans le verbe *vouloir*, comme je l'ai dit pour d'autres verbes.

Quant je **vous** (* volsi, vols, vous, *l* vocalisé en *u* devant consonne) descendre (Joinville, 383). Tu me **vosis** laissier (la *Rose,* 4079; * *volsisti*, *l* tombé). Ele **vost** passer (Marie de France). Jé ne **vos** en nule guise autre robe (*Erec,* 1576). Une pucele sa cosine li **vost** doner robe (*Id.*, 1373-74). Vous ne **vousistes** (Rutebeuf, II, pp. 250 et 357). Nous ne **vousimes** rien penre (prendre ; Joinville, 601). Il n'i **vostrent** plus arester (*Erec,* 5292).

On trouve déjà cependant des formes venant de *volui*, etc., *voluerunt.*

Il s'en *voldrent* aler (Ville-Hard., 182). Il **voudrent** le sepulcre requerre (Rutebeuf, II, p. 266). Il **volrent** Pepin assez tost marier (*Berte*, 100). Il ne la **voudrent** plus (*Croisades,* p. 15). Il **voudrent** que fust bone pais (*Ibid.*, p. 278).

A l'imparfait du subjonctif voici la forme en *sisse* (sissem), etc. :

Se (si) Diex **volsist** (V. Hard, 46). Li cordelier dedens Pontoise **vousissent** estre (Rutebeuf, I, p. 72). Il **vousist** creance avoir (*Fabliaux*). L'autre **vousist** avoir le suen (son bien; *ibid.*, III, p. 189).

On trouve cette forme jusque dans les XVe et XVIe siècles (dans le *Mistère de la Passion*, dans *Jehan* de Paris et chez Henry Estienne ; voir *le XVIe siècle*, par Darmesteter).

A l'indicatif présent (1re personne), on trouve *voil*, *vueil*, *voeil*, *voeill* (= * volio), au subj. présent : *voille*, *voilles*, *voille* = voliam, etc., *voillent*, *volions*, *voulions*, *voliez*, vouliez, et *vueille*, *veuille*, etc.

REMARQUES, CORRECTIONS, ADDITIONS

Prononciation. — Voici une excellente page d'un livre que je viens de recevoir, intitulé : l'*Art de dire dans la Lecture et la Récitation, dans la Causerie et le Discours*, par Jean Blaize (1903 ; Paris, chez Armand Colin) :

« Par *prononciation* on entend l'*émission des syllabes selon les règles du bon usage.* Mais qui peut toujours discerner le bon usage du mauvais ? N'est-ce pas le mauvais qui, bien des fois, a prévalu ?

Toussenel dit de la langue anglaise qu'on n'y prononce jamais les *r*, excepté dans colonel (1). C'est de l'esprit, et l'esprit est souvent injuste. Certes, la langue anglaise se prononce peu comme elle s'écrit, mais l'humour britannique ne pourrait-il pas s'exercer sur notre langue, où, escamotant l'*r* comme en tant d'autres mots, on dit *me-sieu* pour *mon-sieur ?*

L'usage ! mais ne diffère-t-il pas d'une province à une autre ? Si je suis Picard, Franc-Comtois, Provençal, Normand ou Breton, de quel droit m'imposez-vous votre prononciation à vous, Parisien ? Supposez que l'art se décentralise, que chaque département ait ses grands orateurs et ses grands acteurs, devront-ils, pourront-ils prononcer comme on prononce à Paris ?

Non, la prononciation parisienne n'est pas essentielle à une bonne diction. Il est seulement utile de l'adopter. En aucun coin de la France elle ne rend ridicule, à moins qu'elle ne soit exagérée ; tandis qu'une prononciation provinciale peut faire sourire ou rire à Paris.

Mais à Paris même, sur qui se régler ? Sur les lettrés ? Tous ne prononcent pas de même, tant s'en faut (2).

---

(1) Le mot anglais se prononce *keur-nel* sous l'influence du français du XVIe siècle *coronel* venant de l'espagnol *coronel*, altération euphonique de co-l-one-l (dissimilation de *l*).

(2) Dans plusieurs de ses *Fagots*, Francisque Sarcey critique même la pro-

Alors ? Lorsque la prononciation vous embarrassera, consultez les grammaires, les dictionnaires, les traités spéciaux. C'est dans ces ouvrages que l'on trouve la meilleure prononciation, la plus conforme à l'usage le plus général et à la logique (pp. 41-42). »

Mais la prononciation diffère souvent — M. Blaize n'en dit rien — entre les bons dictionnaires, M. Blaize prononce *succinct* (suk-sinkt') avec le Dictionnaire général, mais Bescherellè nous donne *suk-sin*. Littré nous dit qu'il faut prononcer *suk-sin*, que c'est à tort que quelques-uns disent : *suk-sinkt* au masculin en faisant sentir le *t* ; le Dict. général prononce aussi *dis'tinkt'* (distinct), *dis'tin*, dit-il, a vieilli, mais *instinct* se prononce toujours *ins'tin ;* indistinct se prononce *indistinkt'*, la prononciation *indis'tin* a vieilli (Dict. gén.). — *Legs* (lè) ; beaucoup, sous l'influencee de notre mauvaise orthographe (*legs* pour *les*, de *lesser*, autre vieille forme de *laisser*), prononcent *lèg*, le mot est rapporté erronément à *léguer*. — *Grammaire*, prononcé au XVIIe siècle comme *grand'-mère*, se prononce aujourd'hui *gram'mère* ou *gramère*. — **Cil**, prononcez *siy'* (*l* mouillé), dit l'Académie ; cette prononciation a vieilli, dit le Dict. général, on prononce *sil'* (*l* sec). — **Baril,** prononcé *ba-ri*, mais on entend souvent aujourd'hui *baril'* (*l* se faisant entendre), et cette prononciation semble plaire à M. Blaize, qui préfère aussi *pwagnar*, *-gnet*, etc., à *po-gnar*, *po-gnet* (poignard, poignet, etc.). Avec Littré M. Blaize préfère *meur* (mœurs) à *meurs'*, que donne le Dict. gén., en disant que la prononciation *meur* a vieilli. Dans les mots où *l* est mouillé : *œil, tailleur*, *famille*, etc. (euy', ta-yeur, fami-ye), « l'*l*, dit M. Blaize, devrait se mouiller comme chez les Méridionaux, ce qui plairait à toutes les oreilles, mais il n'en est plus ainsi, et, malgré Littré, il faut se résigner à la pauvre articulation qui la remplace[1] ». — *Dix-sept,*

---

nonciation de certains mots adoptée au Conservatoire et au théâtre par les meilleurs acteurs.

J'ai lu qu'on prononce au Conservatoire : un *esca-yer* (escalier), *espa-yer* (espalier), *cheva-yer* (chevalier) ; c'est ce que les Parisiens appelaient, il y a 20 ans, une prononciation de cuisinières. J'ai entendu prononcer au théâtre : une *tâsse* (tasse), la p-â-ssion (passion), là-*bâs* (bas) comme on le fait à Genève. Si c'est là une prononciation *modèle*, ce n'est certes pas la bonne prononciation *courante*.

(1) C'est, comme je l'ai dit, la prononciation populaire qui a fini par l'emporter ; la *mauvaise* prononciation est devenue la bonne.

prononcez *diz'sèt'* (et non di-sèt') disent Littré et M. Blaize (1), *dis'sèt'*, dit le Dict. gén., mais *diz'-uit, diz'-neuf'* (18, 19).

Quant à *Montaigne, Regnard*, M. Blaize dit que si l'on veut être compris, il faut abandonner la vieille *bonne* prononciation Mon-**ta**-gne, *Re-nar* pour la *mauvaise* : Mon-**tè**-gne, Re-**gn**-ar, que notre défectueuse graphie a réussi à faire accepter (2). Si nous écrivions *Montañe, Reñar* avec le tilde (tilda) espagnol, la nouvelle prononciation n'aurait jamais pu se faire accepter ($\tilde{n}$ = **n** mouillé).

M. Blaize, qui suit ordinairement la prononciation donnée dans le Dict. général, prononce **cè**-derai, tandis que la grammaire, dite de Darmesteter, donne *cé-d'rai* (céderai). Le Dict. général dit que l'*é* dans c-**é**-derai est mi-fermé, mi-ouvert comme *ai* dans m-**ai**-son, mais lorsque le Dict. écrit m-**ai**-son, il donne m-**è**-zon comme prononciation (donc *è* ouvert), et M. Blaize nous dit, p. 50, que *ai*, dans m-**ai**-son, est tout aussi ouvert que dans **ai**-se (è-ze). Entre deux prononciations données comme *bonnes* par nos dictionnaires laissons donc, comme le faisait Renan dans ses Cours, le *choix*. L'éminent professeur se contentait, entre deux prononciations, d'écrire le mot au tableau en disant à ses auditeurs : « *Choisissez* », ce devrait être le mot de tous les professeurs de prononciation. Quant à **cé**-derai, il ne servirait guère à rien d'écrire **cè**-derai, puisque, malgré la graphie *cé*-derai, beaucoup de personnes prononcent *cè-d'rai* (2), de même que, malgré év-**é**-nement, nous prononçons le mot comme av-**è**-nement, que, malgré br-**e**-veté, nous prononçons br-**é**-veté (brév'té), que, malgré h-**ô**-pital, nous prononçons : **o**-pi-tal (**o** bref). M. Blaize nous dit que l'Académie française écrit compl-**é**-tement (subst.), mais compl-**è**-tement (adv.), mais il y a ici erreur ; depuis 1878, l'Académie écrit compl-**è**-tement substantif comme compl-**è**-tement (adv.). En 1835, l'Académie écrivait cl-**o**-rai, mais écl-**ô**-rai, elle écrit maintenant, sans accent, le second mot comme le premier. — En 1835, l'Académie donnait *gaîne, dégaîner* ; en 1878, elle a fait disparaître ici

(1) Je prends les mots d'après le livre de M. Blaize.

(2) P. 43. M. Blaize nous dit que « l'on tend de plus en plus à prononcer comme on écrit », ce que tout le monde admet du reste. Il n'est donc nullement étonnant qu'à Paris on prononce **cé**-d'rai. L'*é* étant fermé dans l'orthographe actuelle, qui est celle de l'Académie française, il est tout naturel que l'immense majorité des Parisiens prononce, dit M. Sudre, *céd'rai* et non *cèd'rai*.

l'accent circonflexe en le laissant illogiquement sur *faîne*, qui n'a cependant l'accent que par analogie avec l'ancienne graphie : *gaîne* (*vagīna*, *gaïne*, *gaîne*), **fagīna* (fagĭna), **faïne** (et fouine), *faîne* ; le latin *fagĭna* donne *faine*, et non *faïne*, ni *fou-ine*. — L'Académie écrit t-**e**-nace, mais t-**é**-nacité ; **celer**, déc-**e**-ler, mais rec-**é**-ler, le français, disent nos grammaires, n'admettant jamais que deux syllabes sourdes (contenant *e* sourd ou muet) se suivent l'une l'autre ; mais, comme pour donner immédiatement tort à nos grammaires, l'Académie écrit r-**e**-c-**e**-leur. N'écrivons-nous pas, du reste, **re-ce**-voir, **re-je**-ter, **re-de**-mander, **re-le**-ver, **re-te**-nir, **re-de-ve**-nir, etc., etc. ?

Po-**ë**-te (1835) est devenu po-**è**-te (1878); résol-**û**-ment, résol-**u**-ment, qui a perdu l'accent sur *u* ; comme irrésol-**u**-ment (1835), l'Académie est loin d'être toujours logique. En 1835, l'Académie écrivait étern-**u**-ment ; en 1878, elle nous laisse le choix entre étern-**û**-ment et éternu-**e**-ment, comme entre *nûment* et nu-**e**-ment, *gaîment* et gai-**e**-ment, etc.

Littré prononce **è**-sance (essence), **è**-sai (essai), *è-sin* (essaim) et leurs dérivés ; **è**-seuler (esseuler), **è**-sieu (essieu), etc. ; le Dict. général prononce ès-sance, en faisant entendre les deux **s**, mais donne l'*é* comme fermé (les deux *s* se prononçant comme un seul) dans **é**-sè (essai), *é*-sin (essaim), **é**-sor (essor), **é**-sou-flé (essoufflé), mais **è**-sieu (essieu ; cf. *aisselle*, pron. *è-sèl*, de même famille que *essieu*. — *Dessous*, *dessus*, *ressembler*, etc., se prononcent *de-sou*, *de-su*, *re-sam-blé*, mais *ressusciter* se prononce **rè**-su-si-té (Littré), **ré**-su-si-té (Dict. gén.) ; Bescherelle ne donne prudemment la prononciation d'aucun de ces mots. Lequel de ces trois dictionnaires va-t-on consulter ? Tous trois sont bons, excellents même, les voilà cependant aux prises l'un avec l'autre.

Littré prononce *dè* dans les mots *dessaisir* (dè-sè-zir), etc., le Dict. gén. prononce **dé**-sè-zir, etc. — Même différence dans *effacer* (**è**-facer), etc. (Littré), **é**-facer (Dict. gén.). M. Léon Clédat prononce **vé**-tir, **ré**-ver, **té**-tu ; le Dict. général : **vè**-tu, **rè**-ver, **tè**-tu (vêtu, rêver, têtu). On voit encore ici, le Dict. général étant le dernier en date, que les sons *fermés* (à part les trois mots qui précèdent) gagnent partout sur les sons *ouverts*.

App-**en**-dice, prononcez *a-pin-dis'*, dit le Dict. général ; prononcez *a-pin-dis'*, dit aussi Littré, mais en faisant remarquer que l'on prononce aussi : a-*pan*-dis', ce qui prouve, une fois de plus, toute l'influence de la graphie sur la prononciation. Les uns disent in-**cog**-nito, d'autres : inco-**gni**-to.

Orthographe [1]. — Voici les principaux changements que demande M. J. S. Barés, l'érudit et généreux directeur du journal *le Réformiste* (18, rue du Mail, Paris ; voir sa grammaire en *ortografe simplifiée* ; même adresse : Paris), d'accord en cela avec toutes les Sociétés de France, de Suisse et de Belgique qui réclament une réforme orthographique :

1) Ne plus dupliquer les consonnes que là où les deux consonnes se font entendre : *Meilleur* (mè-yeur), *illimité*, *immortel*, *aquerrai*, *cour-rai*, etc.

2) Ne jamais employer les signes géminés : *ph*, *th*, *ch*, *rh*, ni l'*y* ayant la valeur d'un seul *i*. *Ph* doit être remplacé par **f**, *th* par **t**, *ch*, ayant le son de *k*, par *c* ou par **k** ; *rh* par **r** ; *y* par **i** : **f**-énomène, **t**-éâtre, or-**t**-ogra-**f**-e, ar-**c**-onte, arkéologie, kiromancie [2], *stile*, *simétrie*, etc.

3) Remplacer partout *x* par *s* à la fin des mots où *x* n'a pas la valeur de **ks** : *deus*, *heureus*, la *vois*, une *nois*, *jalous*, *rous*, *dous*, *chevaus*, *faus* (subst. et adj.), *cheveus*, *mieus*, *perdris*, des *chous*, les *genous*, *crucifis*, je *vaus*, je *veus*, mais préfix, Cadix, etc.).

4) Laisser le participe passé, conjugué avec *avoir*, toujours invariable comme le veut l'*esprit* de la langue, avec lequel la grammaire est ici en pleine contradiction. M. Clédat demande qu'en attendant que s'établisse l'*invariabilité*, qui serait vite acceptée par tous, on puisse écrire à volonté : Les lettres que j'ai *écrit* ou **écrites**.

5) Faire disparaître une des consonnes là où la double consonne ne se fait pas entendre : **honeur** comme *honorer* ; j'**apèle** comme je *pèle* et comme a-**p**-ercevoir (un seul *p*), **patrone**, **-nesse**,

---

(1) L'Indépendance Belge nous dit, dans son n° du 28 juillet 1904, que la Commission établie sous la présidence de M. P. Meyer par le Ministre de l'Inst. pub (France) va présenter incessamment son rapport au Ministre, qui aura à le soumettre au jugement de l'Académie française. Ou l'Académie aura à approuver, dit-on, ou il y aura en France double orthographe : celle de l'Académie et celle que veut dorénavant imposer dans toutes les écoles le Ministère de l'Instruction publique. — La Commission est parfaitement d'accord avec presque tous les *postulata* de M. Barès.

(2) Chaque lettre ne devant avoir qu'un seul son (*c* gardant partout le son *s* ou celui de *k*), il faudrait écrire *arkonte* comme *arkéologie*, et choisir entre *ce-ci*, *ce-la*, etc., ou *se-si*, *se-la*, etc., *s* gardant également partout le même son *dur* ou *sourd* ; là où *s* a le son doux, sonore, il serait remplacé par **z** : mai-**z**-on, sai-**z**-on, etc.

comme *patronage* ; je *jète* comme j'*achète* ; *apèlerai*, *jèterai*, etc. ; **raisoner** comme *ramoner* ; ha-**z**-ard comme *bizarre*, *bazar* ; l'*s* dans ha-**s**-ard est de date relativement récente), **soufler** comme *boursouflé* ; **sifler** comme *persifler* ; etc., etc.

6) Dans les verbes, on voudrait retourner aussi à l'ancienne graphie où la consonne (excepté les nasales) tombait devant *s* ou *t* final du présent de l'indicatif :

Je **bas**, tu bas, il bat, n. batons (battons) ; je **mes**, tu mes, il met, n. métons (mettons) ; j'**assiés**, tu assiés, il assiet, ou j'assois, n. asseyons, assoyons, etc. ; je **rens**, tu rens, il rent, n. rendons, etc. ; je **rons**, tu rons, il ront, n. rompons, etc. ; je **cous**, je **mous**, tu cous, tu mous, il cout, mout, n. cousons, moulons, etc.

7) L'orthographe actuelle est très illogique dans l'emploi des accents. Nous écrivons : *cône*, *diplôme*, *symptôme*, où l'*o* est long en latin comme en grec, mais *axiome*, *idiome*, *arome*, où l'*o* est également long en latin et en grec ; nous écrivons pôle, où l'*o* est bref en latin et en grec, et monop-**o**-le, où l'*o* est long en latin comme en grec. — * *Vol'ta* (* volŭta, volūta) a donné *volte* et **voûte** ; mais *absol'ta* (* absolŭta, -lūta) donne **absoute** (sans accent), **joute** (anciennement *jouste*, de *jouxte* disparu = juxta), s'écrit aussi sans accent, ainsi que *ajouter* (* ad-juxtare), etc., etc.

Remarques, corrections. — Page 9 (1re ligne) : Dans *coucher* (* col'care, collocare), l'accent tonique se trouve naturellement sur *cher* comme en latin sur **ca** de *care* ; mais *col'cat* (collocat) donne il *colche*, **couche** (*l* vocalisé en **u** devant consonne); * *coulcet* donnait *culzt* (*c* changé en *s* doux = **z**), devenu : **couche** (analogie avec le présent de l'indicatif).

P. 10. A *serment*, ajouter **sacrement** (forme savante).

P. 11. A *cinq*, *six*, etc., ajouter *dix* (pron. **dis'**) ; voir la lettre **x**, p. 93, n° 15.

P. 13. 9e ligne en bas de la page, lire : dans **les** verbes en *oudre* (*les* est omis).

P. 24 : *O* reste devant une nasale :

Bonum, bon; *donum* don; (*h*)*omo*, on; *hom*(*i*)*nem*, ome, home, **homme**; *sonum*, son ; *tonum*, ton. — *Non* a donné *non*, et, comme proclitique, *nen* qui s'est réduit à *ne*.

P. 26, 17e ligne, lire : *sternere* (étendre, au lieu de *tendre* ; l'*e* initial est tombé dans le travail d'impression).

P. 28, 5e ligne : On aura compris que *Genewè* (pour Genevois) ne se prononce ainsi que dans le *patois* de la Suisse française.

P. 30. Par les exemples donnés, on voit que l'imparfait du subjonctif, outre les significations du plus-que-parfait, peut encore exprimer des faits

futurs ou relativement présents. Ce sont encore des faits *présents* que l'on trouve dans : Se (si) tu **fusses** (si tu **étais**) a Londres, Willeame te **criensist** (te craindrait; *Rou*). Sans contexte, on pourrait traduire aussi par : Si tu **avais** (**eusses**) **été** (alors) à Londres, Willeame t'**aurait** (t'**eût**) **craint**. — Il quidierent (pensèrent, crurent) qu'il **plainsit** (regrettait) la mort de son ami (*imparfait*, présent relatif; *Rou*, II, 2059).

C'est, dans ce second cas, l'imparfait du subjonctif employé dans le sens du *plus-que-parfait latin*. Nos grammaires n'admettent plus que l'on puisse employer aujourd'hui le *subjonctif* après *si* (conditionnel), mais nous avons encore parfaitement le plus-que-parfait du subjonctif, appelé, en ces cas, *second conditionnel passé*, dans des phrases comme la suivante, que l'on rencontre à tout moment dans les livres et qu'il n'est pas rare d'entendre dans une simple conversation :

Si l'auteur (La Bruyère) **eût** (avait) assez **vécu** pour fermer son livre et pour l'arrêter, sans doute il **eût** (aurait) **atténué** la disproportion qui existe entre certaines parties : tout **fût** (serait) **devenu** plus clair (Paul Morillot, *La Bruyère*, pp. 105-106).

P. 37, 20e ligne : * *rend'r'habeo* (= rend'r'ai), rendrai.

P. 38, 3 : Ajoutons les quelques mots suivants qui se trouvent dans ma première édition (1900) :

Mĕdium, miei, **mi** ; * *demĕdium* (dimidium), demiei, **demi**; *parmi* = par-mi, *pĕjor* pieire, pire; *pĕjus*, pieis, **pis**; * *pĕctus*, pieits, pieis, **pis**; * *seior* (senior), sieire, **sire**; seigueur = *seniorem;* sieur = * *seiorem* (seniorem).

P. 38, l. 23 : despe-**c**-tum, et non desp-**s**-tum.

P. 41, 11e ligne : Au lieu de *paroles*, il faut : *poules* (étrange coquille qui m'a échappé).

P. 42 : Le pluriel actuel de *ciel* est *cieux* et *ciels;* dans la vieille langue *ciel* (caelum) est la forme accusative; *cieus*, nominatif singulier et accusatif pluriel = * *caelus* (pour caelum), *caelos*. Voir un exemple au verbe *choir*, où l'on trouve *ciaus*.

P. 44, 20e ligne : *dû* (et non *du*).

P. 50, 1re ligne : v-**i**-ndicare, au lieu de v-**e**-ndicare.

P. 54 : Pour *fol*, à : devant un mot masculin commençant par une voyelle, ajouter : ou par une *h* muette : Un **fol** héroïsme.

J'admets, sur l'autorité de notre éminent philologue, M. Kr. Nyrop, que le vieux français a dit : un *sol*, des **sous**, mais en faisant remarquer que *sou* est une forme de singulier aussi bien que de pluriel, *sol'dum* (solidum) donnant *solt*, *sout*, (*l* localisé en *u* devant consonne), **sou** (*t* disparu). La vieille langue disait peu : un *sol*, des **sols** (*l* devant se vocaliser en *u* devant consonne), mais elle a pu ou aurait pu dire : un *sou*, des **sous**, aussi bien que *sol*, des **sous** ; on trouve cependant **sols** (pluriel).

P. 61, 5 : *B* est aussi tombé dans :

I(b)i, *iv*, devenu **i** (*v* tombé), écrit arbitrairement **y**. — A *nèfle*, ajouter **f**-resaie (fresaie), praesaga (*p* remplacé par **f**).

P. 71, 2, ajouter : *cofre*, devenu arbitrairement coffre (cophinus, κόφινος).

P. 73, n. 2 : Pou-**r**-pier, au lieu de pour-**r**-pier.

P. 75 : A *flageolet* (en bas de la page), ajouter : enc-**l**-ume (*incudinem; incudem), qui se trouve dans ma 1re édition, p. 66, n° 8 ; le mot se trouve p. 97, n° 9. A f-**l**-ageolet, enc-**l**-ume, où *l* est parasite, on peut comparer les mots anglais *chronicle* (chronique), to *chronicle*, *chr*onic-**l**-er (chroniqueur), syllab-**l**-e (syllabe). — Dans le mot esc-**l**-and-**r**-e (pour esc-**l**-and-**l**-e, latin *scand(a)lum*) ; il y a métathèse pour le premier **l** : escande-**l**-e, esc-**l**-ande, devenu escland-**r**-e, *r* remplaçant un second *l* parasite.

Dans un des patois belges on dit *églème*, dans un autre *einglèmme*, où le *c* de *incudem* (*incudinem) est remplacé par la consonne douce *g*, et où l'*u* est devenu *è*), l'*l* parasite se trouvant comme dans le mot français.

P. 97, 2e ligne : * *ridĕre* (ridĕre), *ridre*, *rirre* (*d* assimilé) **rire** (un *r* disparu).

P. 98, 21e ligne, il faut : *Kresto*-mati au lieu de *Kres*-mati.

P. 102, ligne 18 : **tain** (au lieu de **taint**).

P. 117 : *Prenge* n'est pas analogique avec *tiegne*, mais avec arge (ardre), meurge (mourir), dorge (dormir), serge (servir), et il en est de même de **renge** (rendre); *rendiam* (*d* tombant dans le groupe *ndi*) donnerait **reigne**, comme *prendiat* a donné **preigne.**

P. 121, note : Les patois belges pour *rompu* (fatigué) disent *scront*, *scrant* (non *scrin*).

P. 114, **asseoir** : La forme en *oy* (oi), comme je l'ai dit dans mes études précédentes, tend de plus en plus à supplanter la forme en *ey* (ass-**oy**-ons, etc., au lieu de ass-**ey**-ons, etc.). Cette tendance se fait surtout remarquer dans la langue écrite où l'on ne trouve plus guère que *assois* ou *asseois*, *assoyons*, etc., *assoyais*, etc., *assoirai*, que *j'assoie*, etc., mais, dans la langue parlée, c'est toujours *assieds*, *asseyons*, etc., qui dominent; la forme en *oy* (oi) s'entend encore rarement. Au futur et au conditionnel c'est *assiérai*, *-rais* qui s'emploient le plus souvent, *assoirai*, *-rais* s'entendent aussi, mais encore assez rarement. Quant à ass-**ey**-erai, *-rais*, on peut assurer hardiment que cette forme est à peu près abandonnée, tant dans la langue écrite que dans la langue parlée. Elle se trouve cependant encore dans toutes nos grammaires, d'où l'on ferait bien de la faire disparaître.

P. 132, **avoir** : j'**e** répond à *habo*, mais il est à peu près certain que ce n'est là qu'une autre graphie de **ai**, comme *et*, que l'on trouve aussi au subjonctif, est une autre graphie de **ait**. Dès le XIIe siècle, et surtout au XIIIe, *ai* avait déjà, dans certains mots, le même son que **è**, ce que nous avons vu pour fr-**ai**-sne, devenu : fresne, **frêne**, etc. Il n'y a là aucune contraction, mais tout simplement changement de graphie, et l'on a le procédé inverse dans *ele* (ala), devenu **ai**-le, cl-e-r (clarum), devenu cl-**ai**- , etc. (voir plus haut, p. 27). Nous avons vu un autre changement de graphie à la même époque dans *en*, écrit **an** (voir, plus haut, la note, p. 4 : *atandre* pour att **en**-dre ; il nous reste p-**an**-ser, même mot que p-**en**-ser), et *ain* pour *ein* : pl-**ai**-n, pour **plein** (plenum) ; nous avons encore contr-**ain**-dre, à côté de astr-**ein**-dre, étr-**ein**-dre, restr-**ein**-dre, de la même racine *stringere* (serrer).

En son conseil grant confort **e** (j'ai ; la *Rose*, 10750). — Que noise et bataille n'i **et** (il n'y **ait** ; Erec et Enide, 306). Je ne le **savre** (saurai) ja (la *Rose*, 4777).

P. 134, ligne 22, lire : *échéant*, au lieu de *échéante*, et ajouter : chape-**chute** (= chape tombée), où *chute* est l'ancien participe passé de *choir*, devenu adjectif : Chercher **chape-chute**. Dans l'exemple cité du *Roman de Rou*, se trouve chape **chaete** (autre ancienne forme du participe = *ca(**d**)ecta). J. Bodel, dans son *Saint-Nicholas* pièce de théâtre), dit : Ains (il) a trové Kape **Keüe**.

J'ai dit que l'*e* dans ch-**e**-oir, comme dans v-**e**-oir, est tombé sous l'influence de *choi*(s) = cado, de *voi*(*s*) = * vido (video), mais c'est aussi là le fait d'une loi assez générale : l'*e* atone tombe devant une autre voyelle, comme nous l'avons vu, p. 17, dans *abbatissa*, abadesse, abedesse, *abeesse* (*d* tombé), **abesse** (*e* atone disparu), **abbesse** (les deux *b* ont été repris au latin), etc., etc., voir aussi le parag. 9 de la page 42. A côté de ch-**oir**, (déchoir, échoir), on écrit cependant encore aussi ch-**eoi**-r, etc. *Ca*(*d*)*entia*, a donné **che**-ance, devenu **chance** (*e* disparu), * *minus-ca*(*d*)*entem*, mes-**chè**-ant, **méchant**, mais l'*e* est resté dans dé-**ché**-ance, é-**ché**-ant, é-**ché**-ance. L'*e* de **ve**-oir (veoir, voir) est aussi resté dans **ve**-ant, vei-ant, devenu : voy-ant, d'où pré-**voy**-ance. — *Sedēre*, sedeir, seeir (*d* tombé), **se**-oir (deux syllabes), **seoir** (une syllabe, mais *e* resté dans le mot, ainsi que dans *séant*, *seyant*, messéant, *séance* et dans les composés de *seoir* (asseoir, rasseoir, surseoir). *Cre*(*d*)*entia* a donné **cre**-ance, devenu **créance** (cf. mé-**cré**-ant) ; ob-**e**-dire a donné *obeir* (3 syllabes), devenu ob-**é**-ir (composé : désobé-ir).

P. 156 : *Sapiam*, sache (*pj* donne *ch*) ; *sapiamus* (* sapiomus), sachons ; *sapiatis*, sachez. On trouve aussi *sachions*, *sachicz* sous l'influence de *iamus* * iomus), *iatis*, qui donnent *ions*, **iez** : *sentiamus* (* -tiomus), sentions, *serviamus* (-* viomus), servions ; *sentiatis*, *serviatis*, sentiez, serviez ; etc., etc. C'est la forme *sachons*, *sachez*, qui est restée à l'impératif, comme *veuillons*, *veuillez* sont restés à l'impératif de **vouloir**. Veux, voulons, -lez sont analogiques avec l'indic. présent.

P. 161, **être**. — M. Léon Clédat préfère tirer *sui*(s) de * *sio*, qui donne *siu*, devenu *sui*, **suis** (métathèse), comme *sĕquo* (seguor) est devenu *siu*, sui, **suis**, et comme * *siam* (sim) a donné *soie*, devenu **sois**.

P. 164, dernière ligne, premier mot : Lire *devenus* et non *devenir*.

P. 174 : 7e ligne, *surgatis* (-gitis), **surgez**, etc. ; *surgunt* surguent, surgent, etc.

Dernières remarques.

Je répète encore ici, mieux que je ne l'ai fait dans la note p. 127 et pp. 36-37, que les terminaisons *omus*, *iomus*, sont *fictives*, n'appartiennent pas au latin *vulgaire*, encore moins au latin *classique*, et il en est de même, à l'indicatif présent, de *atis* dans les verbes des trois dernières conjugaisons latines. Au subj. présent *iez*, venant de *iatis*, ne répond qu'aux verbes latins se terminant par *iatis* ou *eatis* (*eam*, etc., s'étant confondu avec *iam* etc., dans le latin vulgaire).

Fausses, comme non existantes, ces formes analogiques, fictives * *omus*, *iomus*, * *atis*, * *iatis* (dans les verbes où *atis*, *iatis* ne se trouvent pas en latin) m'ont toujours paru très utiles en *pratique* comme expliquant parfaitement presque partout la forme des mots français. Si MM. les philologues me condamnent très sévèrement, je m'amenderai, ne pécherai plus à l'avenir. Je donne du reste, partout, le latin correct à côté des formes fictives.

INDEX

DES MOTS CONTENUS DANS L'OPUSCULE (1).

Les chiffres indiquent les pages.

A, 18.
à, 18.
abam (suffixe) 36.
abbé, 14,94.
abbesse, 10.14.
abeille, 11.
abîme, 59.
abjet, 95.
* able (habile), 10,42.
abonner (-nement), 74.
aboyer, 28.
abreuver, 77, 101, 124.
absolument, 86.
absoudre 13, 63.
absoute, 86.
accointance, 138.
accroc, 69.
accroît, 140.
ache, 16, 51.
acheter, 107, 108.
achever, 11.
acier, 34
acquérir (-querre), 9, 113.
acquêt, (-quis), 113.
Actium, 98.
* aé, 32, 47.
affections, 98.
affubler, 56.
âge, 6, 32.
agenouiller, 57.
agglomérer, 15.
aggraver, 15.
agrandir, 15.
agresseur, 15.
aguet, 27.
ai (j'), 61.
aiche (-êche), 27.
aider, 108.
aïeul, 8, 53, 62.
aigle (aquilon), 66.
aigre, 66, 101.
aigu, 66.
aigue marine, 26.
aiguière, 26.
Aigues-Vives(-Mortes), 26.
aiguille, 47.
aiguiser, 97.
ail, 35, 50.
aile, 27.
aille, 21.
* aim (aime), 17, 108.
aimant (diamant) 7, 101.
aimant (aimer), 190.
aimasse, 18.
aime, 3, 7, 11.
aimer, 20, 26, 106, 190.
airain, 16.
aire, 34, 51.
aisance, 40.
aisselle (essieu) 27, 53, 91.
Aix, 26, 92.
ajouter (2) (joute), 85, 91.
alarme, 103.
alêne, 102.
alerte, 103.
aller, 112, 164.
*allier, 107.
almanach, 69.
alme, *arme (âme), 74.
aloyer (aloi), 14, 107.
Alsace, 91.
amande (amygdale), 75, 78.
amant, 190.
ambigument 86.
ambler, 60.
âme (*alme, *arme), 22, 74, 79.
amé, 11, 96, 190.
ami, 9, 23, 79, 80, 81.
amical, 35.
amidon, 77.
amont, 35.
amorce 84.
amour, 81.
amygdale (amande), 78.
ancêtres, 53.
ancien, 14, 33.
andouille, 97.
âne, 17, 22, 40.
ange (*angle, *anjle), 75.
Anglais, 41.
angoisse, 51, 98.
*angre, *anjle, 75.
animal, 36.
Anjou, 63.
anneau, 15.

(1) Les mots marqués d'un astérisque ne sont plus usités (ont disparu). — Les mots entre parenthèses sont presque toujours des *doublets* (venant d'un même mot latin).

(2) *Ajouter* = à + jouter (joute), de *juxta* (auprès), qui a donné *jouxte* (préposition), mot disparu, et le substantif *jouste,* devenu **joute,** d'où : jouter, Ajouter, c'est mettre *auprès*, mettre *en plus*. — A *ajouter* on peut comparer *avec* (apud-hoc), **auprès** (de) *cela*.

annoncer, 99.
antienne, 71.
août (oût, auguste), 6, 66, 101.
apothicaire (boutiquier) 101.
appas (appât), 94, 153.
appeau (appel), 42.
appeler, 15, 95, 107.
appert (il), 23, 188.
apprenti, -e, 64, 98.
appui, 99.
appuyer, 8, 53, 94, 108.
âpre (âpreté, aspérité), 2, 60.
aquilin (de *aigle*), 66.
arbalète, -létrier, 78.
arbre, 60.
arc, 69.
arc-boutant, 12, 69.
archer, 75.
archonte, 10.
arçon, 99.
ardez (= regardez), 102.
ardre, 131.
argile, 24.
argument, 16.
armilaire, 47.
armoire, 27.
armure (armature), 10.
arnica, 107.
*arrement, 73.
arrérages, 105.
arrière, 105.
arsenic, 8.
asile, 59.
aspect, 110.
asperge, 23.
asperger (-gès), 190.
aspérité (apreté), 2.
assaillir, 9, 23, 50, 155.
assaut, 155.
assener (assigner), 83.
asseoir, 9, 39, 114.
assidûment, 86.
attendre (du), 58.
attente (-du), 58.
attraper, 15.
auberge, 74.
augure (heur), 6, 66.
auguste (août, oût), 6, 66, 101.
aumaille, 77.
aumône, 40.
aunaie, 27.
ausculter (écouter), 23.
autel, 73.
autoriser (octroyer), 93.
autre, 81.
autruche, 63, 85.
Auvergne, 73.
aux (= à les), 81.
Auxerre, 92.
Auxonne, 92.
aval (ad vallem), 12, 35.
aval (à valoir), 35.
avancer, 99.
aveu, 52.
aveugle, 66.
avis, 125.
avoir, 60, 132.
avril, 48, 109.
axillaire, 47.
azur, 81, 101.
babil, 48.
badaud, 6.
bai, 51, 99.
baie, 65.
bâiller, 6.
bailli, 64.
bain, 50, 75, 83.
baiser, 5, 26.
baisser, 26.
bal, 35.
balbutier, 97, 98.
banc, 69.
bancal, 35.
baptiser (-têmе), 93.
barbare (barbe), 10, 77.
baril, 48.
basin, 101.
basoche (bazoche), 46.
bastion, 98.
bataille, 5.
battre, 5, 51, 178.
baume, 10.
bayardère, 60.
bayer (béer) 6.
Béatrix, 92.
beau (-té), 41.
Beauvoisis, 41.
beffroi, 76
bel (beau), 15.
belvéder, 75.
benêt (benoît), 96.
béni (-nit), 96.
bénir, 83.
bénissons (-ssais) 67.
berbère (barbare), 10.
berger, 34.
béryl, 6.
besace (bissac), 14.
besicles, 6, 76.
besogneux, 106.
besoin, 56.
bestial (bétail), 34.
bête, 85.
beurre, 56.
beuverie, 124.
*bienveignant (-gné), 118.
bienveillance, 129.
bijou, 55.
binôme, 102.
bissac (besace), 14.
blâme (blasphème), 10, 71.
blanc, 69.
blé, 101.
bleuet (bluet), 56.
bluteau (-ter, -toir, -terie), 73.
bocage, 85.
bœuf, 12, 52, 64, 105.
bœuf (gras, salé), 12, 71.
boire, 11, 24, 63, 123.
boisson, 97, 124.
boite (vin en), 58, 124.
Bologne, Boulogne, 21, 77.
bon (bonté), 14, 79, 95.
boréal, 35.
borne, 74, 97.
bosquet (bouquet), 85.
bougre, 10.
bouillir, 21, 133.
boulanger, 95.
boulevard, 40.
bouquet (bosquet), 85.
bouquet (crevette), 77.
bourg (-geois), 68.
Bourg-en-Bresse, 68.
bourrelet (bourlet), 9.
boursier, 99.
boursouflé, 15.
bouteille, 15.
boutique, 101.
bouvier, bovine, 105.
braire, 137, 160.
braises, 27.

brebis, 60, 77, 101.
bretauder, 77.
breuvage, 32.
briller, 6.
broc, 69.
brouette, 6.
brouillard, 47.
brûler, 103.
Bruxellois (-xelles), 41, 92.
buis, 91.
Bulgare, 10.
bureau (de bure), 73.
cabriole, 10.
cacher, 6.
cadence (chance), 3, 6, 134.
cage (gabie), 6, 51, 61, 66.
cagoule (coule, acculle), 101.
cahier, 3, 72.
cailler (coaguler), 6.
caillou, 34, 55.
cal, 35.
camp (champ), 65.
campagne (-panie, Champagne), 21.
canaille (Chiennaille), 65.
canicule (chenille), 2, 47, 49.
canif, 103.
cap (chef), 63, 65.
capillaire, 47.
capital (cheptel), 2, 33.
capituler (chapitrer), 2.
captieux, 98.
captif (chétif), 27.
carguer, 107.
carillon, 10, 77.
carnage, 32.
carnaval, 35, 40.
carrefour, 10.
carte (charte), 73.
case (cbez), 64.
cassis, 70.
castel (château), 42.
cause (chose), 54.
cautèle, 15.
cavalier (chevalier), 65.
ce (*ecce-hoc), 101.
ce, cet, cette, ces, 101.
céans (cf. léans), 101.
céder (-derai), 20, 107, 109.
ceindre, 14, 57, 68, 137.
célèbre, 4, 16.
céleri, 84.
celui, celle, ceux, celles, 24, 101.
cénacle, 34.
centenaire (-nier), 34.
cercueil (sarcophage), 71.
cerf, 12, 63, 74.
cerf-volant, 12, 71.
cerne, 85.
certes, 25.
certificat (-fié), 3, 95.
cerveau (-velle), 60.
cesser, 24, 40.
chacal, 35.
chail (caillou), 34.
chaîne, 6, 86.
chaînon (chignon), 6.
chair, 27, 78.
chaire (chaise), 8, 76.
chaloir, 23, 64, 75, 136.
chambellan, 73.
chambre, 22, 83.
champ (camp), 14, 65.
Champagne (-paigne), 21, 65, 82, 83.
Champigny, 29.
champignon (-pion), 21.
chance (cadence), 3, 6, 134.
chanceler, 15.
chandelle, 15.
changer, 5, 61.
chant (-son), 14.
chanter, 17, 18, 23, 79.
chanvre, 17, 73.
chape, 15.
chape-chute, 134, 205.
chapitrer (capituler), 2.
char, 29, 107.
charger (carguer), 66, 107.
chariot, 15.
charmant, 14.
charrier (-royer), 107.
cbarrue, 15, 65.
charte (carte), 73.
chartreuse, 73.
chartrier (cartulaire), 73.
chasser, 85, 97.
chat, 5, 15, 29.
château (castel), 42.
cbâtier, 24, 46, 98, 122.
chaud, 100.
chaut (chaloir), 29, 64.
chef (cap), 11, 63, 65.
chef-d'œuvre, 12, 71.
chenapan, 103.
chêne (-naie), 27, 91.
chenil, 48.
chenille (canicule), 2, 47, 49.
cheptel (capital), 2, 33, 61.
chétif (captif), 27.
cheval (cavale), 5, 23, 36, 65, 81, 92.
chevalier (cavalier), 65.
chevau-léger, 12, 82.
chevet (capitium), 99.
cheveu, 23, 47, 92.
cheville (clavicule), 75.
chèvre, 22, 29, 47, 92.
chèvrefeuille, 10.
chevreuil, 58.
chez (casa), 64.
chien (chiennaille), 29, 64, 65.
chiffre (zéro), 71.
chignon (chaînon), 6.
chœur, 52.
choir (cheoir), 6, 64, 134.
choral, 35.
chose (cause), 54.
choucroute, 4, 84.
chou, 54, 92.
chute, 57, 58, 134.
chrestomathie, 98.
Christophe, 74.
cicerone, 64.
cidre, 84, 85, 101.
ciel, 38, 42, 115.
cigale, 77.
cigogne, 66, 68.
ciguë, 25, 66, 68.
cil, 48.
cingler (all'segeln), 78, 84.
cinq (cinquante), 11, 49, 56.
ciron, 84.
cité, 46, 62.
cive (d'où : civet), 38, 113.
claie, 28.
clair, 27.
clairière, 106.
clamer, 26.
clause (close), 54, 169.
clavicule (cheville), 75.
clef (clé), 11, 13, 63, 64.
clerc (clergé), 33, 66, 69.
clientèle, 15.

clinquant, 75.
cloison (cloître), 54.
clore, 9, 14, 54, 94, 97, 168.
clos, -e (clause), 54, 169.
clou, 63.
coaguler (cailler), 6.
coccinelle (senelle), 101.
codicille, 47.
cœur, 52.
coffin (coffre = cophinus, κόφινος, 71 (2), 203.
coi (quiet), 7, 51.
coing, 83.
col (cou), 29, 54.
colloquer (coucher), 8.
colombe (coulon), 25.
colonne (colonel), 15.
combler (cumuler), 83.
commencer, 99.
complètement, 20, 197.
compte (conte, comput), 2, 61.
comte, 17, 79.
conclu (-clure), 25, 86.
concombre, 78.
condamner, 9.
condoléance, 141.
condouloir, 9, 141.
conduire (-duit), 67, 87.
cône, 86.
confire (-fit), 10, 95, 138.
confondu (confus), 58.
congé, 82.
congestion, 98.
connaître, 83, 101, 138.
conque (coque, -quille), 78.
conquêt (-quête), 113.
conquis, -e, 113.
conseil, 36, 50.
constamment, 80.
constant (coûtant), 78.
constellé, 106.
construire, 138.
conte (compte), 2, 61.
conter (compter, -puter), 2.
contient (il), 8.
contrôle, 74.
convenir, 118.
convoiter, 78.
copieux, 92.
copule (couple), 61.
coq (queux = coquus), 12.
coq, 6, 61, 69.
coq-d'Inde, 12, 69.
coquille (coque, conque), 78.
coquelicot, 6, 61.
cor, 78.
corail, 34.
corbeau, 60.
corbeille, 47.
corne, 78.
corneille, 47.
cornouille, 57.
corps, 14, 21, 24.
correct, 95.
corsage (corset), 21.
corvée, 63.
costume (coutume), 85.
côte (-té, coteau), 24, 85.
cotte, 4.
cou (col), 29, 54.
coucher (colloquer), 8, 200.
coude, 22, 25.
coudraie, 27.
coudre, 8, 14, 22, 51, 85, 129.
coule (cagoule), 101.
couler, 108.
couleur, 20.
coulon (colombe), 25.
coup, 71.
coupe (cuve), 14, 25.
couple (copule), 61.
courber, 60.
coureur (courrier), 15.
courir (courre), 25, 74, 113.
courtil, 48.
courtois, 41.
cousin, 85.
coûter (conster, coûtant, constant, 78.
coutil, 48.
coutume (costume), 85.
couvent, 43, 78.
couver, 43.
couvrir, 8, 42.
craie (Crète), 27.
craindre, 83, 119.
crasse (grasse), 29, 66.
créance (croyance), 3, 121.
crédence, 121.
crevette, 77.
crin, 49.
croc, 69.
croc-en-jambe, 69.
croire, 24, 120, 122.
croître, 67, 101, 139.
croix, 91.
crouler, 6, 97.
croyance (crédence), 121.
cru, 18, 86, 121.
crû (crue), 18, 85, 86.
crucifix, 92, 93.
cruel, 39.
cuculle (cagoule), 101.
cueillette, 140.
cueillir, 8, 140.
* cuider (outrecuidant), 8.
cuiller, 75.
cuire, 53, 87, 126.
cuisine, 5, 126.
cuve (coupe), 25.
dalmatique, 32.
dame, 77.
damner, 9.
damoiseau (-sel), 42, 84.
Danois, 46.
dans (endéans), 49.
date (dé), 33.
dé (à coudre), 33, 75.
dé (jeu de dés), 33.
débit, 58.
déchéance (décadence), 6, 136.
déchet, 57, 136.
déchoir, 6, 136.
déciller, 84.
décroît, 140.
défaillir, 21, 145.
défaut, 143.
dehors, 71, 72.
déjeuner (dîner), 111.
deluré, 56.
démailloter, 16.
demeurer, 8.
demi (* demĕdium), 201.
demoiselle (donzelle), 84.
dénommé, 15.
dénuder (dénuer), 3.
dépit, 38, 100.
déplaire, 8.
dériver, 103.
déroute, 180.
derrière, 8, 105.
désigner (dessiner), 83.
dessein (dessin), 83.

dessiller (déciller), 84.
dessous, dessus, 15, 84.
détroit (district), 57, 67.
dette, 2, 22, 58, 120.
deuil, 141.
deux, 11, 56.
devenir, 9.
devin (divin), 46.
devis, 46.
devoir, 49, 119.
dévouement, 4, 16.
diacre, 74.
diamant (aimant), 7, 101.
Dieu, 36, 81.
digestion, 98.
dimanche, 40, 49.
dinde, 103.
dîner (déjeuner), 111.
Dioclétien, 98.
dire, 61, 65, 67, 84, 142.
direct (droit), 6, 49, 95, 96.
disperser, 190.
distiller, 47.
district (détroit), 57, 67.
divan (douane), 63.
divin (devin), 46.
dix (-xième, -zaine), 38, 92, 98.
doléance, 141.
domestique, 33.
dompter, 61.
don, 200.
donjon, 82.
dont, 100.
donzelle, 84.
doré, 6.
dormir, 13, 29.
dorsal, 76.
dortoir, 82.
dos, 76.
dossier, 99.
dot, 11.
douane (divan), 63.
douleur, 105.
douloir, 141.
douloureux, 25, 52, 105.
doute, 25.
douter, 61.
douve, 63.
doux, 17, 42.
douze, 99.
doyen, 29, 33, 64.
dragon, 66.
drap, 12, 69.
dresser, 99.
droit (direct), 5, 6, 67, 95, 96.
du (de le), 12.
dû, 18, 85, 120.
duire, 67, 139.
dur, 25.
dysenterie, 59, 84.
eau, 26.
èche (aiche), 27.
écharpe, 40.
échéance, 136.
échalier, 15.
échelle (escale), 15, 102.
échellier (échelier), 15.
échoir, 6, 23, 136.
éclore (exclure), 9, 170.
écluse (exclue), 86.
écolâtre (scolastique), 73.
écolier (scolaire, scholarius, scholaris), 34.
écouter (ausculter), 23.
écrevisse, 103.
écrire, 63, 123.
écrouelles (scrofules), 71.
écu (écussou), 94.
édifier, 71.
édredon, 77, 101.
éfaufiler, 72.
églantier, 27.
éligible, 150.
élite (élire), 58, 149.
elle, 24.
émail, 34.
emblaver (emblayer), 63.
emblée (d'-), 68, 167.
émeraude, 43, 77.
emmailloter, 16.
émoi, 28.
empereur, 10.
employer, 8.
emprunter, 56.
ému, 85.
en (in), 4.
en (inde), 100.
enceinte, 49.
enclaver, 11.
enclore (enclos), 170.
enclume, 97, 204.
enclore (inclure), 9.
encre (encaustique), 10, 73.
endéans (dans), 49.
enfant, 14, 79.
enfer, 75, 78.
*enferté (infirmité), 135.
enfreindre, 9, 78.
engluement, 16.
enivrer, 79.
enjôler (geôle), 66.
enjoliver (joli), 11.
ennemi, 9, 10, 78.
ennui, 78, 99.
enorgueillir, 79.
enquérir (enquerre), 113.
enquerre (-ré), 113.
ensuivre (s'-), 158.
ente, 71.
entier (intègre), 8, 75.
entorse, 58.
entrailles, 77.
entrer, 16, 17, 77.
envahir, 3, 72.
envie, 32.
envoyer, 110.
épagneul (espagnol), 53.
épais, 18, 27.
épars, -e, 189.
épaule (spatule), 5, 97.
éperdument, 86.
éployer (expliquer), 8.
époumoner (s'-), 15.
épouvanter, 37.
érable, 27, 73.
ès (en les), 81.
escadre (escouade), 74, 91.
escale (échelle), 15.
escalier, 15.
esclandre (scandale), 10, 73, 77.
escouade (escadre), 74, 21.
Espagne, 21.
espagnol (épagneul), 53.
*espardre, 189.
espérer, 43.
esquinancie, 102.
essaim, 16, 66.
essuyer, 65.
essieu (aisselle), 37, 53, 91.
estimer, 94.
estomac, 69.

*estovoir, 190.
estuaire (étier), 34.
étain, 101.
état (été), 95.
éteindre, 49.
éternûment, 16.
éteule, 61.
Étienne, 71.
étier (estuaire), 34.
étincelle, 43, 101.
étiquette (ticket), 101.
étoile (Estelle, Stella), 106.
étoilé, 106.
étoupe, 15.
étrain, 26.
étrange, 16.
être, 161, 192.
étreint, 57.
étroit (strict), 57.
étude, 32.
étudier, 43, 102.
évier, 26.
exact, 11, 92.
exalter (exaucer, exhausser), 97.
excepté, 92.
exceptions, 98.
exclu, 86.
exclure (éclore), 9, 170.
exécrer, 91.
exemple, 61, 91, 92.
exil, 91, 92.
expirer, 91.
expliquer (éployer), 8.
exsangue, 91.
exsuder, 91.
extrême, 86.
face, 9.
facétieux, 98.
façon (faction], 99.
fade, 61.
faible, 27.
faillir (falloir), 23, 142.
faillite, 142.
faîne, 7, 8, 71.
faire, 9, 67, 145.
faisan (Phase), 71.
fait, 11, 65, 100, 146.
faîte, 27, 74.
falloir (faillir), 143.
fanfan, 103.
fantôme. 71.
farce, 84.
faséole, 71.
fasse, 21, 50, 85.
fat, 11.
fatal, 55.
faubourg, 72, 77.
faucheur (-cheux), 74.
faufiler, 72, 74.
faute, 142, 144.
faux (falsus), 81, 84, 142.
faux (faulx), 35, 81.
féal (fidèle), 33, 39.
fébrile, 106.
feint, 78.
femme, 14, 77.
feudre (findère), 49.
fendue (fente, fesse), 58.
fenêtre, 24.
fenil, 48.
férir, 114.
fermement, 23.
ferment, 102.
fermeté, 135.
Ferté (fermeté), 82, 135.
féru, 114.
festival, 35.
fête, 24, 40.
fétu, 65, 85.
feu (focus), 5, 65.
feu, feue (*fatutum, fatum).
Feugère (fougère), 46.
feuille, 71.
feutre (filtre), 56.
février, 56.
ficelle, 46, 75.
fidèle (féal), 33, 39.
fiel, 20.
fiente, 5, 22.
fier (fierté), 20, 24, 135.
fièvre (fiévreux), 106.
filial, 35.
fille, 21, 49.
filleul, 8, 53.
fils, 48, 70, 110.
filtre (feutre), 56.
fin (finir), 18, 46, 49, 96.
final, 35.
fiole, 71.
firmament, 23.
flageolet, 75.
flairer (fleurer), 74.
flamme, 14.
flegme (phlegme), 71.
fleur (-rir), 11, 25.
fleurer (flairer), 73,
fleuronner, 15.
Floride, 11.
*florir (fleurir), 25, 52, 83, 126.
flûte, 85.
foie, 32.
fois, 61.
fol (fou), 54, 201.
fondue (fonte), 58.
forcené, 84.
forces, 71.
forclore, 72.
forêt, 72.
fors (hors), 71, 72.
fortement, 94.
forteresse, 73.
*fou (hêtre), 7, 8, 36, 66.
fou (fol), 54, 204.
fouet, 66.
fougère (Feugère), 46.
fougue, 146.
fouine, 7.
foulon, 15.
four, 78.
fourbu, 72.
fourmi, 24, 86.
fournil, 48.
foyer, 11.
fragile (frêle), 2.
fragrance (-grant), 73.
frais (fraîche), 27.
fraise, 51, 87.
Français (-çois), 41.
frange, 49, 77, 101.
Fréjus, 77, 101.
frêle (fragile), 2, 27.
frelon, 77, 101.
frêne, 27, 91.
frère, 16, 97.
fresaie, 195.
fret, 8.
frileux, 73.
froid, 100.
froisser, 51, 98.
fromage, 5, 32, 101.
fronde, 73.
fruit, 100.
fuie, 65, 146.
fuir, 65, 146.

fuite, 65.
fumier, 5, 22.
fusil, 48.
fuyard, 59.
gabie (cage), 66.
gager (gage), 62.
gaîment, 4, 9, 16, 95.
gaine, 7, 8.
galvaudeux, 74.
gant, 62.
garant, 62.
garder, 62.
garer, 62.
gargariser, 93.
garnir, 62.
garou (loup-), 62, 71.
Gascogne (Vasconia), 62.
gâter (vastare), 62.
gâteux, 74.
gaudriole, 73.
gaufre, 62.
géant, 27, 66.
*géhir, 182.
geindre (gémir), 119.
geler, 108,
gémeau (jumeau), 41, 56.
gémir (geindre), 119.
gemme, 14.
gène, 182, 183.
Genevois, 28, 41, 200.
genièvre, 46, 56.
génisse (genisse), 46, 56, 84.
genou, 55, 57, 66.
gent (gens), 13, 94.
gentil, 48.
geôle, 6, 62, 66.
gerbe, 23.
gercer, 23.
gésir, 27, 46, 65, 147.
gingembre, 78, 93.
girofle, 71.
girouette, 109.
gisant, 29, 147.
gît (ci-gît), 29, 147.
gîte, 29, 147.
glace, 21, 50.
glacial, 35.
glaïeul (glaive), 63.
glaire, 34.
glaise, 56, 97.
glaive (glaïeul), 63.
glande, 73, 75.
glisser, 84.
gloire, 53, 105.
glorieux, 53, 105.
glouton, 15.
golfe (gouffre), 74.
gond, 71.
gorge, 66.
gouffre (golfe), 73.
goujon, 66.
goule (gueule), 25, 66.
*goupil, 47.
goutte, 15, 66.
gouvernail, 34, 35.
gracile (grêle), 27.
graisse (crasse), 29, 66.
grammaire (grimoire), 32.
grand, 11, 68, 100.
gras, 18, 29, 66.
grec (grièche, grive), 16, 113.
greffe, 27, 71.
grêgues (grecque), 16.
grêle (gracile), 27.
grenouille (raine), 57, 103.
grésil, 48.
grièche (grecque), 16, 143.
gril (grille) 6, 47, 48, 66.
grimoire (grammaire), 32.
griotte, 101.
grive (de *griue*, graeca, 113 (1).
grogner, 99.
gros, 21, 29.
gué, 62.
guêpe, 62.
guère (guères), 25, 62.
guéret, 27.
guérir, 62.
guérite, 62.
guerre, 62.
guet (guetter), 27, 62, 95.
gueule (goule), 25, 66.
guimauve, 101.
guimpe, 61, 62, 75.
guise (h^t-all. *wisa*, all. *Wiese* = manière, 62.
guivre (vipère), 62.
habile (*able), 10, 42.
habileté (-lité), 10.
hache, 61.
haine, 7, 148.
haïr, 7, 145, 147.
halener (haleine), 77.
hampe (hante, 78.
hanap, 103.
hardiment, 18.
harnais (-nois), 27.
hausser, 97.
haut, 72.
havresac, 91.
héberger, 74.
hélas, 29, 70.
héliotrope, 84.
herbe, 72.
hérétique, 33.
hérisser, 84.
hérisson, 5, 10.
héros (héroïne, -roïque) 72.
herse, 72, 84.
heur (augure), 6, 66.
hibou, 55.
hideux, 85.
hièble (yèble), 22, 60, 72.
hiver, 78.
homicide, 32.
homme (on), 72, 79, 101.
honneur (honorer), 14, 15 72, 80.
honorer, 15, 52.
hôpital (hôtel), 33, 40.
hors (fors), 71, 72.
hostie, 98, 179, 180.
hôte, 24, 40.
hôtel (hôpital), 33.
huile, 53, 72.
huis (huissier), 34, 72, 98.
huissier (ostiaire), 34, 72, 98.
huit, 72, 80, 93.

(1) *Grive* (de griue = graeca) est de la même famille que *grecque* (grec), *grièche*, pie), *grègue* (*u*, voyelle, devenu *u* consonne = *v* ; gri-*u*-e, gri-*v*-e).

huître, 72.
humble, 17, 42.
hurler, 72, 73.
idolâtre, 86, 102.
il, 24.
île, 24, 78.
imbécillité (-cile), 15, 47.
inclure (enclore), 9.
inclus, 86.
indu, 85.
infirmité (*enferté), 82, 135.
ingambe, 5.
initier, 97, 98.
innomé, 15.
insanité, 3.
insu, 157.
intègre (entier), 8.
interpeller, 15.
inventions, 98.
iris, 70.
irrésolument, 5, 16.
isolé, 78.
issant, 148.
issir, 91, 148.
issu (issue), 58, 148.
isthme, 91.
ivre, 51.
jadis, 70.
Jaiet (jais), 66.
jaloux, 93.
jambe (ingambe) 5, 66.
janvier, 56.
jatte (joue), 5.
jaune, 66.
Jean (Jehan), 7.
je, 101.
jeter, 95, 107, 108.
jeu, 5, 68.
jeun (jeûne), 6, 111.
jeune, 22, 62.
joie, 54.
joindre, 14, 68, 148.
joint, 67, 68.
joli (enjoliver), 11, 64.
jonc, 5, 25, 69.
jongleur, 78.
jouer, 65, 66.
joug, 14, 66, 69.
joujou, 55, 103.
jour, 51, 78.
journal (-lier), 33.
joute, -ter (1), 85, 91.
joyau, 33, 42, 111.
juge, 33.
juif, 101.
jujube, 71, 93.
julien (-lienne), 14.
jumeau (gémeau), 56.
junte, 149.
*jus (en bas) 51, 74.
jusque, 51.
la (le, les) 7, 101.
là, 101.
labeur (-borieux), 92.
laisser, 26, 91.
lacs, 69.
ladre, 10, 94.
lai (laïque), 33.
laitue, 100.
lambeau (-bel), 42.
lame, 22.
landau, 92.
landier, 102.
lange (laine), 16.
Langres, 40.
lapis, 70.
larcin, 10.
larme, 27.
las (hélas), 29, 70.
laver, 63, 106, 108.
Lazare (ladre) 10, 94.
lazarone (-ni), 94.
lazuli (-lite), 81, 101.
le (la, les), 7, 101.
léans (cf. céans), 49, 101.
leçon, 99.
légal (loyal), 33.
legs (*les, lais), 15, 198.
lendemain, 103.
lendit, 81, 103.
leu (loup), 11, 14, 20, 25.
leur, 101.
leurre, 56.
levain, 16.
lever, 106, 107, 108.
levis, 42.
levrette (lévrier, levraut), 105.
licol (licou), 54.
licorne, 77, 101.
lie (liesse), 113.
liège, 38.
lier (liguer), 3, 46, 107, 122.
lierre, 80, 97.
lieu, 65.
lièvre, 23, 105.
ligne, 50, 82.
Ligny, 29.
liguer (lier), 3, 46, 107.
Lille, 103.
limier, 82
linceul (-ceuil; lin), 5, 8, 53.
linge (lin), 16.
lingot, 80, 103.
lire, 38, 65, 67, 87, 149.
lis (subst.), 70.
lisible, 150.
lit, 38, 96, 149.
loir, 102.
loisir, 48, 65, 84.
long, 11, 68.
Lorient, 103.
loriot, 102.
lors (lorsque), 103.
louche, 85.
louer (locare), 65.
louer (laudare), 54.
loup (leu), louve, 11, 14, 20, 25.
loyal (légal), 33.
luette, 62, 80, 102.
lui (*illui), 7, 101.
luire, 150.
lumière (luminaire), 78.
lurette (leurette), 103.
lutrin, 56.

(1) *jouter*, de *juxta*; (auprès), qui a donné *jouste*, devenu *joûte*, **joute**, et **jouxte** (forme savante disparue), signifie *combattre* (lutter) *de près*; voir plus haut *ajouter*. Au mot *joute* on peut comparer *rencontre*, qui, entre autres significations, a celle de *lutte, combat, duel.*

lynx (once), 81.
lyre, 59.
ma (mon, mes), 7, 51.
maëstral (mistral), 33.
magistral (mistral), 33.
mai, 26.
maie (mait), 100.
maigre, 66.
maille (médaille), 3.
main, 105.
mairain (merrain), 27.
maire, 4, 17.
maïs, 70.
mal, -e (adj.), 82.
malade (*male-habitus), 73.
maldisant (maudissant), 12.
mâle (masculum), 85.
maletôte (maltôte), 75.
malgré, 12.
malitorne (maritorne), 73.
malsain, 12.
Maltais, 41.
malveillance, 129.
mamie (mamours), 81.
manant, 187.
manger, 29, 99.
manoir, 23, 186.
marais, 27.
marchand, 39.
marché, 39.
maritorne (malitorne), 73.
marne, 66, 77.
Marot, 11.
marquis, 41.
Marseille, 76.
marteau (-tel), 42.
martial, 98.
martyr, 59.
mas (més), 187.
masure (mansura), 78.
matelas, 73.
Mathieu, 113.
matin, 15.
mâtin, 129.
maturité (mûr), 6, 25.
*mau (mal), 12.
maudire, 83.
maugréer, 12.
maussade, 12.
maxillaire, 47.
méchant, 6, 78.
mécréant, 78, 121.
médaille (maille), 3.
médecin (mire), 32.
menace (-cer), 21, 24, 50.
mener, 24, 107.
menteur (-tir), 12, 13, 87.
menton, 5.
mépris (-ser), 78, 99.
mercantile (marchand), 39.
merci, 38.
mercurial (-riel), 33.
mère, 4, 16, 97.
méridien, 14.
merle, 22.
merrain (mairain), 27.
merveille, 21, 46, 60.
mes (mon, ma), 7, 51.
més (mas), 187.
*mes (= messager), 179.
mess, 179.
message (-ger), 179.
messe, 21, 24, 179.
messieurs, 12.
mesure (mensura), 78.
métier (ministère), 78, 85.
métis (-tisse), 84.
mettre, 24, 178.
mets, 18, 24, 29, 178.
meuble (mobile), 2.
meule (mola), 92.
meulière (molaire), 34 (4).
meunier, 130.
meute, 127.
mi (medium), 3.
mie (amica), 81, 101.
miel (mielleux), 166.
mien (mienne), 56, 79, 108.
mieux, 38, 81.
migraine, 101.
mil (millet), 48.
mille, 47.
Miltiade, 98.
ministère (métier), 78.
miracle, 34.
*mire (médecin), 22, 32.
mistère (ministère), 78.
mistral, 33.
mixtion, 98.
mobile (meuble), 2.
mobiliaire (-lier), 34 (4).
module (le moule), 3.
moelle (médullaire), 6, 15, 101.
mœurs, 52, 70, 110.
moindre, 17.
mois, 23, 78.
moisir, 84.
moitié, 98.
mol (mou), 54.
môle, 86.
moment, 102.
monastère (moutier), 178.
monnaie, 27.
monôme, 108.
monopole, 86.
monsieur, 12.
montagne, 21, 82, 83.
Montaigne, 21, 82.
moral, 33.
morceau, 84.
mors, 58, 84.
morsure, 84.
mort (le-), 51.
mot, 5, 11.
mou (mol), 36, 81.
moudre, 13, 14, 22, 83, 130.
moule (module), 3, 25, 42.
moule (la-; muscle), 85.
mourir, 25, 38, 126, 150.
moustique, 101.
moutier (monastère), 39, 78, 85.
mouvement, 102, 128.
mouvoir, 127.
moyen, 53.
*mu (mue, muet), 128.
mû (mouvoir), 85, 128.
muer (permuter), 94.
muette, 27.
muid, 99.
mur, 16.
mûr (maturité), 6, 25, 94.
mural, 35.
mûre (la), 6, 25.
muscle (moule), 85.
myrrhe, 59.
myrte, 59.
myrtille, 47.
nacelle, 62.
nager (naviguer), 54, 61.
naïf (natif), 3, 94.
naître, 67, 151.
nappe, 14, 82.
narval, 35.
nasal, 35.

nasiller (-llard), 76
natal (Noël), 3, 35, 54, 94.
natif (3, 94, 151.
natte, 14, 82.
naval, 35.
naviguer (nager), 61.
ne (*nen, non), 200.
nef, 64.
nèfle, 61.
neige (-ger), 61.
nenni, 48, 75.
nerf, 64.
nerf-de-bœuf, 71.
neuf (neuve), 105.
neuf (novem), 11, 93.
Ni (*nec*, ne, puis *ni*), 172.
nid, 24, 100.
nier, 38, 39, 108.
niveau, 77.
noces, 25.
nœud, 52, 100.
Noël (natal), 3, 54.
*noer (nager), 54.
noix, 92.
nom, 16.
nombril, 48, 81, 102.
nommer, 16, 42.
non (*nen, ne), 200.
nourrir, 11.
nourrisson (nutrition), 10, 85.
nouveau (-vel), 15, 41, 105.
noyau, 33.
noyer (necare), 38, 39, 108.
nu (nudus), 100.
nuement (nûment), 9, 16, 95.
nuire, 53, 151.
nuisible, 84.
nuit (noctem), 52 (2).
nutrition (nourrisson), 10, 85.
obit, 11.
oblat (oublie), 57, 179.
obstacle, 34.
obus, 70, 102.
octroyer (autoriser), 93.
oculaire (œillère), 34 (4).
œil (yeux), 21, 52, 53, 57.
œil (-de chat, -de bœuf), 53.
œuf, 52, 64.
œuvre (-vrer), 52, 107.
official (-ciel), 33.
ognon (oignon), 26, 49, 50.
oie (auca), 63.
oïl (oui), 48, 75, 101.
oindre, 152.
oiseau, 54, 84.
oiseux (-sif), 51, 97.
ombilic (nombril), 48, 81.
on (homme), 72, 101.
*onc (onques), 25.
once (lynx), 81, 102.
oncle, 6, 62, 101.
onze, 99.
or (*hac-hora), 101.
or (aurum), 54, 101.
oracle, 34.
orange (cf. oronge), 101.
ord (ordure), 101.
ordinaire (ornière), 97.
ordre (orne), 74, 97.
ore (ores = has horas), 101.
orfraie, 75.
organe (orgue), 10.
orge, 101.
original (-nel), 33.
Orly, 29.
ormaie (-moie), 27.
orme, 25, 73.
orne (ordre), 74, 97.
ornière (ordinaire), 97.
oronge (cf. orange), 101.
orphelin, 9, 71.
orphie 71, 102.
ortie, 21.
os, 18, 21, 29, 70.
osciller, 48.
ostiaire (huissier), 34, 98.
otage, 85.
ou (ant), 18.
où (ubi), 18, 25.
ouaille, 34, 62.
oublie (oblat), 57, 179.
oublieux, 61.
oui (oïl), 48, 80.
ouï (auditum), 153.
ouiller (œil), 6.
ouïr, 110, 153.
ours, 25, 70.
oût (août), 6, 66, 101.
outarde, 63, 85.
outil (ustensile), 48.
outre (ultra), 25.
outre (utrem, uter), 25.
outrecuidant, 8.
ouvrer (-œuvrer), 107.
ouvrier, 60.
païen (payen), 33, 64.
paille, 21.
pain, 26.
pair, 4, 27.
paire, 26, 27.
paître, 67, 105, 153.
paix (pacem, pax), 92.
pal (pieu), 35.
palais, 99.
pâle, 86.
palefroi, 73.
pâmer (spasme), 101.
panache, 40.
panaris, 77.
panser (penser), 4.
paon, 6, 61.
papillon (pavillon), 10, 47, 60.
paradis (parvis), 63.
parafe (paragraphe), 71.
parasol, 91.
parchemin, 9.
pareil, 47.
parer, 188.
parfaire, 9.
paroi, 7, 51.
* paroir, 188.
part, 22.
partial (-tiel), 98.
partir, 13.
parvis (paradis), 63.
pâte, 4.
patiemment, 40, 80.
patronage (-nner), 15.
patrouiller (-touiller, -tauger), 73.
patte, 4.
paupière, 8.
pause (pose), 54, 183.
pauvreté, 77, 101.
pavillon (papillon), 10, 60.
pavois (Pavie), 41.
payen (païen), 33, 60, 64.
payer, 65.
pays, 33, 41, 45.
paysan, 14, 16.
péage, 94.
pédestre (piètre), 85.

peindre, 152.
peintre, 78.
peler, 15.
pèlerin, 73.
pelu (poilu), 106.
peluche (pluche), 9.
pendue (pente), 58.
péninsule, 78.
pénitentiaire.
penser (panser, peser), 4.
pente, 22, 58.
péon, 100.
Péonie (pivoine), 63.
perche (pertica), 22, 94.
perclus, 86, 170.
perdrix, 73, 84, 92.
perdue (perte), 58, 96.
père, 4, 16, 22, 97.
péril, 47, 48.
permuter (muer), 94.
Persan, 16.
persifler, 15.
persil, 10, 48.
perte, 58.
peser (penser), 4.
peu, 65.
peuple, 22, 61.
peuple (-plier), 61.
peur, 6, 42, 62.
Phase (faisan), 71.
phonéticien, 175.
*physicien (médecin), 71.
pied, 100, 106.
piège, 22, 33.
pierre, 22.
piétiner, 100, 106.
piéton, 106.
piètre (pédestre), 85.
pieu (pal), 35.
piller, 46.
pinson, 85, 99.
pion, 100.
piqueur (-piqueux), 57, 74.
pire, 17.
pis (pëjus, pieis, pis), 38.
pis (pectus, pieits, pis), 38, 100.
pitié, 98.
pivoine, 63.
placide, 154.
plaider, 154.
plaie, 26, 65.
plain (plan), 26, 33, 105.
plaindre, 13, 68, 152.
plaire, 8, 21, 65, 84, 154.
plaisir, 154.
plan (plain), 26, 33.
plane (platane), 94.
pleurer, 52, 107.
pleuvoir, 63.
plier (ployer), 46, 107, 122.
plomb, 25.
pluche (peluche), 9.
pluie (pluvieux), 62.
plupart, 85.
plutôt, 85.
poêle (le), 28.
poêle (la), 94.
poids, 23, 78.
poil, 24, 106.
poilu (pelu), 106.
poindre, 152.
poing, 83.
point (punctum), 152.
poire, 24.
poison (potion), 51.
poisson, 5.
Poitou, 63.
poitrail, 35.
poix, 92, 106.
pôle, 26.
poliment, 5, 18.
Polyeucte, 69.
pomme, 5, 79.
ponant, 184.
ponceau, 6, 61.
pondre, 183.
ponte 58, 183.
porc, 24, 69.
porc-épic, 69.
porche (portique), 33.
portail, 35.
porte, 16.
portique (porche), 33.
pose (pause), 54, 183.
poser, 183.
poste, 58, 183.
poterne, 85.
potion (poison), 51.
pouce, 25.
poudre, 53.
pourpier, 73.
pourpris, 173.
pourrai (je), 11.
pouvoir, 11, 53, 54, 63, 155.
précaire (prière), 39.
préfix, 91, 92.
prêle, 101.
premier (primaire), 46, 75.
prendre, 11, 87, 116, 179.
présent, 14.
préterit, 11.
prier, 38, 39, 107, 108.
prière (précaire), 39.
primaire (primarius).
premier, 34 (4).
priser, 38, 51, 97, 99.
prix (cf. mépris), 99.
propager (provigner), 63.
protéger, 107, 109.
provigner, 63.
psaume, 101.
public, 33, 61.
puce, 17, 42.
pucelle, 15.
puissant, 155.
pupille, 47.
pupitre, 4.
pusillanime, 47.
quand, quant, 100.
quatre, 17, 56.
quel, 33.
querir, 9.
question, 98.
queue, 54.
queux (coquus), 126.
quiet (coi), 7.
quincaillerie, 75.
quint (quintus), 11.
râble, 7.
racine, 99.
rage, 21.
raide (roide), 27.
raifort, 7.
raine (grenouille), 7, 26
raire (raser), 27, 184
raire (réer), 185.
rais (radius), 99.
rais (rasus), 27, 184.
raisin, 24.
raison (ration), 51, 97.
raisonner, 15, 108.
ramoner, 15.
rancher, 15.
rancœur, 78.

rançon (rédemption), 6.
rancune, 74.
Raoul, 71.
raout (rout), 58, 181.
rapide (*rade), 61.
ras (rasus), 27, 184.
râteau, 41.
ration (raison), 51.
ravoir, 133.
rayer, 51.
rayon (rais), 99.
recette, 58, 125.
recevant (récipient), 51.
recevoir, 8, 13, 24, 52, 61, 85, 125.
reclus, -e, 170.
récollet, 140.
recru, 121.
rédemption (rançon), 6.
registre, 73.
réglisse, 77, 84, 101.
Regnard, 83.
reine (re(g)ina), 66.
remède, 32.
remords, 84.
remercîment, 4, 16.
rendre, 11, 13, 51, 87, 171.
rente, 22, 58.
repas, 94, 153.
repentir (-se), 13, 52.
répit (respect), 38, 95, 100.
répons (-ponse), 58, 85.
réseau (-sille, -seuil), 8, 53.
résolument, 86.
résonance (-nner), 15.
respect (répit), 38, 95, 100, 110.
ressource, 174.
réticule (ridicule), 100.
retient (il), 8, 9.
rétif, 85.
rets (rétine), 27.
réussir (-ssite), 148.
revancher (revendiquer), 3, 40.
rez (ras, rais), 27, 185.
rez-de-chaussée, 185.
Rhône, 97.
rhubarbe, 56.
ridicule (réticule), 100.
rien, 20, 56.
rigide (raide, roide), 27.
riposte, 85.
rire, 97, 98, 182.
ris, 86, 182.
rite, 11.
rivage, 32.
riz, 94, 101.
Rdolphe (Raoul), 71.
rogner, 7, 99.
roi (regem), 24, 65.
roide (raide), 27.
rôle, 86, 87.
Rollon (Rou), 71.
romain (-man), 33.
rompre, 13, 180.
rompu, 181.
rond, 7, 54, 100.
rossignol, 53.
roture (rupture), 61, 180.
Rou (Rollon), 71.
rouge, 16.
rouler, 25, 97.
Roussillon, 77.
rout (raout), 58, 161, 181.
route, 181.
roux, 18, 29.
rue, 65.
rupture (roture), 61, 180.
ruser (refuser), 71.
rustre (rustique), 33.
sa (son, ses), 7, 51.
sable, 42.
sabre, 72.
sachant (savant), 51.
sache (sapiam), 21, 51, 61, 157.
sacrement (serment), 10, 27.
saette (sagette), 3.
saigner, 78.
saillie, 155.
saillir, 9, 21, 23, 50, 155.
saindoux, 7, 66.
saison, 97.
sang, 11, 68.
sangle, 49, 84.
sanglier (singulier), 3, 49.
sanglot, 49, 77.
sans, 49.
santé (insanité), 3.
sapin, 15.
sarcelle, 84.
sarcophage (cercueil), 71.
sarment, 102.
sas, 6.
sauce (salsa), 84.
saucisse (-sson), 84.
sauge, 61.
saule, 27.
saumoné, 15.
saussaie, 27, 84.
saut, 155.
sauvage, 39.
savant (sachant), 51, 157.
savoir, 7, 17, 60, 156.
scandale (esclandre), 10, 73, 77.
sceau (scel), 42.
scier, 38, 39, 108.
scintiller, 48.
scolaire (écolier), 34 (4).
scolastique (écolâtre), 73.
scrofules (écrouelles), 71.
sculpter (-ture, -teur), 61.
séant (seyant), 116.
seau (seille), 94.
sec (sèche), 69.
sèche (seiche), 61.
second (-der), 11, 66.
secouer, 54.
secourir, 14.
secousse, 54.
secret, 11, 68.
séculaire (-lier), 34 (4).
sécurité (sûreté), 6, 25.
séduire, 139.
seigneur (sieur), 78.
seille (seau), 97.
seing (signe), 97.
sel, 23.
semaine, 5, 94.
senelle, 100.
sens (dessus dessous), 85.
sentir, 13.
seoir, 9, 24, 115.
sépia (sèche), 61.
sept, 11, 93.
sequelle, 15.
serf, 63.
sergent (servant), 51.
serment (sacrement), 10, 27.
sermon (sermonem).
serpe, 5, 23.
serval, 35.
servir, 63, 64.
ses (son, sa), 7, 51.

setier, 85.
seul (= celle), 85.
souloir, 231.
sevrer (séparer), 3.
siècle (saeculum), 38, 43.
siège, 22, 33.
sien (sienne), 79, 108.
sieur (sire), 17, 78.
siffler (persifler), 15.
signe (seing), 83.
signer, 82.
singe, 82.
singulier (sanglier), 3.
sire (sieur, seigneur), 17, 78.
six, 11, 38, 91, 93.
sœur, 52.
soif, 96, 100, 124.
soixante, 91.
sol (sou), 59, 201.
solennel, 80.
soleil, 36, 47, 134, 201.
solide (sol, sou), 54, 201.
sommaire (-mier), 34.
sommier, 14, 34, 77.
son (suum), 7, 51, 80.
son (sonum).
songe, 82.
sors (tu), 13.
sou (sol), 54, 203, 220.
souci (plante), 84.
soudan (sultan), 16.
soudre, 83.
souffrir, 8.
souloir, 157.
soupçon (suspicion), 3.
soupir, 49.
soupirail, 34.
source, 74, 84, 173.
sourcil, 48.
sourdre, 66, 67, 173.
souris (la), 8, 84.
souris (le), 86, 182.
souvent, 26, 49, 100.
souverain (suzerain), 33.
spasme (pâmer), 101.
spatule (épaule), 5.
stathouder, 75.
statut, 95.
stimuler, 43.
strict (étroit), 57.
style, 59.
subi (-bit), 95.
sucer, 97.
suçon (succion), 99.
suffi, 95.
suif, 63, 101.
suite, 158.
suivre, 157.
sultan (soudan), 16.
superficie (surface), 9.
superstitieux, 98.
suprême, 86.
sûr, 6, 25, 66.
sûreté (sécurité), 6.
surcroît, 148.
surface (superficie), 9.
surge (laine-), 32.
surgir (sourdre), 66, 67, 173.
surseoir, 114.
sus (susum), 74.
suspect, 95, 110.
suspicion (soupçon), 3.
suzerain (souverain), 33.
symétrie, 59.
ta (ton, tes), 7, 51.
tabac, 69.
table (tôle), 60.
tacite, 154.
taie, 27.
tain, 101, 189, 204.
taire, 154.
tancer (tentiare), 40, 97.
tanche (tinca), 49.
tandis, 70.
tante, 103.
teindre, 188.
teint (-e), 188.
tel, 33.
témoin, 83.
tempe, 61, 77.
tempérer (tremper), 77, 101.
temps, 14.
tenailles, 34.
ténèbres, 8.
tenir, 8, 24, 38, 50, 79, 83, 116.
tente (tendue), 58.
terrasse, 85.
terre, 76.
territoire (terroir), 7, 10, 94.
terroir, 5, 40.
tes (ton, ta), 51.
têtu, 20, 198.
ticket (étiquette), 101.
tien (tienne), 79, 108.
tige, 24, 49.
tisane, 101.
toise, 23, 78.
toison, 23, 78.
toit, 67.
tôle (table), 60, 86.
ton (tonum), 200.
ton (tuum), 7, 51.
tondu (tonte), 58.
tonnerre, 8, 28, 97.
tonte (tondue), 58.
tordu (tors, tort), 58.
tortue, 58.
toujours, 85.
tour (le), 78.
tour (la), 16, 29.
tournesol, 84.
tout, 13, 15, 94.
toux (tousser), 18, 21, 29.
tracer, 99.
tradition (trahison), 3.
trahir, 3, 72.
trahison (tradition), 3.
traîner, 7.
traire, 159.
trait (-e), 160.
traître, 7, 86.
tramail (trémail), 34.
tranquille, 47.
transi, 91.
transit (-tion), 11, 91.
travail, 21, 35.
treize, 99.
trémail (tramail), 34.
tremper (tempérer), 77, 101.
trente, 49, 66.
tressaillir, 155.
treuil, 21, 101.
Trèves, 74.
tribut, 95.
trivial, 35.
trois, 11.
trompeur, 12.
trône, 10, 86.
troubler, 25, 101.
truffe, 77.
tutelle, 15.
un, 83.
union (oignon), 26, 49, 50.
universel (-saux), 42.
urbain, 33.

us (et coutumes), 70.
user, 26.
usine, 71, 102.
usurper, 26.
utile, 10.
va (vas), 88, 89.
vache, 14, 64.
vaciller, 48.
vaillant (valant), 161.
vair, 34.
val (vau), 23.
valant (vaillant), 161.
valet (varlet), 74, 85.
vallée (vallon), 23.
valoir, 23, 160.
vantail (ventail), 34, 35.
vau, 12, 23, 82.
vaudeville, 47.
veille (vigile), 3.
velours, 73.
velu (villutus), 73.
vendange, 82.
vendue (vente), 22, 58.
venger (revendiquer), 29, 40, 49.
venir, 24, 116.
vente (vendue), 22, 58.
ventail (vantail), 34, 35.
ver, 29, 75, 78.
verbe, 5.
verger (verdier), 75.
vergogne, 99.
verre (vitre), 27, 28.
verrou (-rouiller), 55, 57.
vêtir, 20, 198.
veuf (veuve), 56.
viande, 39. 177.
viatique, 32.
vieil (vieux), 41.
vigile (veille), 3.
vigne, 82.
village, 32, 47.
vinaigre, 66.
vingt, 11, 49, 66.
violoneux (-loniste), 74.
vipère (guivre), 62.
vis-à-vis, 32, 57, 125.
visage, 32, 125.
vitrail, 34.
vitre (verre), 27.
Vitry, 29.
vivre, 176.
vocal (voyelle), 33.
vœu (vote; aveu), 52.
voir, 6, 124.
voisin (vicinal), 46.
voix, 92.
volage, 32.
volte, voûte (*volūta), révolu (revolūtum, forme savante), 86.
voter (vouer), 3, 52.
vouloir, 128, 194.
voûte (volte), 86.
voyage (viatique), 5, 32.
voyelle (vocal), 33.
vrai, 6.
vrille, 47, 73.
vu, vue, 57, 85.
y, 203.
yèble (hièble), 22, 60, 72.
yeux (œil), 36, 53, 57, 60, 81.
yeux (œils), de perdrix, 53.
zèle, 93.
zéro (chiffre), 71.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PHONÉTIQUE. — Définition..	1
Mots populaires, mots savants.	2-3
La même lettre n'a pas toujours le même timbre.....	4
E final d'appui.....	4
Mots latins populaires.....	5
Accent secondaire, accent tonique.....	6
Contraction dans les mots....	6
Déplacement de l'accent tonique.....	7
Voyelle du mot simple restant parfois dans les composés...	9
Voyelle atone.....	9
Consonnes, leurs changements.	10
Les consonnes finales se faisant entendre dans la vieille langue.....	11
Influence du pluriel sur le singulier.....	12
Différence entre la vieille langue, la langue moderne, le latin quant au traitement des consonnes doubles.....	14
Bizarreries de l'orthographe...	15
Consonnes et voyelles finales latines (leur chute, exceptions).....	16
Accents grammaticaux.....	18
Syllabes accentuées ; voyelles toniques, libres, ou entravées.....	20
Tableau des voyelles.....	23

VOYELLE *A*

Devant *m*, *n*.....	26
Sous l'influence d'un yod.....	26
Ai passant à **e**.....	27
E passant à **ai**.....	27
L'orthographe de Meigret.....	28
Ai passant à **oi**.....	28
A tonique libre après *c*.....	28
A tonique entre deux yods....	29
Chute de la syllabe finale latine après les voyelles entravées.....	29
Conservation de la double consonne à l'imparfait du subjonctif.....	29
Remplacement de *asse* par *isse*, dans la vieille langue.....	31
Suffixe *aticum* (aticam).....	32
Suffixe donnant *age*, *aire*, *ire* : * remire, * omecire, * mire, *estuire; surge (laine **surge**).	32
Suffixe *eticum*.....	32
Suffixe *icum*.....	32
Suffixe *alem*.....	33
Suffixe *anum*.....	33
Suffixes *iarium*, *arium*.....	34
Suffixe *aculum*.....	34
Pluriel des mots en *ail*.....	34
Substantifs en *al*.....	35
Adjectifs en *al*.....	35
Terminaison latine *abam* remplacée par *ebam*.....	36

VOYELLE *E*

E bref (ouvert), *ae*, toniques..	38
E long, *e* bref sous l'influence d'une palatale.....	38
E protonique.....	39
E et *i* passant à *a*.....	39
E suivi de *s* + consonne.....	40
Chute de la prononciation de l'*s* médial.....	40

PAGES

Suffixe *ensem* (esem) donnant *ais, ois, is* 40
Suffixe ellum 41
Pluriel des mots en *el*..... 41
Chute de l'*e* médial atone devant voyelle..... 42
E final venant des proparoxytons latins 42
I prosthétique devenu *e*..... 42
Terminaison latine *ebam* dans les conjugaisons françaises. 43
D'où vient l'*e* final dans j'aim-**e**. 43

VOYELLE *I*.

I long, protonique 46
I long, suivi d'un autre *i* long tonique, devient *e*..... 46
Verbes en *icare, igare*..... 46
I bref protonique..... 46
Suffixe *illum*..... 47
Suffixe *iculum, iculam*..... 47
L mouillé dans les mots en *ille, iller*, etc..... 47
Mots où l'*l* final ne se fait pas entendre 48
I long sous l'influence d'un yod. 49
I devant *n* 49
Disparition de l'*i* latin au passé défini et à l'imparfait du subjonctif..... 50
Disparition en français de l'hiatus latin..... 50

VOYELLE *O*

O tonique libre devient *eu* ou *oeu* 52
O sous l'influence d'une palatale ou d'un yod..... 52
Mots en *eul* et en *ol*..... 53
O devant une nasale (voir les remarques à la fin de l'opuscule)..... 180
O venant de *au* 54
O, venant de *u*, et passant à *e*. 54
O venant de *a* suivi d'un second *a*..... 54
Influence du pluriel ou du singulier sur la forme des mots. 54
Mots finissant par *oir, oire*.... 55

VOYELLE *U*.

U protonique devient *ou*..... 56
U remplaçant *i* ou *e*..... 56
U, voyelle, remplacé par *u* (v), consonne..... 56
Chute de la voyelle *u*..... 56
Suffixe *uculum, uculam*..... 57
Pluriel des mots en *ouil*, devenu *ou* 57
Participes en *u*..... 57
Participes latins devenus substantifs ou adjectifs..... 58
Oblat, offert, souffert..... 57

Y.

Y intercalé pour éviter l'hiatus. 59
Y remplacé par *i* simple..... 59
Y repris au latin..... 59
Remplacement de *y* par *i* au XVIIe siècle; demande des réformistes..... 59

CONSONNES B. P. V.

B et *p* entre voyelles..... 60
Rb donne *rv*..... 60
Br, pr restent après une consonne; *bl, pl* restent 60
B, p tombent devant les autres consonnes..... 61
P remplacé par *f* dans *mesp(i)lum*, nè-**f**-le et dans **p**-raesaga, **f**-resaie 61
B, v + yod donnent *g*; *p* + yod donnent *ch*..... 61
V initial reste dans presque tous les mots (exceptions).. 61
V tombe entre voyelles..... 61
Disparition du *v* par la chute de l'atone..... 62
V (ou *w*) initial tombé dans plusieurs mots germaniques.... 62
V disparu du passé défini latin finissant par *vi*..... 63
V tombant dans le groupe *lvr*. 63
V s'intercalant, au contraire, dans plusieurs mots entre deux voyelles 63
V vocalisé en *u*..... 63

PAGES

B, *p*, *v*, changés en la forte *f* à la fin des mots..... 63
Consonne tombant devant l'*s* du pluriel..... 64

C. G. H.

C initial changeant de prononciation..... 64
C devant *a* tonique libre..... 64
Mots où *c* reste devant *a*..... 65
C donnant *s* sonore devant *e* ou *i* suivis d'une consonne.. 65
C tombant et remplacé par *s* analogique..... 65
C tombant après *o* et *u*..... 65
C médial remplacé par la consonne douce *g*..... 65
Chute des consonnes *c* et *g*... 66
C initial remplacé par *g* dans quelques mots..... 66
G doux devant *a*, *e*, *i*..... 66
G reste dur devant *o* et *u*..... 66
C dégageant un *i* dans le groupe *scr* (*csr, métathèse)..... 67
I dégagé par *c*, *g*, dans le groupe *cr*, *gr*..... 67
Dans le groupe *rgr*, *gr* donne *dr*..... 67
I dégagé par *g* dans le groupe *ngr*..... 68
G passant à la consonne forte c (= k) à la fin des mots.... 68
Liaison par la consonne forte. 68
Chute des consonnes dans la vieille langue devant l'*s* du pluriel..... 69
C final ne se faisant pas entendre dans plusieurs mots. 69
Prononciation différente de plusieurs mots au singulier et au pluriel : *bœuf*, *œuf*, *os*, etc..... 69
Influence du pluriel sur le singulier ou vice versa..... 69
Les mots *ours*, *fils*, *lis*, *moeurs*, *apprenti*, *bailli*, etc..... 70
Mots dans lesquels *s* final se fait entendre..... 70

F. H.

F tombé entre voyelles..... 71
F remplaçant *ph* latin..... 71
Mots où *f* final ne se fait pas entendre..... 71
H initial disparaissant dans la plupart des mots latins dans le vieux français..... 72
H intercalé, le tréma étant anciennement inconnu..... 72
H prosthétique pour indiquer que la voyelle initiale du mot était *u* et non *v*..... 72
H initial sous l'influence de l'allemand..... 72

L. M. N. R.

R intercalé..... 73
R remplaçant *l*..... 73
L remplaçant *r*..... 73
R remplaçant *n*..... 73
N remplaçant *r*..... 74
Chute de l'*r*..... 74
Chute de l'*r* dans la prononciation et parfois dans l'écriture sous l'influence du pluriel..... 74
Chute de la prononciation de l'*r* à l'infinitif de la 1re et de la 2e conjugaison dans la vieille langue..... 74
R final prononcé dans certains mots..... 75
Chute de l'*l*..... 75
R remplaçant *s*..... 76
S remplaçant *r*..... 76
L parasite dans *flageolet* (p. 75), et dans enc-l-ume..... 97
R remplacé par *s*, ou vice versa au XVIe siècle (Paris)..... 76
R remplacé par *f*..... 76
Métathèse..... 77
N remplaçant *l*..... 77
L remplaçant *n*..... 77
L remplaçant *g*..... 77
L remplaçant *d*..... 77
D remplaçant *l*..... 77
N tombé dans le groupe *mn*... 77
N tombant devant *s* dans le latin populaire..... 78

PAGES

N tombé dans quelques autres mots 78
N final tombé sous l'influence du pluriel..... 78
N intercalé..... 78
N redoublé comme *nasal* dans le vieux français..... 78
N en liaison (*mon* ami, *un* homme, etc.)..... 79
L agglutiné..... 80
L initial disparu 81
L vocalisé en *u* devant consonne..... 81
Vieille langue, langue moderne..... 81
M tombé entre deux consonnes. 82
M passant à *n*..... 82
N passant à *m* 82
M, *n*, *mm*, *mn* + *yod* donnant *g* 83
N se mouillant sous l'influence d'un yod..... 83
N nasal à la fin des mots et devant une consonne 83
D intercalé dans les groupes *lr*, *nr*..... 83

S. SC. X = CS OU GS ; Z.

Sc (*cs*) donnant deux *s* au milieu des mots..... 84
S de prononciation..... 84
C remplaçant *s*..... 84
S remplaçant *c*..... 84
Chute de *s* médial..... 85
Chute de *s* final dans les participes *ris*, *souris*..... 86
S médial remplacé en 1740 par l'accent circonflexe 86
Mots où *s* final se prononce... 70
S analogique introduit dans certains mots..... 87
S final de la 1re personne dans les verbes..... 87
S final à l'imparfait, au conditionnel (1re pers.), et au passé défini..... 88
S à l'impératif *vas*..... 88
Opinions de Littré, de Bescherelle, de Brachet 89
S entre deux voyelles..... 91

PAGES

S après ou devant consonne.. 91
X entre voyelles 91
X latin suivi de *s*..... 91
X remplaçant l'*s* de la vieille langue à la fin des mots.... 92
Prononciation de l'*x* médial... 92
X final..... 92
Z initial remplacé par *g*..... 93
Z médial devenu *s* sonore.... 93
Z final dans les verbes 93
Z remplacé par *s*, ensuite par *ts* dans les mots en *ant*, *ent*. 93
Chute du *z* de *lazarum* dans ses dérivés *français* 94
Chute d'un *z* dans *lazzarone* (lazarone), en 1878..... 94
O initial tombé dans *oryza* (riz). 94

D. T.

D, *t* tombent entre voyelles... 94
T tombait anciennement entre consonnes.... 94
Chute du *t* final 95
Ct dans les mots en *ect*..... 95
T latin remplacé par *f* dans *soif*..... 96
T de la syllabe finale de la 2e pers. du passé latin tombé dans le français..... 96
D, *t* tombent dans les groupes *dr*, *tr*, ou s'assimilent..... 97
T tombe dans le groupe *tl*..... 97
Le groupe *tn*, devenant *dn*, et *d* prenant un son sifflant... 97
D tombe parfois dans le groupe *dn*..... 97
D restant, et *n* remplacé par *r*. 97
D s'assimilant 97
Ti (tj) remplacé par *ss* ou par *ç* ou par *s* doux (sonore) 97
Sti (stj) remplacé par *ss* ou par *s* 98
Prononciation de *tions* dans les substantifs et dans les verbes..... 98
Prononciation de *tie*, *thie*..... 98
T prononcé comme ç 98
Mots finissant par *tié*, *tier*..... 98
Cier, *sier* à la fin des mots.... 99

PAGES

Ti (tj) devenant *s* à la fin des mots 99
Ti (tj) donnant *s* sonore au milieu du mot 99
Cti (ctj) donnant ç ou *ss* sans dégager un yod 99
Dc donnant *z* 99
Dans *di* (dj, dy) après voyelle, *d* tombe et il se produit une diphtongue 99
D tombe dans le groupe *ndia*. 99
C devient *i* dans le groupe ct.. 100
D se changeant en *t* à la fin des mots 100
T, venu de *d*, reste après consonne 100
La consonne douce primitive revient souvent sous l'influence des dérivés 100
La liaison se faisant par la consonne *forte* 100
Métathèse 101
Aphérèse 101
Prosthèse 102
Ouvrages consultés 103

ROLE DE L'ACCENT LATIN DANS LES VERBES 105

Lier, plier 107
Pleurer, prouver, ouvrer, œuvrer 108
Verbes ayant un *e* muet à la syllabe pénultième 108
Verbes ayant un *é* fermé à la syllabe pénultième 108
Envoyer 108
Déjeuner, dîner 111
Aller 112

CONJUGAISONS MORTES

Verbes à double radical 112
Acquérir 113
Férir 114
Asseoir (seoir) 114
Tenir, venir (convenir) 116
Craindre 119
Devoir 119
Croire 120

PAGES

Ecrire 122
Boire 123
Voir 124
Recevoir 125
Cuire 126
Mourir 126
Mouvoir 127
Vouloir 128
Moudre 129
Coudre 129
Avoir, ravoir 132
Bouillir 133
Choir, déchoir, échoir 134
Chaloir 136
Confire 138
Connaître 138
Construire 138
Duire 139
Croître 139
Cueillir 140
Dire 142
Douloir, *desdoloir 142
Faillir, falloir, s'en falloir 143
Faire 143
Fuir 146
Gésir 146
Haïr 147
Issir 148
Joindre 148
Loisir (*leisir) 149
Lire 149
Luire 150
Mourir 150
Naître 151
Nuire 151
Vendre 152
Plaindre 152
Peindre 152
Poindre 152
Ouïr 153
Paître 153
Plaire 154
Taire 154
Pouvoir 154
Saillir, tressaillir 155
Savoir 156
Souloir 157
Suivre (s'ensuivre) 157
Traire 159
Braire 160
Valoir 160

PAGES

Etre 161
Aller 164
Clore 168
Éclore 170
Enclore 170
Prendre 171
Sourdre 172
Vivre 176
Vêtir 177
Rompre 180
Rire 182
Géhir 182
Pondre 183
Raire (raser) 184
Raire (réer) 185
Manoir 186

PAGES

Paroir 188
Teindre 188
Espardre 189
Estovoir 190
Aimer 190
Remarques sur le subjonctif.. 190
Remarques sur le futur et le conditionnel 191
Remarques sur le passé défini de certains verbes 193
Remarques, corrections, additions 194
Index des mots contenus dans l'opuscule 208
Table des matières 221

AUTRES ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 21, ligne 20 : *valeat*, et non * *valeat*.

P. 49, ligne 21 : fin-**d**-ere (et non fin-g-ere), fendre.

P. 54 : Voici des exemples de *sol*ʒ (= solts, ʒ = ts), ramené à **sols** (analogie avec les autres substantifs) : Cent **solz** (V. Littré) ; sixante **sols** (*ibid.* ; Scheler écrit : soisante **sous** ; *Berte*, LXXII), 40 **sols** (Chrest. Bartsch, p. 249). De ce pluriel **sols**, remplaçant **solz**, est venu le sing. **sol**, comme **sou** de *sous*. — Voir la p. 81.

P. 107, 2e ligne. — Au lieu de je *plie*, il faut **prie**.

P. 128 : Ne m'en **veuillez** pas (Marcel Prevost, *Lettres de femmes*, pp. 17 et 144). Ne m'en **veuille** pas (*ibid.*, p. 164). — Ne m'en **veuillez** pas (Richard O' Monroy, *Tout en rose*, p. 227). — Littré condamne la forme *veux*, *voulons*, *voulez* à l'impératif.

P. 134. Pour l'*e* resté dans éch-**é**-ant, et tombé dans *cheance*, **chance**, voir les pages 6, nº 1 et p. 9, remarque.

P. 161, dernière ligne, *devenus* et non *devenir*.

P. 192, 6e ligne en bas de la page : vos en orroiz (entendrez) les **cos** (coups) ; *cos*, et non **ços**.

P. 205, **être**. — *Sequor*, et non **seguor**.

AUTRES OUVRAGES DE L'AUTEUR

1) *Grammaire française* (1878-79), recommandée dans sa première édition, par l'Académie Imperiale des Sciences de Saint-Pétersbourg, par le Comité scientifique du Ministère de l'Instruction publique, par les Comités pédagogiques des Écoles Militaires, des Écoles du Saint-Synode et de la 4e section de la Chancellerie de S. M. l'Empereur. — Ouvrage épuisé.

2) *Aperçu de la Littérature française* (1887), recommandé comme manuel par le Comité scientifique du Ministère de l'Instruction publique et celui de la 4e section de la Chancellerie de S. M. l'Empereur (épuisé).

3) *Étude historique des participes* (1889, 3e édition).

4) *Glanures grammaticales* (Namur, 1893, 2e édition).

5) *Étude sur les adverbes de manière, d'affirmation et de négation* (Paris, chez Mme Émile Bouillon, 67, rue Richelieu).

6) *Le Verbe et les principaux Adverbes dans la Langue française* (Lexicologie; Syntaxe, 1896).

7) *Chrestomathie littéraire* (12e édition, 1904); la 7e édition a été recommandée par Circulaire ministérielle.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

A. Cordey, *Grammaire française* (lexicologie et syntaxe, Moscou).

A. Pachalery, 1) *Manuel comprenant l'étude de tous les verbes irréguliers français* (Odessa, 1903, texte russe).

— 2) *Grammaire française* (texte russe, Odessa).

— 3) *Grammaire française* (texte français, Odessa).

— 4) *Dictionnaire phraséologique*, (1er fascicule), ouvrage qui devrait être dans toutes les bibliothèques.

— 5) *Anthologie française du XIXe siècle à l'usage des classes supérieures des écoles des deux sexes* (trois volumes).

Léon Clédat, 1) *Grammaire raisonnée de la langue française* (Paris, 1896, chez Le Soudier).

— 2) *Grammaire classique* (Paris, 1896, chez Le Soudier).

— 3) *Nouvelle Grammaire historique* (Paris, chez Garnier, 1897).

Jean S. Barès, *Gramaire française* (Paris, 1900, aux bureaux du *Réformiste*, 18, rue du Mail). Tous ceux qui réclament une réforme dans notre orthographe voudront lire ce petit volume publié en *ortografe simplifiée*.

A. Darmesteter, *Grammaire historique*, revue (phonétique) par M. E. Muret, (morphologie et syntaxe) par M. L. Sudre (Paris, chez Ch. Delagrave, 1894.

Kr. Nyrop, *Manuel phonétique du français parlé* (2e éd., traduite et remaniée par M. Emmanuel Philipot, maître de conférences à l'Université de Rennes).

Imprimerie Fr. Simon, Rennes.

M52434
Wood d.

Date Due

T. J. BATA			
FEB 18 1971		FEB 28 1975	
LIBRARY			
T. J. BATA			
FEB 22 1971			
LIBRARY			
MAR 26 1974			

CAT. NO. 23 233 PRINTED IN U.S.A.

PC 2571 .B28 1905
Bastin, Jean, 1827-1907.
Precis de phonetique et role d
010101 000
0 1163 0240286 6
TRENT UNIVERSITY

PC2571 .B28 1905

Bastin, Jean

Précis de phonétique.

DATE	ISSUED TO
	68183

68183

PC
2571
B28
1905

Bastin, Jean
Précis de phonétique.
2. éd.

Trent
University